

Cyrrillomethodianum

I

Thessalonique

1971

Cyrrilomethodianum

I

Thessalonique

1971

Cyrrillomethodianum

RECHERCHES SUR L'HISTOIRE DES RELATIONS HELLÉNO-SLAVES

Comité de Rédaction

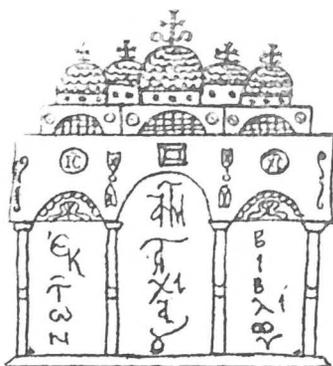
Prof. ST. PAPADOPOULOS, Prof. M. SETATOS
Prof. A.-É. TACHIAOS, Prof. A. THABORES

Rédacteur en Chef

Prof. A. - É. TACHIAOS

Secrétaire de la Rédaction

Mme D. TSOURKA - PAPASTATHI



Couverture et mise en page: K. Čížek

Toute correspondance doit être adressée au
Prof. A. -É. Tachiaos, Université de Thessalonique, Thessalonique - Grèce

Prix: U.S. \$ 10.00 Τιμή δρχ. 200

Table des matières

<i>D. P. Bogdan</i> , Les Enseignements de Pierre Movilă adressés à son frère Moise Movilă	Page 1
<i>J. Tsaras</i> , Le verbe ἐσθλαβώθη chez Constantin Porphyrogénète	26
<i>Dj. Trifunović</i> , Hymne de Nicéphore Calliste Xanthopoulos, consacré à la Vierge, dans la traduction serbe de Makarije de l'année 1382	58
<i>J. Tarnanidès</i> , Traductions serbes d'œuvres grecques au XVIII ^e siècle	80
<i>F. V. Mareš</i> , Die Namen des Slavenapostels Methodius von Saloniki und seiner Gefährten im Verbrüderungsbuch des Reichenauer Klosters	107
<i>J. Papadrianos</i> , L'historien byzantin Doukas et les Serbes	113
<i>A. Jakovljević</i> , Koukouzeles' Part in the Funeral Service of Mediæval Serbia and Byzantium	121
<i>A. - É. Tachiaos</i> , Nouvelles considérations sur l'œuvre littéraire de Démétrius Cantacuzène	131
<i>Ch. K. Papastathis</i> , Les études slaves en Grèce (1960 - 1969)	183

Annales

<i>D. Tsourka - Papastathi</i> , Colloque International «L'idée impériale à Byzance, en Occident et dans le monde slave au moyen-âge», Thessalonique, 24-29 Août 1969	206
<i>A. - É. Tachiaos</i> , III. Congressus internationalis historiæ et philologiæ slavici Salisburgo - Ratisbonensis, 1-7 Juillet 1970	207

Notices bibliographiques

	<i>Page</i>
<i>L. Čurčić</i> , Počeci srpskog novinarstva (J. Tarnanidès)	209
<i>D. Bogdanović</i> , Jovan Lestvičnik u vizantijskoj i staroj srpskoj književnosti (J. Tarnanidès)	209
<i>R. Marinković</i> , Srpska Aleksandrida. Istorija osnovnog teksta (J. Tarnanidès)	212
<i>L. P. Žukovskaja</i> , Drevnie slavjanskije perevody vizantijskich i sirijskich pamjatnikov (A.-É. Tachiaos)	212
<i>A. S. L'vov</i> , K istorii slova gramota v drevnerusskoj pis'mennosti (A.-É. Tachiaos)	213
<i>V. S. Golyšenko</i> et <i>V. F. Dubrovina</i> , Sinajskij paterik (A.-É. Tachiaos)	213
<i>A. I. Ivanov</i> , Literaturnoe nasledie Maksima Greka (A.-É. Tachiaos)	214
<i>V. Beševliev</i> , Za slavjanskite plemena v Severoiztočna Bălgarija ot VI do IX v. (Ch. K. Papastathis)	215
<i>I. Dujčev</i> , Apocrypha Byzantino-Slavica (Ch. K. Papastathis)	216
<i>M. Stojanov</i> , Bălgarski răkopisi s grăcki elementi (Ch. K. Papastathis)	217
<i>V. Vavřinek</i> , «Charónův Obolos» na Velké Moravě (Ch. K. Papastathis)	218
<i>M. Stojanov</i> , Grăcko-Bălgarski rečnici i učebnici (Ch. K. Papastathis)	219
<i>M. Altbauer</i> , Some methodological Problems in Research of the East-Slavic Bible Translations (Ch. K. Papastathis)	221
<i>C. P. Kyrris</i> , Διάγραμμα Ιστορίας τών ρωσσοκυπριακών πολιτιστικών σχέσεων (Ch. K. Papastathis)	221
<i>V. Beševliev</i> , Le Dr. Nicolas S. Piccolos (Ch. K. Papastathis)	222
<i>M. Arnaudov</i> , Grigor Părličev (A. Papadopulos)	222

In Memoriam

Josef Vašica, 1884-1968 († Karel Haredka)	224
Emil Petrovici, 1899-1968 (Ioan Patruș)	226

Au nombre déjà existant des publications d'études slaves, vient s'ajouter la présente. Nous croyons tout à fait naturel qu'à Thessalonique, ville natale des initiateurs de l'écriture et de l'ancienne littérature slaves se manifeste un intérêt particulier pour l'héritage cyrillométhodien dans le monde Slave. La présente publication est plus spécialisée que les autres publications du même genre. Elle se propose de s'occuper presque exclusivement des relations helléno-slaves et surtout de la continuité de la tradition cyrillométhodienne, de cette réception dans le monde des Slaves de la culture hellénique byzantine, marquée également de l'antiquité classique. L'étude objective de cette tradition constitue en soi un domaine spécial qui mérite d'être étudié sous tous ses aspects et dans son détail, qu'il s'agisse de philologie, de linguistique, de littérature, d'histoire littéraire, d'art, de musique etc. Cyrille et Méthode, en tant que personnalités historiques, leur œuvre grandiose, le rayonnement de la culture hellénique et sa pénétration dans le monde slave, sa réception par les Slaves et son apport à la création de la culture proprement slave, forment un ensemble thématique qui se trouve dans le cadre des intérêts de la présente revue. Le désir le plus ardent du comité de rédaction est que cette publication puisse contribuer de façon sérieuse et conséquente à l'étude de ce domaine. La collaboration de spécialistes de divers pays dès le premier numéro, donne déjà à cette revue un caractère international que nous serions heureux de voir se continuer dans les prochains numéros.

LES ENSEIGNEMENTS DE PIERRE MOVILĂ ADRESSÉS À SON FRÈRE MOISE MOVILĂ

Damien P. Bogdan

L'antiquité et le Moyen Age ont créé de nombreuses œuvres dont quelques unes, défiant l'hostilité des temps, sont parvenues jusqu'à nous. Parmi celles-ci, une place toute particulière est tenue par la littérature parénétiqne — textes engageant à la vertu —, c'est-à-dire des enseignements ou des conseils que les personnages importants ont composés pour leurs descendants ou leurs proches, sources qui contiennent surtout des conseils sur le gouvernement d'un état, conseils pleins de comparaisons plastiques et d'exemples à l'appui. Dans l'antiquité et le Moyen Age, de telles œuvres, à cause de leur contenu, représentaient l'une des lectures favorites de ceux qui savaient lire. Le plus ancien texte ayant ce genre de contenu et qui s'est conservé est l'*Enseignement* du roi de Héracléopolis adressé à son fils Mericara écrit vers la fin du XIIe siècle av. J.C. Ce genre littéraire était tout particulièrement goûté à Byzance, ce qui explique le fait que la littérature byzantine était très riche en textes parénétiqnes. Parmi les plus importants textes parénétiqnes byzantins on peut citer les textes suivants: le petit traité de morale d'Agapet, diacre à la cathédrale de Sainte Sophie de Constantinople, qu'il dédia à son ancien disciple l'empereur Justinien I au moment de son accession au trône, en 527, les *Enseignements* de Basile I le Macédonien (867-886) à son fils Léon surnommé Léon le Philosophe et qui régna sous le nom de Léon VI (886-912), le livre du patriarche Photios (858-867 et 878-886) à Boris-Michel (852-888) tzar de Bulgarie et les *Enseignements* d'Emmanuel II Paléologue écrits en 1417 pour son fils Jean devenu empereur sous le nom de Jean VIII (1423-1448)¹. C'est aussi de la littérature parénétiqne byzantine que s'est inspiré le grand-prince de Kiev Vladimir Monomaque (1113-1125) quand il composa son remarquable *Enseignement* — Poučenije — à ses enfants—œuvre qui ne nous est conservée qu'en un seul texte—dans la plus vieille chronique russe — *Récit des temps passés* — (Povest' vremennyh let) parvenue jusqu'à nos jours par la chronique de Laurent (Lavrentievskaja letopis')².

1. Au sujet des textes parénétiqnes byzantins, voir: *D. Russo*, Elenismul în România, Epoca bizantină și fanariotă. Bucarest, 1912, p. 58-59.

2. La littérature russe et soviétique de spécialité a accordé une importance particulière

L'ancienne littérature roumaine connaît aussi des textes parénétiqes, sous forme d'originaux ainsi que de traductions. C'est ainsi qu'on peut situer, dans la première catégorie, l'original slave des remarquables *Enseignements* du prince de Valachie Neagoe Bassarab—inspirés eux aussi par la littérature byzantine dont nous avons parlé—texte rédigé par le très savant prince Neagoe en deux archétypes—le premier destiné à toutes ses filles et le second à Théodose¹ seulement. La version slave du second archétype² ayant aussi des traces du premier archétype a été conservée sous forme de copie fragmentaire ayant 111³ feuilles suivie d'abord d'une traduction roumaine⁴ et ensuite d'une tra-

à l'Enseignement de Vladimir Monomaque qui a été publié et étudié par de nombreux spécialistes; l'une des meilleures éditions et étude étant le travail de l'académicien A. S. Orlov, Vladimir Monomaque, Moscou-Leningrad, 1946 (voir la critique de Damien P. Bogdan dans «Studii și Cercetări din istorie medie», I, 1950, p. 248-250).

1. Voir Damien P. Bogdan, Le syntagme de Blastarès dans la version du chroniqueur roumain Macaire, dans «Résumés des communications de la délégation roumaine. Moyen Age, au Premier Congrès international d'études balkaniques et sud-est européens», Sofia, 26 août - 1 septembre 1966 (Association internationale d'études du sud-est européen), Bucarest 1966, p. 8.

2. Le manuscrit de petit format (20 × 14 cm) a eu initialement plus de 300 feuilles.

3. Des 111 feuilles existantes, 98 ont été publiées, considérées comme étant l'original slave, par le savant russe P. A. Lavrov (Slova nakazatel'nye vovody valaškogo Ioana Negoja k synu Feodosiju, dans la collection «Pamjatniki drevej pismennosti i iskusstva», CLII, S. Petersburg, 1904). L'édition Lavrov a été publiée à nouveau en 1959 par le prof. P. P. Panaitescu mais avec le rétablissement de l'ordre du texte—chez Lavrov ce rétablissement n'existe qu'en partie—l'explication et le complètement tacite des abréviations, le changement en grande partie de l'orthographe du texte mais avec la reproduction des erreurs d'impression, de l'édition de P. A. Lavrov (voir P. P. Panaitescu, Cronicile slavo-române din sec. XV-XVI publicat de Ion Bogdan. Edition revue et complétée dans...«Cronicile medievale ale României», II, Edition de l'Académie de la République Populaire Roumaine, 1959, p. 218-263). Les 13 feuilles inconnues à Lavrov, étant donné qu'elles ne parvinrent à la Bibliothèque «Cyrille et Méthode» de Sofia qu'après 1904, ont été décrites par B. Conev dans son catalogue de 1921. La présentation de ces feuilles a été faite par l'auteur de ces lignes sous le titre: Pagini inedite din prototipul Invățăturilor lui Neogoe Basarab—avec un fac-similé—dans la revue «Familia» (V^e série, année 4 (104), no 3 (31), mars 1968, p. 5. Il en donna aussi ensuite une édition (voir Damien P. Bogdan, 13 file inedite din cel de al doilea prototip a învățăturilor lui Neogoe Basarab, dans «Revista de istorie și teorie literară» 17, 1968, 3, p. 487-497). Nous préparons, en l'honneur du second congrès international d'études balkaniques et du sud-est européen, une édition critique de l'entière version slave des *Enseignements*.

4. A la différence de la copie de l'original slave la traduction roumaine s'est conservée en plusieurs mss dont le plus ancien (datant de la fin du XVII^e siècle)—connu sous le nom de ms de Blaj—(copie d'un mns. de 1634) se trouve à Cluj dans la Bibliothèque Filiale de l'Académie R.P.R. L'édition critique de la traduction roumaine est préparée par Florica Moisil (les éditions antérieures ne sont pas critiques).

duction grecque¹. Les autres oeuvres du même caractère nous ont été conservées en langue grecque étant donné qu'Azarie Tzigala, précepteur des enfants des princes de Moldavie—Michel Racovitza et Antioche Cantémir—a écrit l'*Enseignement* pour les fils de Michel Racovitza², qu'Antim Ivireanu a composé et publié en 1715 *Sfaturi creștine-politice către Domnul Ungrovlahiei Stefan Cantacuzino*³ (Conseils chrétiens-politiques envers le prince de Valachie Etienne Cantacuzène) et que Nicolas Mavrocordat a écrit en 1726 des conseils envers son fils Constantin⁴. Les autres textes parénétiqes qui ont été très recherchés dans l'ancienne littérature roumaine sont des traductions, d'abord roumaines, d'après les *Enseignements* de Basile I le Macédonien—et ceci en commençant par le XVIIe siècle⁵—les mêmes textes étant ensuite traduits aussi en grec démotique à la demande de Constantin Brîncovanu⁶. C'est toujours à la demande du même prince que paraît la traduction faite, dans la même langue grecque démotique, par Sevastos Chiminit, traduction qui contient des conseils recueillis des oeuvres parénétiqes des auteurs de l'antiquité comme Isocrate, Aristote ou Synesios, ou du petit traité de morale du byzantin Agapet⁷.

C'est aussi de l'époque phanariote que date l'adaptation roumaine «L'horloge des princes» faite par le chroniqueur moldave Nicolas Costin d'après l'original espagnol d'Antonio de Guevara⁸.

1. La traduction grecque de même que l'original slave ne s'est conservée qu'en un seul ms, très bien étudié et édité par le prof. Basile Grecu (voir *Basile Grecu*, *Invățăturile lui Nea goe Basarab domul Tării Românești* (1512-1521). Versiune greacă editată și însoțită de o introducere și traducere în românește, Académie Roumaine, «Studii și Cercetări», LX, Bucarest, 1942).

2. Voir *D. Russo*, op. cit., p. 58-59.

3. Voir *Jean Bianu et Nerva Hodoș*, *Bibliografia Românească veche I*, Bucarest, 1903, no 172, p. 498-499.

4. Publiés en premier dans *Ephémérides daces de Daponte*, édition E. Legrand, I, p. 336 et II, p. XXVII d'où ils furent réimprimés dans *Arhiva Societății științifice din Iași* (Archive de la Société scientifique de Jassy), II (1890), p. 372-377, dans *Hurmuzaki*, Documente, III, Bucarest, 1909, p. 459-460, et dans la même collection, XIII, Bucarest, 1909, p. 459-462.

5. Voir par exemple les mss roumains no 2352 et 3517 de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste Roumaine et du XVIIIe siècle les mss. no 1926 et 2338 du même endroit.

6. Voir *N. Cartoian*, «Ceasornicul domnilor» de N. Costin și originalul spaniol al lui Guevara, tiré à part de la «*Revista Istorică Română*» III, et des «*Cercetări literare*», IV, Bucarest, 1941, p. 2.

7. Voir *N. Iorga*, *Manuscripte din biblioteci străine relative la istoria Românilor*, dans «*Analele Academiei Române*», IIe série, t. XX 1897-1898, «*Memoriile Secțiunii istorice*», Bucarest, 1899, no XI, p. 235, 239, et *Constantin Litzica*, *Catalogul manuscrisurilor grecești* (de la bibliothèque de l'Académie Roumaine), Bucarest, 1909, p. 64; no 111 et p. 313, no 618.

8. Voir *N. Cartoian*, op. cit., p. 1-42.

En dehors de l'œuvre déjà mentionnée de Neagoe Bassarab—surnommé avec raison à la suite de la création de cette œuvre, Marc Aurèle—nous avons, quoique dans de plus petites proportions, les *Enseignements* qui ont été écrits dans la troisième décennie du XVII^e siècle, en langue slavo-russe, par l'archimandrite de la Petcherskaia Lavra de Kiev, le moldave Pierre Movilă envers son frère Moïse Movilă, alors prince de Moldavie. Étant donné que les *Enseignements* de Pierre Movilă envers son frère Moïse Movilă n'ont pas reçu jusqu'à présent toute l'attention qu'ils méritent, nous nous proposons d'étudier dans ce qui suivra: la date, le contenu, la langue, l'orthographe, le lexique, l'édition de 1631 ainsi que celle de 1924, et de donner une nouvelle édition du texte des *Enseignements*, édition justifiée aussi par le fait que celle de 1924 n'a paru qu'en 200 exemplaires¹ accompagnés d'une traduction et à la fin des fac-similés du texte dont la reproduction s'explique par la rareté des exemplaires des impressions de 1631 dans lesquelles sont inclus les *Enseignements*².

La date. Pierre Movilă, l'homme le plus cultivé de son temps, fut élu archimandrite du Monastère Petcherskaia Lavra de Kiev en novembre 1627. Devenu plus tard métropolite de Kiev, il réunit autour de lui—de même que son prédécesseur Elisée Platenecki—comme nous le montre le bibliographe soviétique S. I. Maslov³, toute la fleur de l'intellectualité de son temps. Dirigeant la Petcherskaia Lavra ainsi que la typographie de celle-ci, Pierre Movilă décida, en 1630, de commencer l'impression de l'une des œuvres les plus importantes parmi celles qui sortirent des presses de l'imprimerie spécifiée, le Triodion fleuri ou le Pentécostaire. Les études faites à ce sujet montrent que vers le 1 août on avait déjà imprimé la moitié de ce livre, c'est-à-dire presque 426 p. format in folio. D'ici la conclusion que le Triodion fleuri a commencé à être imprimé pas plus tard que le commencement de l'année 1630. L'impression de l'œuvre subit pourtant un ralentissement dû au fait qu'une épidémie éclata le 1 août 1630 à Kiev et ses environs et qu'elle dura jusqu'en avril 1631. C'est ainsi que l'impression du Triodion ne fut terminée que le 1 juin 1631⁴. Certains exemplaires de cette ancienne impression sont dédiés par Pierre Movilă au

1. Voir plus bas, p. 14.

2. Voir plus bas p. 15.

3. Voir S. I. Maslov, *Ukrains'ka drukovana kniga XVI-XVIII vv (Ukrainskij naukovij Institut knigoznavstva. Naukovopopuljarna biblioteka knigoznavstava za redakciju J. O. Mezenka, vyp. 4)*. Kiev, p. 20.

4. Voir *Théodore Titov*, *Tipografija Kievo-pečerskoj lavry. Istoričeskij očerk*, I. Kiev, 1916, p. 186.

vice-chancelier de Pologne, Tomasz Zamojski¹, portant même les armes de celui-ci, d'autres portent les armes des Movilă et la dédicace de Pierre Movilă: Enseignements envers le prince de Moldavie Moise Movilă. C'est ainsi que des 28 exemplaires étudiés²—desquels 57 dans la Bibliothèque publique d'Etat de la R.S.S. Ukraine de Kiev, 6 dans la Filiale de Lwov de la Bibliothèque publique d'Etat de la R.S.S. Ukraine, 5 dans la Bibliothèque d'Etat de l'U.R.S.S. «V. I. Lenin» de Moscou, 4 (desquels l'un n'a ni début ni fin) dans le Musée historique d'Etat de Moscou et par 3 exemplaires dans la Bibliothèque de Leningrad de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. et dans la Bibliothèque publique «M. E. Saltykov-Ščedrin» de la même localité —13 contiennent la dédicace à T. Zamojski³ et 9 les armes des Movilă⁴.

1. Etant donné que le texte de la dédicace citée plus haut n'est pas connu à toute l'historiographie, nous en donnons un résumé. Le contenu de la dédicace adressée à T. Zamojski constitue tout un traité théologico-historique, ayant aussi en partie un caractère auto-biographique. Ainsi la partie théologique s'occupe des hymnes ou des chants d'église, de leur importance dans la vie spirituelle de l'orthodoxe, de leur influence sur l'âme, après quoi suit une courte caractérisation du contenu du Triodion fleuri. La partie historique de la dédicace contient d'abord des idées générales sur la bienfaisance et la reconnaissance avec des citations tirées d'écrivains de l'antiquité tels que Sophocle et Marc Aurèle. Des informations sur la famille Zamojski, parmi lesquelles les mérites de celle-ci dans le développement de la science et l'aide accordée à l'église orthodoxe viennent ensuite. On rappelle ensuite brièvement les liens de famille existant entre les Zamojski et les Movilă et surtout les services que Tomasz Zamojski a personnellement rendu à Pierre Movilă à l'occasion de l'élection de celui-ci comme archimandrite de la Petcherskaia Lavra de Kiev (voir *Théodore Titov*, op. cit., p. 189).

2. Les données concernant le nombre et l'existence (ou l'absence) des exemplaires du Triodion fleuri, imprimé à Kiev en 1631, dans les bibliothèques de l'U.R.S.S. nous ont été communiquées par les spécialistes soviétiques suivants: S. O. Petrov (de Kiev), T. N. Protaseva, T. N. Kameneva, I. N. Kudrjavcov et L. N. Puškarev (de Moscou), M. V. Kukuškina et T. A. Bykova (de Leningrad) et L. O. Gumeckaja (de Lwov). Les chercheurs Bykova, Kukuškina et Gumeckaja ont mis à notre disposition la description des exemplaires de l'édition mentionnée plus haut se trouvant à Leningrad et Lwov ainsi que leur confrontation avec celle de Titov. Gumeckaja a eu la complaisance de nous envoyer des photocopies d'après le texte, imprimé en 1631, des *Enseignements*, et Kameneva nous a communiqué la description de l'exemplaire de ce livre qui se trouve à la Bibliothèque d'Etat de l'U.R.S.S. «V. I. Lénine» de Moscou. Nous exprimons par cette voie aussi, tous nos remerciements à ces collègues.

3. Les exemplaires portant la dédicace à T. Zamojski sont les suivants: 4 dans la Bibliothèque publique d'Etat de R.S.S. Ukraine de Kiev, d'autres 4 dans la Bibliothèque d'Etat de l'U.R.S.S. «V. I. Lenin» de Moscou, 3 dans la Filiale de Lwov de la Bibliothèque publique d'Etat de la R. S. S. Ukraine, par 1 exemplaire dans la Bibliothèque de Leningrad de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. et dans la Bibliothèque publique «M. E. Saltykov-Ščedrin» de la même localité.

4. Les exemplaires portant les armes des Movilă sont les suivants: 3 dans la bibliothèque

La dédicace de Pierre Movilă à Moise Movilă est présente dans 4 exemplaires du Triodion fleuri imprimé en 1631 et plus précisément dans l'exemplaire se trouvant dans la Bibliothèque publique «M. E. Saltykov-Ščedrin» de Leningrad, le second dans la Bibliothèque d'État de l'U.R.S.S. «V. I. Lenin» de Moscou et dans deux exemplaires qui se trouvent dans la Filiale de Lwov de la Bibliothèque publique d'État de la R.S.S. Ukraine¹.

Par conséquent, il est juste de souligner la rareté des exemplaires des *Enseignements*.

Ce qui a été dit plus haut au sujet de l'époque de l'impression du Triodion fleuri nous permet aussi de fixer la date des *Enseignements*. Le fait que les feuilles du commencement du Triodion fleuri qui sont celles qui contiennent d'abord la dédicace et ensuite la préface aux lecteurs ne sont pas numérotées permet d'affirmer qu'elles ont été imprimées après l'impression de tout le texte du livre, donc avant le 1 juin 1631. Il est certain que l'épidémie qui sévit à Kiev à partir d'août 1630 jusqu'en avril 1631 arrêta les préoccupations culturelles de Pierre Movilă et on peut supposer que ce n'est qu'après la fin de celle-ci, c'est-à-dire en avril-mai 1631, que l'érudite le plus important de la première moitié du XVII^e siècle écrivit ses conseils au prince de Moldavie, Moise Movilă.

Le contenu. La dédicace écrite par Pierre Movilă dont le contenu représente les *Enseignements* est destinée au cinquième fils de Siméon Movilă, qui venait immédiatement après Pierre Movilă, à Moise Movilă—duquel le chroniqueur Miron Costin—marié à une petite fille du fils de Siméon Movilă—le père de Pierre et de Moise Movilă—écrit qu'il était «un homme doux, un agneau comme nature, sobre, méchant pour personne. Beaucoup de petites gens, manqués de tout, élurent Ciogolești à la tête des habitants du pays»².

Le texte des *Enseignements* commence par le nom et les titres de leur éminent auteur, exprimés par la formule: «fils de prince (ВОЕВОДИЧЬ) des deux pays de Moldavie». Nous avons donc la précision historique des deux pays de Moldavie: le pays d'en haut et celui d'en bas dont nous trouvons la première

publique d'Etat de la R. S. S. Ukraine, 2 dans la Bibliothèque de Leningrad de l'Académie des Sciences de l'Union Soviétique, d'autres 2 dans la Bibliothèque publique «M. E. Saltykov-Ščedrin» de la même localité, l'exemplaire au Musée historique d'Etat de Moscou et un autre dans la Bibliothèque d'Etat de l'U.R.S.S. «V. I. Lenin» de Moscou.

1. Voici plus bas, dans le chapitre *L'édition de 1631*, la description de ces exemplaires. Nous précisons ici qu'à 2 des 28 exemplaires du Triodion fleuri il manque le commencement, ce qui a rendu impossible l'identification des dédicaces.

2. Voir *Miron Costin, Opere*, l'édition P. O. Panaitescu, Bucarest 1958, p. 96.

mention—en 1457—dans l'expression: «pays d'en bas» dans la chronique moldo-polonaise¹. Dans les actes des princes de Moldavie, le «pays d'enhaut» et le «pays d'en bas» apparaissent pour la première fois en 1569, non dans les titres du prince—où la formule est inconnue—mais dans le conseil princier. Pierre Movilă, pour faire une distinction entre son titre et celui du prince de Moldavie, appelle Moise Movilă: «prince voievoda des pays Moldovalaques»—le terme «Moldovalachie» étant étranger à la chancellerie princière de la Moldavie du XVIIe siècle, mais connu dans les siècles antérieurs.

Les enseignements contiennent des conseils de comportement à l'intérieur et hors du pays, adressés à Moise Movilă. Leur contenu comporte deux parties: La première politique et la seconde religieuse.

C'est ainsi que dans la première partie—comportant cinq points—il est recommandé au prince de Moldavie, d'avoir soin non seulement de soi-même mais aussi de son peuple. «Qu'il ne soit pas autant maître qu'exemple pour son peuple. Que ses conseillers et collaborateurs soient choisis parmi des gens méritoires. Que les jugements soient faits avec la recherche et le respect de la justice et que la sentence ne soit prononcée qu'après avoir préalablement étudié la cause. Qu'il vive en paix avec ses voisins. Qu'il combatte vaillamment pour la défense de la liberté de la patrie et de son peuple».

La seconde partie des *Enseignements* est plus longue que la première—elle contient 10 points—fait explicable, d'abord par la caractéristique de leur auteur—homme d'église—et ensuite par cela que l'époque à laquelle appartient le texte que nous étudions était dominée par l'esprit de l'église. Moise Movilă est conseillé de respecter, de fortifier et de propager la religion orthodoxe, en détruisant et déracinant «les prosternations aux idoles et l'esprit de Satan». Dans ce sens le prince de Moldavie est conseillé de suivre les faits de ses parents et de ses ancêtres: élevant et reconstruisant des églises, des monastères et des écoles. Que par sa dévotion, son honneur, sa justice et sa bienfaisance Moise Movilă soit toujours un exemple vivant pour son peuple. Que le règne et toutes les actions de Moise Movilă soient dirigés vers Dieu. Le prince moldave, ainsi que son peuple doivent conserver ensemble toute l'organisation de l'église orthodoxe, établie par ses pères et il doit guider son peuple par des commandements écrits. L'insistance de Pierre Movilă concernant le respect dû aux règles établies de l'église orthodoxe constitue certainement une réponse à la propagande que faisaient les catholiques afin d'attirer les orthodoxes

1. Voir *Jean Const. Chitimia*, *Cronica lui Stefan cel Mare* (versiunea germană de Schiedel), Bucarest, 1942, p. 35, p. 59 et fac-similé pl. III.

vers l'union, dont la première arme était la langue des *Enseignements*, sujet que nous traiterons plus bas.

Tous les conseils exprimés plus haut s'appuient sur des citations bibliques. Pierre Movilă, pour aider son frère cadet à accomplir ces recommandations, lui offre le Triodion fleuri qui contient le texte étudié plus haut. La dédicace de 1631 faite par l'archimandrite de la Petcherskaia Lavra de Kiev se termine par une prière adressée à Dieu de donner le bonheur et la santé, pendant de nombreuses années, à Moise Movilă et à sa femme, et le voeu que la Moldavie soit comblée de tous les biens et à l'abri de la guerre.

La langue. Le problème de la langue des textes ukrainiens du XVIIe siècle—dans lesquels s'encadrent aussi les *Enseignements* de Pierre Movilă à son frère Moise Movilă—a formé l'objet des préoccupations de P. J. Žitecki¹, savant Ukrainien dont V. Jagić disait qu'il fut le chercheur ukrainien le plus pondéré après A. A. Potebnja².

C'est ainsi qu'au XVIIe siècle le vieux slave d'église jouit d'une importance toute spéciale³, car c'est dans cette langue que furent écrits et imprimés les livres strictement religieux ainsi que les oeuvres à contenu polémique, littéraire et autre. Cette langue était une arme de combat nécessaire et vérifiée contre le catholicisme qui s'étendait surtout à l'aide des langues latine et polonaise. Les besoins de cette lutte demandaient un tel instrument pour pouvoir rendre les idées et les expressions qui devaient être appréciées et reconnues par le monde cultivé non seulement d'Ukraine mais aussi d'autres pays. C'est pour cela, comme l'observe très justement P. J. Žitecki, que «les militants de la culture ukrainienne, les écrivains et, en général, les érudits de cette époque, se sont empressés d'organiser la langue littéraire, sur un terrain tout fait des transpositions livresques, qu'ils se sont efforcés de trouver dans ces transpositions un artifice unificateur, qui ne se perde pas dans la masse des détails dialectaux. C'était la langue slave d'église qui représentait pour eux un tel artifice litté-

1. P. J. Žitecki, Očerk literaturnoj istorij maloruskogo narečija v XVII v., dans «Kiev-skaja starina», 1888 et en tiré à part, Kiev 1889. Ce travail est considéré par les spécialistes soviétiques comme étant une étude profonde et vaste dans laquelle un riche matériel a été utilisé (voir J. K. Beloded, V. I. Berkovski et P. I. Grigor'ev, Izučenie ukrainskogo i beloruskogo jazykov, «Istorija otečestvennogo jazykoznanija», I, Moscou, 1958, p. 28).

2. Voir V. I. Jagić, Istorija slavjanskoj filologij (Enciklopedija slavjanskoj filologij, I) I, S. Petersburg, 1910, p. 895.

3. Voir l'étude collective, Kurs istorij ukrains'koj literaturnoj movi, I, Kiev, 1958, p. 74, et J. K. Beloded, V. J. Berkovskij et P. I. Grigor'ev, op. cit., p. 12.

raire. Elle était, dans son genre, uniforme pour toutes les langues natiolales (slaves), ce qui dispensaient les écrivains ainsi que les lecteurs de connaître les autres langues. En dehors de ceci, la langue slave d'église était connue non seulement en Russie mais aussi des autres Slaves de rite orthodoxe¹. Le caractère de la langue slave d'église du XVIIe siècle n'était cependant plus le même que celui des vieux textes russes comme par exemple l'Évangile d'Ostromir et d'autres. Dans le slave d'église du XVIIe siècle s'étaient introduits des éléments de langue vivante nationale ainsi que des éléments linguistiques liés à l'évolution de la science, aux oeuvres à contenu polémique, aux langues latine et polonaise, souvent utilisées par des polémistes connus—langues employées largement dans les écoles et en littérature. La tendance de développement de la langue slave d'église était donc exprimée par la pénétration de certains éléments lexicaux et phraséologiques, de nouveaux phénomènes se manifestant aussi dans la phonétique, la morphologie et la syntaxe. La présence de tous ces nouveaux éléments dans la langue slave d'église du XVIIe siècle était si abondante que cela conduisit au fait de donner au slave d'église le nom slave-russe², et dans certaines occasions on l'appela plus tard slave ukrainien³.

Nous devons ajouter comme précision à ce qui a été dit plus haut que la langue slave d'église du XVIIe siècle est d'origine sud-slave⁴ ou plus exactement qu'elle constitue ce qui a été appelé la seconde influence bulgare sur les textes russes.

En étudiant les *Enseignements* de Pierre Movilă envers son frère Moise Movilă nous constatons, en syntaxe, les influences bulgares suivantes:

1) Les groupes consonants жд et шт exprimés dans la flexion тѣхъждѣ (р. 7), dans l'infinitif du verbe оупражднати (2)⁵, dans le participe présent сѣиѣ (6) et dans la conj. аще (2, 3 et 8).

2) Le *a* sans yod devant les sons *i*, *î* ou *a* dans le pl. m. благѣа (3), G. sing. n. благочѣстѣа (5), pl. m. благочѣстивыа (3), et вожѣа (4), G. sing. n. брато-

1. P. J. Žitecki, op. cit., p. 3.

2. C'est aussi la langue des impressions slavo-roumaines du XVIIe siècle, ensuite cette langue slavo-russe pénètre aussi dans les impressions roumaines du même siècle (voir *Damien P. Bogdan*, *Intre români și ruși. Legături și influențe din veacul XVII și pînă la 1721*. Tiré à part des «Analele româno-sovietice», 1947, no 5, p. 13.

3. Voir: *Kurs istorij ukrainskoj literaturnoj movi*, I, p. 75.

4. Pour les slavonismes du sud de la langue historique littéraire russe voir *S. A. Bulakovskij*, *Istoričeskij komentarii k russkomu literaturnomu jazyku*, cinquième édition, Kiev, 1958, p. 443-445.

5. Le chiffre () qui vient après représente le no de la page.

любѣа pl. доволныа (3), pl. m. сѣа (6), l'aoriste sigm. du nouveau type несохъ, pers. III pl. послѣдшаше (6)¹, mais ceux-ci à côté par exemple aussi de G. sing. n. величанїа (3), pl. всакаа (4) et pl. m. сса (3).

3) Les formes enclitiques du pronom personnel pers. I et IIe sing. exprimées par le datif singulier ми (1) et ти (2).

4) G. pl. f. земля (1)

5) L'emploi des flexions verbales естъ (2) et ештъ, ешт (3 et 4) dans le rôle copulatif.

Mais de l'étude du texte des *Enseignements*, c'est l'influence de la langue russe qui se détache comme plus puissante et elle s'exprime par les éléments suivants de la phonétique, de la morphologie et de la syntaxe:

1) Le son o au lieu de ѣ du sud-slave dans но (1, 2 et 4).

2) Le son ѣ au lieu de ж du sud-slave dans вштръ (1) et пошчаюшс са (3).

3) Le son ч au lieu du groupe sud-slave шт dans печерскон (8).

4) Le groupe ер au lieu du ѣ sud-slave dans шкрестнымн (4).

5) Le monophongue ε — confirmé dans les textes russes déjà au XII^e siècle au lieu du diphtongue sud-slave² ѣ dans les mots suivants: древле et древнїи (5), жревіемъ (1), изреченїе (3), непрестанно, повеленнїи et потребны (6), пребыванїа (1), предводителемъ (5), прежде (3 et 4) предлагаю et предлаган (3), представлал (7), престолѣ (1), причет (7) et оумрет (3).

6) Les accents appartiennent également au phonétisme russe.

7) L'instrumental sing. fém. en ю et l'indic. prés. pers. sing. en ю au lieu du sud-slave ж dans les flexions suivantes: вожію et милостїю (1), дарствю, желаю, молитствю et молю (7).

En dehors des éléments bulgares et russes on observe, dans les *Enseignements*, les éléments phonétiques et morphologiques de la langue ukrainienne suivants:

1) L'emploi de la lettre spécifique ukrainienne г (г avec le crochet vers le haut) dans le mot гнпорѣшїа (7)—lettre qui correspond au son g, par rapport à l'ukrainien г équivalant au son h — prouve que le phonétisme ukrainien g=h

1. Voir aussi: G. sing. f. всаа au lieu de всаа et G. sing. m. монашїа dans l'autographe de Pierre Movilă du 21 déc. 1631, fac-similé chez P. P. Panaitescu, Despre tetraevanghelul lui Stefan cel Mare cu autograful lui Petru Movilă, «Revista istorică Română», IX, 1938, p. 84. Cet autographe a été publié en 1827 par p. Keppen et en 1921 par A. I. Jacimirskij indications qui manquent chez P. P. Panaitescu.

2. Voir l'étude collective, Očerki po sravnitel'noj grammatike vostočnoslavjanskikh jazykov, Odessa, 1958, p. 49.

est exprimé dans tous les autres mots comme par exemple: могила (1) благочестїи, всесилнаго, вога, господарѣ, благополѣченїа (1), господарства et ainsi de suite.

2) Le son н au lieu de l'ancien ы se trouvant dans акн (6) et dans тислщники (3).

3) Le son з au lieu de l'ancien ҃ dans la préposition з (4 et 8).

L'orthographe. En ce qui concerne l'influence de l'orthographe bulgare, celle-ci était non seulement largement répandue dans les textes russes du XV^e XVII^e siècles mais elle rend aussi beaucoup plus difficile la lecture de ces textes¹. Cette orthographe, *en soi*, de nature strictement conventionnelle, dans les textes russes², est d'une grande abondance par rapport aux influences bulgares existant dans la phonétique, la morphologie et la syntaxe.

On remarque, pour être concert, dans l'orthographe des *Enseignements* les particularités suivantes de l'orthographe bulgare:

1) ѣ au lieu de о dans: всевъжделѣнне (1), съворныа (5), съворшенно (7), съвѣтоваше (3), съвѣтовати et съвѣтници (5), съпротивнаа (4), сътники (3) et съжтробне (1).

2) л au lieu і de лъ dans волшаа (4) et доволна (2).

3) рѣ et лѣ au lieu de ер et ел dans благосрѣдыа (8), дрѣжавы(8) (5 et 7), стврѣднтѣ, стврѣжало et стврѣждает (8, 6 et 15), съворшенно (7), длѣжное et длѣжен' (4 et 2), испл'натиса (8), опл'чати (4) et плѣзж (2).

4) ж au lieu de оу dans: вждет (3 et 5), единножтробномѣ (1), мжжестъвно (4), плѣзж (2), подржчныа, подржчными et подржнымѣ (8, 6 et 5), сждах et сждѣ (3), сжт (4) et съжтробне (1).

5) La terminaison — аго au lieu de — ого dans: всесилнаго (1), всакаго (2 et 4), господствѣющаго (6) et штѣческаго (1).

Mais l'orthographe vieux slave existe aussi dans les *Enseignements*, alternant pour les mêmes mots avec l'orthographe russe. On peut citer dans ce sens les cas suivants:

1) ѣ et ж à côté du ю russe dans: вр'чаю (8).

2) ѣ dur mais aussi о russe dans: длѣголѣтна (1) et dans долголѣтнего (1).

3) La nasale ж à côté du и russe dans: мжжа et мжжа (3) сѣтѣ et сжт (3 et 4).

4) ѣ dur à côté du ж russe—au lieu de жд—dans оутврѣжало (6).

1. Voir l'excellent travail de D. S. Lihăčev, *Tekstologija, Na materiale ruskoj literatury X-XVI vv.* Moscou-Leningrad, 1962, p. 498.

2. Ibidem, p. 499.

5) ѣ faible est habituellement présent (voir: бРАТЪ (8), владѣемыхъ (6), въ (2, 3, 5), къ (2, 3, 6, 7), петръ (1 etc.) et manque très rarement (voir в — 6, оутврѣждает — 5).

6) Les abréviations entrent, elles aussi, dans le cadre des règles orthographiques; elles peuvent, dans toutes les paléographies—donc aussi dans les paléographies slaves ainsi que slavo-roumaines et roumaine-cyrrilliques—être partagées en deux grandes catégories: abréviations par réduction des mots et abréviations par réduction des lettres¹. La première catégorie comprend la réduction des mots, habituellement par l'élimination des voyelles et plus rarement par celle des consonnes, et la seconde par la réunion de deux lettres de telle façon qu'une partie du corps d'une lettre se réduit se fondant dans le corps de l'autre lettre. La catégorie des abréviations par réduction de mots, ainsi que celle par réduction de lettres, comprend une série de sous-divisions qui ont passé des textes paléographiques aux vieilles impressions et qui sont aussi, par conséquent, présentes dans le texte des *Enseignements*. C'est ainsi que, dans l'abréviation par suppression—le système d'abréviation le plus ancien de la première catégorie—se trouve ѿ (1). Dans l'abréviation par contraction simple on trouve les mots suivants: ва, вга, вгѣ et въ (3, 1, 6 et 7), вжѣа et вжѣю (41), влгѣа (3), влгодареніе (2), влгодѣтельствовати (5), влгодѣтелю (5), влгодѣніа (2), влгоползченіа (1), влгоползчно (5), влгосръдыа (8), влгочестіа (7), га (6), гла (3), дховныи (5), Илскіи (5), Илю et Иля (3 et 6), млтствзетъ et млтствзю (8 et 7), млтствами et млтствамъ (8 et 7), млтвеникъ et млтвеници (8), ннѣ (6 et 8), стон, стѡ et стыа (8, 6 et 1), црѣе et црѣ (5 et 6), цркве et црки (5, 6 et 8). L'abréviation par contraction et l'indication par «paieric» (apostrophe) du manque de la dernière voyelle du mot paraît dans les mots suivants: дховныхъ (2), гнихъ (5), стыхъ (6) et цремъ (3). Dans l'abréviation par contraction et l'indication par «chendima» (—) du manque de la voyelle finale и on trouve дховны (8). L'abréviation par l'inscription de la consonne finale au-dessus du mot se manifeste dans: ѿвнимилехъ (4), ѿвбрааомъ (4), вощыа с (3), выт (4), вждет (3 et 5), варахъ (4), всем et всѣхъ (8, 5, 3, 6 et 7), владѣемымъ (2), Ганшномъ (4), Гедеши (4), глав (3), даромъ (7), Дв(д)ъ² (4 et 6), деут (3), жребіемъ (1), испытает (3), исх(д) (3), любов (3 et 7), миромъ (8), мірскихъ (7), над (3), наказзют (4), Павин (5), нихъ (6) — mais aussi нихъ (8), нравомъ (5),

1. Pour les abréviations de paléographie slavo-roumaine, voir *Damien P. Bogdan, Diplomatica slavo-română* (Documente privind istoria României, introduction II, Bucarest, 1956) p. 50-54; *idem, Compendiu al paleografiei românoslave*, vol. II, Bucarest, 1969.

2. Nous indiquons ici les lettres écrites au-dessus par ().

образом (2 et 5) — mais aussi образомъ (5), парал (4), пачеж (6), повѣдаѣт (3), подает (5), политических (3), прилагает (3), проч (4 et 6), пѣт (4), своем et своих (8, 4 et 5), Годомских (4), съставит (8), сждах (3), тѣм et тѣх (7), згоезиг (7), зкрѣпит (3), оумрет (3), зставом (6), зградит (8), опредѣленным (6), зт (partout) (4). Dans l'abréviation où c'est la consonne du milieu qui est inscrite au-dessus nous trouvons les mots: блг(д)реніе (7), блгополз(ч)на (7), благоч(с)-тїа, - е, ни (5, 4 et 1), блгоч(с)тнвыа (3), вл(д)цѣ (8), г(с)дрства (1), г(с)дство (6 et 7), г(с)дствовати et г(с)дствующаму (5 et 6), мл(с)тїю (1), нв(с)наго (6), пр(с)тола et пр(с)тлѣ (6 et 1), пр(с)но (5), ср(д)ца (7), з(т)цѣ (6), з(т)ческаго (1), з(т)чества (4), ч(с)тности (5) et ч(с)тое (5). L'abréviation par inscription au-dessus de la consonne du milieu et finale paraît dans: зр(с)тианска(м) (4), з(т)чески(м) (1) et члч(с)ки(х) (4). L'abréviation par inscription au-dessus et indication par paieric (') du manque de la voyelle finale ne se trouve que dans: вж(с)тѣвных (2). Très rare est aussi l'inscription au-dessus de la dernière consonne dans le sens d'abréviation mais aussi l'inscription au-dessus de la ligne d'une consonne sans qu'elle soit une abréviation; pour ce dernier sens, nous avons par exemple нз(д)ржчных (4). L'abréviation combinée apparaît aussi: contraction et inscription au-dessus, mais assez rarement, les mots suivants en sont des exemples: вгочтец (6), дховных (7) et матвач (6). De la seconde grande catégorie d'abréviations n'est présente que l'abréviation par ligature des lettres т et в de сътворши (3).

7) Nous devons remarquer parmi les signes diacritiques, d'abord, le «paieric» (') et ensuite la «chendima» (—). Le «paieric» apparaît le plus fréquemment sur la dernière consonne spécifiant le manque du jer final. Dans ce sens nous avons les mots suivants: архимандрит' ¹ (1), Яхав' (6), вж(с)тѣвных' (2), Б' (2 et 7), въспоманзв' (7), Гирам' (4), гних' (5), длъжен' (2), добродѣтелем' (4), дховных' (2), Едзлм' (6), есм' et ест' (3 et 4), з' (4 et 8), из' (3), мїрским' (2), Мшвсеем' (3), оффікіах' (3), подовает' (4), привнїдет' (2), причем' (8), сим' (3), Голомон' стых' (ъ) сътворит' (8), сжт' (4) тест' (3), зслышав' (3), зст' (6), црем' (4), et члч(с)ких' (4).

Le «paieric» (') apparaît aussi sur la consonne du milieu—avec le même sens que sur la consonne finale—mais cette présence ne se manifeste que dans les mots: испл'натисл (8), в'зыщешн (4), в'рлчаю (8) et вп[л]чатисл (4).

La chendima (—) ayant la valeur du son н apparaît au-dessus de la voyelle finale inscrite des mots suivants: дховны (8), Еф.Ѡа (4), пресвѣтлы (6), сзди (4) et царе (4).

1. J'ai remplacé le paieric par l'apostrophe qui a la même valeur.

8) C'est aussi une règle orthographique que l'inscription d'une consonne ou d'une voyelle et même d'une syllabe au-dessus de la ligne sans que pourtant une telle règle soit une abréviation—principe également emprunté de la paléographie byzantine par les paléographes slaves et slavo-roumains. Ces règles sont passées des paléographies dans les anciennes impressions. C'est ainsi que nous avons dans le texte des *Enseignements* la consonne *д* au-dessus des mots: *госпождею* (7), *когождо* (8), *подржчнымъ* et *подржчныа* (5 et 8) et *прежде* (3 et 4). La consonne *ч* est écrite au-dessus du mot *подржчными* (6) — le même mot a cependant la lettre écrite aussi dans la ligne *подржчнымъ*, 5; *подржчныа* (8) et *проч(а)* (3). La lettre *н*—première—dans le mot *поставленномъ* (4) est pareille. Les voyelles finales *а*, *е* et *ѣ* apparaissent dans: *незловивыа* (4), *сеже* (2) et *поставленномъ* (8).

Le lexique. L'étude du vocabulaire des *Enseignements* montre qu'il se remarque en premier lieu par l'influence du bulgare moyen exprimée dans les flexions et les formes suivantes: *власти* (6 et 7) avec les dérivés: *властелствѣ* (5), *властелствовати* (2) et *властелныи* (8); *здравы* et *здравіа* (1 et 7); *извѣщенъ* (3); *каа* (3 et 4); *шврѣтати* (5), *шградит'* (8); *пещи са* (2); *привнїдет'* (2); *прилежати* (2); *прїимаше* (5); *присѣдѣти* (2); *процвитаеси* (7); *оувѣси* (2); *тщанїе* (5), et *щадѣти* (4). La même origine est prouvée aussi dans les dérivés avec les préfixes: *въз'* (*въс*)-: *въздавъ* (2 et 7); *възможеши* (7); *възставителю* (5); *в'зыщеши* (3); *въспоминати* (6); et *въспоманшв'* (7); *въспрїемникомъ* (1); *въствовати* (6), *из* (*ис*)-: *избери* (3); *изтреблати* (5); *изълавлати* (2); *искоренати* (5); *испытати* (3); *исходило* (6); *съ-*: *съблюдает'* (7); *съблюдати* (6) et *съблюдоша* (5); *създати* (6); *съзрѣцати* (2 et 8); *съставити* (8); *сътворит* (8); *сътвориши* (3) et *съхраниши* (3).

Il est naturel que le lexique russe soit présent et nous avons comme exemples: *воеводичъ* (1), *ѣгов'зит'* (7) et le pron. pers. I, sing. *я* (7).

On trouve aussi dans le lexique l'adj. moldo-slave *молдовлахїнскихъ* (1).

La flexion de l'adj. *братерскон* (8) dérivée du substantif *братръ*, peut-être par analogie du *fraternus* latin, apparaît aussi comme une forme rare.

Il existe aussi de nouvelles formes, ainsi, par exemple, du subst. *господарь* a été créé le subst. *господарство*, exprimé comme g. et d. sing. (1 et 7) ensuite: *пресвѣтлость*, - и, - *ломъ* - *лыи*, (7, 8, 1 et 6) — constitués à l'aide du préfixe bulgare *прѣ*, exprimé dans la phonétique russe. Nous avons aussi comme nouvelles formes: *равносвѣтлюю* (7) et *ясносїтающеа* (1).

Nous rencontrons également, dans le lexique, en dehors des mots d'origine bulgare, russe, moldo-slave, des mots grecs, les uns exprimés même en

caractères grecs, les autres avec la flexion slave et en caractères cyrilliques. Dans la première catégorie il y a par exemple: ἀγαθῶ, ἄρχοντι, καθήκοντα (2) etc. Dans la seconde catégorie, nous trouvons les flexions: κτιτορς (5), οφ-φϊκίαχ (3)—le néogr. ὀφφίκιον, dérivées de l'officium latin, cf. le v. roum. ofichie, политическая et политический (4, 2 et 3)—le néogr. πολιτικός, cf. le v. roum. politicesc, τυπογραφία (7)—le grec moyen τυπογραφία et τυπομъ (7)—en gr. τύπος—devenant dans le lexique des *Enseignements* le mot russe типъ, pl. типы.

Nous devons indiquer aussi en dehors de ce qui a été dit plus haut, la présence de la flexion церемонїи (6)—en lat. moy. *ceremonia*, qui a donné: *ceremonja* en polon., d'où en v. roum. *țeremonie* et en rus. *ceremonija*.

L'étude du contenu des *Enseignements* corroborée par l'étude de la langue, de l'orthographe et du lexique prouvent l'importance d'un tel texte.

L'édition de 1631. Le Triodion fleuri—qui comprend les *Enseignements* de Pierre Movilă écrits pour son frère Moise Movilă—a fini d'être imprimé le 1 juin 1631, à la typographie du monastère Petcherskaia Lavra de Kiev—ce que nous avons montré plus haut—et il est décrit par les plus importants bibliographes russes en commençant par V. S. Sopikov (édition de 1813-1821) et en continuant par P. M. Stroev (1841), I. Karataev (1861 et 1883), V. M. Undol'ski (1871), T. Titov (1916 et 1924), S. O. Petrov, I. D. Birjuk et P. P. Zolotar (1958), description la plus complète étant celle de T. Titov¹.

L'exemplaire de Leningrad et les autres deux de Lwov qui contiennent les *Enseignements* sont in folio (26, 6×14,5 cm), 22 (non numérotés) +828+21 (non numérotés).

P. 1 - Le titre: Трїодїон си естъ: Трипѣснецъ / Стѣи Великои Пятдесѣтницы. / Пентикостарїон, еже естъ, Пятдесѣтница нареченный. / ѿт Єллинского изслѣдованъ. Бсвенїем' и тцанїем' прпдвѣнша квр Пера Могилы Млс вж: Архімандрита / Монастыра Печерскаго Кїевского Боевонча Земля Молдавскихъ. / Б' кинови тоиже с' великїа Чюдотворныа Лавры Печерскїа Кїевскїа. / Статуропїгон Архієспса Квнстантїнополского Патрїархи Єселенского. / Б' лѣто вытїа / мїра жрлф, ѿт вѣпльценїа же Ба Глова жхлѣ. / Индикта, дї. Мца: Юнѣа, а днѣ².

(Ce Triodion, étant en trois chants de la sainte grande fête du cinquantième Pentécostaire qui est denommé de la «Cinzecime», traduit du grec avec

1. *Théodore Titov*, Tipografija Kievo-pečerskoj lavry. Istoričeskij očerk (=Tipografija) I, Kiev, 1916, p. 186-189; *idem*, Materialji dlja istorij knišnoj spravi na Ukraini v XVI-XVIII vv. Usezbirka peredmov do ukrains'kih starodrukiv (=Materijali), Kiev, 1924, p. 239-255.

2. Par / nous indiquons la fin de ligne dans le texte.

la bénédiction et l'appui du révérend père Pierre Movilă, par la grâce de Dieu archimandrite du monastère Petchera de Kiev, fils du prince du pays de Moldavie. Dans le monastère de la même sainte grande faiseuse de miracles, de la Petcherskaia Lavra de Kiev, monastère relevant de l'archevêque de Constantinople, patriarche écuménique. En l'année de la création du monde 7139, mais depuis l'incarnation du Verbe de Dieu, 1631, indice 14, le mois juin 1er jour)¹.

Le titre qui se trouve sur la première page du livre est encadré par un ornement gravé ayant la forme d'un cadre carré. Au-dessus, au milieu, se trouve la représentation de Jésus-Christ, flanquée des personnages représentant saint Jean-Baptiste et Joseph; sur les bords, les révérends de la Petcherskaia Lavra de Kiev: Théodose et Antoine, ensuite Cosma et Théophane. Dans la partie d'en bas se trouvent les figures des personnages suivants: Jean Damascène, l'empereur Léon, avec un phylactère dans la main, et le révérend Jean le Moine. Tous ces personnages sont contenus dans des médaillons ronds.

Au haut de la seconde page se trouve l'inscription: **На Презацныхъ Клеинотъ пресвѣтлого дому ихъ Млстѣи Пановъ Югншавъ Епиграмма.** (Épigramme aux très hautes armes de la très illustre maison des très hauts seigneurs Movilă). Au milieu, les armes des Movilă, sous lesquelles l'épigramme faite de 6 vers. Toute la page est encadrée dans un cadre carré étroit et gravé.

Sur les pages numérotées de 3-10 on trouve les *Enseignements* de Pierre Movilă envers Moïse Movilă, ayant le titre et l'initiale encadrés d'une bordure. On a employé pour l'impression du titre et du texte des *Enseignements* quatre dimensions de lettres: très grandes pour ce qui est sorti en évidence, comme par exemple: les titres de l'éminent écrivain ainsi que ceux du destinataire, ensuite les mots **господарѣ** et **престолѣ** (1), **господарю** (6), **господарствѣ**, **пресвѣтлостѣ** et **госпождѣю** (7) ainsi que **пресвѣтлостѣ** (8) avec de grandes lettres — la plus grande partie du texte étant avec des lettres moyennes — les citations de la Bible et avec de petites lettres la réclame de la page et les mots grecs. Toutes les pages des *Enseignements* sont contenues dans un ornement ayant la forme d'un cadre gravé.

Sur les 10 pages suivantes non numérotées se trouvent la préface au lecteur: **Читателю благочистивомѣ** (Au lecteur pieux) du moine Tarasie Zemca prédicateur à la Petcherskaia Lavra, supérieur du monastère de la Confrérie des Studites de Kiev, correcteur à la typographie de la Petcherskaia Lavra et qui participa le plus par son travail à la préparation pour l'impression du Triodion fleuri².

1. D'après le fac-similé publié par *T. Titov* dans *Tipografija* (entre la p. 188 et 189).

2. Cette préface de T. Zemca est considérée comme un excellent traité liturgique,

и миро оградн: Црквн Монастыри,
 и ве Приует Духовны кини и пни
 Митвннцн блгосрдыа сътави,
 властелны ѿ тебе поставленныа
 вѣрны и праведны сътворитъ. и вса
 поржуныа когодо въ свое чинѣ
 поставнкѣ, люковны своимъ блцѣ
 стврдитъ. въ нхъ же вскхъ Пре-
 свѣтлостъ твою ѿ всего срца моего
 аще же слкшати, множае пауче
 съзрцати, и ѿ всего сладостно испл-
 нитиса, всдушно желамъ. Ииже люви
 Братерскои пресвѣтлостн твои и
 слого секе змѣткамн мои ми
 вржуаю. з стон великон лавры
 Петерскон Кневскон :

нь
 вѣ
 вѣ

Братъ твои и Митвннцн .
 Той же иже и выше .

Лст
 ке и
 рпк
 а о
 сѣм
 юс
 рсг
 о р
 гм
 жн
 нн
 рст
 кор
 мет
 ѿ
 свн
 мкб
 елаг
 П
 ногн
 мет
 рнз

La première page comporte un ornement au-dessus du texte. Le titre de la préface a été imprimé en cinabre. Les initiales sont ornées. Tout le texte de la préface est composé de petites lettres. Le texte du Triodion fleuri commence à la 21^e page du livre. Au-dessus se trouve un ornement en forme de ruban. Le numérotage commence à la page 21—dans le coin d'en haut et en lettres—de a jusqu'à wкн—les chiffres pairs à gauche et les impairs à droite. La dimension des lettres employées pour l'impression du texte du Triodion est plus petite que celle des lettres employées pour la plus grande partie de l'impression des *Enseignements*. Au bas de la page se trouve le numérotage en lettres des cahiers du livre—chaque cahier ayant 6 feuilles. Les cahiers sont notés par des majuscules d'A jusqu'à B, ensuite avec des majuscules et des minuscules associées, d'Aa jusqu'à Чч. Les feuilles 6 et 7 du cahier ne sont pas numérotées. En commençant page 517, les feuilles du cahier sont numérotées avec trois lettres comme: **Ѡав**, **Ѡаг**, **ѠаД** etc. Ici les feuilles des cahiers 5 et 6 ne sont pas numérotées. Le texte du Triodion est merveilleusement orné par 40 gravures, contenant des scènes bibliques dont quelques unes datées—la plus ancienne ayant la date de l'année 1624 (p. 706), l'une—1628 (p. 25), une autre 1629 (p. 22), mais les plus nombreuses portent la date de 1630 (par exemple celles sur les p. 99, 168, 270, 294, 338, 395). Il existe aussi des ornements à la fin des chapitres et beaucoup de pages ont de petites vignettes du type ajouré. Le cinabre a été très souvent employé dans l'impression du livre. Les lignes de certaines pages sont aussi numérotées par des lettres. On a ajouté à la fin du texte du Triodion, une feuille non numérotée qui contient l'épilogue adressé au lecteur. La dernière page du livre contient l'explication de l'ordre de numérotage des cahiers de l'impression ainsi que la mention qu'une fois arrivée au cahier **Ѡв** l'impression faite par les premiers typographes du livre s'est interrompue. Cette mention a le contenu suivant: **Здѣ смерть, прѣче дѣлатели, и по семъ вожаа благодать вѣстави инѣхъ и наплъниша господнихъ дѣлъ** (Ici, la mort a décimé les ouvriers et après cela la grâce de Dieu a mis d'autres à la place et ils ont accompli les actes du Seigneur).

Le livre conclue de la façon suivante: **Ѡъ свѣтон, великон чудотворнон киновїи лавры Печерскїа великїа, въ лѣто отъ созданїа мїрсъ жърлѣ, отъ вѣплъ-**

basé sur les livres saints et l'histoire de l'église orthodoxe. La préface explique le problème des origines des chants dans l'église orthodoxe, elle parle des auteurs des chants et en particulier elle traite de l'origine et du contenu des chants d'église dans le Triodion du Carême et surtout dans le Triodion fleuri. Ce texte de T. Zemca comporte, jusqu'à un certain degré, un caractère polémique qui se lève, ainsi que les auteurs de la préface de l'Anthologhion imprimé en 1619, indirectement et au figuré, contre le catholicisme.

ЩЕНІА ЖЕ ГОСПОДНА ЖАХЛА, ІНДІКТИВНА ДІ, ІУНІА А, КРУГ СЛЪНЦУ КЪ, А ЛУНЫ ДІ, КЛЮЧ ПАСХИ Т, ЕПАКТА ЛЪТУ Е. ПАСТОЩЕЕ ЛЪКТО СЪДРЪЖИТЪ УТ СИХЪ ВСЪХЪ. Глава єдино-мѹ в Троици Богѹ, єгоже благодатїю издаєт' сѹ. Ямин'. (Dans le saint monastère faiseur de miracles, la Petcherskaia Lavra, en l'année 7139 depuis la création du monde, et depuis l'incarnation de Dieu 1631, indice 14, juin 1, le tour du soleil 27, du mois le 14. La clef de Pâques 300, l'épacte de l'année 5. L'année présente contient de tout cela. Grâce à Dieu, un dans la Trinité, avec la grâce de qui se fait l'impression. Amen). Ce texte de conclusion est précédé d'un ornement original fait de deux lignes composées en caractères cyrilliques.

L'un des deux exemplaires de Lwov du Triodion fleuri—celui appartenant à l'Eglise du monastère des pères Vasilitsi de Lwov¹ —a les 10 premières pages très abîmées, surtout les coins de droite du bas de la page. Les pages suivantes sont beaucoup mieux conservées, pourtant, elles ont aussi des déchirures, collées par endroits. Cet exemplaire est relié en cuir usé, déchiré sur les bords et le dos. La reliure retient les marques de deux fermetures. On a gravé sur la partie du commencement, un ornement en forme de cadre, aujourd'hui effacé; le même ornement se trouve dans les coins, un losange est gravé au milieu et par-dessus l'inscription gravée ТРОІОДЪ ЦВѢТНАЯ (Le Triodion fleuri).

L'édition de 1924. Les recherches entreprises par T. I. Titov—en 1918 professeur à l'Académie théologique de Kiev—l'ont conduit à la découverte, avant 1916, d'un exemplaire du Triodion fleuri, imprimé à Kiev en 1631 et contenant les *Enseignements* de Pierre Movilă, adressés à son frère Moise Movilă. Cet exemplaire découvert dans la Bibliothèque publique d'Etat «M. E. Saltykov-Ščedrin» de Leningrad a été étudié par T. Titov pendant la première guerre mondiale, le résultat de ses études étant compris dans les travaux cités plus haut, publiés entre 1916-1924. C'est ainsi que dans «Tipografija Kievo-pečerskoj lavry» de 1916, T. Titov donne un résumé détaillé du contenu des *Enseignements* avec une courte description de l'exemplaire du Triodion fleuri de 1631 se trouvant à Leningrad et qui contient aussi les *Enseignements*.

Dans le travail «Materijali dlja istorij knižnoj spravi na Ukraini v XVI-XVIII v.v.»—prêt pour l'impression le 1 octobre 1918 et paru en 200 exemplaires en 1924, T. Titov donne, en dehors d'une description exhaustive du Triodion fleuri, une nouvelle édition—par rapport à celle de 1631—du texte des *Enseignements*, d'après l'exemplaire cité plus haut².

1. Dans l'exemplaire de Leningrad de la Bibliothèque «M. E. Saltykov-Ščedrin», manquent les p. 167, 288-291, 337, 338, 706, et 705 et certaines pages sont partiellement déchirées,

2. Le texte de l'édition Titov suivi d'une traduction roumaine a été reproduit par Paul

Par rapport à l'édition de 1631, T. Titov, introduit l'indication de la fin de page qui manque dans la première édition. Vis-à-vis de l'édition de 1631, on trouve, dans l'édition Titov, certaines omissions plus importantes: *единожтровономъ ми, благополъчїа, млтствѣтъ, всесилнаго ет съжтровне брате* (édition Titov, p. 263) *непрестолѣ длъженъ подръчнымъ, вжствъныхъ, тестъ, вѣдет, подръчныхъ, мжжествъно ет сѣт'* (264), *испол'нати сѣ ет млтвенникъ* (266) par rapport à l'édition de 1631 où l'on trouve: *единожтловнѣ си, благополъченїа, млтствѣтъ, всесилнаго, съжтровне, ет на томъ престолѣ (1), длъженъ подръчнымъ, вжствъныхъ ет тесл' (2), вѣдте (3), подръчныхъ, мжжествъно ет сѣт' (4), испл'натисѣ млтвенникъ (8).*

La présente édition. Par rapport à l'édition de 1631 nous avons introduit dans la présente édition des alinéas et une ponctuation moderne; nous avons défait et complété les abréviations en les mettant entre (); nous avons conservé le «paieric» que nous avons remplacé par l'apostrophe. Nous avons indiqué, dans l'appareil critique de l'édition, les «chendimes» à valeur phonétique et les fautes que nous avons corrigées dans le contexte. Nous avons mis entre (()) les citations bibliques et entre () les mots qui manquent dans le texte des *Enseignements*, mots que nous avons ajoutés dans la traduction pour la clarté de celle-ci. Nous avons mis entre // les syllabes où le mot qui indique la fin de la page—la réclame—élément qui se répète au commencement de la page suivante, et entre < > ce qui est erroné ou ce qui manque dans l'édition de 1631, indiquant le fait dans l'appareil critique.

LE TEXTE *

**Петръ Могилѣ, м(н)л(о)стїю в(о)жїею великїи архимандрит' с(вѣ)тыѣ, ве- <р. 1>
лнкїѣ чудотворныѣ Давры Печерскїѣ Киевскїѣ, воеводичъ земль Молдавскїхъ.**

Пресвѣтломъ и въ вл(а)гоч(и)стїи ісхнѣ спяющїѣ Іѡ(аннѣ) Мѡуссею Мѡгилѣ,

Mihailovici, Deux documents de liaison culturelle entre Roumains et Russes, Kichinev, 1930. Il est regrettable que la reproduction de Mihailovici comprenne, par rapport à l'édition de Titov, une série d'inconséquences et d'oublis et que dans la traduction se trouvent, en dehors de nombreuses transpositions erronées, toute une série de mots omis (surtout à la p. 7 où le *Triodion fleuri* est devenu *Triodion illuminé!*). Le prof. P. P. Panaitescu, Petru Movilă și Români, tiré à part de «Biserica Ortodoxă Română», LX, 9-10, Bucarest, 1942, p. 7-9, a utilisé l'édition de Titov; il a donné aussi un court résumé et quelques extraits du texte des *Enseignements*. Nous précisons que le slaviste Panaitescu n'a pas connu la reproduction et la traduction de Mihailovici.

* Pour des raisons d'ordre technique les accents que M. Bogdan avait conservés dans le texte ont été supprimés (N.d.l.r.).

м(и)л(о)стїю всеснагѡ Б(о)га господарѡ воеводѣ, истин(ь)номѡ и природномѡ, ѡт(ь)ческим(ъ) жребїем(ъ), наслѣд(ь)никѡ земель Мѡлдовлахїнскихъ, единожтробнѡ си братѡ, мира, здравїа, бл(а)гоползченїа, нна томъ г(о)с(по)д(а)рства пр(е)столѣ долголѣтнего пребыванїа, желаетъ и м(о)литствѡетъ.

Понеже тѡ всеснагѡ Б(о)га десница, ѡ пресвѣтлыи господарѡ, всевъжде-
<р. 2> лѣние ми и съжтробне брате, на томъ престолѣ, ѡт(ь)ческагѡ мѣста възспрїем-
никомъ посади, внѣтръ и внѣ [зрѡ] // зрѡши тѡ достонна къ того правомѡ
правленїю, ѡкѡже и всѡкомѡ естъ въ тебѣ яснѡ съзрѣцати εὐγενείαν, ὀρθοδο-
ξίαν, εὐσεβείαν, φιλοσοφίαν καὶ ἐκ νηπίου εὐφροείαν ѡже всѡ десна тѡ и до-
волна въ толнокое достонн(ь)ство оудовъ изъывляють.

Его ради бл(а)годаренїе оноѡ въздавъ за толикаѡ егѡ бл(а)годѣлнїѡ,
длъженъ еси не токмо себѣ внимати и прилежати, но и подржчнымъ плъзж при-
нести, не токмо же въ политическихъ оупражднати сѡ, но и в' д(о)уховныхъ
ѡбшчати сѡ, не токмо мїрскимъ присѣдѣти, но и ѡ в(о)ж(е)стѣвныхъ пеци сѡ.
Не сице властелствовати, ѡкѡже владѣемым(ъ) образом(ъ) быти.

Еже ти все кромѣ всѡкаго привнїдетъ нездов(ь)ства, аще оувѣси тѡ тѡ
ἀγαθῶ ἄρχοντι καθήκοντα. [Кѡ]. //

<р. 3> Кѡ же сѡтъ сѡ?

Оубѡ извѣщенъ есм' вѣдѣти тебѣ длъж(ь)наѡ, ѡкѡ сим' из' дѣтска пос-
чающѡ сѡ кратко же сѡ, за любов(ь) братолювїа предлагаю.

<а>¹. Иже зѡв къ правленїю пр(е)стола твоего въ политических(ъ) да съхра-
ниши прежде. Мѡжа бл(а)гїа и бл(а)гоч(и)стивыѡ къ строенїю доволныѡ на офѣ-
кїахъ предлаган и поставлани ѡкѡже Мѡνσεю нѣкогда тезоименномѡ ти Γωφωръ
тест' егѡ ((Исх(о)д(ъ), гл(а)в(а) нї)) съвѣтоваше, гл(а)гола: Избери себѣ ѡт
всѣх(ъ) людїи² мѡжа силены, Б(о)га бошыл сѡ, мѡжа пр(а)в(е)дны, ненави-
дшыѡ величанїѡ, и поставиши ѡ над(ъ) людми, тислциники, и сът(ь)ники
и прочѡ. И прилагает(ъ) :Ище сътвориши слово се, зкрѣпит(ъ) тѡ Б(о)гъ.

Б. Б' сѡдах(ъ) прежде вина да испытает(ъ) сѡ, и тогда изреченїе да произне-
сен(ь)но бѡдет(ъ), ѡкѡже Б(о)гъ Мѡνσεем' и(з)ранїю повелѣ ((Девт(ерономиѡ))
гл(а)в(а) зї): На сѡдѣ слышав' еже повѣдѡт(ъ) ти, да в'зыщеши зѣло аще
истинна бѡдет(ъ) ѡ и тогда да оумрет(ъ). [Г]//.

<р. 4> Г. Мирствовати съ всѣми ѡкрестными подобаетъ ѡкож(е) Явимелех(ъ)
((Быт(їе), ка)) съ Явраамом(ъ), Д(а)в(и)дъ ((а Парал(ипомена), фї)) з' Ганшном(ъ)
Голомшн' съ ц(а)рем' Гирам' и прочѡ.

Д. Свободы ради ѡт(ь)чества и подржчных(ъ) своих(ъ) мѡжестѣвнѡ

1. Le chiffre 4 manque dans le texte.

2. Dans le texte—ΛΥΔΙ—avec la chendima sur

la lettre—chendima ayant la valeur du son H.

шп'чати сѧ пѧт(ь) царен³ Годомских(ъ) ((Быт(ѣ), д1)): Девора и Барух(ъ) ((Гздн⁴, ε)), Гедеон(ъ) и Ффан⁵ наказуют(ъ).

Є. Коевати враги, незлобивыя же щадѣти длѣжно ест' всѧкаго началника. Но сѧ оубо сѧт' политическаѧ, болшаѧ же Б(о)жїѧ.

Каѧ же сѧт'?

<ѧ>⁶. Гвонствѣнш ест' на начал(ь)ствѣ хр(и)стианском(ъ) поставлен(ь)номѧ, прежде оубо шбловызати истинное правовѣрїе и бл(а)гоч(и)стїе, и сїе оумножати и простирати .

К. Идолослѣженїе и всѧкаѧ оумышленїѧ Гатанинска вѣрѣ правои и добродѣтелем' съпротивнаѧ шт шбывчаевъ чл(овѣ)ч(ь)ских' [из'трѣ]// изтреблати <р. 5> и шт всеѧ своеѧ дрѣжавы искоренѧти, ꙗкоже ц(а)рїе Ин(зра)нскїи: Ясса, Іоу, Єзекїѧ и прочїи дрѣвле творѧхѧ.

Г. Ксѧкое нлѣкти тшанїе, да ч(и)стое и правое зченїе цр(ъ)кве съборнымъ подает(ъ) сѧ и оутверждает сѧ.

Д. 'Εν τῇ ὀρθοδοξίᾳ καὶ εὐσεβείᾳ образом(ъ) и нравом(ъ) шт(ь)цъ свонх(ъ) и прородителен послѣдовати.

Є. Ктитворѧ въз(ъ)ставителю не л(а)годѣтелю цр(ъ)кви⁷ и оучилищъ быти.

З⁸. Образомъ бл(а)гоч(ε)стїѧ, ч(ь)стности, правды и всѣх(ъ) добродѣтеленъ подрѣжчнымъ пред(ъ)водителемъ пр(и)сно шврѣтати сѧ.

З. ѿ еже какѧ г(о)с(по)дствовать и что на властелствѣ творити, да въ всем(ъ) вѣдет(ъ) бл(а)гополѣчно оустъ г(о)с(по)дних', ꙗже сѧт' д(о)уховнымъ и премлѣдрїи съвѣтници съвѣтовати. Гъблюдоша се дрѣвнїи ц(а)рїе егда Исусъ Навин(ъ) съвѣт(ъ) прїимаше шт Єлеазара [Газлъ]//Газлъ послѣшааше Гамшила, <р. 6> Д(а)в(и)дъ г(о)спод(а), Ішасафатъ и Яхав' Шїхеѧ, ц(а)рѣ Юд(еи)скїи, Ин(зра)нль и Єдшм' Єлїссеѧ, Єзекїѧ Исѧѧ, Гедекїѧ Іеремиѧ и проч(ѧ).

И. Гъзидати и възставлати зданїѧ и храмы, в них(ъ)же бы истн(ь)ное Б(о)гѧ славословїе непрѣстан(ь)но шт зст' Б(о)гочьтец(ъ) егѧ, даже до пр(ε)стола егѧ н(ε)в(ε)сногѧ досѣзѧющее, исходило, и г(о)с(по)д(с)тво г(о)с(по)дствѧющѧгѧ штврѣжало.

Ѧ. Церемонїи шт Б(о)га и всеѧ цр(ъ)кви ззаконоположен(ь)нымъ по зстѧвшм(ъ) с(вѧ)тых' шт(ь)цъ шпредѣлен(ь)ным(ъ), кѧпнш съ подрѣжчными с(вѧ)тш съблюдати.

3. Sur la lettre ε de царε la chendima avec la même valeur que plus haut. 4. Dans le texte-сЗдн-avec la chendima sur la lettre—avec la même valeur que dans les notes 2 et 3. 5. Dans le texte le chiffre Δ1 est erroné. Sur la lettre Δ de εφφΔ — la chendima, avec la même valeur que dans les notes 2-4. 6. Le chiffre Δ manque dans le texte. 7. Sur la lettre / du mot црѣкви-la chendima. 8. Dans le texte le chiffre ε est erroné.

І. Блaдѣмьхъ всѣхъ(ъ) къ покаѣнію и м(о)литвaм(ъ) прилѣжно въспоминати, и повелен(ь)ми грамотными приводити.

Сѣа збо добродѣтели, ѡ пресвѣтлыи⁹ господарю, вѣдын и видѣа величествѣ ти зѣло потребны, паче ж(е) нѣжны аки н(ы)нѣ на власти сѣшѣ [власти] //, власти <р. 7> же д(о)уховныхъ(ъ) кѣпнѡ и мїрскихъ(ъ) Кратъ(ъ)кѡ га въспоманѣв', в' тѣхъ(ъ) всѣхъ(ъ) зане процвитаешн.

Б(о)гѣ въздавѣ бл(а)г(о)д(а)ренїе и въ прочее в' тѣхъ(ъ)жде быти, и не простѡ, но змножати сѣ желаю и молю.

Сего ради даже и къ бл(а)гочестїа шѣщенїю и м(о)л(и)твaмъ земли твоеи бл(а)годѣтелствовати възможешн.

Книгѣ сїю Триѡдіѡв цвѣтнѣшю или Певтекостѣриѡв ѡт тѣпографїа моеа тѣпомъ изобразен(ь)нѣшю пресвѣтломѣ господарствѣ твоемѣ приношѣ и дарствѣю, сѣ тѣм(ъ) даром(ъ) кѣпнѡ и любов(ь) ср(ъ)дца моего пред(ъ)ставлялѣ. Ѣт негоже сѣврѣшен(ь)нѡ Творца моего м(о)литствѣю, да твою пресвѣтлость, здрава, бл(а)гоползч(ь)на и длѣголѣтна сѣ равностѣтлою ти господжею сѣблюдаетъ г(о)с(по)д(с)тво твое и всю дрѣжавѣ всѣми бл(а)гими згов(ь) зит(ъ) [и миром] // и миром(ъ) шградит(ъ). Цр(ъ)кви, монастыри, и вес(ь)причет' <р. 8> д(о)уховныи¹⁰ выш(ь)ныи и ниж(ь)нїи, м(о)л(и)твенници бл(а)госрѣдыѣ сѣставит(ъ), властелины ѡт тебе поставленныѣ вѣрны и праведны сѣтворит', и всѣ поддржчныѣ кождѡ въ своем(ъ) чинѣ поставивѣ любовны своимѣ бл(а)д(ы)цѣ штворѣдитъ.

Бѣ нихъ же всѣхъ пресвѣтлость твою ѡт всего ср(ъ)дца моего аще же слышати, множае паче сѣзрѣцати, и ѡт сего сладостїю испл'нѣти сѣ вседѣшно желалѣ.

Н(ы)нѣ любви братерской пресвѣтлости твоеи и самого себе з' молитвaми моими в'рѣчаю.

З' с(вѣ)тон великои Лавры Печерской Киевской.

Братъ твои и м(о)литвеникъ.

Тон-же иже и выше.

LA TRADUCTION

Pierre Movilă par la grâce de Dieu grand archimandrite de la sainte, grande faiseuse de miracles Petcherskaia Lavra de Kiev, fils de voievode des pays de Moldavie.

9. Dans le texte пресвѣтлыи avec la chendima sur la lettre-ы.

10. Dans le texte доуховныи avec la chendima sur la lettre ы.

Au très éclairé et illustre dans sa piété, Jean Moise Movilă, par la grâce de Dieu tout puissant, prince voievode par le sort de son père, héritier vrai et de race des pays de Moldo-Valachie frère né de la même mère. Il prie pour toi et te souhaite paix, santé et abondance et beaucoup d'années de règne sur ce trône princier.

Etant donné que la justice de Dieu tout-puissant, O! très éclairé prince—entièrement désirée par moi et (frère) d'une même mère—t'a établie comme héritier sur ce trône, à la place de ton père, te voyant capable, pour l'intérieur et pour l'extérieur, de gouverner avec justice, de même que n'importe qui te considère comme étant d'une façon évidente de bonne race, ayant la foi juste, la piété, la sagesse et depuis l'enfance le savoir faire¹, toi que tout le monde montre facilement comme étant plein de mérites et grand dans tant d'aptitudes.

Pour cela remerciant celui (d'en haut) pour tant de bienfaits venus de lui, tu es tenu non seulement pour toi d'aspirer et de veiller, mais aussi de rendre service à tes sujets t'occupant non seulement des choses politiques mais d'apprendre aussi les choses spirituelles. Prends part non seulement aux choses terrestres mais aie aussi soin de celles qui appartiennent à Dieu. Ne sois pas autant un maître qu'un exemple pour ton peuple.

Toutes ces choses te seront données sans difficulté si tu connais les devoirs que doit avoir un chef.

Quels sont ces devoirs?

Bien que je sois persuadé que tu connaisses tes devoirs, car tu t'y es habitué depuis l'enfance, moi par sentiment de l'amour fraternel je te les présente brièvement.

1. Ainsi donc, dans le gouvernement de ton trône veille avant tout aux choses politiques. Donne des emplois et élève des hommes bons et pieux, dignes de gouverner ainsi comme auparavant Moïse, ton homonyme, a été conseillé par son beau-père Jéthro (Exode, chapitre 18) qui lui dit: «Choisis entre tous les hommes, les hommes puissants, craignant Dieu, les hommes droits qui haïssent la gloire et place-les au-dessus des autres hommes, chefs au-dessus de milliers et de centaines» et ainsi de suite. Et ajoute: «si tu accomplis ce mot Dieu te fortifiera».

2. Dans les jugements que d'abord la cause soit examinée et que la sentence soit prononcée ensuite, de même que Dieu a ordonné par Moïse, à Israël

1. Nous devons la révision de la traduction des mots grecs du contexte des Enseignements à notre byzantinologue érudit, le prof. Basile Grecu, auquel nous exprimons encore une fois par cette voie, nos remerciements.

(Deutéronome, chapitre 17): «Pendant le jugement écoutant ce qui te sera dit, examine très bien et si c'est vrai, alors qu'il meure».

3. Il est bien que tu vives en paix avec tous ceux qui t'entourent de même qu'Abimélech a vécu avec Abraham (Genèse, 21); David avec Hannon (Paralipomènes, 1-19), Salomon avec le roi Hiram et ainsi de suite.

4. Combats vaillamment pour l'indépendance de ta patrie et de ton peuple; c'est ainsi que l'ordonnent les cinq rois de Sodome: (Genèse, 14); Déborah et Barak (Juges, 5), Gédéon et Efta.

5. Tout chef a le devoir de combattre ses ennemis, mais qu'il épargne ceux qui sont manqués de méchanceté. Mais toutes ces choses sont politiques plus importantes donc sont celles qui tiennent de Dieu.

Mais quelles sont celles-ci?

1. Il est naturel que celui qui est le chef de la chrétienté, aime donc avant tout la vraie loi juste et la piété, qu'il l'augmente et qu'il l'étende.

2. La prosternation devant les idoles et toute pensée venue de Satan—contraires à la vraie foi et à ce qui est bien—que tu les anéantisses des habitudes des hommes et que tu les déracines de tout ton pays de même qu'ont fait dans les temps anciens les rois d'Israël: Asa, Job, Ezéchias et d'autres.

3. Que tu mettes tous tes efforts à ce que la doctrine vraie et pure de l'église universelle soit propagée et fortifiée.

4. Que pour l'orthodoxisme et la piété tu suives les exemples et les coutumes de tes parents et de tes ancêtres.

5. Sois fondateur, créateur et bienfaiteur des églises et des écoles.

6. Sois toujours par ta piété, ton honnêteté, ta justice et tous tes bienfaits, le guide de tes sujets.

7. Pour savoir comment gouverner et que faire pour que tout soit bien sous ton règne, prends conseil de la parole de Dieu qui est le conseiller spirituel et très sage. C'est ce qu'ont respecté les rois des temps anciens quand Jésus Navin a été conseillé par Eléazar, quand Saul obéit à Samuel, David au Seigneur, Joachaz et Achab à Michée, le roi de Judée, d'Israël et d'Edom à Elisée, Ezéchiel, Isaie, Sédécias, Jérémie et d'autres.

8. Construis et élève des bâtisses et des endroits saints d'où la vraie glorification de Dieu sorte sans arrêt—par la parole—de la bouche de ceux qui honorent Dieu qu'elle arrive même jusqu'à son trône céleste et que le règne de celui qui est le maître la fortifie.

9. Sauvegarde religieusement en même temps que ton peuple l'ordre établi par la loi de Dieu et de toute l'église organisée d'après les lois des Saints Pères.

10. Appelle avec insistance ton peuple à la pénitence et à la prière et amène les y par des ordres écrits.

Apprends donc, prince éclairé, que toutes ces bonnes actions sont très nécessaires à ta grandeur, qu'elles sont nécessaires surtout maintenant à celui qui détient le pouvoir: le pouvoir spirituel ainsi que terrestre. Moi je te les ai rappelées brièvement parce que tu excelles en toutes.

Remerciant Dieu, je désire et je prie que tu continues, non seulement à demeurer dans les mêmes pouvoirs mais que tu les multiplies.

C'est pourquoi tu pourras aider, dans ton pays, à l'enseignement de la piété et des prières.

Ce livre, le Triodion fleuri ou Pentécostaire, imprimé dans ma typographie, je le dédie et je l'offre à ton altesse très éclairée, te présentant en même temps que ce don l'amour porté par mon coeur. Je prie Dieu qui l'a accompli, de veiller sur ton règne, de garder ta grandeur en bonne santé, heureuse, comblée ainsi que son illustre dame et le pays entier, pour beaucoup d'années, de tous les biens, et de les entourer de paix. Que les églises, les monastères et tout l'ordre du clergé supérieur et inférieur prient pour la bonté de ton coeur, que les dignitaires nommés par toi soient justes et fidèles et que tous tes sujets chacun mis à son rang soient pleins d'amour pour leur maître.

Si ta grandeur écouterait et prendrait encore plus en considération ce que je te souhaite de toute mon âme et de tout mon coeur, de cela aussi elle se remplira de douceur.

Maintenant je me confie à ta grandeur avec mon amour fraternel et moi-même avec mes prières.

De la sainte grande Petcherskaia Lavra de Kiev
Ton frère et suppliant
Celui qui est encore plus haut.

Université de Bucarest

LE VERBE ΕΣΘΛΑΒΩΘΗ CHEZ CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE *

Jean Tsaras

L'un des extraits d'œuvres d'historiens byzantins, qui occupèrent à plusieurs reprises les différents byzantinologues, est l'extrait de Constantin Porphyrogénète (Constantin VII):

Ἐσθλαβώθη δὲ πᾶσα ἡ χώρα καὶ γέγονε βάρβαρος...¹.

C'est cet extrait qui devint célèbre depuis que, voici environ un siècle et demi, J. Ph. Fallmerayer en fit l'argument principal de sa théorie selon laquelle au Moyen Age byzantin, avec les invasions slaves, la Grèce perdit son caractère grec et devint totalement slave². Le problème slave fut ainsi soulevé et devint depuis lors jusqu'à nos jours le sujet d'une bibliographie assez riche

*Cet article a été motivé par la note 279 de la page 75 du second tome de l'œuvre très intéressante de l'Institut de Byzantinologie de l'Académie Serbe des Sciences de Belgrade, dont le titre est: «Sources byzantines de l'histoire des peuples de Yougoslavie» (Vizantiski izvori za istoriju naroda Jugoslavije, tom II) élaboré par Božidar Ferjančić, Belgrade 1959, au sujet du verbe ἐσθλαβώθη. La note a été traduite en grec par le collaborateur de l'Institut d'Études Balcaniques (IMXA) de Thessaloniki, Jean Papadrianos et publiée par le «Bulletin de bibliographie slave», 6e année, vol. 22, Thessaloniki, Avril 1969, p. 23-24, où se trouve aussi toute la bibliographie correspondante.

Cette note persiste à donner encore aujourd'hui à ce célèbre verbe de Constantin la même signification que celle qu'avait donné il y a 150 ans l'illustre érudit allemand, Fallmerayer, à savoir que ἐσθλαβώθη signifie «devint Slave». Etant donné que cette thèse est adoptée encore aujourd'hui par d'autres savants aussi, je pense qu'il n'est pas vain de ré-examiner le sens du verbe. Pour que ceux qui ont étudié le passage de Constantin Porphyrogénète contenant le verbe ἐσθλαβώθη, aient tiré des conclusions différentes, il faut qu'ils ne l'aient pas compris ou qu'ils l'aient compris de travers, peut-être, parce qu'il était plus aisé à bien des byzantinologues étrangers d'étudier les auteurs byzantins dans leur traduction latine, qui présente malheureusement souvent des contre-sens fondamentaux. C'est ce qui est arrivé à Fallmerayer bien qu'il se soit obstiné dans cette thèse jusqu'à la fin de sa vie. Pour donner l'interprétation que nous savons au verbe ἐσθλαβώθη, il faut qu'il se soit servi davantage de la traduction latine du passage même de Constantin Porphyrogénète et des textes byzantins qu'il a utilisés, que des originaux.

1. *C. Porphyrogénète, Περί Θεμάτων (De Thematibus)*, édition A. Pertusi, Vaticanum 1952, 6, 33, 34 (Cité dorénavant, *Porphyrogénète, Pertusi*).

2. *J. Ph. Fallmerayer, Geschichte der Halbinsel Morea während des Mittelalters*, 1, Stuttgart und Tübingen 1830, et 2, Stuttgart et Tübingen 1836, Préface du 1er tome, p. 3-14. Cf. aussi *du même auteur, Fragmente aus dem Orient*, 2, Stuttgart et Tübingen 1845, p. 367-455.

pour remplir toute une bibliothèque¹. Mais il est curieux qu'au lieu de devenir une force centripète et de centraliser tout l'intérêt des spécialistes, ce passage de Constantin soit devenu centrifuge et ait entraîné ces derniers dans des recherches historiques de toutes sortes qui, sans être étrangères au problème slave ne le concernent pas directement².

Il est surprenant aussi que Fallmerayer ait désiré se faire promoteur d'une théorie qui n'était ni sienne ni originale. Avant lui, en effet, plusieurs étrangers voyageurs et assoiffés d'histoire, influencés par l'abondance des noms de lieux slaves, alors que les noms turcs étaient encore plus nombreux, eurent la même idée que Fallmerayer, mais ils l'imprimèrent sous toute réserve et aucun d'entre eux, en tous cas, ne se risqua à soulever un tel problème³. Plus hardi, Fallme-

1. Bibliographie de base: *K. I. Amantos*, Ἱστορία τοῦ Βυζαντινοῦ Κράτους, t. 1, Athènes² 1953, p. 266-271 et 450-455, et t. 2, Athènes² 1957, p. 392. (Cité dorénavant: *Amantos* Ἱστορία). Une revue de la bibliographie grecque a été faite par *Ep. Chrysanthopoulos*: Τὰ Βιβλία Θαυμάτων τοῦ Ἁγίου Δημητρίου, Τὸ χρονικὸν τῆς Μονεμβασίας καὶ αἱ Σλαβικαὶ ἐπιδρομαὶ εἰς τὴν Ἑλλάδα, Réimpression de la «Θεολογία» des tomes 24 et 25, Ἀθήναι 1954, p. 10, note 6. *G. Ostrogorsky*, Geschichte des byzantinischen Staates, München³ 1963, p. 78-79, 160-161, etc.

2. Sur le problème slave je citerai ici l'ancienne étude de *A. Thumb*, Les Grecs modernes et leur origine, traduite en grec par Dragoumis dans «Δελτίο Ἐκπαιδευτικοῦ Ὁμίλου» 5, (1915) 165-193.

3. L'illustre byzantinologue *Ch. B. Hase* (1780-1867) écrit: «...Τὰ ἀπλῶς ὑπὸ τοῦ Κωνσταντίνου τοῦ Πορφυρογεννήτου ἀναφερόμενα ἀρκοῦσι νὰ ἀποδείξωσιν ὅτι ἐν τῷ ἑβδόμῳ καὶ ὄγδῳ αἰῶνι ὁ ἐλληνικὸς λαὸς, τοῦλάχιστον ὁ τῆς Πελοποννήσου, ἐξηφανίσθη ὀλοσχερῶς καὶ ἀνεπληρώθη διὰ Σλαβικῶν ἐποικίσεων». *Miklosich*, Die slavischen Elemente im neugriechischen, «Sitzungsberichte der K.K. Akademie der Wissenschaften», 1869, t. 63, vol. 3, p. 530. L'information nous est donnée par *G. Herzberg*, Ἱστορία τῆς Ἑλλάδος, ἀπὸ τῆς λήξεως τοῦ ἀρχαίου βίου μέχρι σήμερον, traduction de P. Karolidis, t. I, Ἀθήναι 1906, p. 175 et note 1. (Cité *Herzberg*, *Karolidis*, Histoire).

Des points de vue sur la prétendue origine des Grecs d'aujourd'hui ont été publiés aussi dans le feuillet no 77 de 1829 du journal de Londres, Le Globe. Des idées analogues ont été exprimées par le politicien conservateur anglais George Hamilton Gordon, Comte d'Aberdeen (1774-1869) dès 1821, comme en témoignent ses Mémoires publiées en 1892. Mais celui-ci voyait les Grecs et la Révolution grecque à travers le prisme des intérêts anglais en Méditerranée. Le grand slavisant slovène Barthélémy Kopitar (1780-1844) avait lui aussi des incertitudes au sujet de l'origine des Grecs modernes, mais, critiquant l'oeuvre de Fallmerayer sur le Péloponèse du Moyen-Age, il lui trouva de nombreuses erreurs étymologiques et prouva que l'auteur allemand avait une très faible connaissance des langues slaves. Voir «Wiener Jahrbücher der Litteratur», 1 (1830) 111-120. Bibliographie dans les «Berliner Jahrbücher» 1840, 31-48. *Herzberg - Karolidis*, parle de tout cela dans son Histoire, page 179-180, note 1. Le slavisant tchèque Paul Joseph Šafarik (1795-1861) a lui aussi des incertitudes sur l'origine des Grecs modernes: Über die Abkunft der Slaven 1825. J'emprunte cette

rayer le fit, avec son étrange psychosynthèse et sa disposition romantique. Malgré cela, son idée n'aurait fait aucune impression bien qu'il l'eût colorée de diverses phrases empruntées aux byzantins et à d'autres auteurs pour donner l'impression qu'elle s'appuyait sur des sources historiques et bien qu'il l'eût enflée par sa séduisante façon d'écrire, si son livre sur le Problème slave n'avait été diffusé à une époque où les Puissances protectrices venaient tout juste de signer à Londres l'indépendance de la Grèce (Protocole de Londres, 22 janvier 1830) et si les philhellènes ne s'étaient soulevés contre elle de par toute la terre.

I. Interprétation du verbe *ἔσθλαβώθη*

Mais j'en viens à la question même. Je recopie ici pour l'avoir à portée de la main, tout le passage écrit par Constantin Porphyrogénète, qui inclut l'extrait qui fait l'objet de notre étude.

«Ἐβασιλεύετο πρὶν ἢ Πελοπόννησος ἐκ τοῦ τῶν Ἑρακλειδῶν γένους, μέχρις ἂν Φίλιππος ὁ Μακεδῶν τούτων ἐκράτησε. Διενεχθέντων γὰρ τῶν Ἀθηναίων πρὸς τοὺς Λακεδαιμονίους περὶ πρωτείων—ἄφ' οὐπερ ὑπ' ἀμφοτέρων ὁ Πέρσης *ἠττήθη*, Ξέρξης ἐκεῖνος ὁ περιβόητος, πεζῆ μὲν ὑπὸ Λακεδαιμονίων, ὅτε Μαρδόνιος ἐκεῖνος σὺν παντὶ τῷ λαῷ *ἐπεπτώκει*, νηίτη δὲ στόλῳ ὑπ' Ἀθηναίων, ὅτε Θεμιστοκλῆς ἐναύαρχει τοῦ στόλου—μάχη οὖν ἐκροτήθη πρὸς ἀμφοτέρων περὶ πρωτείων καὶ *διεκράτησεν* ἐπ' ἀμφοτέροις ὁ πόλεμος ἔτη κζ', καθὼς Θουκυδίδης ὁ περιώνυμος γράφει. Ὑπ' ἀλλήλων οὖν *διαφθαρέντων* καὶ *τῆς νεολαίας ἀπολλυμένης*, ἐξῆλθε Φίλιππος ὁ τοῦ Ἀλεξάνδρου πατὴρ καὶ ἀμφοτέρους αὐτοὺς *ἐδουλώσατο*, ὥστε ρηθῆναι ἀπ' αὐτοῦ τουτοῖ τὸ λόγιον:

Ἐν δὲ διχοστασίῃ καὶ ὁ πάγκακος ἔλλαχε τιμῆς.

Ὑστερον δὲ πάλιν, τῶν Μακεδόνων ὑπὸ Ῥωμαίων *ἠττηθέντων*, πᾶσα ἡ Ἑλλάς τε καὶ ἡ Πελοπόννησος *ὑπὸ τὴν τῶν Ῥωμαίων σαγήνην ἐγένετο*, ὥστε *δούλους ἀντ' ἐλευθέρους γενέσθαι*. *Ἐσθλαβώθη* δὲ πᾶσα ἡ χώρα καὶ γέγονε *βάρβαρος*, ὅτε ὁ λοιμικὸς θάνατος πᾶσαν ἐβόσκειτο *τὴν οἰκουμένην*, ὅπηνίκα *Κωνσταντῖνος*, ὁ *τῆς κοπρίας ἐπόνυμος*, τὰ *σκῆπτρα* τῆς τῶν Ῥωμαίων *διείπεν ἀρχῆς*, ὥστε τινὰ τῶν ἐκ Πελοποννήσου μέγα φρονούντα ἐπὶ τῇ αὐτοῦ

information de la note de P. Karolidis dans *Ἱστορία τοῦ Ἑλληνικοῦ Ἔθνους* de Papatégopoulos, Athènes⁶ 1925, t. 3, p. 166. Enfin le voyageur français, diplomate et écrivain connu, P. R. de Chateaubriand (1768-1848) écrit: «J'ai le malheur de regarder les Maniates comme un assemblage de brigands, Slavons d'origine, qui ne sont pas plus les descendants des Spartiates que les Druses ne sont les descendants du Comte de Dreux...» (Chez D. A. Zakythénos, *Οἱ Σλάβοι ἐν Ἑλλάδι*, Ἀθήναι 1945, p. 55-56, note 2).

εὐγενεῖα ἵνα μὴ λέγω δυσγενεῖα Εὐφήμιον ἐκείνον τὸν περιβόητον γραμματικὸν ἀποσκῶψαι εἰς αὐτὸν τουτοῖ τὸ θρυλούμενον ἱαμβεῖον:

Γαρσασδοειδῆς ὄψις ἐσθλαβωμένη

Ἦν δὲ οὗτος Νικήτας ὁ κηδεύσας ἐπὶ θυγατρὶ Σοφία Χριστοφόρον τὸν υἱὸν τοῦ καλοῦ Ῥωμανοῦ καὶ ἀγαθοῦ βασιλέως¹.

Dans le passage «Ἐσθλαβώθη δὲ πᾶσα ἡ χώρα καὶ γέγονε βάρβαρος...» («tout le pays fut frappé par le désastre et devint barbare») c'est surtout le verbe «ἐσθλαβώθη» qui nous intéresse. Que voulait dire Constantin par ce verbe?

Comme dans bien des cas semblables où a été introduit le proverbe antique «ὁ τρώσας καὶ ἰάσεται», il en est de même ici. En réalité la signification du verbe «ἐσθλαβώθη» ainsi que du passage tout entier est interprétée de la façon la plus simple et la plus persuasive par Constantin lui-même.

Mais avant d'en venir au sens de ἐσθλαβώθη il nous faut éclaircir celui du participe ἐσθλαβωμένη que nous rencontrons un peu plus bas que ἐσθλαβώθη, mais qui lui est antérieur chronologiquement.

Constantin traitant du Péloponèse, selon son habitude, ajoute au fait historique qu'il raconte, tout ce dont il se souvient de ses vagabondages philosophiques; le rapport avec ce fait, tout en étant certain, est parfois des plus surprenants. Il suffit de rappeler qu'un peu plus haut, à l'occasion de Philippe II de Macédoine, père d'Alexandre le Grand, Constantin s'est souvenu du vers: «dans la discorde, même le plus mauvais reçut les honneurs en partage» (ἐν δὲ διχοστασίῃ καὶ ὁ πάγκακος ἔλλαχε τιμῆς).

Ce vers, de quelque façon qu'on le prenne, n'a pas grand rapport avec le Philippe réel, même à l'époque à laquelle celui-ci vivait ou à celle à laquelle le vers a été composé; le rapport n'est pas plus grand entre le vers «γαρσασδοειδῆς ὄψις ἐσθλαβωμένη» et l'asservissement réel du Péloponèse et de la Grèce. Il en est de même ici: à l'occasion du mot ἐσθλαβώθη, Constantin s'est souvenu aussi du vers «vilaine est l'apparence de l'esclave» fabriqué comme il le prétend par l'érudit Euphémios (mais il le caractérise en même temps d'iambe renommé) en satire à Nicétas Rendakios², beau-père de Christophore, fils de l'Empereur Romanos 1er le Lécapène (920-944)—Mais le vers semble plutôt être proverbial et son origine doit remonter à l'époque (VII^{ème} siècle) à laquelle les Byzantins avaient commencé à utiliser les Slaves comme serfs dans

1. *Porphyrogénète, Pertusi*, p. 19-42. Cf. aussi *Fallmerayer, Fragmente*, t. 2, p. 394-395.

2. Nicétas Rendakios ou Rondakios était le Lacédémonien le plus riche et le plus érudit, patricien et maestro du X^{ème} siècle. Cf. *Théophanes Cont.*, p. 413,¹⁶ et 742,⁹ (ainsi que 417,³⁻¹⁷ et 905 ¹¹) et *L. Grammatikos*, p. 300, ³⁻¹⁴.

leurs domaines¹. Nous savons d'ailleurs que les Slaves étaient parmi les principales marchandises que ramenaient les commerçants des pays slaves et qu'ils inondaient le marché de Constantinople et de Salonique². Ce vers doit dater de ce temps et on l'employait pour se moquer de gens qui avaient une expression barbare et dont la figure mal taillée et morose rappelait l'esclave, le serf. Il était bien naturel que l'esclave (σθλάβος, σκλάβος) mal soigné et malheureux, le corps éreinté par un travail rude et les mauvais traitements, l'âme écrasée par le mépris et les humiliations, renfrogné et morose, paraisse laid sans l'être pourtant³.

1. *Kedrénos*, éd. de Bonn t. 2, p. 341, ¹³⁻¹⁵, parle de prisonniers Arabes que les Byzantins employaient comme serfs dans leurs champs. Mais la même chose s'est passée aussi pour les Slaves, surtout dans la péninsule grecque, comme en témoignent les noms de lieux et le vocabulaire pastoral et champêtre, que possède encore aujourd'hui notre langue. Cf. aussi *Amantos*, *Ἱστορία*, t. 2, p. 26 et 227. En outre nous rencontrons dans les domaines ecclésiastiques les ἀγιόδουλοι (esclaves saints). Cf. «... ἐν ᾧ διαλαμβάνεται δωρεὰ παροίκων ὄγδοηκοντα καὶ οἰκίας κληρικῶν τεσσαράκοντα. Ἐτέρα δωρεὰ ἀγιοδούλων τριάκοντα. Ὅμοια δωρεὰ ἕτερα ἀγιοδούλων τριάκοντα». *M.M. Acta et Diplomata* (t. 5, p. 15).

Ces esclaves saints étaient surtout des Slaves utilisés par l'Eglise et les monastères pour cultiver leurs terres. Lorsque nous savons aujourd'hui que toutes ces propriétés ecclésiastiques formaient environ le tiers de la terre byzantine cultivable, on peut s'imaginer combien de milliers de serfs étaient nécessaires. Et si l'on se souvient qu'après le triomphe de l'iconolâtrie, l'Eglise avait commencé à reprendre les domaines que lui avaient pris les Isaures et que de nombreux riches trouvaient en la personne du Slave des mains ouvrières pour leurs terres, puisque les guerres d'Orient occupaient tous les hommes de Byzance qui pouvaient combattre, on comprend ce que représentaient les Slaves pour la Grèce byzantine. Le Μέγα Λεξικὸν ὅλης τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης en neuf volumes de D. Dimitrakos traduit «ἀγιόδουλοι» par οἱ ἅγιοι δοῦλοι, οἱ ἅγιοι πατέρες, les esclaves saints, les saints pères, et renvoie à la bibliographie que nous avons donnée ci-dessus.

2. A Byzance les Slaves et les Germains étaient vendus comme esclaves surtout par les Vénitiens et les Bulgares, *Ivan Sakazov*, *Bulgarische Wirtschaftsgeschichte*, 1929, p. 61, comme le dit *Amantos*, *Ἱστορία*, t. 2, p. 17. *Amantos* nous donne les termes Σθλαβοπώλης et Σθλαβοπιάστης. Il écrit que *Dimitrievskij* (Τυπικά, p. 697 et 698) rapporte la phrase «τὸ χωρίον τοῦ Σθλαβοπώλου». Dans le Pont-Euxin du Moyen Age, comme nous en informe Panaréto, on entend parler du «αἰγιαλὸς τοῦ Σθλαβοπιάστου» (*K. A. Amantos*, «Σκλάβοι, Σκλαβησιάνοι καὶ βάρβαροι», *Πρακτικά τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν*, 7 (1932) 336. Cité dorénavant ΠΑΑ). Ces deux termes Σθλαβοπώλης et Σθλαβοπιάστης sont très clairs et expressifs dans le cas que nous étudions.

3. «Οὐ μὴν οὐδὲ τὸ εἶδος ἐς ἀλλήλους τι διαλλάσσουσιν. Εὐμήκεις τε γὰρ καὶ ἄλκιμοι διαφερόντως εἰσὶν ἅπαντες, τὰ τε σώματα καὶ τὰς κόμας οὔτε λευκοὶ ἐσάγαν ἢ ξανθοὶ εἰσὶν οὔτε καὶ ἐς τὸ μέλαν αὐτοῖς παντελῶς τέτραπται, ἀλλ' ὑπέρυθοι εἰσὶν ἅπαντες. Δίαιταν δὲ σκληρὰν τε καὶ ἀπημελημένην, ὥσπερ οἱ Μασσαγέται, καὶ αὐτοὶ ἔχουσι, καὶ ῥύπον ἥπερ ἐκεῖνοι ἐνδεδλεχέστατα γέμουσι, πονηροὶ μέντοι ἢ κακοῦργοι ὡς ἦκιστα τυγ-

Tous les critiques de ce vers se butèrent à son interprétation. Et tout d'abord que signifie ce γαρασδοειδής¹? Est-ce un mot slavo-grec? Son second composant est, on le sait, le mot grec εἶδος (espèce, species, facies, forma); mais sur quelle racine est formé le premier? Lorsqu'il fut créé, le mot ne fut connu que dans un cercle très restreint, mais lorsqu'il entra dans un vers, on le connut davantage. Je me demande toutefois si plus tard tous comprenaient sa composition; en effet s'il en était ainsi, Constantin lui-même nous en aurait donné l'étymologie et la traduction, lui qui, nous le verrons, s'est efforcé d'interpréter tant d'autres mots slaves. Les étymologies et les interprétations qu'ont proposées jusqu'à nos jours les différents byzantinologues qui ont étudié ce vers, sont nombreuses et souvent variables, sans qu'aucune soit totalement satisfaisante.

C'est ainsi que Morel (1609) corrigea γαρασδοειδής en γεροντοειδής et le traduisit par: «vieta facies in servitum redacta». Fallmerayer le traduisit par: «verschmiztes Slavengericht». Finlay le rapproche du mot γάϊδαρος âne, Sathas de Zarathustra (Ζαράσδας), et d'autres l'interprètent encore autrement².

Amantos interpréta lui aussi ce vers, mais il laissa de côté γαρασδοειδής et ne traduisit que ὄψις ἐσθλαβωμένη par barbare³. Mais il donne une juste interprétation de la façon dont les mots Σθλάβος ou Σκλάβος ont passé au sens de prisonnier ou d'esclave. Il explique que la leçon Σκλάβος (plus rarement Σθλάβος) étant la plus courte se détachait de toutes les autres (Σκλαβηνός, Στλάβος etc.) et prévalut avec le temps à Byzance aussi, prenant le sens de prisonnier ou de serf. C'est sur cette leçon byzantine Σκλάβος, que seront formés plus tard les mots européens esclavus, esclave, schiavo, etc. Comme les Slaves vivaient encore en tribus, ils étaient facilement vaincus par les Huns et les autres peuples turcs qui, organisés en neuf états traversaient la Russie et atteignaient le Danube. C'est ce qui explique que les Arabes aient fondé un état au cœur d'une région habitée par les Slaves sans que ceux-ci aient pu les en empêcher et que plus tard les Bulgares aient fondé le leur dans la Mésie

χάνουσιν ὄντες, ἀλλὰ καὶ τῷ ἀφελεῖ διασώζουσι τὸ οὐννικὸν ἦθος. Καὶ μὴν καὶ ὄνομα Σκλαβηνοῦς τε καὶ Ἄνταις ἐν τῷ ἀνέκαθεν ἦν». *Procopé*, édition Henry, t. 2 (b. VI-VIII), p. 358, ¹²⁻²¹.

1. Sur l'étymologie et l'interprétation: *Porphyrogénète*, *Pertusi*, p. 173-174, où se trouve aussi la bibliographie correspondante. Fallmerayer parle de γαρασδοειδής dans les *Fragmente*, t. 2, p. 396, note 1. *M. Triandaphyllidis*, Ἄπαντα, t. 1, Thessaloniki 1963, p. 453.

2. Pour tout cela, j'ai consulté *D. A. Zakythénos*, Οἱ Σλάβοι ἐν Ἑλλάδι, Athènes 1945, p. 69.

3. *Amantos*, Ἱστορία, t. 1, p. 348, note 3 et p. 455.

inférieure, de nouveau sans que les Slaves aient résisté sérieusement. Il est même très vraisemblable que les Catrigoures, les Avars et les Bulgares et peut être même les Germains plus tard, aient entraîné avec eux des Slaves dans leurs agressions contre Byzance. Or les Slaves aidant ces peuples dans leurs différents travaux, ou bien se trouvant leurs prisonniers, le mot Σκλάβος prit lui aussi le sens de prisonnier, de serf¹.

Le mot ἐσθλαβωμένη, provient assurément de Σθλάβος mais nous n'en possédons pas d'autre forme verbale. Du moins jusqu'à l'époque à laquelle Constantin Porphyrogénète a employé d'une part le vers contenant le participe ἐσθλαβωμένη et d'autre part le verbe ἐσθλαβώθη, ne trouvons-nous ces mots chez aucun auteur. D'ailleurs notre langue moderne et moyenâgeuse possède de nombreux participes dont nous ne rencontrons pas le verbe correspondant². Il va pourtant de soi que tout participe provient d'un verbe; mais le discours tant écrit qu'oral n'en a gardé que le participe qui lui était utile et a laissé s'oublier le verbe.

En tout cas, ἐσθλαβωμένη est ici au sens figuré et ne peut faire penser au Σθλάβος (Σλάβος ou Σκλάβος) mais à l'esclave mal traité qui peut n'être pas seulement Slave mais n'importe quel barbare ou Asiatique. C'est du moins ainsi que l'histoire et la tradition virent et connurent les premiers Slaves qui descendirent en Grèce en tant que serfs.

En nous appuyant maintenant sur le second composant du mot γαρασδοειδής (le premier nous demeure encore inconnu) nous le traduirons par vilain (κακομούτσουνος). L'aventure historique du mot Sthlave ou Sclave, qui a fini par signifier prisonnier et enfin esclave, nous mène assurément à interpréter «apparence d'esclave» comme mine tyrannysée, morose. C'est pourquoi, en considérant surtout le sens général du vers, nous donnerons la traduction suivante: vilain, misérable, malheureux (κακομούτσουνος, μούρη κακομοιριασμένη, ταλαίπωρη).

Or, puisque le participe ἐσθλαβωμένη est assez ancien pour être proverbial et avoir été connu de Constantin Porphyrogénète, il est bien naturel qu'il en soit parti pour créer le verbe ἐσθλαβώθη. Mais Constantin Porphyrogénète transposa le sens du participe de l'homme à la face de la terre qu'éprouvait et dévastait la peste et qui prit une apparence primitive lorsque les Slaves y marchèrent. Ce sens figuré du participe et l'histoire des invasions Slaves servirent de base à l'emploi du verbe ἐσθλαβώθη, lui aussi au sens figuré.

1. *Amantos*, ΠΑΑ 7 (1932) 334. *Du même*, *Ἱστορία*, t. 1, p. 34.

2. *G. N. Chatzidakis*, *Γλωσσολογικαὶ ἔρευναι*, t. 1, Athènes 1934, p. 64-67.

Peu importe que Constantin ait lui-même créé ce verbe ou qu'il l'ait trouvé dans la tradition orale. Il s'agit de comprendre ce qu'il a voulu exprimer par ce verbe et s'il a réussi dans son dessein. Mais pour cela il nous est nécessaire de passer à quelques détails historiques.

Constantin Porphyrogénète, dans son oeuvre sur les thèmes, après avoir parlé d'abord de la civilisation du Péloponèse—le Péloponèse, dit-il eut un roi depuis les Héraclides jusqu'à son occupation par les Macédoniens—passe au récit de ses aventures jusqu'à son époque, insistant surtout sur les catastrophes—remarquons le—qu'il subit pendant tout ce temps. Il commence par les Perses. Que firent les Perses en Grèce? Nous ne pouvons naturellement pas parler d'occupation. Mais ils furent l'auteur de bien des catastrophes. Ils brûlèrent Athènes et son Acropole. Les fouilles nous révèlent aujourd'hui ce qui demeure de l'incendie et de la catastrophe¹. Ils brûlèrent Platée et une quantité d'autres villages, soit dans les îles, soit sur le continent grec, ils tuèrent des hommes, dévastèrent le pays, bref, agirent en envahisseurs. Pourtant l'histoire n'a pas parlé de «persisation».

L'auteur passe ensuite à la guerre civile (guerre du Péloponèse 431-404) entre les Athéniens et les Spartiates, où petit à petit prirent part tous les Grecs tantôt d'un côté tantôt de l'autre. Durant vingt-sept ans la jeunesse se fit massacrer dans les plaines et les montagnes, sur terre et sur mer et se perdit sans profit. Cette guerre fut réellement une catastrophe terrible pour la Grèce, car la guerre du Péloponèse n'est due à aucune occupation extérieure ni intérieure. Aussi ne pouvons-nous parler ici ni de «spartiatisation» ni d'«athénaïsation».

Viennent ensuite les Macédoniens. Bien que ceux-ci aient trouvé la Grèce, et surtout le Péloponèse, épuisée et ruinée, il leur fallut, pour en venir à bout, mener contre elle des guerres nombreuses, détruire combien de villes, massacrer combien de jeunes. C'est une catastrophe de plus pour la Grèce, c'est sur elle qu'insiste Constantin, non sur la victoire. Là encore nous ne pouvons penser à une «macédonisation» de la Grèce.

Les catastrophes infligées à la Grèce par les Romains sont encore plus importantes. Dans l'état d'affaiblissement où elle se trouvait dès lors, il ne leur était pas difficile de s'en emparer, à eux qui étaient sur le point de devenir

1. «... Τὸ ἱερόν σολήσαντες ἐνέπρησαν τὴν ἀκρόπολιν...», *Hérodote*, Ἱστορία, 8,53. Les Perses détruisirent aussi toutes les offrandes qui représentaient de belles statues de jeunes filles comme les Karyatides de l'Acropole, dont certaines étaient érigées depuis peut de temps. Dès le départ des Perses, les Athéniens les rassemblèrent toutes et les ensevelirent entre l'Érechtheion et le Parthénon (ἐπίχωσις Περσῶν). *P. Kavadias et G. Kaverau*, Die Ausgrabung der Acropolis, Athènes 1906.

souverains de l'univers. Ils furent un fléau pour la Grèce, car les Romains, comme nous le savons, qu'ils fussent empereurs, généraux ou grands dignitaires, ne laissèrent rien d'intact sur leur chemin. Ces catastrophes incomparablement plus importantes que celles qu'ils infligèrent à d'autres pays et dont les historiens de l'Antiquité nous font le récit, sont vérifiées aujourd'hui par les fouilles ainsi que par les trésors archéologiques que nos pêcheurs tirent des ports et des mers grecs. Il suffit de rappeler comment Mommius mit à sac Corinthe, la ville la plus riche et la plus précieuse de toute la côte méditerranéenne à cette époque, et la dénuda totalement de tous ses trésors. Et pourtant alors que les Romains occupaient la Grèce, comme eux seuls savaient le faire, il ne peut là encore être question de «romanisation».

Constantin étudiait tout cela en dilettante mais il l'utilisait aussi comme un historien. Notamment les détails qu'il apporte pour certifier les antiques infortunes de la Grèce, suivent dans l'ordre chronologique une marche ascendante quant au degré de la catastrophe. Et réellement, plus nous descendons l'échelle des temps et plus monte le degré des infortunes. C'est une nécessité historique, car plus la technique se raffine, plus grave est le fléau que représente un envahisseur ou un occupant.

Nous en arrivons enfin aux invasions des Slaves. Au début, elles visaient le butin; mais petit à petit les pillages furent suivis de massacres, d'incendies et d'une quantité d'autres catastrophes qui plongèrent dans le malheur les peuples de la péninsule grecque. Lorsqu'on se souvient que ces invasions avec tout ce qu'elles comportaient durèrent pendant des siècles, on comprend quelle terreur oppressive s'était installée dans l'âme des Grecs, au point que le nom de Slave soit devenu pour eux un cauchemar. Et si le nom d'Hannibal avait été un cauchemar pour Rome—qui ne se souvient du «Hannibal ante portas» de l'histoire romaine—, il devait en être de même pour le nom de Slave en Grèce. Aussi est-il très naturel qu'avec le temps, le nom de Slave soit passé du sens propre à son sens figuré pour signifier démolisseur, destructeur, boucher¹. Et comme l'empire tout entier souffrait des invasions des Slaves, le Slave leur semblait un épouvantail plus terrible encore.

Mais toutes ces catastrophes et les souvenirs d'une infortune incessante qui tortura le pays pendant des siècles n'était rien devant la catastrophe et

1. «Οἱ Σλαβηνοί... Ἄσβαδον δὲ καταλαβόντες ἐν μὲν τῷ παρατίκῃ ἐζώγησαν, ὕστερον δὲ αὐτὸν ἐς πυρὸς ἐμβεβλημένον φλόγα ἔκαυσαν, ἰμάντας πρότερον ἐκ τοῦ νότου τοῦ ἀνθρώπου ἐκδείραντες». *Procopé*, éd. Henry, t. 2, p. 468⁷⁻¹¹, ὑπὲρ τῶν πολέμων, VII, 38)). Il est très intéressant de lire tout le livre en 7 volumes de Procope sur les guerres pour y étudier l'action des Slaves dans la péninsule grecque et en tirer une conclusion.

la dévastation qu'apporta au Péloponèse et au reste de la Grèce une épidémie meurtrière, la peste, venue de la Calabre italienne, et qui dura de septembre 746 à août 747.

Le pays avait déjà subi plusieurs épidémies meurtrières qui avaient laissé un pénible souvenir dans la mémoire du peuple. Mais celle-ci n'avait pas de précédent. Les hommes mouraient, les maisons étaient désertées et tombaient en ruines, les bêtes se perdaient, les jardins et les potagers se desséchaient, les champs demeuraient en friche et non ensemencés, les arbres étaient mutilés, les routes couvertes de mauvaises herbes, des villages entiers étaient abandonnés, et tout devint silence comme si les Slaves y étaient passés et avaient tout écrasé. Car eux seuls ou un fléau auraient pu infliger une telle catastrophe.

C'est pourquoi Constantin voulant donner une image aussi juste que possible de cette dévastation cosmogonique, prit dans la tradition le mot Σθλάβος dans son sens figuré et avec l'aide du participe ἐσθλαβωμένη, il employa ou créa (c'est indifférent) le verbe ἐσθλαβώθη. Il témoigne lui-même de cette interprétation puisqu'il a l'habitude d'utiliser le même sens avec un second synonyme mais un peu plus fort. Je donnerai ici quelques rapides exemples de son oeuvre même «Περὶ Θεμάτων»:

«...μήτε τούρμαις μήτε δρούγγοις τετιμημένον...»¹.

«...ἐλαφροὺς καὶ ἄβαρεῖς πρὸς πόλεμον...»².

«...κλεισοῦρά τις ἀνώνυμος καὶ ἀκατανόμαστος...»³.

«...ὑψηλοῦς καὶ ἐπηρμένους λόφους...»⁴.

«...ἔσπαιρε τὸ βρέφος καὶ ἀπελάκτιζε...»⁵.

«...ἔρημος καὶ ἀοίκητος...»⁶.

«...ἠφαντώθη καὶ γέγονε ἄδηλος...»⁷.

«...κλεισοῦρά τε ἦν καὶ φυλακὴ...»⁸.

«...πέλαγος βαρὺπλουν ἐστὶ καὶ δυσπέραστον...»⁹.

1. *Porphyrogénète, Pertusi, V 3.*

2. *Porphyrogénète, Pertusi, VI 5.*

3. *Porphyrogénète, Pertusi, IX 3.*

4. *Porphyrogénète, Pertusi, X 3.*

5. *Porphyrogénète, Pertusi, XI 6.*

6. *Porphyrogénète, Pertusi, XII 3.*

7. *Porphyrogénète, Pertusi, XII 15.*

8. *Porphyrogénète, Pertusi, XIII 10-11.*

9. *Porphyrogénète, Pertusi, XVII 31.*

«...διεσκεύασεν καὶ μετεσκεύασεν...»¹.

«...διασήμεσθαι καὶ διαρρήγνυσθαι...»².

Il en est de même dans la phrase: ἐσθλαβώθη δὲ πᾶσα ἡ χώρα καὶ γέγονε βάρβαρος.

C'est-à-dire qu'il renforce encore davantage le sens de ἐσθλαβώθη par l'expression γέγονε βάρβαρος, qui représente le degré de catastrophe immédiatement supérieur à celui exprimé par le mot ἐσθλαβώθη. Ainsi, tandis que ἐσθλαβώθη signifie «fut détruite» et «tomba en ruines», γέγονε βάρβαρος veut ajouter l'idée qu'elle est en même temps devenue primitive comme le devint tout pays ruiné non par des hommes mais par un grand fléau: tremblement de terre, cataclysme, épidémie mortelle. Car les hommes abandonnent tout ou meurent eux-mêmes, et les champs sont désolés puisqu'il n'y a personne pour les travailler. C'est à une calamité semblable que le verbe ἐσθλαβώθη emprunte le sens de «fut détruite» et «tomba en ruines», tandis que γέγονε βάρβαρος emprunte celui de «devint primitive»³.

1. *Porphyrogénète, Pertusi, I 3.*

2. *Porphyrogénète, Pertusi, I 14-15.*

3. «Διεσώθη δ' ἂν τις θεῖα πάντως βουλήσει, ὅστις πορρωτάτω τούτων τῶν χωρῶν ἀπέδρα. Ἐπετείνετο δὲ τὰ τῆς φθορᾶς μάλιστα περὶ τὸ Βυζάντιον (c'est à dire Constantinople). *Nicéphore, Patriarche de Constantinople*, éd. de Bonn, p. 70 ¹²⁻¹⁵.

Et aussi: «Ὅθεν καὶ ἐν ταῖς ἡμέραις αὐτοῦ (c'est-à-dire sous le règne de Constantin V Corgonyme) νοσήματα χαλεπὰ κατὰ θεομηνίαν συνέβαινον κἀντεῦθεν θανατικὸν γέγονε ἄρρητον. Φθορὰ γὰρ ἀνθρώπων τηρικαῦτα ἐπέπεσεν ὅποια δὴ καὶ ἐν ταῖς ἡμέραις Ἰουστινιανοῦ, ὀλόκληροι γὰρ ἐκλείσθησαν οἶκου». *M. Glykas*, éd. de Bonn, p. 526, ¹⁸⁻²².

Nous ne pouvons nous imaginer aujourd'hui quel terrible malheur représentaient autrefois pour l'homme, la peste, le choléra, une épidémie pestilentielle, un θανατικὸν, comme on disait alors. Les expressions: στὸ μεγάλο θανατικό, στὸν καιρὸ τοῦ μεγάλου θανατικοῦ qui se maintiennent dans notre langue sont caractéristiques. Lorsqu'aujourd'hui encore nous voulons caractériser une femme laide et méchante, nous employons au sens figuré le mot *choléra* et nous disons: Μιὰ χολέρα ποὺ εἶν' αὐτή! Mais il faut croire que l'épidémie la pire était la peste, si nous en jugeons par la riche phraséologie que nous avons dans notre langue avec le mot peste à son sens propre ou figuré. C'est ainsi que nous disons: ἔπεσε πανούκλα, la peste s'est abattue, αὐτὸς πανούκλιασε, πέθανε ἀπὸ πανούκλια, il est mort de la peste, πανουκλιάρης, πανουκλιασμένος pestiféré etc... Nous utilisons aussi ce mot dans les malédictions: ποὺ νὰ σὲ πιάσει πανούκλια, πανούκλια νὰ σὲ φάει etc... On l'emploie au sens figuré en parlant d'une femme laide et corrompue: τὸν ἔφαγε αὐτὴ ἡ πανούκλια. Le mot est aussi entré en proverbe: ἀπ' ὄξω κούκλια κι ἀπὸ μέσα πανούκλια (au dehors une poupée et au dedans une peste), etc... Il n'existait donc pas de plus grand malheur pour l'homme de jadis que la peste (θανατικό). Et c'est pourquoi, lorsqu'il se souvient des antiques infortunes du Péloponèse, Constantin estime qu'aucun mal ne l'atteignit autant que la peste de 746-747; mais pour caractériser cette dernière de façon plus précise, il emploie

Mais si, par ἐσθλαβώθη, Constantin entendait «devint Slave», il l'expliquerait comme il le fait toujours lorsqu'il emploie un mot inconnu. C'est fondamental dans le style de Constantin. Je donnerai de nouveau quelques exemples.

«...καὶ τὸν τρίτον φραγμὸν τὸν λεγόμενον Γελανδρί, ὃ ἐρμηνεύεται σκλαβημιστὶ ἤχος φραγμοῦ»¹.

«...Καὶ γὰρ Παγανοὶ κατὰ τὴν τῶν Σκλάβων γλῶσσαν “ἀβάπτιστοι” ἐρμηνεύονται...»².

«Ὅτι τὸ κάστρον τοῦ Ῥαουσίου οὐ καλεῖται Ῥαούσι τῆ Ῥωμαίων διαλέκτῳ, ἀλλ’ ἐπεὶ ἐπάνω τῶν κρημνῶν ἴσταται, λέγεται Ῥωμαῖστὶ “ὁ κρημνὸς λαοῦ”· ἐκλήθησαν δὲ ἐκ τούτου Λαουσαῖοι, ἦγουν “οἱ καθεζόμενοι εἰς τὸν κρημνόν”. Ἡ δὲ κοινὴ συνήθεια, ἢ πολλάκις μεταφθεύουσα τὰ ὀνόματα τῆ ἐναλλαγῆ τῶν γραμμάτων, μεταβαλοῦσα τὴν κλήσιν Ῥαουσαίους τούτους ἐκάλεσεν»³.

«Τετραγοῦριν δὲ καλεῖται διὰ τὸ εἶναι αὐτὸ μικρὸν δίκην ἀγγορίου»⁴.

«Τὸ δὲ Χρωβάτοι τῆ τῶν Σκλάβων διαλέκτῳ ἐρμηνεύεται, τουτέστιν “οἱ τὴν πολλὴν χώραν κατέχοντες”»⁵.

«Σέρβλοι δὲ τῆ τῶν Ῥωμαίων διαλέκτῳ δοῦλοι προσαγορεύονται, ὅθεν καὶ “σέρβυλα” ἢ κοινὴ συνήθεια τὰ δουλικά φησὶν ὑποδήματα καὶ “τζερβουλιανούς” τοὺς τὰ εὐτελεῖ καὶ πενιχρὰ ὑποδήματα φοροῦντας. Ταύτην δὲ τὴν ἐπωνυμίαν ἔσχον οἱ Σέρβλοι διὰ τὸ δοῦλοι γενέσθαι τοῦ βασιλέως Ῥωμαίων»⁶.

«Ζαχλοῦμοι δὲ ὠνομάσθησαν ἀπὸ ὄρουσ οὕτω καλουμένου Χλούμου»⁷.

Ici, au contraire, Constantin n'explique pas le mot ἐσθλαβώθη, mais il se contente de le compléter pour le renforcer à sa manière. Ainsi, Constantin lui-même nous a donné la clef pour passer du sens de γέγονε βάρβαρος au sens de ἐσθλαβώθη.

Mais il faut remarquer aussi ceci: tandis que les autres historiens byzantins utilisent, en parlant des Slaves, toutes les formes de leur appellation (Sthlaves, Stlaves, Sclaves, Slaves, etc...), Constantin utilise régulièrement la forme Slave

au sens figuré le verbe ἐσθλαβώθη qui rappelle les malheurs apportés jadis au pays par les Slaves.

1. *Porphyrogénète, Moravcsik, 9, 45-46.*

2. *Porphyrogénète, Moravcsik, 29, 81-82.*

3. *Porphyrogénète, Moravcsik, 29, 212-222.*

4. *Porphyrogénète, Moravcsik, 29, 260-261.*

5. *Porphyrogénète, Moravcsik, 31, 6-8.*

6. *Porphyrogénète, Moravcsik, 32, 12-16.*

7. *Porphyrogénète, Moravcsik, 33, 10-11.*

et ses dérivés tels que Σκλαβάρχων¹, Σκλαβηνίαι, Σκλαβήνικος, Σκλαβημιστί, Σκλαβῆνοι, Σκλαβησιάνοι, Σκλαβικός.

Et pourtant il connaissait aussi la forme Sthlave (Σθλάβος), puisqu'il l'employait comme second composant dans les noms propres composés: Βοϊσέσθλαβος², Μιρόσθλαβος³, Πρεσθλάβος⁴, Πριβέσθλαβος⁵, Ροδόσθλαβος⁶,

1. a) *Porphyrogénète, Moravcsik*, 29¹¹³.
b) 9^{10, 107}, 28¹⁹, 29⁶⁸, 30⁹⁴.
c) 29¹⁷.
d) 9^{25, 40, 44, 46, 58, 62, 65}.
e) 49^{15, 30, 41, 65, 70}.
f) 50^{59, 64}.
g) 30^{7, 13}.

Constantin Porphyrogénète emploie ces leçons uniquement dans son oeuvre «Πρὸς τὸν ἴδιον υἱὸν Ρωμανόν» (De administrando imperio) car, dans son oeuvre sur les Thèmes (De Thematibus) il n'a employé nulle part, comme nous l'avons vu, le mot Σκλάβος. Mais le fait que Constantin parle très largement des Slaves dans de nombreux chapitres de son oeuvre, qui leur sont particulièrement consacrés (29-37) signifie qu'il les connaît fort bien. Mais pour préférer la leçon Σκλάβοι et non Σθλάβοι, il a des raisons que nous ne connaissons certes pas, mais que nous avons le devoir de respecter. C'est pourquoi lorsqu'il emploie ἐσθλαβώθη à une occasion particulière, il le fait parce qu'il respecte la tradition et parce qu'en outre il exprime totalement sa pensée, ce qu'aucun autre verbe ne pourrait faire de façon aussi complète, comme le prouve aussi le participe ἐσθλαβωμένη. Moravcsik, dans son édition de l'oeuvre correspondante de Constantin Porphyrogénète, n'adopte qu'une fois la leçon Σθλάβοι (50-66) alors que partout ailleurs il adopte Σκλάβοι et tous les dérivés de la même racine.

Si nous voulons maintenant concentrer toutes les formes qui dérivent du substantif Σκλάβοι, indépendamment du nombre, du cas et de la fonction du mot, nous avons les données statistiques suivantes.

Σκλαβάρχοντες 1 (29¹¹³)

Σκλαβηνίαι 5 (9^{10, 107}, 28¹⁹, 29⁶⁸, 30⁹⁴)

Σκλαβήνικος 1 (29¹⁷)

Σκλαβημιστί 7 (9^{25, 40, 44, 46, 58, 62, 65})

Σκλαβῆνοι 5 (49^{15, 30, 41, 65, 70})

Σκλαβησιάνοι 2 (50^{59, 64})

Σκλαβικός 2 (30^{7, 13})

Σκλάβοι 28 (9^{9, 109}, 29^{89, 27}, 40, 48, 69, 82, 224, 294, 30^{120, 125, 129, 139}, 31^{6, 7}, 33¹¹, 34^{12, 16}, 36¹¹, 37⁴⁵, 49², 50^{1, 6, 14, 38, 60, 72})

Σθλάβοι 1 (50⁶⁰).

2. *Porphyrogénète, Moravcsik*, 32³⁴.

3. *Porphyrogénète, Moravcsik*, 31⁷⁷.

4. *Porphyrogénète, Moravcsik*, 40¹⁰, 32¹³⁰.

5. *Porphyrogénète, Moravcsik*, 32^{68, 69, 70, 101}.

6. *Porphyrogénète, Moravcsik*, 32, 34.

Σφενδοσλάβος¹, Τζεέσθλαβος². Il connaissait aussi les verbes en -ίζω, ἔλλη-
νίζω³, βαρβαρίζω⁴, et il les utilisait eux aussi; si donc il avait voulu exprimer
l'idée de slavisation, il aurait pu utiliser non pas la forme ἔσθλαβῶθη qui est
inusitée et inconnue à son époque, mais fabriquer le mot ἔσθλαβίσθη en ana-
logie à ἔλληνίζω. Constantin connaissait aussi les expressions ou les verbes tels
que: ἐμπεσόντος τοῦ ζυγοῦ⁵, δουλείας ζυγὸν ἐπετίθεσαν⁶, ἐδουλώθησαν⁷, ἡτ-
τηθέντων⁸, ἀλωθείσης⁹, ὑποκεῖσθαι¹⁰ etc., c'est-à-dire des verbes qui signifient
l'assujétissement et l'asservissement. Et pourtant il n'utilise aucun de ceux-là
pour caractériser la situation qu'engendrèrent les invasions slaves en Grèce¹¹.
Il emploie pourtant ἔσθλαβῶθη, pour montrer l'énormité du désastre qu'ap-
porta au pays l'épidémie, et demeurer fidèle à la tradition.

Nous avons aujourd'hui de nombreux exemples analogues dans notre
langue, mais je n'en donnerai que trois. C'est ainsi que nous avons par exem-
ple le mot Γύφτος (Bohémien) ou encore Ἄθίγγανος, Ἀτσίγγανος ou Τσιγγά-
νος, Κατσίβελος. Lorsque nous disons aujourd'hui Γύφτος, notre esprit ne
remonte jamais à l'origine du mot, à moins bien sûr qu'il ne s'agisse du bohé-
mien au sens figuré. Pour nous, les Bohémiens sont le ferronnier, le noir, le souil-
lon, l'homme de rien, l'avare et enfin et surtout le voleur. De Γύφτος vient
le verbe γυφτίζω ou γυφτιάζω qui signifient ressembler au Bohémien ou se con-
duire en Bohémien. Et comme partout où ils passent ou campent, les Bohémi-
ens volent tout ce qu'ils trouvent, γυφτίζω prend aussi le sens de piller, dé-
pouiller, dévaliser.

Autrefois les Bohémiens étaient la plus grande plaie des villages. Lorsqu'
ils passaient par un village et le trouvaient riche, ils y dressaient leurs tentes,

1. *Porphyrogénète, Moravcsik, 9* ⁴.

2. *Porphyrogénète, Moravcsik, 32* ^{65, 75, 119, 121, 129, 140}.

3. *Porphyrogénète, Pertusi, préface, 24*.

4. *Porphyrogénète, Pertusi, II* ⁵⁴.

5. *Porphyrogénète, Pertusi, I* ⁴⁻⁶.

6. *Porphyrogénète, Pertusi, préface, 9-10*.

7. *Porphyrogénète, Pertusi, 1* ⁴⁷.

8. *Porphyrogénète, Pertusi, 6* ³¹.

9. *Porphyrogénète, Pertusi, 47* ³.

10. *Porphyrogénète, Pertusi, 49* ².

11. Le dessein des historiens byzantins à rendre la vérité telle qu'elle est ne peut être dé-
nié de personne. Il est cependant impossible d'établir le chiffre parce qu'on ne peut vérifier
les sources. En tous cas les Slaves et les barbares de toutes sortes au Moyen-Age ne se
comptaient ni par millions ni par centaines de mille et ils n'étaient pas immortels. Mais la
peur et l'imagination populaire multiplie tout ennemi par des millions et le juge tout-puis-
sant et invincible.

et commençaient à vendre des tapis et des mortiers, à dire la bonne aventure ou à tirer les cartes et en même temps à noter les environs avec les chevaux, les poules, les jardins potagers, etc.¹. Et au bout de quelques jours une nuit, tandis qu'ils avaient préparé de bonne heure leurs bêtes et leurs charrettes et que les villageois étaient plongés dans le premier sommeil, Bohémiens et Bohémiennes, petits et grands, se répandaient dans les maisons et les potagers qu'ils avaient notés et qu'ils s'étaient partagés à l'avance, volaient ce qu'ils pouvaient et prenaient aussitôt le large sans que personne ne s'en aperçût. Lorsqu'au matin les villageois se réveillaient, ils se frottaient les yeux devant le spectacle qui s'offrait à leur regard incrédule, tandis que les Bohémiens étaient devenus invisibles. Ni une épidémie, ni ouragan, ni un incendie n'auraient pu leur causer une telle catastrophe. Et c'est à cette occasion que nos villageois fabriquèrent le verbe γυφτίζω².

Voici un autre exemple: quand nous disons Turc, nous songeons à celui qui a la nationalité turque, est habitant de Turquie ou Mahométan. Mais aujourd'hui, dans notre langue, Turc n'a presque plus qu'un sens figuré lorsque nous ne l'utilisons pas au sens de nationalité. C'est ainsi que nous disons «αὐτὸς εἶναι ἕνας Τοῦρκος» ἢ «Τοῦρκος!», impitoyable, ou bien, «ἔγινε Τοῦρκος», c'est-à-dire: il s'est fâché comme un Turc. Nous disons encore: πιπεριά, ξίδι, ρακί, Τοῦρκος, c'est-à-dire un poivron piquant, du vinaigre fort, du raki fort.

Quand au verbe τουρκεύω nous l'employons au sens propre pour une région prise par les Turcs ou qui a renié sa religion et est devenu turcque. Or nous rencontrons très souvent le verbe τουρκεύω dans notre langue au sens de se fâcher très fort, s'emporter. Il s'emploie aussi à la troisième personne pour toute chose disparue, détruite ou saisie, parce que le Turc a lié son nom dans notre histoire au vol et à la catastrophe.

Je donnerai un troisième exemple. De même que le Bohémien et le Turc, le Βλάχος (valaque) ne s'emploie aujourd'hui qu'au sens figuré pour caractériser une personne sans bonnes manières, incivile, rustre. Il suffit de rappe-

1. Le mot ἀλογοσύρτης est un terme qu'employaient autrefois les villageois pour parler des Bohémiens, qui volaient les chevaux. En effet, attachés ou non, les Bohémiens les attrapaient avec la plus grande facilité. Ensuite ils les ferraient à l'envers pour que leurs propriétaires ne puissent les suivre à la trace, ils montaient dessus et disparaissaient. C'est en vain que le lendemain les villageois les recherchaient ou recherchaient les bohémiens pour les attraper. Après un certain temps les grandes foires de Thessalie et de Macédoine regorgeaient de chevaux volés vendus par les Bohémiens.

2. Si l'on ouvre le premier dictionnaire grec, qui tombe sous la main on trouvera une abondance de proverbes et d'expressions proverbiales qui caractérisent les Bohémiens sous forme d'épigramme à propos de tout ce dont nous avons parlé.

ler le proverbe: «Que l'erustre devienne comte, il reste toujours rustre». C'est-à dire qu'un homme d'humble origine, si haut qu'il parvienne, ne peut oublier ses anciennes coutumes. Mais comme le nom Βλάχος au sens de nationalité n'a pas été lié dans notre pays à des guerres, des calamités ou des dévastations, nous n'avons ni expressions correspondantes ni verbe, analogiquement à γυφτίζω et à τουρκεύω.

Il en est de même pour les Albanais. Notre histoire moderne a lié les Albanais de la domination turque (Τουρκαλβανοί) surtout ceux d'Ali-Pacha avec la Macédoine, la Thessalie et la Roumélie. Pourtant nous n'avons aucun proverbe ou expression dans notre langue qui montre de mauvais rapports entre les Albanais et les Grecs.

J'exposerai pour finir, un autre phénomène parallèle, en rapport avec la slavisation en question. A partir du moment où les Turcs font leur apparition en Asie Mineure et entrent en rapport avec les Grecs, les historiens et les chroniqueurs byzantins parlent souvent d'islamisation des chrétiens¹. Pourquoi alors les historiens anciens ne parlent-ils pas de slavisation des Grecs alors que les invasions des Slaves en Grèce se trouvaient entre le VIème et le IXème siècle à leur apogée? Nous n'avons certes pas beaucoup de textes historiques de cette époque pour nous fournir des renseignements plus abondants, mais le peu que nous ayons ne nous parle ni de slavisation, ni de quoi que ce soit d'analogue. Comment expliquer cette lacune dans ces textes?

On a dit que l'épidémie de 746-747 fut une ruine pour les Grecs du Péloponèse et l'occasion pour les Slaves de la Grèce du Nord de descendre et de passer au Péloponèse sans être dérangés pour demeurer dans les régions désertées.

Mais tout d'abord il y avait au Péloponèse des Slaves installés depuis longtemps. Ensuite l'épidémie n'était le fait de personne; c'est pourquoi elle s'abat- tit impitoyablement sur les Grecs et sur les Slaves sans demander à personne de certificat de nationalité ou d'identité quelle qu'elle soit et moissonna l'empire tout entier, mais certainement pas pour le réduire aux mesures de Fall-merayer.

C'est pourquoi lorsque l'épidémie passa du Péloponèse au restant de la Grèce, comme les Slaves y étaient beaucoup plus nombreux qu'ailleurs, ils

1. *Dém. Kydonès*, Ῥωμαίους Συμβουλευτικός, Migne, P.G., t. 154, p. 965c. Cf. aussi *A. A. Papadopoulos*, Οἱ Ἕλληνες ὑπὸ τοὺς Τούρκους, *ΕΕΒ Σπ.*, 2 (1925) 84-106, *A. N. Diomedès*, Βυζαντιναὶ Μελέται, τ. Α', Ἀθήναι 1942, σ. 83, 335 καὶ 343. *Ap. E. Vakalopoulos*, Ἱστορία τοῦ Νέου Ἑλληνισμοῦ, τ. Α', Θεσσαλονίκη 1961, p. 121, 122, 209. On y trouve aussi toute la bibliographie correspondante.

durent être exterminés eux aussi. Quant à ceux qui avaient survécu, ils devaient être si peu nombreux qu'ils avaient plus de place qu'il ne leur en fallait et n'avaient nul besoin de descendre au Péloponèse. Et pourquoi laisser les riches plaines de Macédoine et de Thessalie qui étaient désormais plus que suffisantes et descendre au Péloponèse plus pauvre? On ne peut pas soutenir non plus que les Slaves, ayant appris qu'une épidémie sévissait au Péloponèse et jouissant d'une immunité assurée soient descendus à la frontière attendre que passe le fléau pour y pénétrer, comme une division militaire prête à l'attaque. Et si les Slaves venaient d'autres régions pour se répandre sur le Péloponèse et le slaviser, il y aurait eu de grands bouleversements dans les régions qu'ils quittaient, de même qu'au Péloponèse où ils se rendaient, et les soldats des Thèmes—l'administration religieuse, politique et militaire n'était jamais absente de l'empire—ainsi que les autorités religieuses, auraient réagi à ce déplacement massif et à ce bouleversement. En outre puisqu'il s'agit d'une question si grave, nous devrions en avoir connaissance, ce qui n'est pas le cas.

Que Constantin rapporte le mot ἔσθλαβώθη à l'idée que le Péloponèse ait été ruiné et dévasté par l'épidémie et non qu'il soit devenu Slave, ressort de ce qui suit: dans son livre «Περὶ Θεμάτων» où nous rencontrons ce fameux verbe, il ne cite pas une seule fois le mot Σκλάβος. Il ne peut s'agir d'un hasard. On pourrait seulement reprocher à Constantin un peu d'exagération dans son ἔσθλαβώθη. Mais il était obligé de s'exprimer de cette façon, se sentant la responsabilité de donner objectivement une image de la catastrophe; c'est en effet le cours des événements qui composent la descente des Slaves en Grèce qui l'amènèrent à s'exprimer ainsi.

Si Constantin avait voulu rapporter le verbe ἔσθλαβώθη aux Slaves et parler d'eux comme des Perses, des Macédoniens ou des Romains, il aurait d'abord parlé de leur histoire comme il l'avait fait pour les autres et ensuite seulement il l'aurait rapporté à leurs invasions en Grèce, ou du moins il aurait employé une expression analogue mais claire, car il connaissait les Slaves. Cependant il ne les connaissait pas en tant qu'envahisseurs, mais en tant que petites tribus qui vivaient leur vie particulière, installées dans différentes régions de Grèce, soit parce qu'elles y étaient venues seules et que l'État les y tolérait, soit parce que lui-même les y avait fait venir. Le peuple aussi tolérait les tribus slaves une fois qu'ils avaient lié connaissance et qu'elles ne le dérangent pas. En outre comme il y avait des villages où vivaient Grecs et Slaves et où les échanges sociaux et commerciaux les rapprochaient beaucoup, et enfin comme les Slaves vivaient depuis des siècles en Grèce et avaient lié connaissance avec les Grecs, des mariages mixtes commencèrent à s'instaurer tout na-

turellement et ouvrirent sans doute la voie à la christianisation et à l'hellénisation des Slaves.

Si malgré tout cela, Constantin Porphyrogénète a utilisé ἐσθλαβώθη pour affirmer que le Péloponèse a été slavisé, pourquoi cette slavisation n'avait-elle pas eu lieu plus tôt puisque les Slaves avaient commencé à immigrer depuis très longtemps, qu'ils étaient venus aussi dans le Péloponèse et qu'ils étaient arrivés jusqu'au Taïgète il eut été plus naturel de sclaviser d'abord la Thrace, la Macédoine et tout le reste de la Grèce et d'arriver ensuite au Péloponèse. En outre, cela leur aurait été plus aisé car à cette époque (VII-VIIIème siècles) Byzance affrontait les Arabes dont l'attaque était des plus chaudes et n'avait même pas le temps de reprendre son souffle. Par conséquent, le fait que Constantin rapporte ἐσθλαβώθη à l'épidémie de 746-747 et en particulier au Péloponèse, prouve qu'il ne parle pas ici d'installation des Slaves au Péloponèse et de slavisation, mais de la catastrophe sans précédent que cette épidémie avait apporté au Péloponèse et au reste de la Grèce. Les deux compléments de temps successifs qui complètent le passage et attirent notre attention sur le sens de ἐσθλαβώθη le prouvent bien. Sans ces compléments, nous ne pourrions jamais comprendre le verbe, même s'il était au sens propre et qu'il arrivait que nous l'y rencontrions, car nous serions fort éloignés de la pensée de l'auteur. Ἐσθλαβώθη a donc le sens que nous lui avons donné et c'est celui que comprend toute personne qui sait le grec et a lu tout le chapitre correspondant dans lequel sont relatées les catastrophes qui se sont abattues sur la Grèce au cours de l'histoire.

Quant à savoir si Fallmerayer ne savait pas bien le grec, s'il avait du mal à lire tout le chapitre et qu'il s'est limité à la phrase ἐσθλαβώθη δὲ πᾶσα ἡ χώρα καὶ γέγονε βάρβαρος..., parce qu'elle aussi servait son dessein au lieu de poursuivre jusqu'à l'endroit où l'auteur complète son idée. C'est là un secret qu'il a emporté avec lui.

En outre Constantin a l'habitude—et c'est si naturel—de situer chronologiquement avec la plus grande exactitude possible tout ce qu'il relate. Les Slaves se mirent en route, dit-il pour aller saccager Patras, sous le règne de l'empereur Nicéphore Ier. C'est de la même façon qu'il situe chronologiquement et à l'aide de deux compléments de temps successifs l'épidémie qui ravagea la Grèce sous le règne de Constantin V Copronyme et qui fut pour elle une catastrophe. Car d'autres épidémies touchèrent la Grèce, mais celle qui la frappa en 746-747 pour la première fois fut la plus meurtrière et fut pire qu'une calamité ou qu'un ennemi.

Le fait que l'empereur Constantin V Copronyme ait déplacé, après l'épi-

démie, les populations du Péloponèse et des îles pour densifier celle de Constantinople est encore une preuve que le Péloponèse n'avait pas été entièrement ruiné. Bien au contraire, il avait une population assez importante pour renforcer celle de Constantinople et en garder une part assez importante pour surpasser la population slave¹.

Mais le sens du passage est encore plus clair si nous changeons l'ordre des propositions syntaxiques de la phrase et que nous commençons par les propositions temporelles; c'est-à-dire si nous écrivons: «ὅτε δὲ ὁ λοιμικὸς θάνατος πᾶσαν ἐβόσκειτο τὴν οἰκουμένην, ὀπηνίκα Κωνσταντῖνος, ὁ τῆς κοπρίας ἐπώνυμος (=Κοπρώνυμος) τὰ σκῆπτρα τῆς τῶν Ρωμαίων διεῖπε ἀρχῆς, ἐσθλαβώθη πᾶσα ἡ χώρα καὶ γέγονε βάρβαρος».

Si nous lisons le texte dans cet ordre des mots, notre esprit ne s'attache pas à ἐσθλαβώθη, mais à l'idée que le pays fut ravagé et ruiné, comme si les Slaves y étaient passés, au point de redevenir sauvage et primitif.

Certes, le verbe ἐσθλαβώθη provenant de Σθλάβος, il serait juste qu'il signifie que la Grèce est devenue slave, comme l'admettent nombre de ceux qui ont étudié la question, à leur tête Fallmerayer, qui en fit l'argument fondamental sur lequel il construisit sa théorie de la slavisation du Péloponèse et de toute la Grèce. Mais alors que nous rencontrons si souvent le mot Σθλάβος ou Σκλάβος dans les textes byzantins nous ne rencontrons ἐσθλαβώθη et son participe ἐσθλαβωμένη qu'une seule fois chacun et au sens figuré seulement, car au sens propre, ils n'ont jamais été employés ni dans l'œuvre de Constantin ni dans celle d'aucun autre écrivain byzantin. Pourquoi? Simplement parce que

1. «Ὁμοίως δὲ καὶ ἐν τῇ πόλει [Κωνσταντινουπόλει] ὀλιγοθέντων τῶν οἰκητόρων αὐτῆς ἐκ τοῦ θανατικοῦ, ἤνεγκεν συμφαμίλους ἐκ τῶν νήσων καὶ Ἑλλάδος καὶ τῶν κατωτικῶν μερῶν καὶ ἐποίησεν κατοικῆσαι τὴν πόλιν καὶ κατεπύκνωσεν αὐτήν». *Theophanes*, Χρονογραφία, p. 22, ¹⁰⁻¹⁴.

Cette simple information de Théophanes ainsi que d'autres analogues du même chroniqueur (cf. Chroniques, p. 557 ¹³⁻¹⁵, 662 ⁷⁻¹⁰, 755 ³ et suivantes, éd. de Bonn, p. 74 ¹²⁻¹⁶ et suivantes), nous met devant l'un des problèmes les plus brûlants, qui se posaient à Byzance, problème de tout le monde moyenâgeux: le problème démographique. L'Europe moyenâgeuse était souvent dévastée par les invasions «barbares», mais plus souvent encore par les grandes épidémies (peste, variole, choléra, etc.). Celles-ci dévastaient villes et villages. Ainsi le problème démographique demeurait toujours en suspens. Comment les autorités responsables de l'époque y faisaient-elles face? L'information de Théophane sur le déplacement des populations lève un coin du voile sur ce drame. Le problème avec toute la bibliographie relative a été posé par le professeur Jean Karayannopoulos dans son excellente étude: *Τὰ προβλήματα τῆς Βυζαντινῆς Ἱστορίας κατὰ τοὺς τελευταίους χρόνους*, «Ἐπιστ. Ἐπετ. Φιλολογ. Σχολῆς τοῦ Πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης», 10 (1968), 145-148 (Cité par la suite Ἐπετηρίς).

la réalité historique n'a jamais posé le problème de la slavisation de la Grèce. De toutes façon il aurait fallu que les Slaves aient occupé la Grèce, l'aient asservie, aient changé sa religion et imposé l'idolâtrie et leur langue en même temps que toute leur civilisation populaire, pour que nous puissions soutenir qu'ils en aient assimilé la population et l'aient slavisée. Or, aucune source historique ne nous parle de quoi que ce soit de semblable. Le niveau inférieur de l'organisation et de la civilisation des Slaves ne pouvait aucunement transformer leur quantité en qualité au point de vaincre Byzance, d'occuper et d'asservir la Grèce. C'est pourquoi tous les historiens, aujourd'hui, quelles que soient leurs conceptions, parlent de Byzance et de la civilisation byzantine dans le cadre géographique et historique que nous savons.

Par conséquent, l'analyse du participe ἔσθλαβωμένη et du verbe ἔσθλαβώθη pris dans leur cadre historique, certifie que Constantin a utilisé le verbe au sens figuré comme il avait trouvé le participe. D'ailleurs le sens figuré ressort du texte si nous le considérons dans son ensemble, que nous l'étudions attentivement et que nous ne nous laissons pas entraîner par l'acoustique du mot. Constantin aurait utilisé le verbe ἔσθλαβώθη au sens propre s'il parlait davantage des Slaves, comme il avait parlé des Perses, des Spartiates et des Athéniens, des Macédoniens, des Romains; mais dans ce cas, il aurait employé le verbe à la forme ἔσθλαβίσθη pour respecter les règles de grammaire et garder le sens littéral, afin que la phrase garde ses termes exacts. Or, dans son oeuvre *De Thematibus*, non seulement il n'utilisa pas une seule fois le mot Σκλάβος (Σθλάβος n'a été employé par lui nulle part comme nous l'avons déjà noté), mais nulle part dans ses oeuvres nous ne voyons qu'il ait connaissance d'un courant de slavisation de la Grèce ou au moins du Péloponèse, pas plus lui qu'aucun autre historien ou auteur byzantin. Et il nous faut avoir présent à l'esprit que Constantin connaissait bien les Slaves et leur histoire et qu'il les avait suivis depuis le moment où ils s'étaient installés au sud du Danube, à l'intérieur des frontières de l'empire byzantin. C'est pourquoi il nous donne tant de renseignements précieux sur la vie de leurs tribus, leur organisation, leurs habitudes, et autres, que nous ne pouvons avoir d'autres sources. Il était donc impossible que Constantin n'eût pas suivi les Slaves en Grèce et qu'il ne nous fît pas part (avec une grande aisance même) de tout ce qu'il savait de leur installation dans ce pays. S'ils avaient slavisé la Grèce, il le dirait en le regrettant comme il regrette que les Byzantins «...καὶ ἑλληνίζοντες καὶ τὴν πατριὸν καὶ Ῥωμαϊκὴν γλῶτταν ἀποβαλόντες»¹.

1. *Porphyrogénète, Moravcsik, 50* ¹⁻¹⁶.

D'autre, part si nous admettons pour un moment l'information du Patriarche Nicolas III selon laquelle les Slaves auraient occupé totalement le Péloponèse pendant 218 années, au point qu'aucun notable grec n'y pût mettre le pied, elle n'a, elle non plus, aucun rapport avec la slavisation du Péloponèse, puisque le Patriarche reçoit les autorités ecclésiastiques. Or, si les Slaves avaient slavisé le Péloponèse, il n'y aurait ni autorités ecclésiastiques, ni même christianisme, puisque les Slaves auraient rendu tous les Grecs Slaves ou idolâtres. Comme le prouve sa référence à l'épidémie de 746-747, Constantin a employé ἐσθλαβώθη directement au sens figuré, afin d'insister sur le caractère irrémédiable de la catastrophe qui s'étendit non seulement sur le Péloponèse et toute la Grèce, mais sur l'empire tout entier («πᾶσαν τὴν οἰκουμένην»). D'ailleurs la figure de la métaphore est assez usitée dans notre langage parlé pour qu'il ne soit pas nécessaire de rappeler qu'on peut l'employer dans un discours habile.

Nous pouvons maintenant terminer notre étude par l'interprétation suivante de tout le passage:

»Le Péloponèse fut détruit et ruiné d'un bout à l'autre, comme si des Slaves y étaient passés, et tout fut abandonné au point de redevenir sauvage et primitif, lorsque la maudite peste moissonna tout l'empire sous le règne de l'empereur Constantin Copronyme».

II. Constantin Porphyrogénète et les Slaves

Nous avons vu plus haut que Constantin a appris à bien connaître les Slaves. Et il les connaît en tant que tribus, qui vivent à Byzance de la façon particulière dont vit toute tribu dans n'importe quel autre pays au Moyen-Age, en accord avec certaines règles orales. Mais que pense-t-il des Slaves de Grèce? Comment considère-t-il leur rôle dans ce pays? Comment ses textes en parlent-ils? Etudions-les chacun à leur tour. Dans son oeuvre «Πρὸς τὸν ἴδιον υἱὸν Ῥωμανὸν» (De administrando Imperio) il parle trois fois des Slaves, mais seulement de ceux du Péloponèse. Il en parle une fois au chapitre 49, qui comporte l'inscription suivante: «Ὁ ζητῶν ὅπως τῆ τῶν Πατρῶν ἐκκλησία οἱ Σλάβοι δουλεύειν καὶ ὑποκεῖσθαι ἐτάχθησαν, ἐκ τῆς παρουσίας μανθανέτω γραφῆς».

«Νικηφόρος τὰ τῶν Ρωμαίων σκῆπτρα ἐκράτει, καὶ οὗτοι ἐν τῷ θέματι, ὄντες Πελοποννήσου, ἀπόστασιν ἐννοήσαντες πρῶτον μὲν τὰς τῶν γειτόνων οἰκίας τῶν Γραικῶν ἐξεπόρθουν καὶ εἰς ἀρπαγὴν ἐτίθεντο, ἔπειτα δὲ καὶ κατὰ τῶν οἰκητόρων τῆς τῶν Πατρῶν ὀρμήσαντες πόλεως τὰ πρὸ τοῦ τείχους πεδία κατεστρέφοντο καὶ ταύτην ἐπολιόρκουν, μεθ' ἑαυτῶν ἔχοντες καὶ Ἀφρικανούς καὶ Σαρακηνοὺς...»

«Ἐπεὶ οὖν ὁ τηνικαῦτα στρατηγὸς ὑπῆρχε πρὸς τὴν ἄκραν τοῦ θέματος ἐν Κάστρῳ Κορίνθου...»¹.

Ce texte de Constantin nous fournit des renseignements très utiles. Nous apprenons tout d'abord que l'événement relaté a eu lieu sous le règne de l'empereur Nicéphore 1er (802-811). A cette époque la province du Péloponèse était habitée aussi par des Slaves; c'est sur quoi Constantin insiste lorsqu'il emploie le participe ὄντες (étant, ceux qui étaient)². Toute autre traduction

1. A cet endroit, *Paparrégopoulos*, Ἱστορικαὶ Πραγματεῖαι, Α', Ἀθήναι 1857, p. 246 et 314, écrit: «...Les Slaves ne sont pas maîtres, comme le porte la lettre du Patriarche, mais simplement habitants du Thème du Péloponèse». Et il complète un peu plus loin sa pensée: Et quand bien même la proposition «ἐν τῷ θέματι ὄντες, Πελοποννήσου» — habitants du Thème du Péloponèse — ne suffirait pas à démontrer que les Slaves résidant dans ce pays ne le dominaient pas, le membre de phrase «ἀπόστασιν ἐννοήσαντες» anéantit totalement l'idée de domination. «Ἀπόστασιν ἐννοήσαντες» ne signifie rien d'autre qu'«ayant médité de se révolter». Mais qui se révolte? Le dominateur? Certes non; c'est le sujet, celui qui est soumis qui se révolte. Aussi pour songer à se révolter faut-il que les Slaves soient soumis, sujets et non dominateurs, comme le dit le Patriarche.

Aujourd'hui, nous pouvons traduire ὄντες par: se trouvaient, il y avait. Si Constantin Porphyrogénète avait voulu parler de possession, il aurait employé le participe κατέχοντες.

2. Il est une opinion qui soutient que la phrase de Constantin Porphyrogénète «...τὰς τῶν γειτόνων οἰκίας Γραικῶν...» indique une population mélangée (*St. Kyriakidis*, Βυζαντιναὶ μελέται, VI, Οἱ Σλάβοι ἐν Πελοποννήσῳ, Θεσσαλονίκη 1947, p. 18).

Je pense que lorsque Constantin Porphyrogénète parle des voisins grecs, il ne pense pas aux Grecs voisins des Slaves dans le même village, mais de voisins des villages proches; en effet, l'auteur considère les Slaves dans le Thème du Péloponèse et non dans une région déterminée ou dans un village où ils seraient mêlés aux Grecs, en sorte que nous pourrions croire qu'il parle de villages greco-slaves. *Paparrégopoulos*, Ἱστορικαὶ πραγματεῖαι, p. 246, a raison d'écrire à cette occasion: «s'étant révolté contre les Grecs des alentours (περιοίκων)».

Le professeur *Zakythinos* (Οἱ Σλάβοι ἐν Ἑλλάδι, Athènes 1945, p. 48-49) paraphrase ainsi: «...ils s'adonnèrent au pillage et au saccage des maisons des Grecs». Et il renvoie ensuite à la note I où il ajoute: «Ce passage lui aussi, est extrêmement didactique, car il prouve que Grecs et Slaves vivent en voisins dans certaines régions, peut-être même se mêlant dans les mêmes bourgs». Le professeur *Zakythinos* veut donc parler de villages grecs voisinant avec des villages slaves, mais il n'est pas certain que les Grecs et les Slaves aient voisiné dans le même village (ἀμφιμείκτους κώμας: bourgs mixtes, mêlés dans les mêmes bourgs), ce qui n'aurait aucun sens à être précisé par l'auteur, puisque de toute manière s'ils vivaient dans le même village ils seraient voisins.

Mais *Zakythinos* est un peu trop clair lorsqu'il écrit: «Jean Kaméniatis... affirme formellement que les Sagoudates et les Dragouvites vivent mêlés dans les mêmes bourgs» (p.31).

Mais si Kaméniatis parle de bourgs mixtes («ἀμφιμείκτους κώμας»), ce sont des Slaves Dragouvites et Sagoudates qui s'y mêlent. Et Kaméniatis est très clair sur ce point, comme l'est Constantin Porphyrogénète.

Kaméniatis écrit donc: «ἐμπεριέχει δὲ τῷ διὰ μέσου χώρῳ τὸ πεδῖον τοῦτο καὶ ἀμ-

de ὄντες serait un contre-sens intentionnel. Or, les Slaves voulaient se soulever contre les Grecs de Patras, mais ils ne se sentaient pas en mesure de le tenter. C'est pourquoi avant de s'y décider il leur fallut réunir de nombreux conseils—c'est ce que signifie ἐννοήσαντες (ayant comploté) qui, dans le contexte, montre que les Slaves n'étaient ni dominateurs ni nombreux dans ces régions. Une étude plus attentive du membre de phrase ἀπόστασιν ἐννοήσαντες (ayant comploté de se soulever) nous certifie que réellement les Slaves étaient peu nombreux et ne se jugeaient pas en mesure d'affronter les Grecs.

Donc après s'être soulevés et avoir pillé les maisons de leurs voisins Grecs, ils se jetèrent sur Patras. Là encore, ils commencèrent par ruiner la plaine qui s'étendait devant ses murs, puis ils se mirent à piller la ville elle-même qui devait être à l'époque un gros bourg. Mais malgré l'aide des pirates africains ils ne purent la prendre. Et le pire pour eux fut que les habitants de Patras furent vainqueurs, les firent esclaves et les obligèrent à payer désormais des impôts alors qu'auparavant ils étaient libres et ne payaient rien.

En même temps Constantin nous apprend que les Slaves vivaient avec les Grecs là où ils vivaient. Pourtant, pour que les Slaves pillent Patras, il faut que celle-ci ait appartenue aux Grecs; et encore, pour que les Grecs l'emportent sur eux malgré toute l'aide que leur apportaient leurs alliés, les pirates africains, il faut que les Grecs aient été plus nombreux.

Mais Constantin parle aussi du Thème du Péloponèse, division administrative toute byzantine mais aussi fort ancienne.¹ A cette occasion il nous cer-

φομείκτους τινὰς κώμας, ὧν αἱ μὲν πρὸς τῇ πόλει [c'est-à-dire τῇ Θεσσαλονίκῃ] τελοῦσι, Δραγουβίται τινες καὶ Σαγουδάτοι τὴν κληστὴν ὀνομαζόμενοι...».

Pourtant Kyriakidis écrit à propos de ce passage de Kaméniatis: «Il résulte clairement des paroires de Kaméniatis que ces bourgs (c'est-à-dire ἀμφίμεικτοι κώμαι) de Dragouvites et de Sagoudates étaient non seulement clairsemés, mais encore ἀμφίμεικτοι c'est-à-dire mêlés de Grecs et de Slaves» (Τὰ βόρεια ἔθνολογικὰ ὄρια τοῦ Ἑλληνισμοῦ, Θεσσαλονίκη 1946, p. 30).

Et pourtant ce même Kyriakidis (Βούλγαροι καὶ Σλάβοι εἰς τὴν Ἑλληνικὴν Ἱστορίαν, Θεσσαλονίκη 1946, p. 49) écrivait: «Leur voisinage (c'est-à-dire des Slaves) avec les Grecs de la campagne était généralement pacifique...».

1. C'est l'usage de faire remonter l'origine des Thèmes à l'époque d'Héracléios en 620 et de lui attribuer leur institution. C'est là l'une des plus grandes erreurs historiques. Ce que nous pouvons admettre au sujet d'Héracléios, c'est qu'à son époque, cette institution semblait précieuse à la défense de l'Etat; car les Thèmes, ne serait-ce que sous une forme primitive, maîtrisèrent au début l'aggression des Slaves. Et c'est cette expérience, qui montre que l'institution est désormais mûre pour ces années cruciales.

C'est pourquoi l'état en comprend l'importance et en fait son institution fondamentale, que nous rencontrons dorénavant dans la législation qui lui est relative.

tifie que «ὁ τηνικαῦτα στρατηγὸς ὑπῆρχε πρὸς τὴν ἄκραν τοῦ Θέματος ἐν κάστρῳ Κορίνθου...»¹. Le mot τηνικαῦτα (=à l'époque), précédé de l'article défini certifie mieux que toute autre preuve, qu'il y avait toujours un général dans le Thème du Péloponèse, mais que celui qui était général alors, avait son siège au fort de Corinthe, lui aussi aux mains des Byzantins.

L'incident du soulèvement des Slaves de Patras montre que les Slaves qui vivaient en Grèce avaient leur liberté et que Byzance leur permettait de vivre comme ils y étaient habitués. Mais lorsqu'ils soulevaient des problèmes, l'Etat avait le pouvoir de les réprimer, et de les faire obéir en les réduisant à l'extrémité de la servitude. Mais plus tard, les Slaves se soulevèrent encore à plusieurs reprises ce qui montre non pas la faiblesse mais au contraire la force de Byzance qui exerce une politique administrative et économique sévère sur tous ses sujets, indépendamment de leur origine raciale. C'est ainsi que Constantin parle une seconde fois des Slaves du Péloponèse et de leurs soulèvements

Mais je pense qu'il faut faire remonter les racines des Thèmes aux premiers siècles du christianisme, à l'époque romaine, alors que l'empire était obligé d'administrer des pays nombreux et de toutes sortes, dont chacun avait ses problèmes particuliers. Et tandis qu'il entre en contact avec la Perse et ses satrapies, Alexandre le Grand et ses successeurs n'ont pas changé l'institution (*Porphyrogénète*, *Pertusi*, 12¹⁴⁻¹⁶) — l'empire subit l'influence de l'Orient et aboutit à l'idée de la division en empire d'Orient et empire d'Occident. L'institution des Thèmes, ainsi que toute autre institution, dont le rôle est d'une telle importance, ne peut être le produit d'une inspiration momentanée, l'idée subite d'un seul homme, aussi intelligent et sage qu'il soit, mais bien le «résultat d'une évolution séculaire» (Karayannopoulos), c'est-à-dire une riche expérience historique condensée, avec le temps, par la nécessité, et enfin réalisée. C'est pourquoi nous devons admettre comme seule explication scientifique de l'institution, l'opinion du professeur Jean Karayannopoulos (cf. ses études: Contribution au problème des Thèmes byzantins, «L'Hellénisme contemporain», 2e ser. 10 (1956) 484 et Die Entstehung der byzantinischen Themenordnung («Byzantinischen Archiv» 10) München 1959, p. 98, ainsi que Τὰ Προβλήματα τῆς Βυζαντινῆς Ἱστορίας κατὰ τοὺς τελευταίους χρόνους, «Ἐπετηρίς», 10 (1968) 140-144, où se trouve aussi toute la bibliographie plus récente) selon laquelle les Thèmes est l'institution d'une évolution séculaire, dont nous devons rechercher les racines dans les premières décennies de l'époque byzantine, après 324, comme il l'établit en un raisonnement qui s'appuie sur les lois historiques.

Si pourtant nous parlons de Thèmes dès l'époque d'Héracléios, c'est qu'il en est question chez les auteurs byzantins et dans la législation relative. Il y a pourtant des Décrets de Justinien (*Νεαράι* 21, 24, 28, 41, etc.) où il est question de gouverneurs de provinces investis d'un pouvoir judiciaire, politique et militaire. Par le Décret 96, Justinien divise l'Egypte en 5 gouvernements. Que nous rappelle tout cela? La fondation des patriarchats, des métropoles, des archevêchés et des évêchés, et plus largement l'administration de l'Eglise, qui imite l'Etat en cela, est une autre preuve de l'ancienneté de l'institution. Cela montre encore que les Thèmes n'ont pas été établis tous ensemble, mais selon la nécessité.

1. *Porphyrogénète*, *Moravcsik*, 49¹³⁻¹⁴. Et notes t. 2, p. 184.

dans la même œuvrte, au chapitre 50 qui a pour titre: «Περὶ τῶν ἐν τῷ θέματι Πελοποννήσου Σκλάβων, τῶν τε Μηλιγγῶν καὶ Ἐξερῖτων, καὶ περὶ τῶν τελομένων παρ' αὐτῶν πάκτων, ὁμοίως καὶ περὶ τῶν οἰκητόρων τοῦ κάστρου Μαΐνης καὶ τοῦ παρ' αὐτῶν τελομένου πάκτου».

«Ἰστέον ὅτι οἱ τοῦ θέματος Πελοποννήσου Σκλάβοι ἐν ταῖς ἡμέραις τοῦ βασιλέως Θεοφίλου καὶ τοῦ υἱοῦ αὐτοῦ Μιχαήλ, ἀποστήσαντες γενοῦσιν ἰδιόρρυθμοι, λεηλασίας καὶ ἀνδραποδισμοὺς καὶ πραιδὰς καὶ ἐμπρησμοὺς καὶ κλοπὰς ἐργαζόμενοι. Ἐπὶ δὲ τῆς βασιλείας Μιχαήλ, τοῦ υἱοῦ Θεοφίλου, ἀπεστάλη ὁ πρωτοσπαθάριος Θεόκτιστος, οὗ τὸ ἐπὶ κληνὸν ὁ τῶν Βρυεννίων, στρατηγὸς ἐν τῷ θέματι Πελοποννήσου, μετὰ δυνάμεως καὶ ἰσχύος πολλῆς, ἤγουν Θρακῶν καὶ Μακεδόνων καὶ τῶν λοιπῶν δυτικῶν θεμάτων, τοῦ πολεμῆσαι καὶ καθυποτάξαι αὐτούς. Καὶ πάντας μὲν τοὺς Σκλάβους καὶ λοιποὺς ἀνυποτάκτους τοῦ θέματος Πελοποννήσου ὑπέταξε καὶ ἐχειρώσατο, μόνοι δὲ οἱ Ἐξερῖται καὶ οἱ Μηλιγγοὶ κατελείφθησαν ὑπὸ τὴν Λακεδαιμονίαν καὶ τὸ Ἔλος»¹.

Dans ce passage aussi il est question du Thème du Péloponèse. Cela signifie que dans le Péloponèse byzantin où ont, comme on sait, de tout temps, vécu des Grecs, il y a aussi des Slaves. Or, sous le règne de l'empereur Théophile (829-842) et de son fils Michel (842-867) ceux-ci se soulevèrent et se mirent à piller, à réduire des gens à l'esclavage, à voler, à brûler des villages, à détruire. Seuls des étrangers peuvent se conduire ainsi dans un pays puisqu'il leur est indifférent, ne les liant par aucune hérédité. Ils ont en eux le sentiment du passager et seul le moment présent les intéresse. C'est pourquoi l'empereur Michel III les considéra comme étrangers et envoya son général en chef Théoctite vers l'an 849, alors qu'il était général dans le Thème du Péloponèse avec un grand renfort militaire de Thraciens, de Macédoniens et d'autres sujets des Thèmes occidentaux et il soumit non seulement les Slaves mais aussi tous les autres étrangers qui vivaient dans le Thème du Péloponèse et étaient insoumis².

Constantin nous apprend ainsi qu'à cette époque, la Thrace et la Macédoine, voisines des régions dominées par les Slaves ainsi que d'autres Thèmes occidentaux, n'ont pas assez de Slaves pour se protéger eux-même et envoyer leur armée dans d'autres régions. Il ressort de ces deux passages que Constantin ne considère les Slaves du Péloponèse que comme de simples sujets de Byzance sans se préoccuper de leur origine raciale; à Byzance en effet, à côté des tribus slaves vivaient aussi d'autres tribus menant leur vie particulière et dont

1. *Porphyrogénète, Moravcsik* 50 1⁻¹⁶.

2. *Porphyrogénète, Moravcsik* 50 14.

certaines étaient insoumises. Mais ce ne sont là que de maigres détails qui n'occupent pas l'attention de l'état. Celui-ci ne s'intéresse qu'à deux choses: à percevoir des impôts et à ce qu'on ne lui pose pas de problèmes. Enfin, Constantin parle encore une troisième fois dans le même chapitre du soulèvement des Slaves Mélinges et Hézérites sous le règne de l'empereur Romanos 1er Lekapinos (922-947). «...ἐπι δὲ τῆς βασιλείας τοῦ κυροῦ Ρωμανοῦ, τοῦ βασιλέως, στρατηγῶν ὁ πρωτοσπαθᾶριος Ἰωάννης ὁ Πρωτεύων εἰς τὸ αὐτὸ θέμα, ἀνήγαγεν πρὸς τὸν αὐτὸν κύριον Ῥωμανὸν περὶ τε τῶν Μηλιγγῶν καὶ Ἐξεριτῶν, ὅτι ἀποστατήσαντες οὐ πείθονται οὔτε τῷ στρατηγῷ οὔτε βασιλικῇ κελεύσει ὑπεΐκουσιν, ἀλλ' εἰσὶν ὡσπερ αὐτόνομοι καὶ αὐτοδέσποτοι, καὶ οὔτε παρὰ τοῦ στρατηγοῦ δέχονται ἄρχοντα, οὔτε συνταξιδεύειν αὐτῷ ὑπεΐκουσιν οὔτε ἄλλην τοῦ δημοσίου δουλείαν ἐκτελεῖν πείθονται»¹.

Dans tout ce texte il s'agit de révolte. C'est la preuve la plus éclatante de ce que les Slaves sont sujets et non dominateurs. Ensuite il ne faut pas oublier que Constantin vit à une époque proche des faits qu'il relate, qu'il a à sa disposition toutes les sources écrites et orales, dont il a besoin puisqu'il est souverain en même temps qu'historien. Il semble que Constantin ait en considération ce privilège, même lorsqu'il expose un «simple enchaînement d'informations».

Tout ce qui a été exposé ci-dessus peut sembler bien connu. Mais en est-il vraiment ainsi lorsqu'après cent-cinquante ans nous demeurons inébranlablement fidèles aux thèses de Fallmerayer comme si la vie s'y était arrêtée et que la science de l'histoire n'avait pas fait un pas en avant en sorte de les compléter, de les vérifier ou de les rejeter?

III. Les soulèvements des Slaves

Il semble que les soulèvements relatés par Constantin soient les derniers. Après lui aucun écrivain byzantin postérieur ne parle de soulèvements de Slaves. Et c'est très naturel. Les Bulgares sont désormais au premier plan sur la scène de l'histoire des Balkans, eux qui, malgré leurs premières victoires remportées sur Byzance, virent à la fin leur état vaincu et fait province byzantine pour 170 ans. La dynastie des Macédoniens qui, comme nous le savons, repoussa les frontières des Arabes en Orient et dissolut l'état des Bulgares ne pouvait laisser les Slaves jouir d'immunité. Et c'est pourquoi nous ne pouvons plus parler de soulèvements slaves dans une Byzance toute puissante.

Il faut se rappeler que les premiers historiens byzantins (Procopé, Agathias,

1. *Porphyrogénète, Moravcsik* 50 ²⁵⁻³².

Ménandre, Simocrate) parlent d'invasions des Slaves en Grèce et c'est la première forme de rapports que nous voyons s'établir entre Slaves et Byzantins.

Mais la seconde série d'historiens (Nicéphore le patriarche, Théophane, Cédrenos) parle de campagnes de Byzance contre les Slaves, qui sont désormais installés indépendants en Grèce. Ces campagnes ont leur cause dans les soulèvements des Slaves. Les historiens n'en expliquent certes pas les raisons, mais nous pouvons les supposer nous-mêmes d'après leurs écrits. Il faut reconnaître que leurs soulèvements se rapportent à l'époque à laquelle les Slaves n'étaient pas encore baptisés. A partir du moment où ils furent baptisés, comme l'affirme Caméniatis, qui écrivit au début du X^{ème} siècle mais dont les informations recouvrent tout le siècle précédent «πέπαυτο μὲν ἡ τῶν πόλεων στάσις...»¹. Caméniatis parle de la plaine de Salonique remplie de faubourgs slaves (Σκλαβηνίαι), quand les Slaves attaquaient Salonique, comme le raconte le Livre des Miracles de Saint Démètre.

Nous diviserons ces campagnes de Byzance en deux groupes. Les premières concernent les Slaves de Macédoine. Nous les étudierons dans l'ordre chronologique, telles qu'elles se présentent dans les textes correspondants:

a) Voici la première information concernant ces campagnes: «Τούτω τῷ ἔτει, (c'est-à-dire 656-657) ἐπεστράτευσεν ὁ βασιλεὺς (c'est-à-dire Constans II) κατὰ Σλαβηνίας καὶ ἠχμαλώτευσεν πολλοὺς καὶ ὑπέταξεν»². Cette information est certes brève mais les verbes «ἠχμαλώτευσεν» καὶ «ὑπέταξεν» montrent qu'il s'agit d'une campagne non contre des ennemis, mais contre des bandes non organisées qui se soulèvent mais finissent par être soumises et dispersées.

«Τούτω τῷ ἔτει (c'est-à-dire 687-688) ἐπεστράτευσεν Ἰουστινιανὸς κατὰ Σκλαβηνίας καὶ Βουλγαρίας. Καὶ τοὺς μὲν Βουλγάρους πρὸς τὸ παρὸν ὑψηνηκόντας ὤθησεν. Μέχρι δὲ Θεσσαλονίκης ἐκδραμῶν πολλὰ πλήθη τῶν Σκλάβων τὰ μὲν πολέμῳ, τὰ δὲ προσρυνέντα παραλαβῶν εἰς τὰ τοῦ Ὀψικίου διὰ τῆς Ἀβύδου περάσας κατέστησε μέρη».

(*Théophane, Chronographie, p. 577* ¹⁰⁻¹⁵).

«Ἰππικὰ δὲ στρατεύματα πρὸς τοῖς Θρακῶις διαγαγὼν χωρίοις κατὰ τῶν Σκλαβηνῶν εὐθέως ὥρμησεν. Μέχρι δὲ Θεσσαλονίκης ἐκδραμῶν πόλεως, πολλὰ τῶν ἐκεῖσε Σκλαβηνῶν γένη τὰ μὲν πολέμῳ τὰ δὲ ὁμολογία παραλαβῶν, εἰς τὴν τοῦ Ὀψικίου λεγομένην χώραν διὰ τῆς Ἀβύδου διαβιβάσας κατέστησεν».

1. «Ἐξ ὅτου γὰρ ἡ κολυμβήθρα τοῦ θείου βαπτίσματος τὸ τῶν Σκυθῶν ἔθνος τῷ χριστωνύμῳ λαῶ συνεμόρφωσε καὶ τὸ τῆς εὐσεβείας γάλα κοινῶς ἀμφοτέροις διείλετο, πέπαυτό μὲν ἡ τῶν πόλεων στάσις...» (*Καμενιάτης, éd. de Bonn, p. 499* ¹⁷⁻²⁰).

2. *Théophane, Chronographie, p. 530* ¹⁶⁻¹⁷.

(*Nicéphore*, Patriarche, éd. de Bonn, p. 41¹¹⁻¹⁶).

«Τῷ γ' ἔτει ἐπεστράτευσεν Ἰουστινιανὸς κατὰ Σκλαβίνων καὶ Βουλγάρων. Καὶ τοὺς μὲν Βουλγάρους προσηπαντηκότας ὄθησε, μέχρι δὲ Θεσσαλονίκης ἐκδρομῶν πολλὰ πλήθη τῶν Σκλαβίνων τὰ μὲν προσρύντα, τὰ δὲ πολέμῳ παρέλαβε καὶ εἰς τὰ τοῦ Ὀψικίου κατώκισε μέρη».

(*Kedrènos* éd. de Bonn, t. 1, p. 771²³ - 772⁴).

Comme nous le montrent ces textes, Justinien II Rinotmetos (685-695) marche contre les Slaves. C'est la deuxième campagne de Byzance en 687-688 avec un double but: d'une part retenir les Bulgares qui, à peine avoir fondé leur Etat ont déjà commencé leurs campagnes contre Byzance, et d'autre part réduire et dompter les Sclavinies de Macédoine (et de Thrace en même temps) qui commençaient à devenir dangereuses. Et c'est pourquoi il parcourut toute la région jusqu'à Salonique¹.

Des tribus slaves que nous rencontrons ici les unes furent capturées par la guerre, et les autres se rendirent seules. Mais toutes—leur nombre ne peut être fixé—furent prises et installées dans le Thème d'Opsikion qui avait pour centre la Bithynie. C'est à cette occasion que Justinien dut établir le défilé du Strymon où il installa des Slaves mercenaires dans les montagnes et les gorges étroites, afin de garder la région contre les invasions des Bulgares. Le renseignement nous est donné par Constantin et je recopie le passage correspondant:

«...καὶ Σκύθαι αὐτὸ (c'est-à-dire τὸ θέμα τοῦ Στρυμόνος) ἀντὶ Μακεδόνων διανέμονται, Ἰουστινιανοῦ τοῦ Ρινοτμήτου ἐν τοῖς ὄρεσι τοῦ Στρυμόνος καὶ ταῖς διαβάθραις τῶν κλεισουργῶν τούτους ἐγκατοικίσαντος»².

(*Porphyrogénète*, Pertusi, 3²⁻⁵).

Une troisième campagne contre les Slaves de Macédoine fut entreprise en 757-758 par Constantin Copronyme (741-775). Sur cette campagne, Théophane écrit ceci: «Τούτῳ τῷ ἔτει (757-758) Κωνσταντῖνος, τὰς κατὰ Μακεδονίαν Σκλαβηνίας ἠχμαλώτευσεν καὶ τοὺς λοιποὺς ὑποχειρίου ἐποίησεν».

(*Théophane*, Chronographie, p. 663¹⁸⁻¹⁹).

1. *Tafel* (De Thessalonica ejusque agro, Berolini 1839, préface, p. CVI et p. 22), corrige Θεσσαλονίκης en Θεσσαλίας. Le chroniqueur a peut-être utilisé Thessalonique comme borne connue de la frontière géographique de Thessalie à cette époque.

2. Au sujet de l'établissement de la Klissoura ou du Thème du Strymon, cf. dans l'étude de M. *Rajković*, La Province du Strymon et le Thème du Strymon, «Zbornik Radova Vizantološkog Instituta», V (1958) 1-6. Traduction faite par Ath. A. Angelopoulos dans le «Δελτίον Σλαβικῆς Βιβλιογραφίας» τοῦ Ἰδρύματος Μελετῶν Χερσονήσου τοῦ Αἴμου τῆς Ἐταιρείας Μακεδονικῶν Σπουδῶν, volume 14, Thessaloniki, octobre 1967, p. 31-39.

Enfin une quatrième campagne eut lieu à l'époque de l'empereur Constantin VI (780-797) et de l'impératrice Irène d'Athènes (797-802). A son sujet Théophane écrit ceci:

«Τούτω τῷ ἔτει (c'est-à-dire 782-783) εἰρηνεύσασα Εἰρήνη μετὰ τῶν Ἀράβων καὶ ἄδειαν εὐροῦσα, ἀποστέλλει Σταυράκιον τὸν πατρίκιον καὶ λογοθέτην τοῦ ὀξέος δρόμου μετὰ δυνάμεως πολλῆς κατὰ Σκλαβίνων ἐθνῶν. Καὶ κατελθὼν ἐπὶ Θεσσαλονίκην καὶ Ἑλλάδα, ὑπέταξε πάντας καὶ ὑποφόρους ἐποίησε τῇ βασιλείᾳ. Εἰσῆλθεν δὲ καὶ ἐν Πελοποννήσῳ καὶ πολλὴν αἰχμαλωσίαν καὶ λάφυρα ἤγαγεν τῇ τῶν Ρωμαίων βασιλείᾳ».

(*Théophane*, *Chronographie*, p. 707²⁻⁹).

«Τούτω τῷ ἔτει (c'est-à-dire 783-784) μηνὶ Ἰανουαρίῳ ἰνδικτιῶνος ζ' κατέλαβεν ὁ Σταυράκιος ὁ προρρηθεὶς ἐκ τῶν Σκλαβίνων, καὶ ἐθριάμβευσε τὰ ἐπινίκια ἐπὶ ἵπποδρομίας. Τῷ δὲ Μαΐῳ μηνὶ τῆς αὐτῆς ζ' ἰνδικτιῶνος ἐξῆλθεν ἡ βασίλισσα Εἰρήνη σὺν τῷ υἱῷ αὐτῆς μετὰ δυνάμεως πολλῆς ἐπὶ τὴν Θράκην, ἐπιφερομένη ὄργανα καὶ μουσικὰ καὶ ἀπῆλθεν ἕως Βεροίας, καὶ ταύτην οἰκοδομηθῆναι κελεύσασα ἐπωνώμασεν αὐτὴν Εἰρηνούπολιν. Κατῆλθεν δὲ ἕως Φιλιππουπόλεως μετὰ πάσης ἀπαθείας καὶ ὑπέστρεψεν ἐν εἰρήνῃ κτίσασα καὶ τὴν Ἀγχίαλον».

(*Théophane*, *Chronographie*, p. 707¹⁰⁻¹⁸).

b) Cette quatrième et dernière campagne fut celle du «πατρίκιος καὶ λογοθέτης τοῦ ὀξέος δρόμου» Stavrakios. Mais il s'agit maintenant d'une entreprise d'épuration d'un caractère plus général qui se tourne contre les Sclavinies de Macédoine ainsi que celles du continent grec et du Péloponèse. Il semble que les résultats de la campagne aient été ceux qu'attendait la Cour. C'est pourquoi à peine les opérations militaires terminées cette année-là (782-783), Stavrakios célébra la victoire en janvier suivant (783-784) de la façon la plus brillante, tandis que l'impératrice Irène voyageait la même année avec son fils en Thrace et parvenait jusqu'à Philippe, peut être pour marquer l'atmosphère pacifique qui régnait sur toute la péninsule grecque.

Nous avons déjà parlé des autres soulèvements des Slaves du Péloponèse, tels qu'ils sont relatés par Constantin. Il faut noter ici encore une information que nous donne Léon le Sage sur les soulèvements des Slaves lorsque ceux-ci eurent pénétré dans les pays byzantins au sud du Danube.

«...δι' ὃ καὶ ἀμερίμνους Ῥωμαίους ἐκ τῆς πολλάκις ἀπὸ Σλάβων γενομένης ἀνταρσίας ἐποίησε Βασίλειος Α', πολλὰς ὑπ' ἐκείνων ὀχλήσεις καὶ πολέμους τοῖς πάλαι χρόνοις ὑπομείναντας».

(*Léon le Sage*, *Τακτικά*, Migne, P.G. t. 107, col. 969).

Cette information de Léon le Sage se rapporte à l'époque de l'empereur

Basile Ier (867-886) et désigne les Slaves qui étaient au Sud du Danube. Mais même dans ces régions, où les Slaves s'étaient installés en masse et où l'hellénisme était peu dense, nous les voyons se révolter et n'admettre qu'une simple suzeraineté de Byzance: le texte parle clairement ici de rébellions et de sommations. Il est naturel qu'il soit aussi question de guerres.

D'ailleurs Basile a des rapports pacifiques avec tous les Slaves, il les christianise et les assiste à leurs moments difficiles. Mais comment ce fait-il qu'il se préoccupe d'eux, qu'il cultive des relations avec eux et les laisse libres de faire ce qu'ils veulent dans la péninsule grecque, où ils se sont installés? Son fils Léon VI le Sage (886-912) est le premier, qui ait montré l'importance du trouble engendré par les Slaves dans leurs relations avec Byzance et qui ait parlé de révoltes. Mais lorsque Basile se préoccupe de christianiser les Slaves de Dalmatie, peut-il négliger ceux de Grèce?

Les révoltes des Slaves au coeur de Byzance forment une autre image, vivante et fondamentale cette fois, qui nous est apportée par les historiens byzantins sur les relations entre les Slaves et Byzance. Il a dû y avoir de nombreux soulèvements de Slaves d'importance plus ou moins limitée. Mais les historiens ne notent que ceux qui obligèrent l'Etat à se déplacer avec une armée et une flotte et à organiser toute une campagne pour rétablir l'ordre. Et les Slaves ne se soulèvent pas parce que la liberté sociale leur manque, puisque cette notion n'existe pas dans la conscience des peuples du moyen-âge, ni pour des raisons de race. Aussi nous faut-il exclure tout contenu sociologique. Les Slaves se soulèvent soit lorsqu'ils ont eu une mauvaise année et qu'ils n'ont rien à récolter à cause de la sécheresse, soit parce qu'une maladie les a terrassés, que les bêtes ont crevé et que tandis qu'ils n'ont pas de pain, les percepteurs les pressent de charges, de corvées, d'impôts. Parfois encore ils se révoltent parce qu'ils se sont disputés avec les Grecs à cause des champs, des pâturages et de leurs limites, ou à cause de l'eau potable, ou pour d'autres raisons encore.

Mais lorsque nous parlons de soulèvements des Slaves, il ne faut pas oublier que le plus souvent il ne s'agissait que de purs brigandages en temps difficiles. C'est ainsi que leur entreprise contre leurs voisins grecs ou contre Patras n'est qu'une simple tentative de butin. C'est ce que montre le récit de Constantin Porphyrogénète. Et si ce fait n'avait pas été lié au miracle de Saint André, il n'en serait aucunement question, ni en tant que soulèvement ni en tant que brigandage car l'histoire, toute histoire, est remplie de faits analogues.

L'organisation des tribus slaves, que leur tribus fussent grandes ou petites, ne leur donnaient jamais le sentiment d'une supériorité ne serait-ce que

quantitative sur les Grecs et ne les aidait pas à s'unifier et à revendiquer quoi que ce soit tous ensemble. C'est pourquoi les historiens byzantins parlent de révolte (*ἀναρσία*) et nous devons prendre ce terme en considération.

Ces soulèvements ont lieu contre les Grecs et dans leur pays, c'est-à-dire contre Byzance. En admettant qu'il y ait là encore une preuve que les Slaves avaient leurs Scлавinies soit dans le Péloponèse, soit dans le reste de la Grèce, ils n'en vivaient pas moins soumis à Byzance qui leur imposait des charges, les mobilisait et les utilisait pour toutes les corvées agricoles, industrielles et autres.

Mais chaque soulèvement des Slaves est en même temps un pas vers leur christianisation et leur hellénisation. Car désormais, à peine l'Etat a étouffé leurs soulèvements et les a rendus inoffensifs, l'œuvre apostolique de l'Eglise suit, et les Slaves deviennent chrétiens et Grecs. En tant que sujets grecs, leur place à Byzance devenait meilleure qu'elle ne l'était auparavant alors qu'ils étaient indépendants puisqu'ils payaient souvent très cher leur indépendance. D'autre part, en tant que chrétiens et Grecs, ils s'élevaient aussi sur le plan politique. Constantinople, Salonique, Patras, Corinthe et tant d'autres centres qui possédaient un développement économique, politique et spirituel, exerçaient une influence décisive sur leur vie.

CONCLUSION

Le fait que les historiens byzantins parlent d' *ἀναρσία* (révoltes)—le terme est d'eux—montre que les Slaves qui vivent en Grèce, certainement nombreux et répandus dans tout le pays, sont cependant beaucoup moins nombreux que les Grecs. Dans le cas contraire, l'empire byzantin serait devenu un empire slave—du moins dans la péninsule grecque—, or les sources byzantines ne rapportent rien de tel. Elles auraient fait mention de soulèvements de Grecs. Mais il n'est pas non plus question de cela. Si donc la péninsule grecque—ou ne serait-ce que le Péloponèse—avait été slavisée durant ces 218 années que note le Patriarche Nicolas III (1014-1111) et avait été aux mains des Slaves, contre qui se seraient soulevés les Slaves? Les sources byzantines—du moins de l'époque à laquelle on fait remonter cette slavisation inexistante de la Grèce, n'en parlent pas, n'en ayant pas souci puisque la situation leur est étrangère. Mais il est question de soulèvements car c'est ce que voient les historiens byzantins et ce dont ils entendent parler; ils en parlent avec autant de précision qu'il leur est possible puisqu'ils s'efforcent de nous en donner tous les détails et tous les éléments. Ainsi si nous considérons les textes et toutes les autres sources de cette époque, que nous rejetons le parti-pris et l'opportunité qui

nous empêchent de voir clair et que nous étudions ces sources pour les comprendre et atteindre la vérité, beaucoup de choses s'ouvriront à nous qui nous défendront des affirmations à la légère. Car en interprétant mal et en altérant naturellement les sources nous ne dévoilons pas un fait qui n'a jamais existé comme le soutiennent ses partisans—je parle de la slavisation—mais nous le situons à une époque à laquelle l'empire byzantin avait commencé, avec la dynastie des Isaures, une marche ascendante ferme et avait atteint lors de la dynastie des Macédonniens le point culminant de sa prospérité. Il est certain qu'au cours de ces siècles l'Empire a eu ses tribulations; mais s'il était menacé d'être asservi par les Slaves quelle tribulation plus grave pouvait exister pour lui?

Ensuite la composition ethnique de l'Empire byzantin n'a aucune importance pour l'époque. Au moyen-âge en Europe, tous les pays ne sont qu'un mélange très varié de races qui se déplacent sans aucune limite, sans que leur langue ou qu'un signe distinctif quel qu'il soit ne surprenne. Il suffit que ces races aient la religion chrétienne. Sinon, l'Eglise entreprend de les christianiser et de répondre ainsi à son devoir apostolique. Si donc nous voulons considérer le Moyen-Age dans cet esprit, nous considérerons les Slaves de Grèce sans voir une importance particulière à la manière dont ils s'y sont installés ou au fait qu'ils se soient soulevés et nous comprendrons mieux les historiens byzantins lorsqu'ils parlent de révoltes. Enfin, replaçant tous ces faits dans un même cadre et dans leur enchaînement, nous expliquerons aussi le curieux phénomène qui fit que la Grèce «slavisée» non seulement demeura grecque mais transmit son christianisme et sa civilisation gréco-romaine à tous les peuples slaves depuis la mer Adriatique jusqu'aux montagnes de l'Oural.

Il est cependant aussi naturel que les Grecs qui ont vécu durant 1500 ans en relation étroite avec les Slaves aient non seulement donné mais pris aussi. Et ils donnèrent et prirent ce qu'il fallait à chacun. Ces éléments sont les seuls biens qui n'exigent ni lettre de change, ni formalités de douane mais que les peuples prennent selon leurs besoins sans en examiner la couleur.

Ainsi on comprend maintenant aisément le sens du verbe ἐσθλαβώθη. Constantin Porphyrogénète, comme le confirme du moins le cadre historique que les historiens byzantins situent, et surtout Constantin lui-même, voulut qualifier par ce verbe la catastrophe inouïe qu'apporta au Péloponèse et à tout l'Empire (πᾶσαν τὴν οἰκουμένην) la terrible épidémie de 746-747.

**HYMNE DE NICÉPHORE CALLISTE XANTHOPOULOS,
CONSACRÉ À LA VIERGE, DANS LA TRADUCTION SERBE
DE MAKARIJE DE L'ANNÉE 1382**

Djordje Trifunović

Les traducteurs serbes du Moyen Age, qui traduisaient de la langue grecque, n'ont que dans quelques cas signé par leurs noms et donné l'année de leur traduction. Vu cet état de choses, une traduction qui se trouve dans les Archives de l'Académie serbe des Sciences et des Arts de Belgrade, le manuscrit No 25, mérite une attention toute particulière, car nous pouvons l'étudier comme une œuvre créée dans un temps déterminé et signée par le nom de son traducteur. Le fait de connaître la date, de même que le nom du traducteur, nous donne, dans ce cas, la possibilité de faire une comparaison entre l'original grec et le texte en vieux serbe littéraire (slavon serbe) et de percevoir les limites de la licence de traduction. Car, d'après ce qui nous est connu, jamais encore, dans une comparaison directe, n'ont été exposés les rapports complexes, qui existent entre les sources grecques et les traductions slavon serbes. Est ce que le traducteur, se trouvant devant une poésie grecque en vers, traduisait suivant le même mètre? Est-ce qu'il traduisait librement ou textuellement? Est ce que le traducteur était, également, un créateur?

Il y a déjà sept décennies que Ljubomir Stojanović a décrit, dans son entier, ce même manuscrit. A côté des données concernant le format (in 16^o, pages 224×3)¹ il le place, d'une manière assez indéterminée, dans la deuxième moitié du XVII^e siècle². Sur les pages 172 à 174 il cite: «Va leto 6890, indiction 5, prevede se sij kanon ot grčskago izvoda mnogogrešnim Makarijem. Pesan pohvalnaja presvetej Bogorodici, tvorenije Ksantopula kir Nikifora». (En l'an 6890 [1382], indictio 5, ce canon fut traduit d'après une copie grecque³ par le pécheur Makarije. Poème élogieux, consacré à la très Sainte Vierge,

1. Le format de la page est de 14×10 cm.

2. *Lj. Stojanović*, Katalog rukopisa i starih štampanih knjiga. Zbirka Srpske kraljevske akademije, Beograd 1901, pp. 177-180.

3. Le terme «izvod» peut avoir deux significations différentes: ductus aquae, eductio (*Dj. Daničić*, Rječnik iz književnih starina srpskih, I, Beograd 1863) et ἀρχέτυπον ou ἀντίγραφον (*F. Miklosich*, Lexicon palaeoslovenico-graeco-latinum, Vindobonae 1862-1865). Dans l'inscription de Makarije il aurait cette dernière signification.

étant l'œuvre de Kir Xanthopoulos Nicéphore). Dans le manuscrit No 25, qui est relié dans un ensemble composé de trois parties différentes, dans la deuxième partie (qui comprend les folios de 140 à 207) se trouve la traduction de Makarije. Le filigrane représentant «un agneau avec un drapeau entouré d'un cercle» est connu depuis les années 1567 et 1573 et aussi dans le troisième quart du XVIème siècle¹. De cette façon la transcription de notre traduction appartiendrait à la fin du XVIe siècle, et non pas à la deuxième moitié du XVIIe siècle, comme l'affirme Lj. Stojanović pour tout le manuscrit. En observant ce manuscrit dans son entier, on peut pressentir la forme de l'original grec. Par une encre rouge («kinovar») ont été tracées les lettres initiales de chaque strophe, de même que le titre. Les vers, sur lesquels nous discuterons à la fin de cette étude, sont séparés entre eux par des points, et la terminaison de chaque strophe par deux points et un tiret. En ce qui concerne l'orthographe ce manuscrit poursuit la tradition de «l'orthographe de l'Ecole de Résava»². Parmi les signes que l'on remarque au dessus des rangs apparaît l'ὀξεῖα (acutus) qui désigne le véritable accent, la βαρεῖα (gravis) — la fin du mot et la ψιλῆ (spiritus lenis)—le début des mots (sur les voyelles)³.

En éditant tous les vers de Xanthopoulos consacrés à la Vierge, M. Jugie a montré le grand intérêt que cet auteur porte à ce thème⁴. L'hymne élogieux à la Vierge⁵, traduit par Makarije, possède un schéma de composition très régulier et presque symétrique. L'hymne se compose de vingt-quatre, c'est-à-dire de vingt-six strophes, qui, comme le poète le dit lui-même dans son titre, représentent l'ordre alphabétique. Dans chaque strophe se répète la même

1. V. Mošin et M. Grozdanović - Pajić, Agneau pascal. Albums des filigranes. I. Belgrade (Editions «Prosveta»), 1967, No 87, 88, 89, 90. Dans ce temps là, il semble que l'intérêt pour le thème poétique de la Vierge s'accroît. Ainsi, vers 1388 un copiste inconnu du Ménologe de Gračanica, dans son inscription, compose un long poème consacré à la Vierge. Dans ce poème nous rencontrons certains symboles que Xanthopoulos emploie également: upovanije, carica, pitateljnica, spasenije, hodatajica (Lj. Stojanović, Stari srpski zapisi i natpisi, I, Beograd, Srpska kraljevska akademija, 1902, No 162).

2. O. Nedeljković, Pravopis «resavske škole» i Konstantin Filozof, Stara književnost. Priredio Dj. Trifunović, Beograd, «Nolit», (Biblioteka «Srpska književnost u književnoj kritici», I), 1965, pp. 467-475.

3. En ce qui concerne la signification des signes marqués au dessus des rangs, il faudrait consulter: Olga Nedeljković, Znaki udarenij v serbskih doresavskih rukopisjah, «Slavia», (Prag 1967), XXXVI, 1; 24-32.

4. M. Jugie, Poésies rythmiques de Nicéphore Calliste Xanthopoulos, «Byzantion», (Paris 1930), V, 1929, pp. 357-390.

5. M. Jugie, pp. 380-383.

anaphore χαῖρε et un refrain qui est formé toujours par l'hémistiche du dernier vers. D'après la stabilité de ce rythme qui dépend de la composition, toutes les parties d'un vers, appartenant à une strophe, tendent vers une uniformité morphologique et syntaxique. La langue de l'original est une pure langue littéraire, confirmée par les dictionnaires de grec ancien. Un nombre inférieur de mots sont caractéristiques pour le Moyen Age¹.

Le traducteur serbe, Makarije, ne s'est pas égaré dans la morphologie et la syntaxe du texte grec. Devant l'oeuvre de Xanthopoulos il a su trouver le sentiment de sa propre langue littéraire et en même temps il a respecté l'original grec. Les comparaisons démontrent qu'il a, sauf quelques insignifiantes modifications, fidèlement suivi l'hymne de Xanthopoulos. Néanmoins, Makarije montre un rapport indépendant envers l'original de l'hymne. A côté des amplifications concernant la traduction, en suivant le texte grec Makarije ajoute lui même des cōlons², et même une strophe entière.

Nous ne disposons aujourd'hui que d'une copie, comme nous avons pu le constater d'après les filigranes, qui date de deux siècles après la traduction de Makarije. Les copistes ont, en général, bien conçu le texte de la traduction. De cette façon certains mots grecs qui n'ont pas été traduits dans le présent texte slavon serbe, peuvent être interprétés en tant que fautes du copiste. Nous pouvons supposer que Makarije a traduit ces mots grecs, mais que dans la suite des nombreuses traductions, durant deux siècles, ces mots «se sont perdus», mais en ne modifiant pas le sens de l'hymne: Πατρός gr 11 (sr 14)³, ὄντως gr 27 (sr 37), χαῖρε gr 86, 87 (sr 120, 121), χαῖρε gr 102 (sr 141). Ce n'est que dans deux cas que Makarije par un cōlon de sens tout à fait différent traduisait les substantifs du premier hémistiche par ceux du dernier vers de la strophe: ζώπυρον gr 24 (sr 32), ἴλασμα gr 36 (sr 48).

Il est de toute évidence que Makarije s'arrêtait souvent après le premier hémistiche du dernier vers de la strophe. L'hémistiche est très bref par le nombre de ses syllabes (5), composé dans la plupart des cas que de deux mots. Étant donné qu'il divisait le dernier vers de la strophe toujours en deux cōlons, le premier hémistiche dans la traduction était inévitablement court. Dans

1. Par exemple: ἀκράδαντος, ζιζάνιον, πάναγνος (*Δ. Δημητράκου, Μέγα Λεξικὸν τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης*, I, 174, IV, 3199, VI, 5372).

2. Pour les rangées et les enfilades de mots qui se trouvent entre deux points, dans le texte slavon serbe, nous ne pouvons les nommer «vers» mais «cōlons» (κῶλον). De cela il en sera question plus bas.

3. L'abréviation *gr* indique l'original grec, tandis que l'abréviation *sr* se rapporte à la traduction de Makarije.

ce cas Makarije, le plus souvent, plaçait à la fin du cōlon le pronom possessif de la première personne du singulier: sr 15, 38, 53, 73, 78, 122: gr 12, 28, 40, 56, 60, 88. Dans ce sens Makarije a fait, deux fois, de bien plus grands élargissements: sr 43 (gr 32), sr 63 (gr 48). Pour obtenir la longueur du cōlon Makarije exécutait, et à d'autres places, des élargissements: «vaistinu» sr 9 (gr 7), «čista» sr 20 (gr 16), «vladičice» sr 26 (gr 20).

La césure entre le premier et le deuxième hémistiche du dernier vers de la strophe, Makarije la considérait, en toute apparence, comme la fin de la première strophe et non pas comme une interruption rythmique. Pour notre traducteur, ce n'est qu'à ce moment là que s'avérait la possibilité d'une création indépendante. Cela veut dire que Makarije en suivant la strophe de Xanthopoulos jusqu'à son refrain, a transmis, d'une manière plus ou moins fidèle, l'esprit et la signification de l'original, et qu'il sentait pouvoir à lui seul superconstruire, comme poète la strophe de même que l'hymne. C'est ainsi que devant le refrain «raduj se nevesto nenevestnaja» Makarije joint soit l'un soit deux cōlons (sr 5, 21, 27, 32-33, 48, 84, 90-91, 128, 144-145). Les cōlons sont construits d'après les vers de Xanthopoulos: au début se trouve obligatoirement l'anaphore («raduj se») ainsi que l'uniforme disposition syntaxique. Makarije développe spécialement un moment individuel très accentué du premier hémistiche du dernier vers de la strophe. Exception faite de trois cas (gr 25, 26, 27) le pronom possessif de la 1ère personne du singulier $\mu\omicron\nu$ se trouve seulement dans le premier hémistiche du dernier vers dans la strophe (gr 8, 44, 52, 68, 72, 76, 80, 84, 96, 100). Dans douze cōlons qu'il a composé lui-même, nous ne trouvons que deux sans pronom possessif de la 1ère personne du singulier (sr 32, 90). A la même époque quand Makarije traduisait l'hymne de Xanthopoulos, dans l'Etat du prince Lazare de nombreux hésychastes ont trouvé leur refuge¹. La nature de la doctrine hésychastique a influencé les facteurs intimes de l'homme. Cette puissante direction intérieure de tension spirituelle ne se sent pas seulement dans les cōlons ajoutés par Makarije, mais, également dans l'originale poésie ecclésiastique serbe. Deux décennies après Makarije, Gligorije Camblak fut le premier qui dans son *Office à Saint Stefan Dečanski* a composé quelques tropaires en accentuant la première personne du singulier². Dans le cas où Makarije aurait été Athonite, dont nous parlerons plus tard, la couleur intime des cōlons qu'il a ajoutés aurait été bien plus claire.

1. *Dj. Trifunović*, O nekim pojavama u srpkjoj književnosti uoči podizanja Manasije, «Bagdala», (Kruševac 1969), No 118.

2. *Dj. Trifunović*, Stara srpska pojava poezija, «Književna istorija», I, 2, (Beograd 1968), pp. 254-259.

Il semble que Makarije a ajouté encore toute la XXIIe strophe. Dans l'édition des hymnes de Xanthopoulos consacrés à la Vierge, il n'existe pas de strophe de semblable contenu¹. Quelques métaphores se trouvent seulement dans la strophe: «prijetilište», «koren Jeseov», «padši Adam», «obradovanije». Dans toute la strophe les anaphores n'ont pas été appliquées d'une manière suivie. Le deuxième cōlon de la strophe est sans l'anaphore «raduj se» (sr 114).

Makarije a traduit plus librement le titre. En notant l'année de la traduction, l'indiction et son nom, le traducteur a désigné l'œuvre de Xanthopoulos en tant que «kanon». Néanmoins, plus tard, il a trouvé pour l'ὕμνος ἐγκωμιαστικός une traduction adéquate — «pesan pohvalnaja». Dans ce cas là, l'expression «kanon» ne peut en aucun cas désigner un genre poétique liturgique du Moyen Age. Le terme «Kanon» aurait donc une signification plus large, et comprendrait la signification du poème en général.

De même l'expression «pesan» embrasse d'une manière très large plusieurs genres poétiques: ᾄσμα, ᾠδή, ψαλμός, ὕμνος².

Dans sr 124 se trouve l'expression «lestvica». En jugeant d'après l'original, il ne peut pas être question de «lestvica», mais seulement de λαστωνица ou de лѣстовица ou même de ластница ou de лѣстница³, ce qui correspondrait uniquement à l'original (χελιδών, 89). Le terme cité est une faute du copiste, qui a, sans aucun doute, compris лѣстовица comme лѣстница (κλίμαξ). Une faute de copiste pourrait être également la modification de la forme dans sr 135. En face du mot ψωμισθεις (gr 97) pourrait se trouver la forme adjectivе пита-нын et non pas le substantif питаиѣ. Il en est de même pour κεχαριτωμένος (94)—«obradovanije» (131). Contrairement à ce cas, l'expression εὐθηνία (19) a été traduite comme adjectif («obilni», 25).

Makarije a été plus libre dans l'addition des cōlons que dans le changement de la signification de l'original grec. Dans gr 86 le mot χύσις a plutôt la signification—cours, ruisseau, courant, et non pas «istočnik» (sr 120) et il en est de même dans sr 29, 66 (gr 21, 50). Gr 38 κοσμοουργός ne signifie pas — le sauveur du monde (sr 51), mais le créateur du monde. L'adjectif «božastvani» a été tout d'abord librement traduit d'après νεκταρώδης (gr 50, sr 66), et plus tard d'après son exacte signification (gr 66, sr 87). De même l'expression «istačajušti» possède une fois une exacte et adéquate signification (βρυσόσας, gr 77, sr 103), tandis qu'une autre fois une signification beaucoup plus libre (gr 86,

1. Consulter: *M. Jugie*, Poesies rythmiques.

2. *F. Miklosich*, S. 761.

3. *F. Miklosich*.

sr 120). Pour le mot «glbina» il a montré plus de liberté de traduction. La première fois ὕψος (gr 78, sr 104) pourrait être traduit par «visota». Habituellement βάθος veut dire «glbina» et non pas χάος (gr 95, sr 132). Également χάρις (gr 96, sr 133) est loin de signifier «glbina». Le mot «pesan», déjà mentionné dans le titre, a démontré plus tard toute l'étendue de sa signification (μέτρον, gr 79, sr 105). Le santagme χαρμονή κεχαριτωμένη (94) n'est pas traduit par un adjectif et un substantif («radosti obradovanaja»), mais seulement par deux substantifs («radosti i obradovanije», 131).

Ce n'est seulement que dans quelques cas que Makarije a été contraint de traduire (par deux mots) les mots de l'original grec: νοερός (1)—«mislanaja sila» (1), καθαρὸν (70)—«deva čistaja» (94), ἀμήτορος (83)—«bez matere» (110). Le mot composé σεμνολόγημα (7) a été décomposé dans sa traduction—«čistoti vina» (9).

Néanmoins, quand on s'éloigne du texte et quand on observe d'une manière plus large les rapports entre l'original et la traduction, on aperçoit clairement que Makarije a abordé le texte grec avec un sentiment de la syntaxe et de la morphologie de sa *propre* langue.

Le nominatif du texte grec se traduit habituellement par le vocatif: gr 25 (sr 35), 26 (36), 33 (45), 41 (55), 60 (78), 61 (80), 62 (81), 72 (96), 75 (100), 76 (101), 80 (106), 84 (111), 85 (119), 87 (121), 98, (136)¹. De cette façon, dans la traduction serbe le lien qui existe entre le poète et la Vierge à laquelle il adresse ses poèmes est plus vivant. L'accentuation de la personnalité du poète dans la traduction de Makarije, dont nous avons déjà parlé, et maintenant l'invocation directe de la Vierge, s'unissent dans un seul et même esprit.

La majorité des génitifs dans le texte grec est de caractère possessif. Makarije les traduit par le datif: gr 5 (sr 7), 6 (8), 14 (18), 15 (19), 17 (23), 22 (30), 33 (45), 34 (46), 37 (50), 41 (55), 45 (60), 47 (62), 49 (65), 55 (72), 61 (80), 62 (81), 65 (86), 70 (94), 71 (95), 77 (103), 79 (105), 90 (125), 93 (130), 95 (132), 99 (137). Nous avons déjà fait mention que Makarije n'a dû que dans certains cas traduire d'une manière plus étendue (c'est-à-dire par deux mots) un terme de l'original grec. Néanmoins un grand nombre de constructions au génitif avec article, il l'a traduit comme adjectif possessif (c'est-à-dire par un seul mot): gr 13 (sr 17), 18 (24), 39 (52), 53 (70), 54 (71), 57 (75), 67 (88), 69 (93), 73 (98), 85 (119), 101 (140), 102 (141). De si grandes transformations morphologiques Makarije en applique d'une manière conséquente à travers l'hymne tout entier.

1. Dans un seul cas le nominatif du singulier a été traduit par le génitif du pluriel (gr. 19, sr 25).

Une seule fois seulement le génitif a été traduit par l'instrumental (gr 2, sr 2) et adverbialement (gr 19, sr 25)¹. L'expression de l'appartenance, ou l'appropriation par le datif ou par l'adjectif, est propre à la nature de la langue serbe, autant de la langue orale que de la langue littéraire. Toma Maretić cite le plus d'exemples extraits de la poésie populaire: «Ja sam suncu rodna sestrica», «Milica je Lazu sudjenica», «Svakome zlu smrt je lijek», «Sjedi mlada kuli na pendžeru». On trouve des exemples semblables, également, dans la langue moderne des ouvrages littéraires: «vijenac od tnrja ima na glavi car andjelima»².

Malgré l'application évidente de la nature de la langue serbe, Makarije conserve, également, les anciennes qualités de la langue serbe. Le participe parfait actif I du genre féminin possède la terminaison *и*. Cette terminaison, déjà depuis le XIII^e siècle, s'est transformée au nominatif singulier du genre masculin³. Dans quelques cas, des traits morphologiques plus récents se trouvent être au féminin: «upraznivšaja (sr 18), «prozebšija» (31), «vsijavšija» (76), «ukrasivšija» (141).

Dans le participe présent actif, du genre féminin, on a appliqué l'ancienne forme avec la terminaison *и*. L'on trouve une semblable tendance, dans les rares comparaisons des adjectifs (sr 1, 2).

Dans les quatrains de Xanthopoulos le suivant schéma syllabique a été suivi: 10, 14, 13, 13. Makarije a certainement senti cette régularité de répétition de certains mètres. Néanmoins, la traduction présente de grandes rétrogradations métriques en ce qui concerne l'original grec, de sorte qu'on ne peut découvrir aucune préoccupation du traducteur en ce qui concerne l'exacte organisation métrique du texte slavon serbe.

Déjà, Vatroslav Jagić⁴ a manifesté une grande méfiance en ce qui concerne les argumentations d'Abicht, que les traductions slaves des poèmes ecclésiastiques grecs, ont conservé le même nombre de syllabes que l'original⁵. Récemment, même Roman Jakobson s'engage pour la régularité syllabique de l'ancienne poésie liturgique slave. En analysant seulement quelques tropaires et stichira slaves, R. Jakobson a conclu que: «les traducteurs ont souvent as-

1. La datif n'a qu'une seule fois été traduit par le génitif (gr 26, sr 36).

2. T. Maretić, Gramatika i stilistika hrvatskoga ili srpskoga književnog jezika, Zagreb 1899, p. 549.

3. Dj. Daničić, Istorija oblika srpskoga ili hrvatskoga jezika do svršetka XVII vijeka, Beograd 1874, p. 378.

4. V. Jagić, dans «Archiv für slavische Philologie», 1915, XXXVI, 1916, S. 428-429.

5. R. Abicht, Haben die alten slavischen Übersetzer der griechischen Kirchenlieder die Silbenzahlen der griechischen Liederverse festgehalten?, «Archiv», 1915, XXXVI, 1916, S. 414-428.

Раднсе ирѣмь оудоврѣнїе . раднсе црѣа
вѣстїи нх блгоушїе . раднсе рѣдаге
маннаго вѣстїи поучїстїи павнїа .
раднсе основанїе мое . раднсе не вѣсто не
не вѣста : - Раднсе землеста вѣсто оукра
шенїа . раднсе вѣсто бланїе прогѣшїи
дѣла пела . раднсе вѣсто вѣшїи павнїи .
раднсе мостемон . раднсе не вѣсто не не
кѣста : - Раднсе дарехрїїанскїи .
раднсе діаколоу оупрау пїкшїа слюу .
раднсе слѣвомь слѣворотѣшїи . раднсе
чїтаа влѣце . раднсе радостїи мот . радн
не вѣсто не не вѣста : - Раднсе кесе
лїе землннїи мѣ . раднсе блгоушїе
хотѣнїа шїа . раднсе основанїе блгїи
сїрѣвнїе . раднсе слакнїа влѣце . раднсе
оупованїе мое . раднсе не вѣста не не вѣ
ста : - Раднсе кнїводакнїи вѣстїи
поучїстїи мѣ . раднсе гла вѣломѣ вѣ
сїрѣвнїи мѣ вѣсто . раднсе кнї
кнїстїи мѣ прогѣшїа гла . раднсе цѣ
кнїстїи мѣ . раднсе маде жемон .
раднсе не вѣсто не не вѣста : - Раднсе
лїа павнїе мот кнїбу . раднсе оупешї
павнїе вѣсто мѣ . раднсе оупо
кнїстїи мѣ вѣсто . раднсе снїе мѣ .
раднсе не вѣсто не не вѣста : -
раднсе вѣстїи мѣ . раднсе прѣбнїе вѣ
ста кѣсто вѣстїи . раднсе вѣсто слѣво прѣ
ходещїи прѣоумь . раднсе основанїе
мое . раднсе . раднсе не вѣсто не не вѣста : -
раднсе цѣстїи мѣ кѣстїи . раднсе

piré à atteindre l'original grec dans son uniformité syllabique»¹. R. Jakobson, de même que R. Abicht et D. Kostić², exagèrent certainement quand ils affirment que «le nombre de syllabes représente un des plus certains critères dirigeants». Les «critères» syllabiques ne peuvent être appliqués dans toute l'ancienne poésie slave. De même que chez D. Kostić la régularité syllabique subsiste seulement dans certains exemples et il en est de même chez R. Jakobson. Les «vers» de Jakobson sont d'une nature plutôt graphique. La structure syllabique est plus visible que perçue par l'ouïe³.

Il nous semble, que nous avons récemment, sur un très ample matériel concernant la poésie ecclésiastique, expliqué que les anciens poètes serbes, ne composaient pas des vers, mais des côlons (en grec κῶλον). Si nous concevons, d'après la poétique du Moyen Age, que le vers n'est qu'une répétition régulière d'un nombre déterminé de syllabes, dans ce cas là nous ne trouverions dans la poésie serbe du Moyen Age que très peu de vers, dans la plupart des cas que des dodécaèdres (στίχος πολιτικός). De cette façon Makarije a traduit les vers de Xanthopoulos par des côlons. Cependant le côlon ne représente pas un ensemble syllabique en ce qui concerne la métrique, mais seulement un ensemble rythmique logique, qui se termine phonétiquement par une cadence, et graphiquement par un point, ou par un autre signe (virgule, croix, deux points avec un tiret etc). Un côlon ne peut être réalisé d'une manière correcte, comme nous l'avons démontré, que seulement dans les cas où entre l'avant-dernier et le dernier accent se trouve au moins une syllabe atone⁴.

Dans la traduction de Makarije presque tous les côlons se terminent rythmiquement d'après ce principe que l'on vient de citer. Seulement dans quelques cas nous trouvons à la fin des côlons des mots monosyllabiques précédés par une syllabe atone (sr 1, 15, 63, 78, 96, 111, 122). Quoiqu' à cause des abréviations on ne marque pas parfois les accents, car la majorité des côlons montre une tendance devant deux syllabes (atones), après l'avant-dernier (23 fois) et le dernier accent (33). Après l'avant-dernière syllabe nous trouvons encore des syllabes atones—une (7 fois), trois (7 fois), quatre (3 fois) et cinq (1 fois). Après la dernière syllabe nous ne pouvons trouver encore seulement que deux

1. R. Jakobson, «Tajna služba» Konstantina Filosa, «Zbornik radova Vizantološkog instituta», VIII/1, (Beograd 1963), pp. 161, 166, de même que dans l'ouvrage: *Lingvistika i poetika*, Beograd, «Nolit», 1966, pp. 117-133.

2. D. Kostić, *Starost narodnog epskog pesništva našeg*, «Južnoslovenski filolog», XII, (Beograd 1933).

3. Dj. Trifunović, *Stara srpska pojava poezija*, 274.

4. *Ibidem*, 273-284.

syllabes atones—une (19 fois) et trois (3 fois). Dans le refrain, après l'avant-dernier accent—trois syllabes, et après le dernier—seulement deux syllabes atones. Il semble que de cette façon, d'une manière symbolique, les tendances toniques terminales de tous les côlons ont été condensées—3 : 2.

L'aperçu numérique que nous citons, montre d'une manière indubitable que Makarije n'a pas traduit l'original grec d'une manière syllabique. Néanmoins, à part ça l'on peut découvrir le minimum et le maximum syllabique de chaque côlon d'une strophe.

<i>Le vers dans une strophe de l'original</i>		<i>La traduction de Makarije</i>										
I	(10 syllabes)	nombre de syllabes		9	10	11	12	13	14	15		
		nombre de fois		4	4	4	4	7	2	1		
II	(14 syllabes)	n. s.	12	13	14	15	16	17	18	19		
		n. f.	2	3	9	4	3	3	—	1		
III	(13 syllabes)	n. s.	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18
		n. f.	1	1	—	6	7	1	3	3	1	3
IV/1	(5 syllabes)	n. s.	5	6	7	8	9	10	11	12	13	
		n. f.	1	6	5	4	—	6	—	—	2	
IV/2	(8 syllabes)	n. s.	11									
		n. f.	26									

D'après cet aperçu d'ensemble nous pouvons trouver les côlons qui possèdent le même nombre de syllabes avec ceux de l'original grec¹. D'après l'original grec nous ne trouvons dans la traduction que quatre fois le même nombre de syllabes (sr I, II, V, IX). Néanmoins, le deuxième vers est traduit dans la plupart des cas, par le même nombre de syllabes (sr IV, VI, VII, VIII, IX, XII, XIV, XVII, XIX). Il en est de même avec le troisième vers (sr VII, VIII, XII, XIX, XX, XXIV, XXVII). Il serait difficile d'adopter l'hypothèse que Makarije a consciemment désiré de conserver le même nombre de syllabes. Le grand intervalle, qui part de la 12ème à la 19ème syllabe dans le deuxième côlon, et à partir de la 9ème à la 18ème syllabe dans le troisième côlon, démontre une considérable variété, de façon que les manifestations du même nombre de syllabes ne peuvent être interprétées exclusivement que par le sentiment que Makarije a porté au rythme de l'original, et non pas à son sens d'imitation. Une grande disharmonie est spécialement visible dans le premier hémistiche du quatrième vers.

1. Les semi-voyelles, en position forte, avec la valeur phonétique «a» peuvent former des syllabes.

Pour une histoire, toujours discutable, sur le vers décasyllabique serbe¹, il est intéressant de diriger l'attention sur les onze côlons de dix vers, avec une pause après le troisième vers (3+7): «raduj se previši mislanih sil» (sr 1), «raduj se carem udobrenije» (7), «raduj se osnovanije moje» (10), «raduj se slovom slovo roždaši» (19), «raduj se čistaja vladičice» (20), «raduj se veselije zemljanim» (23), «raduj se slavnaja vladičice» (26), «raduj se ocestilište vernim» (45), «raduj se razdrešenije moje» (58), «raduj se udoljenije moje» (68), «raduj se pitateljnice moja» (73).

L'exemple de l'hymne de Xanthopoulos nous montre que les écrivains serbes du Moyen Age ont été au courant de toutes les manifestations de la littérature byzantine de cette époque. Dans ces temps lointains, à de longs intervalles, et également avec de précaires moyens de communications, la parution d'une traduction serbe, même après quelques décennies, ne représentait peut-être pas un grand retard. La date de la mort de Nicéphore Calliste Xanthopoulos n'est pas connue. Martiniano Roncaglia et Hans Georg Beck considèrent l'année 1335 comme la dernière année de la vie de ce poète². André Mirambel va encore plus loin, c'est-à-dire jusqu'à l'an 1350³. Charles Diehl affirme, d'une manière assez indéterminée, que Xanthopoulos est un écrivain appartenant à la première moitié du XIV^e siècle⁴. Vu cet état de choses, nous croyons pouvoir conclure que les oeuvres des poètes byzantins réputés ont pu survivre pendant cinq décennies, depuis la date de rédaction de l'original grec jusqu'au temps de leur traduction.

Qui pourrait-on identifier à la personnalité de notre traducteur Makarije ?

D'après certaines mentions, assez rares, du nom de Makarije de ces temps là, il nous semble que le traducteur de l'hymne de Xanthopoulos pourrait être le copiste d'un Triodion qui se trouve au monastère russe de St. Panteleimon au Mont Athos. Nous pouvons lire dans une inscription que, par la bénédiction du père Dorothe igoumène du monastère Hilandar, et le désir du père Mihailo, moine de la cellule de Karyès *исписа се сина книга в лѣто .д.в.ѣ.з. роукою многогруднаго Макариа мниха*. Quand le père Mihailo a pris en charge la cellule de Saint Sava à Karyès, poursuit Makarije, il n'a pas trouvé *тѣмъ*

1. *M. Topić*, O postanju «epskog deseterca», «Književna istorija», I, 2, (Beograd 1968), pp. 309-348.

2. *Martiniano Roncaglia*, Enciclopedia Cattolica, VIII, 1952, col. 1836-7. *H. G. Beck*, Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich, München 1959, S. 705.

3. *A. Mirambel*, dans, Encyclopédie de la Pléiade, Histoire des littératures, I, Paris 1955, p. 1683.

4. *Ch. Diehl*, La grande encyclopédie, 24, Paris, p. 1050.

нового извода. Makarije a copié ce Triodion pour la cellule du moine Mihailo. Toute la confrérie et le moine Mihailo également ont ordonné que ce Triodion ne soit pas transporté hors de la cellule. Et que celui qu'on découvrirait l'avoir emporté soit maudit¹.

Se peut-il qu'un intervalle de vingt-trois ans soit beaucoup trop grand entre le travail du copiste (en 1359) et le travail de traduction (en 1382)? Si Makarije a copié le Triodion quand il était encore jeune moine, après vingt-trois ans il est parvenu à l'âge de sa maturité créatrice. De même, auparavant, entre le premier et le second ouvrage de Domentijan se sont écoulées une ou deux décennies, et plus tard entre deux offices du patriarche Pajsije (de Janjevo) environ quatorze ans.

Nous ne connaissons pas une description plus complète du Triodion que Makarije a copié. Néanmoins, le copiste même dit qu'il est de нового извода. Xanthopoulos a également travaillé à la rédaction de ce Triodion. En vers iambiques, il a composé un résumé («riassunto») du Triodion² et de la Συναξάρια, également pour le Triodion³. Il est possible que l'expression du copiste Makarije «novi izvod» comprend le Triodion avec les suppléments faits par Xanthopoulos. Le copiste Makarije pouvait déjà à ce moment-là connaître la réputation poétique de Xanthopoulos⁴.

1. *Lj. Stojanović*, Stari srpski zapisi i natpisi, I, 1902, No 114-115.

2. *M. Roncaglia*, ibidem.

3. *K. Krumbacher*, Geschichte der byzantinischen Literatur, München 1897, S. 291-292. *H. G. Beck*, ibidem.

4. En annexe de ce texte nous donnons le texte grec de l'hymne de Xanthopoulos, (d'après l'édition de M. Jugie), ainsi que la traduction serbe (d'après les Archives de l'Académie serbe des sciences et des arts de Belgrade, No 25). Dans le texte serbe les signes au dessus des rangs ont été supprimés, tandis que les abréviations ont été déchiffrées entre parenthèses. On n'a retenu que les «signes de ponctuation» de l'original (les points, les virgules, deux points avec tiret).—Traduction française par Mme Dobrila Dinić, bibliothécaire de l'Académie serbe des Sciences et des Arts.

LE TEXTE GREC

Τοῦ αὐτοῦ κυρίου Νικηφόρου τοῦ
Ξανθοπούλου ὕμνος ἐγκωμιαστικὸς
εἰς τὴν ὑπεραγίαν Θεοτόκον, ὁ λεγόμενος
χαιρετισμός. Κατὰ ἀλφάβητον:
Πρὸς «Τὴν τιμιωτέραν».

- i 1 Χαῖρε, ἀνωτέρα τῶν νοερῶν,
χαῖρε, ἀγνωτέρα καὶ ἡλίου τῶν φωτισμῶν,
χαῖρε, ἀπειράνδρως γεννήσασα τὸν κτίστην,
χαῖρε, ἄσπιλε, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.
- ii 5 Χαῖρε, βασιλέων ἢ καλλονή,
χαῖρε, βασιλίδων, ἢ εὐπρέπεια ἀληθῶς,
χαῖρε, βροτησίου σεμνολόγημα γένους·
χαῖρε, βάθρον μου, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.
- iii 10 Χαῖρε, γῆ ἁγία θεοστιβῆς,
χαῖρε, γεωργία, ἢ βλαστήσασα γεωργόν,
χαῖρε, γεγονυῖα Πατρὸς ἀπάντων μήτηρ,
χαῖρε, γέφυρα, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.
- iv 15 Χαῖρε, δωρεὰ τῶν χριστιανῶν,
χαῖρε, διαβόλου, καταργήσασα τὴν ἰσχύν,
χαῖρε, διὰ λόγου γεννήσασα τὸν Λόγον,
χαῖρε, δέσποινα, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.
- v 20 Χαῖρε, εὐφροσύνη τῶν γηγενῶν,
χαῖρε, εὐδοκία τῆς θελήσεως τοῦ Πατρός,
χαῖρε, εὐθηνίας ἀγαθὸν ταμεῖον,
χαῖρε, ἔνδοξε, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.
- vi Χαῖρε, ζωοδόχε ὄντως πηγῆ,
χαῖρε, ζιζανίων ἀνασπᾶσα τὸν πληθυσμόν,
χαῖρε, ζωοβρύτην ἢ βλαστήσασα στάχυν,
χαῖρε, ζώπυρον, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.
- vii 25 Χαῖρε, ἢ μεσίτις μου πρὸς Θεόν,
χαῖρε, ἢ παρήγορος ἐν πᾶσί μου τοῖς δεινοῖς,
χαῖρε, ἢ ἐλπίς μου ἢ ἀκράδαντος ὄντως,
χαῖρε, ἥλιε, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.
- viii 30 Χαῖρε, Θεοτόκε παναληθῶς,
χαῖρε, θειότερα τῶν ἀπάντων μετὰ Θεόν,

- χαῖρε, θεολόγων ὑπερβαίνουσα γνῶσιν,
χαῖρε, θέμεθλον χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.
- ix Χαῖρε, ἱλαστήριον τῶν πιστῶν,
χαῖρε, ἰατήριον παντοίων, κόρη, παθῶν,
35 χαῖρε, ἰατῆρα γεννήσασα τὸν Λόγον,
χαῖρε, ἴλασμα, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.
- x Χαῖρε, καταφύγιον τῶν πιστῶν,
χαῖρε, κοσμοσώστην τετοκυῖα τὸν κοσμουργόν,
χαῖρε, κακουργίας ἐξάρασα τοῦ πλάνου,
40 χαῖρε, καύχημα, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.
- xi Χαῖρε, λυπομένων ἢ χαρμονή,
χαῖρε, λαλουμένων ἀπορρήτων ἢ σιωπῆ,
χαῖρε, λελυμένα συνδέουσα τὰ πρώην,
χαῖρε, λύσις μου, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.
- xii 45 Χαῖρε, μαχομένων καταλλαγή,
χαῖρε, μυστηρίων ἀνεκλάλητος ἀκοή,
χαῖρε, μυθολόγων καταπαύσασα γλώσσας,
χαῖρε, Μαρία, νύμφη ἀνύμφευτε.
- xiii Χαῖρε, νεκρωθέντων μόνη ζωή,
50 χαῖρε, νεκταρώδης ἀθανάτου Λόγου πηγῆ,
χαῖρε, νεανίδων ὑπερφέρουσα ξένως,
χαῖρε, νίκός μου, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.
- xiv Χαῖρε, ξύλου ρίζα τοῦ ἐν Ἑδέμ,
χαῖρε, ξύλου βρῶσιν καταργήσασα τοῦ Ἀδάμ,
55 χαῖρε, ξενωθέντων οἰκείωσις ἐν πόλῳ,
χαῖρε, ξένια, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.
- xv Χαῖρε, ὄρος πῖον τὸ τοῦ Θεοῦ,
χαῖρε, ὄρθρον ξένον ἀνατείλασα τοῖς βροτοῖς,
χαῖρε, ὄρωμένων ὑπερφέρουσα πάντων
60 χαῖρε, ὁ κόσμος, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.
- xvi Χαῖρε, πλανωμένων ἢ ὁδηγός,
χαῖρε, πενομένων τῆς ἐνδείας ἢ χορηγός,
χαῖρε, πύλη μόνη ἢ ὄντως κεκλεισμένη,
χαῖρε, πάναγνε, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.
- xvii 65 Χαῖρε, ῥῶσις κόρη, τῶν ἀσθενῶν,
χαῖρε, ῥάβδος θεία, ἢ βλαστήσασα Ἀαρών,
χαῖρε, ῥυομένη τῶν ἀνθρώπων τὸ γένος,

- χαῖρε, ρεῖθρον μου, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.
xviii Χαῖρε, στάμνε μάννα τοῦ τῆς ζωῆς
70 χαῖρε, σέλας κόσμου ἠλιόμορφον καθαρόν,
χαῖρε, σωτηρία τῶν ἄνω καὶ τῶν κάτω,
χαῖρε, στέφος μου, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.
xix Χαῖρε, τόμε ἔμψυχε τοῦ Θεοῦ,
χαῖρε, τύπων πάντων ἢ φανέρωσις παλαιῶν,
75 χαῖρε, τῶν τῆς Νέας μυστηρίων ἢ χάρις,
χαῖρε, τεῖχος μου, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.
xx Χαῖρε, ὕδωρ βρύουσα τῶν ψυχῶν,
χαῖρε, ὕψους ὕψος ἀδιέξοδον νοεροῖς,
χαῖρε, ὕμνοπόλων ὑπερβαίνουσα μέτρον,
80 χαῖρε, ὕψος μου, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.
xxi Χαῖρε, φασφόρε, μήτερ Θεοῦ,
χαῖρε, φωτοδότην, σελαγίζουσα τὸν Χριστόν,
χαῖρε, φυτοκόμε τοῦ ἀμήτορος γόνου,
χαῖρε, φάος μου, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.
xxii 85 Χαῖρε, χαῖρε, χώρα ἢ τοῦ Χριστοῦ,
χαῖρε, χαῖρε, χύσις ὑπερχέουσα τὴν χαράν,
χαῖρε, χαῖρε, ἢ χάρις ἢ κεχαριτωμένη,
Χαῖρε, χάρισμα, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.
xxiii Χαῖρε, χρυσαυγίζουσα χελιδῶν,
90 χαῖρε, χάρις, χαρίτων, στάμνε ὄντως χρυσεῖ,
χαῖρε, χορηγοῦσα τοῖς χρήζουσι τὴν χεῖρα,
χαῖρε, χόρευε, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.
xiv Χαῖρε, χαρμοσύνη τῶν Χερουβίμ,
χαῖρε, χαρμονὴ κεχαριτωμένη τοῖς χοϊκοῖς,
95 χαῖρε, χαρισμάτων ἀχανέστατον χάος,
χαῖρε, χάρις μου, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.
xv Χαῖρε, ψωμισθεῖσα ἐξ οὐρανοῦ,
χαῖρε, ψεκασμάτων οὐρανίων ἢ χορηγός,
χαῖρε, ψαλμοφδούντων ἀγαλλίαμα ξένον,
100 χαῖρε, ψεκὰς μου, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.
xvi Χαῖρε, ὠραιότης τῶν γυναικῶν,
χαῖρε, ὠραῖσασα φύσιν τὴν τῶν βροτῶν,
χαῖρε, ὠχρίῶσαν περιθάλασσα τόκῳ,
χαῖρε, ὠραία, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.

LE TEXTE SLAVON SERBE

172a Бѣ лѣт(о) ѿ свѣч. ин'диктион(ь) є: прѣвѣд(є) се сїи канон(ь) ѡт(ь) грѣчьскаго
извѣда. многогрѣшным(ь) макаріємь. пѣс(нь) похвал'наа прѣс(вє)тѣи в(о)горо-
дици. творенїе ѿ ан'фопѣла. к҃урь никѣфора.

- i Радоуи се прѣвыш'шїи мыслных(ь) силѣ.
радоуи се чистѣишїи сл(ь)нца свѣтлостїю.
радоуи се неискѣрѣмоужно рождѣшїи зиждителя.
радоуи се нескврѣн'на.
- 5 радоуи се радости мога.
радоуи се невѣсто неневѣстнаа:-
- 172b ii Радоуи се ц(а)рель оудоврѣнїе.
радоуи се ц(а)р(и)цам(ь) вѣистинѣ вл(а)голѣпїе.
радоуи се рѣда землянаго вѣистинноу чистоты вина.
- 10 радоуи се ѡснованїе мое.
радоуи се невѣсто неневѣс(т)наа:-
- iii Радоуи се земле с(вє)таа в(о)гооукрашен'на.
радоуи се въздѣланїе прозевшїи дѣлателя.
радоуи се вѣсѣх(ь) быв'шїи м(а)ти.
- 15 радоуи се мосте мон.
радоуи се невѣсто неневѣстнаа:-
- iv Радоуи се даре хр(и)стїан'скыи.
радоуи се дїаволоу оупразнив'шїа силоу.
радоуи се слѡвомь слѡво рождѣшїи.
- 20 радоуи се ч(и)стаа вл(а)д(ы)ч(и)це.
радоуи се радости мога.
радоуи с(є) невѣсто неневѣстнаа:-
- v Радоуи се веселїе землянымь.
радоуи се вл(а)говоленїе хотѣнїа ѡ(тѣ)чаа.
- 25 радоуи се ѡбил'ле вл(а)гыих(ь) с(ѣ)кровице.
радоуи се слав'наа вл(а)д(ы)ч(и)це.
радоуи се оупованїе мое.
радоуи се невѣсто неневѣстнаа:-
- vi Радоуи се живодав'ныи вѣистинноу источниче.
- 30 радоуи се плѣвеломь вѣстѣрѣзающїи мнѡжѣство.
радоуи се жизноточныи прозев'шїа клас(ь).
радоуи се цѣвнице златаа.

- радоуи се надежде моя.
 радоуи се невѣсто ненеѣстнаа:-
- vii 35 Радоуи се ходатанце моя кѣ в(ог)оу.
 радоуи се оутешител'нице вѣсѣх(ь) ми лютых(ь).
 радоуи се оупованіе мое тврѣдоє.
 радоуи се сл(ь)нце мое.
 радоуи се невѣсто ненеѣстнаа:-
- viii 40 Радоуи се вѣистинноу в(огороди)це.
 радоуи се прѣв(о)ж(ь)ствънаа вѣсѣх(ь) съ в(ого)мь.
 радоуи се в(о)гослов'ць прѣх(о)дещїи разоумь.
 радоуи се шснованіе мое, радоуи се.
 радоуи се невѣсто ненеѣс(т)наа:-
- ix 45 Радоуи с(е) шцѣстилице вѣр'ным(ь).
 173а радоуи с(е) д(ѣ)во / шцѣленіе вѣсѣмъ стр(а)стемъ.
 радоуи се цѣлителя рождъшїи слшво.
 радоуи се ш(тѣ)цъ свѣтилище мое.
 радоуи се невѣсто ненеѣстнаа:-
- x 50 Радоуи се пршвѣжище вѣр'ным(ь).
 радоуи се мироу сп(а)саемь рождъши миршп(а)сителя.
 радоуи се злохитрѣства изъм'шїи прѣлѣстникова.
 радоуи се похвало моя.
 радоуи се невѣсто ненеѣс(т)наа:-
- xi 55 Радоуи се скрѣвещимъ радости.
 радоуи се г(ааго)лемых(ь) неизреч(е)н'ных(ь) мльчаніе.
 радоуи се радзрѣшеніе свѣзаяущаа прѣжде.
 радоуи се радзрѣшеніе мое.
 радоуи се невѣсто ненеѣстнаа:-
- xii 60 Радоуи се которащимъ се прѣмѣненіе.
 радоуи се таннъ неизреч(е)н'ных(ь) слышаніе.
 радоуи се вшснослов'цемъ заградив'шїи языкь.
 радоуи се марїе, радоуи се покрове мон.
 радоуи се невѣство ненеѣс(т)наа:-
- xiii 65 Радоуи се оумрѣщ'влен'нымъ єдина жизнь.
 радоуи се в(о)ж(ь)ств'нымъ источниче слова вєсѣмрѣтнаго.
 радоуи се штршковнице прѣх(о)дещїи чюдне.
 радоуи се оудоленіе мон.
 радоуи се невѣсто ненеѣстнаа:-
- xiv 70 Радоуи се дрѣва едемова корѣню.

- радоуи се дрѣва адамова сънѣдъ оупразднившии.
 радоуи се оустран'шим' се присвоеніе на н(ε)в(ε)си.
 радоуи се питател'нице мога.
 радоуи се невѣсто ненеѣвѣст(т)наа:-
- xv 75 Радоуи се гвро тоучнаа в(о)жїа.
 радоуи се оутро дивное вѣсїав'шиа земельнымъ.
 радоуи се видимых(ь) прѣходещїи вѣсѣх(ь).
 радоуи се мире мон.
 радоуи се невѣсто ненеѣвѣстнаа:-
- 173b xvi 80 Радоуи се заблоуждъшимъ настав'нице.
 радоуи се ницимъ / скоудости подател'нице.
 радоуи се двери еднаа вѣистиноу затворен'на.
 радоуи се пр(ѣ)ч(и)стаа.
 радоуи се надежде мога.
 85 радоуи с(ε) невѣсто ненеѣвѣснаа:-
- xvii Радоуи се оукрѣпленте д(ѣ)во болѣцимъ.
 радоуи се жъзль прозев'шии в(о)ж(ь)ств'нын аршмъ.
 радоуи се избавленіе рода чл(овѣ)ч(ь)скаа.
 радоуи се строуе мога.
 90 радоуи се вѣистиноу в(огороди)це.
 радоуи се оутврѣжденіе мое.
 радоуи се невѣсто ненеѣвѣстнаа:-
- xviii Радоуи роучко ман'ны животные.
 радоуи се мльнїе мирови сл(ь)нцезрачнаа д(ѣ)во ч(и)стаа.
 95 радоуи се сп(а)сенте гор'нимъ и дол[ь]нимъ.
 радоуи се вѣн'че мон.
 радоуи се невѣсто ненеѣвѣстнаа:-
- xix Радоуи се свит'че вд(оу)шевлен'нын в(о)жїи.
 радоуи се ввразъ вѣсѣх(ь) дрѣв'ных(ь) шбывленіе.
 100 радоуи се новаго тани'ства бл(а)г(о)д(а)ти.
 радоуи се стѣно мога.
 радоуи се невѣсто ненеѣвѣстнаа:-
- xx Радоуи се водоу истаचाющїи д(оу)шамъ.
 радоуи се высотшгльвины непрохаднаа мыслынымъ.
 105 радоуи се пѣснослов'цель прѣходещїи пѣс(нь).
 радоуи с(ε) высотш мога.
 радоуи се невѣсто ненеѣвѣстнаа:-
- xxi Радоуи се свѣтонос(ь)наа м(а)ти в(о)жїа.

- радоуи се свѣтодав'ца мльнїе і творѣщїи х(ри)ст)а.
110 радоуи се садодѣлател'нице без(ь) м(а)т(е)ре рожден'номуу.
радоуи се свѣте мон.
радоуи се невѣсто ненеѣстнаа:-
xxii Радоуи с(е), радоуи се вѣпїаше ти гаврїилъ.
и еже радости прїетнилице.
115 радоуи се кореню іесеѡвъ.
радоуи се падшаго адама сп(а)сенїе.
174a радоуи се радости мирови и ѡ / врадѡванїе мое.
радоуи се невѣсто ненеѣст(тнаа):-
xxiii Радоуи се вѣмѣстнилице х(ри)с(то)во, радоуи се.
120 радоуи се источниче истачаен радос(тъ).
радоуи се бл(а)г(о)д(а)ти ѡврадѡван'на.
радоуи се даре мон.
радоуи се невѣсто ненеѣстнаа:-
xxiv Радоуи се златозар'наа лѣствице.
125 радоуи се бл(а)г(о)д(а)тель роуч'ко вѣистиноу златаа.
радоуи се подающїи трѣвоующимъ роукоу.
радоуи се ликоуи.
радоуи се доброто мога.
радоуи се невѣсто ненеѣстнаа:-
xxv 130 Радоуи се ѡврадѡванїе хероувим(ь).
радоуи се радости и ѡврадѡванїе прѣстнымъ.
радоуи се радѡванїе[мъ] недовѣдомаа гльбино.
радоуи се гльбинѡ мога.
радоуи се невѣсто ненеѣстнаа:-
xxvi 135 Радоуи се питанїе быв'шїи съ н(е)в(е)се.
радоуи с(е) капль н(е)в(е)сных(ь) подателю.
радоуи се поущимъ радости дивнаа.
радоуи се капле мога.
радоуи се невѣсто ненеѣстнаа:-
xxvii 140 Радоуи се красотѡ жен'скаа.
оукрашившїа ест(ь)с(т)во чл(овѣ)чьское.
радоуи се багрным(ь) ѡдѣлав'шїи рѡждѣствомъ.
радоуи се в[ъ]скраснаа.
радоуи се м(а)ти зиждителя моего.
145 радоуи се ѡснованїе мою.
радоуи се невѣсто ненеѣстнаа:-

LEXIQUE

- адамовъ 71, τοῦ Ἀδάμ 54
арωνъ 87, Ἄαρὼν 66
вагрьный 142, ὠχριῶν 103
васнослов'ць 62, μυθολόγος 47
безъ матерѣ 110, ἀμήτωρ 83
вєсмрътныи 66, ἀθάνατος 50
благоволеніе 24, εὐδοκία 18
благодать 100, 121, 125, χάρις 75,
87, 90
благолѣпіе 8, εὐπρέπεια 6
благыи 25, ἀγαθὸς 19
вогородница 40, θεοτόκος 29
вогослов'ць 42, θεολόγος 31
вогорукрашен'ныи 12, θεοστιβῆς 9
вогъ 35, 41, θεὸς 25, 30
вожїи 75, 98, 108, τοῦ θεοῦ 57, 73, 81
вожьств'ныи 66, 87, νεκταρώδης 50,
θεῖος 66
волѣщии 86, ἀσθενής 65
вык'шїи 14, γεγονυῖα 11

вєселіе 23, εὐφροσύνη 17
видимыи 77, ὁρώμενος 59
владычица 20, δέσποινα 16
вода 103, ὕδωρ 77
въздѣланіе 13, γεωργία 10
въистинноу 8, 29, 40, 82, 125, ἀλη-
θῶς 6, ὄντως 21, 63, 90, παναλη-
θῶς 29
въмѣстїилицѣ 119, χώρα 85
в[ъ]сєкрасныи 143, ὥραϊος 104
въсїав'шїи 76, ἀνατείλας 58
въстрѣзаяющїи 30, ἀνασπώσας 22
высота 104, 106, ὕψος 78, 80
вьсь 77, 99, πᾶς 59, 74
вѣн'ць 96, στέφος 72

вѣрныи 45, 50, πιστὸς 33, 37

глаголемыи 56, λαλούμενος 42
гльвина 104, 132, 133, ὕψος 78, χάος
95, χάρις 96
гор'нии 95, τοῦ ἄνω 71
гωра 75, ὄρος 57

даръ 17, 122, δωρεά 13, χάρισμα 88
дверь 82, πύλη 63
дїаволь 18, διάβολος 14
дивныи 76, 137, ξένος 58, 99
долънии 95, τοῦ κάτω 71
дрѣв'ныи 99, παλαιὸς 74
дрѣво 70, 71, ξύλον 53, 54
догша 103, ψυχὴ 77
дѣва 46, 86, κόρη 34, 65
дѣва чистаа 94, καθαρὸν 70
дѣлатель 13, γεωργὸς 10

единь 65, 82, μόνος 49, 63
едємовъ 70, τῆς Ἐδέμ 53
єстѣство 141, φύσις 102

жен'скыи 140, τῆς γυναικὸς 101
живодав'ныи 29, ζωοδόχος 21
животныи 93, τῆς ζωῆς 69
жизноточныи 31, ζωοβρύτης 23
жизнь 65, ζωὴ 49
жьзль 87, ῥάβδος 66

завлождьшїи 80, πλανώμενος 61
заградив'шїи 62, καταπαύσας 47
затворен'ныи 82, κεκλεισμένοις 63
земльныи 9, 23, 76, βροτήσιος 7, τῶν
γηγενῶν 17, βροτὸς 58

- земля 12, γῆ 9
звжднтель 3, κτίστης 3
златозар'нын 124, χρυσαυγίζων 89
златын 125, χρυσοῦς 90
злочитръство 52, κακουργία 39
- избавленіе 88, ῥυόμενος 67
изъм'шїн 52, ἐξάραις 39
истачающїи 103, 120, βρύων 77, ὑπερ-
χέων 86
источникъ 29, 66, 120, πηγῆ 21, 50,
χύσις 86
исц'кленіе 46, ἰατήριον 34
- капла 136, 138, ψεκὰς 98, 100
класъ 31, στάχυς 23
кор'кънь 70, ῥίζα 53
котораціи 60, μαχόμενος 45
красота 140, ὠραιότης 101
- ликовати 127, χορεύω 92
л'кствица 124, χελιδὼν 89
лютын 36, δεινὸς 26
- ман'на 93, μάννα 69
мати 14, 108, μήτηρ 11, 81
мироспасителъ 51, κοσμοουργὸς 38
мироу спасаемъ 51, κοσμοσώστης 38
миръ 78, 94, κόσμος 60, 70
мл'ччаніе 56, σιωπῆ 42
мл'ньїа 94, σέλας 70
мл'ньїетвор'кции 109, σελαγίζων 82
мнужьство 30, πληθυσμὸς 22
мостъ 15, γέφυρα 12
мысльнаа сила 1, νοερός 1
мысл'нын 104, νοερός 78
- настав'ница 80, ὁδηγὸς 61
- небеснын 136, οὐράνιος 98
нево 72, 135, πόλος 55, οὐρανὸς 97
нев'кста 6, νόμφη 4
недов'кдомын 132, ἀχανέστατος 95
неизречен'нын 56, 61, ἀπόρητος 42,
ἀνεκκλάλητος 46
ненског'солог'жко 3, ἀπειράνδρος 3
ненев'кстнын 6, ἀνύμφευτος 4
непрохωднын 104, ἀδιέξοδος 78
несквр'т'нын 4, ἄσπιλος 4
ништни 81, πενόμενος 62
новын 100, νέος 75
- питаніе выв'шїи 135, ψωμισθεὶς 97
питател'ница 73, ξένια 56
пл'квель 30, ζιζάνιον 22
податель 136, χορηγὸς 98
подател'ница 81, χορηγὸς 62
подающїи 126, χορηγῶν 91
похвала 53, καύχημα 40
похвал'нын ἐγκωμιαστικὸς
поющни 137, ψαλμωδῶν 99
прив'кжище 50, καταφύγιον 37
пресвоеніе 72, οἰκείωσις 55
прозевшїи 13, 31, 87, βλαστήσας 10,
23, 66
пр'кстнын 131, χοϊκὸς 94
пр'квожькств'нын 41, θεióτερος 30
пр'квыш'шїи 1, ἀνώτερος 1
пр'кжде 57, πρῶην 43
пр'кльстникъ 52, πλάνος 39
пр'км'кненіе 60, καταλλαγή 45
пр'кветын ὑπεράγιος
пр'кχοдещїи 42, 67, 77, 105, ὑπερβαί-
ων 31, 79, ὑπερφέρων 51, 59
пр'кчистын 83, πάναγνος 64
п'кснослов'ць 105, ὑμνόπολος 79
п'ксьнь 105, ὕμνος, μέτρον 79

радoванiе 132, χάρισμα 95
радoсть 55, 120, 131, 137, χαρμονή
41, 94, χαρά 86, ἀγαλλίαμα 99
раздoрѣшенiе 57, 58, λελυμένος 43,
λύσις 44
разoгъмь 42, γνώσις 31
рожден'ныи 110, γόνος 83
рождъшiи 3, 19, 47, 51, γεννήσας 3,
15, 35, τετοκῶς 38
рогъка 126, χεῖρ 91
рогъчка 93, 125, στάμνος 69, 90
родъ 9, 88, γένος 7, 67
рождъствo 142, τόκος 103

радoдѣлател'ница 110, φυτοκόμος 83
светыи 12, ἅγιος 9
свит'къ 98, τόμος 73
свѣзаящiи 57, συνδέων 43
свѣтлoсть 2, φωτισμὸς 2
свѣтoдав'ць 109, φωτοδότης 82
свѣтoнос'ныи 108, φαεσφόρος 81
свѣтъ 111, φάος 84
сила 18, ἰσχύς 14
скрoвице 25, ταμιεῖον 19
скрѣвещiи 55, λυπούμενος 41
скогдость 81, ἔνδεια 62
слав'ныи 26, ἔνδοξος 20
слово 19, 47, 66, λόγος 15, 35, 50
слышанiе 61, ἀκοή 46
слънце 2, 38, ἥλιος 2, 28
слънцезрачныи 94, ἡλιόμορφος 70
спасенiе 95, σωτηρία 71
страсть 46, πάθος 34
строга 89, ρεῖθρον 68
стѣна 101, τεῖχος 76
съ 135, ἐξ 97
сънѣдъ 71, βρῶσις 54

танна 61, μυστήριον 46
тани'ство 100, μυστήριον 75
тврѣдыи 37, ἀκράδαντος 27
тврѣогушии 126, χρήζων 91
тогъчныи 75, πίων 57

огдоврѣнiе 7, καλλονή 5
огдоленiе 68, νῖκος 52
огкрасившiи 141, ὠρατσας 102
огкрѣпленiе 86, ῥῶσις 65
огмрѣщ'влен'ныи 65, νεκρωθεῖς 49
огпованiе 37, ἐλπῖς 27
огпраздннв'шiи 18, 71, καταργήσας
14, 54
огстран'шiи 72, ξενωθεῖς 55
огтешнтел'ница 36, παρήγορος 26
огтро 76, ὄρθρος 58

херoгъвимь 130, χερουβὶμ 93
ходатанца 35, μεσῖτις 25
хотѣнiе 24, θέλησις 18
христiан'скыи 17, τῶν χριστιανῶν 13
христoвъ 119, τοῦ Χριστοῦ 85

ωбил'ныи 25, εὐθηνία 19
ωрадoванiе 130, 131, χαρμοσύνη 93,
κεχαριτωμένος 94
ωрадoван'ныи 121, κεχαριτωμένος 87
ωразъ 99, τύπος 74
ωбъявленiе 99, φανέρωσις 74
ωдогшевлен'ныи 98, ἔμψυχος 73
ωдѣкiав'шiи 142, περιθάλψας 103
ωснованiе 10, 43, βᾶθρον 8, θέμεθλον
32
ωтρωковница 67, νεᾶνις 51
ωтъчныи 24, τοῦ Πατρὸς 18
ωцѣстнлице 45, ἰλαστήριον 32

Hymne de Nicéphore Calliste

царица 8, βασιλῖς 6
царь 7, βασιλεὺς 5
цѣлитель 47, ἰατὴρ 35

чистоты вина 9, σεμνολόγημα 7
чистѣишїи 2, ἀγνότερος 2

чловѣчскыи 88, 141, τῶν ἀνθρώπων
67, 102

чюдне 67, ξένως 51

языкъ 62, γλῶσσα 47

Université de Belgrade

TRADUCTIONS SERBES D'ŒUVRES GRECQUES AU XVIII^e SIÈCLE

Jean Tarnanides

C'est dans la grande émigration, sous le commandement du patriarche Arsène III Crnojević que l'on doit rechercher les premiers germes de la renaissance des lettres serbes au XVIII^e siècle, qui suivit, avec quelque peu de retard, le siècle des Lumières de l'Europe. Le patriarche, suivi d'une foule de clercs, de commerçants, d'officiers, de professionnels et de milliers de gens¹, fuyait vers les territoires de l'Autriche-Hongrie en l'année 1690 après la défaite de l'armée austro-hongroise par les Turcs. Ce corps d'élite du peuple serbe, qui en représentait l'avant-garde, était en mesure de connaître mieux que tout autre les graves conséquences du joug turc, en sorte de considérer opportune la guerre turco-autrichienne de 1684 et de se hâter de répondre à l'appel de l'empereur d'Autriche à se soulever contre les Turcs. Cependant, lorsque l'armée turque devint maîtresse à la situation, ce peuple se trouva en danger extrême et fut obligé de quitter sa patrie, ses biens et son travail et d'aller demander asile aux pays d'Autriche-Hongrie. C'est ainsi que se créa une nouvelle communauté serbe, loin de sa capitale, dans un milieu national et religieux étranger et souvent hostile. En Autriche-Hongrie, la Cour et le mécanisme de l'Etat subissaient l'influence de la curie romaine², on appliquait le principe du «*cuius regio ilius religio*», une forte propagande prosélytique était exercée tout par le Vatican directement que par les Uniates et il régnait un climat d'intolérance. Le patriarche Arsène III sentit aussitôt le danger de ce milieu

1. Nous ne possédons pas de renseignements précis en ce qui concerne le nombre des émigrants, mais il doit être évalué à environ quarante mille. Ce nombre nous vient des «renseignements secrets» du cardinal Kolonić à l'empereur Joseph Ier. Celui-ci ne met pas ce nombre en doute lorsque le patriarche Arsène III, dans son rapport, note qu'il «s'est réfugié sous les ailes de Sa Majesté, accompagné par 40.000 personnes». Relativement à cela, voir *M. Grujić*, *Kako se postupalo sa srpskim molbama na dvoru čezara austrijskog poslednje godine života patrijarha Arsenija III Crnojevića*, Novi Sad 1906, 12. *J. Popović*, dans son ouvrage *Velika seoba Srba 1690* (=Srpska književna zadruga, poučnik XIV), Beograd 1954, 40-41, élève ce nombre à soixant-dix mille.

2. Les occasions ne manquèrent pas, où des empereurs de Vienne voulurent se libérer de l'influence immédiate du pape et soumettre le clergé catholique romain à leur pouvoir personnel en les menant aux idées des Lumières. Cf. *Jovan Radonić*, *Rimska kurija i južnoslovenske zemlje* (=Srpska Akademija Nauka, Posebna izdanja CLV), Beograd 1950, 679.

hostile et voulut réagir. Déjà, alors qu'il se trouvait à Belgrade avec le peuple qui l'accompagnait, il demanda et obtint de l'empereur Léopold Ier une série de privilèges¹ qui assuraient, à lui-même et à son Eglise, la liberté de religion. Cependant, à peine eut-il passé Danube, il s'assura du fait que ces privilèges n'étaient que lettre morte violée quotidiennement, tantôt par les envoyés de Vatican et par les autorités civiles, toujours au su de la Cour, tantôt sous instigation de l'empereur lui-même dissimulé derrière quelque comité qui, selon l'époque recevait une mission et un nom différents². Seule la fondation d'écoles et la création d'un clergé cultivé pouvaient assurer l'immunité du peuple serbe et de l'Eglise orthodoxe dans leur nouvelle patrie. Ce fut le but, non seulement d'Arsène III, mais aussi de ses successeurs, les métropolitains Moïse Petrović, Vincent Jovanović et Paul Nenadović, à l'époque à laquelle furent fait les plus grands efforts pour la création de cadres capables, en vue de l'organisation de l'Eglise et du peuple serbe en Autriche-Hongrie.

A l'époque en question, c'est à dire au XVIIIe siècle, la seule puissance orthodoxe forte et libre, capable d'aider le peuple serbe était la Russie. Les espoirs des métropolitains de Karlovci, devenue métropole après ces événements, se tournèrent sans réserve dans cette direction. Après les tentatives répétées du métropolitain Moïse Petrović, Pierre le Grand céda et le Saint-Synode envoya Maxime Suvorov comme instituteur à Karlovci en 1726. Celui-ci y fonda une école ainsi qu'à Belgrade et travailla avec ardeur à cultiver la jeunesse serbe. Au bout de quelques années, malgré les difficultés et un climat relativement hostile³ qu'affronta Suvorov dans sa famille, Emmanuel Kozačinski poursuivit l'apostolat des instituteurs russes et des écoles continuèrent à se fonder à Karlovci et Novi Sad. C'est ainsi que furent créés les premiers foyers de culture parmi les Serbes⁴.

La métropole de Karlovci en contact immédiat et constant avec l'Europe

1. *J. Radonić i M. Kostić*, Srpske privilegije od 1690 do 1792 (=Srpska Akademija Nauka, posebna izdanja CCXXV), Beograd 1954.

2. Cf. *M. Kostić*, Grof Koler kao kulturnoprosvetni reformator kod Srba u Ugarskoj u XVIII veku (=Srpska Kraljevska Akademija, posebna izdanja LXXXVIII), Beograd 1932, 39-47.

3. Celui-ci affronta surtout des problèmes économiques qui le conduisirent à des heurts avec les autorités ecclésiastiques.

4. Les premières écoles étaient des écoles russes, on y enseignait le russe d'Eglise, langue dans laquelle étaient écrits les livres d'Eglise de lecture. C'est là que commence l'influence du slavon russe qui prévalut un temps parmi les écrivains et les intellectuels serbes du XVIIIe siècle. Sur la question voir aussi *B. Unbegaun*, Les débuts de la langue littéraire chez les Serbes, Paris 1935, 28-36.

d'avant-garde, ne tarda pas à adopter ses idées progressistes, sans jamais bien sûr permettre d'altération aux dogmes de la foi orthodoxe. Cette influence entraîna le développement rapide de la métropole qui devint, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, un centre spirituel pour tous les Serbes. La théologie d'abord, les autres sciences ensuite, éveillèrent l'intérêt des jeunes, si bien qu'à la fin du XVIIIe siècle la pensée serbe avaient de dignes représentants, tels que Zacharie Orfeline, Jovan Rajić (théologien et historien), Dositej Obradović, représentant fondamental et avant-coureur des Lumières serbes¹, et d'autres.

La présence de la pensée grecque ecclésiastique et théologique et de sa littérature chez les Serbes date de l'époque de leur christianisation. Pervol'v observe très justement que la collaboration littéraire et spirituelle helléno-slave sur la base de la foi commune, commence avec la christianisation des slaves et se renforce durant les périodes au cours desquelles l'orthodoxie est appelée à se défendre². Nous vérifions cette présence au XVIIIe siècle encore, époque d'une forte propagande catholique romaine, mais aussi époque de la renaissance des lettres serbes. A ce moment, la présence des lettres grecques, surtout des ouvrages de théologie, de polémique et d'apologie, est évidente. La propagande intensive contre l'orthodoxie pousse les Serbes qui la défendent à chercher des arguments pour repousser les thèses des missionnaires catholiques romains. Ils recherchent et trouvent les éléments de source les plus convaincants dans les écrits des Pères grecs et ils posent ainsi les bases d'un renouveau de la collaboration spirituelle helléno-serbe.

Ce renouveau de relation spirituelle avec la théologie et la pensée pure orthodoxe grecque s'accomplit à un moment historique de la vie des Serbes de l'Autriche-Hongrie et contribue à la sauvegarde non seulement de leur foi, mais aussi, à travers elle, de leur substance nationale. Le grec, langue de l'Orthodoxie est utilisé par grand nombre de métropolitains serbes comme contre-poids au latin qu'enseignent les catholiques romains. Les métropolitains serbes de la région de Karlovci fondent ou approuvent la fondation d'écoles grecques. Des renseignements brefs et isolés nous convainquent de l'existence d'un grand nombre d'entre elles. A l'époque du joug turc fonctionnait même à Belgrade une école grecque entretenue par la paroisse grecque de la ville³. Le fait que

1. V. Djurić, *Sabrana dela Dositeja Obradovića*, tome I, Beograd 1961, 7. Il y a deux éclaircs de la civilisation spirituelle serbe; l'ancien qui commence avec Saint-Sabbas, et le nouveau avec Dositej Obradović.

2. Kostić, *Grof Koler*, 14.

3. On fait mention, en 1720, comme instituteur à l'école en question, d'un certain Grec du nom de Guerasimos. Ses successeurs furent le prêtre Constantin et, en 1729, Nicolas «Le

cette école grecque ait été fondée sur l'instigation du métropolite de Belgrade et de Karlovci, Moïse Petrović, justement pour contre-balancer l'extension du latin¹ est important. C'est cette même politique que continua son successeur, le métropolite Vincent Jovanović (1731-1737) sous lequel l'enseignement du grec avait été pris en charge par un diacre serbe, remplacé plus tard par le moine grec Antoine du Mont-Athos. En 1755, sous le métropolite Paul Nenadović (1749-1769), arriva à Karlovci comme maître de chants religieux le maestre grec, Georges Spidas. Il fonda une école grecque où suivaient les cours des élèves venant de Novi Sad, d'Albanie, de Macédoine, de Karlovci, de Kanjže, du Péloponèse, d'Erdelj et de Kastoria². On sait aussi qu'au milieu du XVIIIe siècle fonctionnait une école grecque à Zemun³. Avec le temps cette école, où au XIXe siècle on enseignait aussi les classiques grecs, eut une grande réputation, rassembla un grand nombre d'élèves serbes et devint le centre spirituel de la région. Par la suite, une école grecque commença à fonctionner à Novi Sad et les élèves devaient y suivre les cours avant d'entrer à l'école serbe⁴. En dehors des écoles purement grecques, on enseignait aussi le grec dans les écoles serbes et les cours en étaient assurés la plupart de temps par des Serbes ayant appris le grec⁵.

très docte» qui enseignait la lecture et l'écriture. Cf. Z. S. Djordjević, *Škole i prosveta u Srbiji 1700-1850*, Beograd, 1950, 10.

1. R. M. Grujić, *Srpske škole (od 1718-1739)*, Beograd 1908, 25-30 et *Dj. Slijepčević, Istorija srpske pravoslavne crkve, knjiga II*, München 1966, 41.

2. D. Ruvarac, *Pokrovo-bogorodične škole u Karlovcima (1749-1769)*, Sremski Karlovci 1926, 39-40.

3. «Srpski Sion» 1907, no 31, *Zemunske škole 1753*, 483.

4. V. Djordjević, *Grčka i srpska prosveta (=Srpska Kraljevska Akademija, posebna izdanja VI)*, Beograd 1896, 92 note no 74.

5. L'enseignement du grec sous forme de leçons particulières à la maison était chose commune. C'est de cette façon qu'enseigna plus tard D. Obradović lui aussi. D'ailleurs, outre le territoire serbe principal, nous avons des cas de Serbes ayant appris le grec qui l'enseignaient ou traduisaient à partir de cette langue dans d'autres pays slaves. Nous ne citons ici que le clerc Sophronios dans le monde Jean Mladenović, qui vécut en Russie dans les années 1760-1781 et s'occupe principalement de traductions d'œuvres grecques en russe. Cf. «Glasnik Istoriskog društva Novog Sada», knjiga II, sv. I, Sremski Karlovci 1929, 98. A. E. Tachiaos, dans son étude *Jedno malo poznato delo Hristifora Žefarovića*, «Istorijski časopis» XIV-XV (1966), 347-360, mentionne le trio Simeonović, Zefarović et Mladenović (Jean) qui connaissaient bien le grec et écrivaient dans cette langue — surtout Simeonović et Mladenović — au milieu du XVIIIe siècle à Jérusalem. S'agit-il du même Mladenović qui après avoir été ordonné, se rendit en Russie? Le peu d'éléments bibliographiques que nous en possédons ne nous permet pas de donner une réponse positive à cette question. Sur Mladenović voir aussi *Filaret Gumilevskij, Obzor ruskoj duhovnoj literatury, S.-Peterburg 1884*, 347.

L'œuvre que représentaient ces écoles ne tarda pas à porter ses fruits. Déjà, durant la seconde moitié du XVIII^e siècle, il y avait un grand nombre de Serbes ayant appris le grec, qui l'enseignaient, qui étudiaient des œuvres grecques, les traduisaient en slave et les utilisaient comme sources d'études spécialisées. Dans les lignes qui suivent, nous nous occuperons principalement du travail de traduction de cette époque et des traducteurs. Avant d'avancer dans l'examen de chaque traduction, nous ferons les observations suivantes: L'intérêt pour les lettres grecques et en particulier pour la littérature ecclésiastique grecque coïncide avec la renaissance des Lettres serbes au XVIII^e siècle, mais il est plus intense à l'époque où l'impératrice Marie - Thérèse interdit l'introduction de livres russes et leur diffusion parmi ses sujets orthodoxes¹. Cela se fit au cours de la dernière décennie de son règne (1770-1780), le but en était l'isolement spirituel de la métropole de Karlovci, en sorte par des remaniements multiples dans l'éducation en une forte propagande, soit amenée la conversion de cette Eglise au catholicisme romain. Après de telles mesures, il était naturel que les Serbes se tournent vers la Grèce orthodoxe, étant donné que les livres grecs circulaient librement dans les centres spirituels de la région, c'est à dire Vienne, Trièste, Venise, Budim et d'autres où il y avait des paroisses grecques florissantes.

Le lieu géographique où l'on cultivait la sympathie pour les lettres grecques et la collaboration spirituelle helléno-serbe était principalement la métropole de Karlovci. Les raisons en sont évidents: cette métropole était la plus avancée, mais aussi la plus lancée pour vivre dans une atmosphère de guerre causée par la propagande catholique romaine secondée par le germanisme, politique exercé par les empereurs de Vienne. Cette situation exigeait des luttes, des prédications; il fallait éclairer les ouailles par la parole et par les textes écrits. Ce n'est pas non plus par hasard que cette métropole obtint l'autonomie et ne fut jamais impliquée dans les querelles du trône oecuménique, en sorte qu'elle ignorait l'esprit anti-hellénique qui était cultivé ailleurs contre les évêques venus de Constantinople². L'aigreur qu'il y avait avant et après la

1. Le 14 février 1770, l'impératrice Marie - Thérèse accorda un privilège particulier à l'imprimeur Joseph Kurzböck en raison duquel lui était conféré d'éditer des livres «illyriques» (slaves) durant vingt ans seulement. Cf. *J. Radonić*, *Rimska kurija*, 629. Simultanément, un comité spécial de censure (Bücher Zenzur Kommission) se mit à examiner et à juger tout texte imprimé venant de l'étranger et de l'intérieur. Cfr. sur la question *M. Kostić*, *Grof Koler*, 66-68.

2. Cfr. *Dj. Slijepčević*, *Istorija srpske pravoslavne crkve*, knjiga I, 452-483 et knjiga II, 501-522.

chute du patriarcat de Peć en 1766 laissa intacte la métropole de Karlovci où collaboraient harmonieusement tous les orthodoxes contre le danger commun des Latins.

La plupart des traductions sont faites par des clercs et concernent des textes ecclésiastiques, surtout polémiques et apologétiques. La renaissance des lettres serbes au XVIIIe siècle s'accomplit d'abord au sein de l'Eglise et par les hommes d'Eglise. Ainsi, la première activité philologique de cette époque a une couleur ecclésiastique et les premiers écrivains sont surtout des hommes d'Eglise, des clercs, des moines ou des théologiens. Dositej Obradović n'est pas une exception à la règle, indépendamment du fait qu'après son départ du monastère de Hopovo en 1760, il adopta des idées plutôt libres et fut souvent traité de rationaliste par ses contemporains des cercles ecclésiastiques.

Nombre de traductions slavones d'œuvres grecques connurent une ou plusieurs éditions et circulèrent largement dans le peuple serbe, grâce à leur importance et leur actualité. Ces traductions nous sont connues. Mais il en existe d'autres qui sont demeurées sous forme de manuscrits et dont un certain nombre a fini par se perdre. Ce que nous en connaissons nous vient de renseignements indirects. Nous avons pu en retrouver un petit nombre dans des bibliothèques ou des musées de Belgrade. Dans les lignes qui suivent nous les étudierons par auteur et dans l'ordre chronologique probable.

Le premier admirateur des Lettres grecques et de sagesse grecque fut à cette époque Dositej Obradović qui joua un rôle avant-coureur dans le domaine de l'éducation et de la canalisation des nouvelles idées philosophiques de l'Europe dans sa génération¹. Il fut le représentant de base du siècle des Lumières des Serbes au cours de la seconde moitié du XVIIIe siècle. C'est avec

1. L'œuvre d'écrivain d'Obradović est importante. Il écrivit en langue simple des ouvrages pédagogiques et philosophiques en vue de l'éveil du peuple serbe. Ces dernières sont surtout des compilations d'œuvres philosophiques de son époque, de l'époque des Lumières, sans cesser pour cela de porter toujours l'empreinte de sa personnalité. Les ouvrages suivants: «Sobranije raznih nравоučitelnih vešteј v polzu i uveseljenije» en deux parties, «Etika ili Filosofija nравоučitelna po sistemi G. Profesora Soavi», «Sovjeti zdravago razuma» et d'autres de moindre importance sont représentatifs de ce genre. Aux ouvrages pédagogiques et didactiques appartiennent: «Ezopove i proćih raznih basnotvorcev s različnih jezika na slavenoserpski jezik prevedene basne», «Život i prikljućenija» en deux tomes, qui tout en étant autobiographique garde son caractère didactique, «Venac od alfavita», ses nombreuses lettres, et d'autres. Son œuvre de traducteur sert aussi ce but. Le recueil des œuvres complètes d'Obradović a été édité dernièrement par la maison d'édition «Prosveta», Belgrad 1961 en trois tomes sous le titre: «Dositej Obradović, Sabrana dela». Dans le troisième tome des «Sabrana dela» (p. 637-728) on trouve une bibliographie complète des études concernant Obradović, faites jusqu'à ce jour.

justesse que V. Djurić, dans le prologue de l'édition de ses oeuvres complètes¹ le compare à Saint-Sabbas, car ces deux hommes marquèrent les étapes principales de l'histoire de la vie spirituelle serbe. Obradović fut à la Serbie ce que fut à la Grèce Adamantios Koraïs, son contemporain. C'est surtout par son autobiographie² que nous connaissons la vie d'Obradović. Il naquit en 1740³ à Čakovo dans la région de Banat. Il demeura orphelin dès l'enfance et c'est son oncle, Nikolas Perčanin, qui assura son éducation et sa tutelle. Celui-ci remarqua l'amour du petit Démétrios (nom dans le monde de Dositej) pour la culture et désira le faire clerc. Et de fait, à l'âge d'environ dix-sept ans, Démétrios entra au monastère de Hopovo de Fruška Gora, où il fut fait moine en février 1758. Mais il ne devait pas y rester longtemps. D'une part sa soif de la science, d'autre part sa déception de la vie et la conduite des moines l'amenèrent à quitter le monastère après un séjour d'environ deux ans. Sa décision devint définitive après la mort du supérieur du monastère, Théodore Milutinović, son protecteur, en 1760, époque à laquelle Dositej «perdit tout contact avec le monastère»⁴. En octobre 1760 il le quitta pour se tourner vers la science.

Dans les années qui suivirent son départ du monastère, il demeura à Zagreb et à Dalmas. L'automne et l'hiver 1765-66 le trouvèrent au monastère de Chelandarion où il étudiait dans la riche bibliothèque⁵. Au printemps 1766 il arriva à Smyrne pour étudier et connaître la sagesse grecque où il trouvait la véritable liberté d'esprit et pour laquelle il nourrissait une grande sympathie depuis son enfance. Voici comment il décrit lui-même son enthousiasme et sa joie, lorsqu'enfant, il eut l'occasion de suivre quelque cours de grec: «Par chance j'apprends qu'est arrivé (à Čakovo) un instituteur grec... Le lendemain, sans perdre de temps je prends mon cathéchisme, je me mêle aux élèves grecs et je vais à l'instituteur pour apprendre le grec... Ce jour-là il me sembla que j'entrais au Paradis de Dieu. Comme si mon âme avait abité avant des milliers d'années le corps d'un élève de Pythagore et que maintenant, tout d'un coup, elle pouvait parler la langue dorée de Socrate et d'Homère... Oh! jour de joie inexprimable et de réjouissance indescriptible!»⁶. A Smyrne, «à l'école de Ié-

1. «Sabrana dela», I, Beograd 1961, 7.

2. Život i priključenja Dimitrija Obradovića, narečenoga u kaludjerstvu Dositeja, njim istim spisat i izdat, «Sabrana dela», I, 73-284.

3. D'après J. Skerlić, Srpska književnost u XVIII veku, Beograd 1966, 280, D. Obradović naquit entre les années 1742-1743.

4. Skerlić, ibique, 284.

5. M. Kostić, Dositej Obradović u istoriskoj perspektivi XVIII i XIX veka (=Srpska Akademija Nauka, posebna izdanja no CXC), Beograd 1952, 33.

6. «Sabrana dela», I, 99.

rothée Dendrinou¹ il demeura trois ans et il pénétra dans la pensée grecque classique et moderne. Sur toute sa vie dans l'école, et surtout sur son maître Iérothée, il s'exprimera plus tard dans des termes très beaux et tout à fait flatteurs: «Doux et loin de tout préjugé, simple moine mais ennemi des égarements des moines et les combattant: mensonge, mendicité, superstition sur les icônes, les ossements et la puissance miraculeuse des couleurs»².

Durant son séjour à Smyrne et dans tout le reste de la Grèce, Obradović connut les Lumières grecques et subit leur influence, en sorte qu'à son retour dans sa patrie, il fit pénétrer leurs idées parmi ses compatriotes.

Après avoir séjourné quelques années dans sa patrie, il continua ses voyages et ses études, cette fois en Europe occidentale. Dans les années 1778-1788, il visita Paris, Londres et l'Allemagne, puisant tout ce que l'Europe contemporaine avait de neuf et d'avant-coureur. L'influence sur Obradović de ses idées libres est manifeste dans son oeuvre d'écrivain. De 1789 lorsqu'il retourna à Vienne, jusqu'à sa mort en 1811, il demeura au milieu de ses compatriotes, s'efforçant de leur transmettre le trésor de son savoir qu'il s'était donné tant de peine à acquérir. Il mourut ministre de l'Education, à l'âge de 71 ans, le 28 mars 1811.

A partir de 1760, Obradović devint un maître pour sa génération. Son oeuvre d'écrivain, tout en portant le sceau des idées progressistes de son époque n'en garde pas moins son caractère populaire. Son but était de faire pénétrer la lumière de la science dans le peuple et c'est pourquoi il utilise une langue simple et facile à comprendre. Cet esprit domine aussi dans ses traductions où il est assez libre et explicatif pour être traité de «paraphraste byzantin»³. Du grec il traduit un assez grand nombre d'œuvres dont il nous est facile de trouver le correspondant grec pour le comparer avec le texte serbe. Mais il laissa aussi toute une série de traductions de langues différentes (parmi lesquelles des traductions du grec) sous forme de «recueils». Ces «recueils» sont un amalgame des œuvres les plus importants de l'époque d'Obradović et expriment ses idées philosophiques après des études de plusieurs années à travers l'Europe. Il commença pour la première fois à s'occuper de traductions de textes grecs lorsqu'après son départ du monastère de Hopovo, il demeura à Dalmas, c'est à dire

1. Sur la fondation de l'école, cf. *Chr. Solomonidis*, 'Η παιδεία στην Σμύρνη, Athènes 1962, 22.

2. «Sabrana dela», I, 199.

3. *V. Čajkanović*, O Dositejevim grčkim i rimskim izvorima, «Spomenica D. Obradovića» (=Srpska književna zadruga), knj. 134, Beograd 1911, 79.

dans les années 1761-1765. Logé à son passage à Kosovo¹, chez le prêtre Abraham Simić, Obradović traduit des propos de Saint Jean Chrysostome grâce à la fille aînée du prêtre, Hélène. Cette œuvre devint célèbre sous le titre de Bukvica. A la demande d'Hélène, la traduction fut faite en langue simple, ce qui devait influencer l'auteur et l'établir premier défenseur de cette langue². Le succès et la très grande diffusion de Bukvica persuadèrent Obradović que s'il voulait maintenir sa relation avec le peuple, il devrait parler et écrire dans sa langue. Bukvica, malgré sa large diffusion qui nous permet de supposer qu'il y eut de nombreuses copies du textes, finit par se perdre. L'œuvre était divisée en chapitres par ordre alphabétique. Obradović utilisait cette division pour rendre les textes plus accessibles au lecteur du commun.

L'auteur lui-même nous fournit les renseignements ci-dessus sur Bukvica, dans l'oeuvre qui la suivit, connue sous le nom d'Ižica³ et qu'il appelle «seconde Bukvica». De même que dans la première Bukvica, il maintient ici la division par ordre alphabétique. La première Bukvica est citée dans le premier chapitre où l'auteur rapporte de façon caractéristique ce qui suit: «Cher lecteur, avant ce livre, j'en ai écrit un autre par ordre alphabétique, et toi tu l'as accepté et tu as eu tiré profit. Et voici que je viens honorablement se rendre la pareille pour le respect que tu as montré à la première Bukvica, en écrivant la seconde Bukvica par laquelle je te ferai connaître le savoir d'hommes sages»⁴. Sur ce témoignage, des critiques furent amenés à la conclusion que la seconde Bukvica était une suite de la première. Malgré cela et malgré l'information de l'auteur lui-même que la seconde Bukvica est un recueil «...de livres grecs» traduits en langue slavone-serbe simple (...iz nekih jelinogrečeskikh knjig i na prosti slavjanoserbski jazik ispisanaja), il n'a pas été possible de déterminer quelles étaient les oeuvres grecques originales, ce qui nous aurait aidé à établir le rapport entre les deux Bukvica. En tout cas, puisqu'on sait que la seconde Bukvica a été écrite en 1770⁵, c'est à dire après le retour d'Obradović de Grèce, il serait très précaire d'admettre que ce «recueil» soit la suite de la première Bukvica. Et ceci parce qu'Obradović y exprime ses nouvelles acquisitions philosophiques après ses études en Grèce, comme il le manifeste clairement dans la phrase «je te ferai connaître le savoir d'hommes sages», alors que la première Bukvica n'est qu'une simple traduction de propos de Saint-Jean Chrysostome. En outre,

1. Djordjević, Grčka i srpska prosveta, 143.
2. Kostić, Dositaj Obradović u istoriskoj perspektivi..., 30.
3. «Sabrana dela», III, Beograd 1961, 37.
4. Ibidique.
5. «Sabrana dela», III, 31-109.

les traductions d'Obradović sont si libres et explicatives lorsqu'il s'agit de «recueils» qu'elles rendent difficile d'établir quels sont les textes originaux; et pour de nombreux critiques, ces «recueils» sont des œuvres authentiques d'Obradović.

Un autre ouvrage de la même date s'est conservé, portant le titre de «Hristoitija sireč blagi običaji»¹. Cette œuvre, comme le déclare nettement l'auteur (jaže... s jelinogrečeskago na serbski jazik prevodit...)² est une traduction d'ouvrages grecs et a été écrite à Plavno en avril 1770. Sous le titre de «Bonnes mœurs» sont connues au XVIIIe siècle trois œuvres grecques de trois écrivains: Késarios Daponte, dont l'œuvre fut éditée en 1770³, Antoine le Byzantin, dont l'œuvre fut éditée en 1780⁴ et Nicodème l'Hagiorite dont l'œuvre fut éditée en 1803⁵. A la suite de cela se posa la question de savoir lequel des trois textes Obradović avait traduit. La date de la traduction (1770) pèse en faveur du premier, c'est à dire celui de K. Daponte. Mais le contenu de la traduction ne concorde pas. La traduction d'Obradović a beaucoup de ressemblance avec une autre traduction serbe qui porte le titre de «Blagonravie» et qu'a élaboré Démétrios Darvaris. Ce fait conduisit quelques spécialistes de la question à la conclusion qu'Obradović et Darvaris avaient traduit le même texte. Etant donné qu'on sait que Darvaris a traduit les «Bonnes mœurs» d'Antoine le Byzantin⁶, il s'en suit qu'Obradović aurait aussi traduit les «Bonnes mœurs» du même auteur⁷. Seule la date de la traduction ne concorde pas avec celle de l'édition de l'œuvre grecque pour permettre cette conclusion. On sait cependant que les «Bonnes Mœurs» d'Antoine le Byzantin, qui connurent après 1780 de nombreuses éditions⁸, étaient enseignées déjà avant cette année-là dans les écoles grecques, manifestement à partir du manuscrit. Il est très vraisemblable qu'Obradović l'ait copié à l'époque de ses études à Smyrne. Les éditions

1. «Sabrana dela», III, 111. Comparer *S. Novaković*, *Srpska bibliografija za noviju književnost 1741-1867*, Beograd 1869, 139.

2. «Sabrana dela», III, 111.

3. *E. Legrand*, *Bibliographie hellénique du XVIIIe siècle, deuxième partie*, Paris 1928, 132. Sur K. Daponte, cf. *K. N. Sathas*, *Νεοελληνική Φιλολογία. Βιογραφίαι τῶν ἐν τοῖς γράμμασι διαλαμπάντων Ἑλλήνων, ἀπὸ τῆς καταλύσεως τῆς Βυζαντινῆς αὐτοκρατορίας μέχρι τῆς ἑλληνικῆς ἐθνεγεροσύνης (1453-1821)*. Athènes, 1868, 501-503.

4. *Legrand*, *Bibliographie hellénique du XVIIIe siècle, 2e partie* 332-333.

5. *K. N. Sathas*, *Νεοελληνική Φιλολογία*, 626.

6. *N. Vukadinović*, *Dositejeva Hristoitija i njeni uzori*, «Prilozi za književnost, jezik, istoriju i folklor», knj. III, Beograd 1923, 48-81.

7. «Sabrana dela», III, 417.

8. *Legrand*, *Bibliographie hellénique du XVIIIe siècle, 2e partie*, 332, 406, 486.

les plus anciennes¹ comprenaient un autre texte d'Obradović sous le titre de «Venac od alfavita». Cette œuvre retentissait indubitablement les idées des Lumières religieuses grecques et fut écrite la même année (1770) à Skradino. Malgré cela, nous ne pouvons pas soutenir qu'il s'agisse d'une traduction du grec car il n'y a pas de correspondant dans cette langue. Plus tard on tenta de rapprocher ce texte avec la première Bukvica perdue, mais une hypothèse semblable est peu vraisemblable².

Même après ses études à travers l'Europe, alors que les connaissances d'Obradović s'étaient enrichies et que ses intérêts s'étaient tournés plutôt vers les idées des Lumières occidentales, il ne cessa pas de s'occuper d'œuvres purement ecclésiastiques. La traduction du «Kyriakodromion» de Théotokis sous le titre de «Kirjakodromion ili tolkovanje Voskresnih evangelii»³, est aussi un fruit de cette époque. Le texte grec, sous le titre de «Recueil de dominicales ou interprétation et sermon sur l'Évangile lu le dimanche dans les saintes églises orthodoxes» fut édité d'abord à Moscou en 1796 (en deux tomes) et réimprimé ensuite à Bucarest en 1803⁴.

C'est Mita Kostić qui s'occupa spécialement de la traduction du Recueil de Dominicales par Obradović⁵. Il conclut qu'Obradović avait traduit le «Kyriakodromion» de Théotokis, qui avait été édité en 1796 à Moscou aux frais d'un Serbe de Trieste. La traduction des sermons de Théotokis, d'après Kostić, fut faite dans la première moitié de l'année 1802 dès l'arrivée d'Obradović à Trieste. Les renseignements des prédécesseurs (Johan Čaplović, Šafarik, J. Skerlić etc.) qui adoptent 1796 comme année de la traduction du Recueil de Dominicales, sont dûs au témoignage erroné de Kopitar dans la «Nécrologie» de Dositej Obradović⁶. La traduction d'Obradović demeura inédite et son extension petite parmi les Serbes à cause de la réaction du métropolite St. Stratimirović⁷. Le métropolite Stratimirović, malgré sa culture et ses rapports avec les cercles progressistes, garda ses idées. Il rêvait que le progrès spirituel de son peuple se passe sur des bases orthodoxes et slaves⁸ faisant front avec insistance à chaque influence venant de l'étranger. Les sermons de Théotokis ne

1. *Novaković*, Srpska bibliografija, 139.

2. Relativement à cela, cf aussi «Sabrana dela», III, 425-426.

3. *Novaković*, Srpska bibliografija, 42.

4. *Sathas*, Νεοελληνική Φιλολογία, 584.

5. *M. Kostić*, Dositejev prevod Kirjakodromiona, «Prilozi za književnost, jezik, etc.», volume VIII (1928), 245-247.

6. *J. Kopitar*, D. Obradović, Nekrolog, «Väterlandische Blätter», 1811, no 61.

7. *Kostić*, Dositej Obradović u istor. perspektivi, 83.

8. Cf. *Slijepčević*, Istorija srpske pravoslavne crkve, II, 162.

présentaient naturellement aucun danger de ce côté. Mais il n'en allait pas de même pour la personne du traducteur. Obradović après son départ du monastère de Hopovo et ses longues études à travers l'Europe avait acquis la réputation de moderniste et de rationaliste. Cette impression était renforcée par ses écrits dans lesquels il combattait l'ignorance et la superstition des moines et des clercs. Cela, en rapport avec les courants anticléricaux qui s'étaient formés parmi les étudiants et les travailleurs de cette époque, fit soupçonner Obradović d'être contre l'Eglise. Le métropolite Stratimirović, malgré son apparente amitié pour lui, le maintient loin de ses ouailles, craignant sa grande capacité de communication avec le peuple et son influence sur lui. Il est vraisemblable que ce fut pour cette même raison qu'il ne permit pas l'édition et la diffusion de la traduction par Obradović du «Recueil de Dominicales» qui aurait mis en relief la personnalité du traducteur.

A la catégorie des «recueils» d'Obradović appartient son œuvre: «Ezopove i proćih raznih basnotvorcev s različni ezika na slaveno-serbski ezik prevedene...»¹. Les «Fables» d'Esopé avaient déjà circulé en différentes langues, en vers et dans de nombreuses éditions. Nous possédons en grec trois éditions successives en 1780, 1782 et 1784². Obradović qui savait bien huit langues européennes³ n'eut pas de difficulté à faire une sélection de ce riche matériel qu'il rendit en serbe à la manière libre que l'on sait. Un assez grand nombre de spécialistes a essayé de temps en temps de déterminer quels étaient les textes originaux utilisés par Obradović afin de les comparer avec le texte serbe des «Fables». Ces recherches ne donnèrent pas de résultats positifs, d'une part à cause d'un grand nombre d'éditions étrangères et d'autre part à cause du caractère libre de la traduction d'Obradović. L'édition serbe des «Fables» fut faite à Leipsig en 1788⁴.

A cette catégorie appartient encore une autre œuvre sous le titre de «Sobranie»⁵. Le «Sobranie» est composé de deux parties dont la seconde porte le titre de «Mezimak». Il s'agit du nouveau «recueil» d'Obradović qu'il composa autour de 1793, c'est-à-dire quand les idées des Lumières avaient été acquises aussi par les Serbes de l'Autriche-Hongrie. L'influence sur l'écrivain est évidente, d'une part de la philosophie grecque et d'autre part des Lumières occidentales. Bien que ce texte soit une traduction de différentes œuvres étrangères

1. *Novaković*, Srpska bibliografija, 23. «Sabrana dela», I, 403.

2. *Legrand*, Bibliographie hellénique, XVIIIème siècle, II, 318, 371 et 423.

3. *Kostić*, Dositej Obradović u ist. perspektivi, 4.

4. *Novaković*, Srpska bibliografija, 23.

5. «Sabrana dela», II, 7, 404.

(poèmes, dictons, fables et épigrammes), l'auteur garde assez d'originalité et insère assez ses vues personnelles et ses observations pour être caractérisé comme auteur authentique du «Sobranie»¹. Nous citons comme exemple la traduction de deux épigrammes grecs contenus dans le dix-huitième chapitre de «Mezimac»². Il s'agit de «Poseidipe» et de «Metrodore» qui décrivent l'un les désagréments de la vie et l'autre ses bons côtés. Ces deux textes connurent aussi des traductions postérieures en différents dialectes yougoslaves³. La traduction d'Obradović est en prose et comme toujours libre et explicative.

Parallèlement à ses traductions, Obradović donnait de temps en temps des leçons de grec. Il transmettait à ses élèves non seulement des connaissances mais aussi son amour personnel pour les lettres et la philosophie grecques. Ainsi en 1771, dès son arrivée à Vienne, il commença à donner des leçons de grec dans la maison d'un riche commerçant grec⁴. Au bout de peu de temps, ses élèves furent au nombre de douze parmi lesquels était Pierre Vitković, l'héritier le plus représentatif de son maître en ce qui concerne l'amour du grec et de la philosophie grecque. Ce dernier traduisit en serbe un assez grand nombre d'œuvres grecques dont nous parlerons dans un autre paragraphe.

Contemporain d'Obradović et aussi connu pour ses traductions de textes grecs en serbe fut Vikentije Rakić⁵. Il naquit à Zemun en 1750. Il suivit au début l'école grecque et serbe de la ville et il s'adonna ensuite au commerce. Lorsqu'au bout de quelques années il perdit sa femme, Vassilije (son nom séculaire) entra au monastère de Feneki en 1786. Après un séjour de dix ans, c'est-à-dire en 1796, il devint supérieur du monastère. Mais son séjour au monastère ne devait pas être long: deux ans après sa promotion comme supérieur, il entra en conflit avec la confrérie du monastère qu'il quitta pour se rendre à l'église de Saint-Spiridon à Trieste. Il y demeura jusqu'à la fin de 1810 servant comme prêtre de paroisse. Cette année là il reçut l'invitation de D. Obradović de Belgrad, et s'y étant rendu il se chargea de la direction de l'école ecclésiastique nouvellement formée. Il y demeura jusqu'à la fin de sa vie en 1818⁶.

1. P. Popović, O «Sobraniju» D. Obradovića, (=Srpska Kraljevska Akademija, glas CLXXVI), Beograd 1938, 5.

2. Popović, O «Sobraniju»..., glas CLXXIX, 91, p. 106.

3. Ibiq 108-109.

4. Skerlić, Srpska književnost u XVIII veku, 289. Kostić, D. Obradović u ist. perspektivi, 37.

5. Il est mentionné «Vikentije» ou «Vićentije».

6. J. Skerlić, Istorija nove srpsle književnosti, Beograd 1967, 121 et Narodna Enciklopedija srpsko-hrvatsko-slovenska, sveska 23, tome III, 1927, 662 (R. Grujic).

D'après les renseignements de J. Popović¹, V. Rakić fut instituteur à l'école grecque de Šabac. Cela dut prendre place dans les années 1788-1791 alors que Rakić servait comme aumônier du régiment et demeurait dans cette ville. On se demande où il avait appris le grec pour être en mesure de l'enseigner lui-même, de traduire du grec et d'écrire dans cette langue. D'après J. Skerlić², Rakić était un autodidacte. C'est ainsi qu'il avait appris, outre le grec, le russe et l'italien. Pourtant, il serait très risqué d'admettre qu'un autodidacte ait pu se servir d'une langue étrangère assez aisément pour pouvoir l'écrire. En outre, le fait qu'à cette époque il y ait eu de nombreux instituteurs privés de grec³ qui donnaient des leçons à la maison, nous permet de supposer que Rakić avait eu lui aussi l'occasion de suivre des leçons particulières auprès d'un instituteur semblable.

Un assez grand nombre de textes grecs concernant les problèmes de la métropole orthodoxe de Karlovci à cette époque ont été traduits en serbe par Rakić. En 1718 avait été édité à Leipsig l'ouvrage d'Elie Miniatis «Pierre de scandale, ou explication de l'origine et des véritables causes du schisme et des dissensions des Eglises d'Orient et d'Occident. Avec les cinq différences principales...»⁴. Cet ouvrage eut un succès surprenant et fut, en raison de son caractère d'actualité, lu et réimprimé en grec à plusieurs reprises. Il semble que le métropolite Stratimirović ait possédé une traduction russe de l'ouvrage⁵, mais il ne s'en contenta point et demanda à Rakić d'en élaborer une traduction serbe. La traduction fut faite en 1797 alors que Rakić se trouvait à nouveau au monastère de Feneki en tant que supérieur. La version serbe, sous le titre de «Kamen sablazna»⁶ resta sous forme de manuscrit, chose inhabituelle pour des œuvres d'une telle valeur⁷. Un manuscrit semblable est conservé au «Musée de l'Eglise serbe» à Belgrad et porte le titre de «Kamen soblazna ili izjasnenija o načale izvestnih prinčinah razdora i nesoglasija oboih crkvej Vostočnija i

1. J. Popović, O Cincarima, drugo izdanje, Beograd 1937, 240.

2. Skerlić, Istorija nove srpske književnosti, 122.

3. Popović, O Cincarima, 218.

4. Legrand, Bibliographie hellénique, XVIIIème siècle, II, 415.

5. Svodnij Katalog Ruskoj knigi graždanskoj pečati XVIII veka 1752-1800, I, Moscou 1962, 383. Voir aussi t. III. Moscou 1966, 487.

6. Novaković, Srpska bibliografija, 48.

7. L'ouvrage de Lj. Stojanović, Katalog rukopisa i starih štampanih knjiga (=Srpska Kraljevska Akademija, Zbirka srpske kraljevske Akademije), Beograd 1901, 224 comprend un manuscrit qui est clairement une copie du même texte sous le titre de «Kamen pretikanie ili sablazna...» où il est dit de même qu'il a été édité par les soins de Polyzois Lampanikitas de Ioannina en 1783. Mais finalement l'édition ne fut pas faite.

Zapadnija. s' pjati razdorov i raznostej. izložennoe bivšim inogda episkopom bogohranimija eparhii Kernika v' Peloponise (Morii) Ilieju Miniatom Kefalinskome. Izdadesja že na tipo izdiveniem i nastojaniem Polizoa Lampanicita ot Joannini v' Viene Austriiskoj 1783. pri Josife Gerolde, vine že prepisa s' grečkaskago ezika na slavjanskij Vikentij Rakić. Igumen Monastire Feneka, leta Gospodnja 1797. Meseca dekemvria v' Monastire Feneke»¹. Comme le montre le titre même, la traduction de Rakić était fidèle. Cela s'imposait, d'une part à cause de l'importance de l'œuvre qui était déjà connue par la traduction russe² et d'autre part à cause de son rôle polémique qui exigeait la précision historique et théologique. On sait que même après la promulgation par Joseph II de l'Ordonnance sur la tolérance religieuse en 1781, la propagande uniate continua avec la même intensité, alors que le métropolite Stratimirović ne cessa point jusqu'à la fin de sa vie de lutter pour en garder ses ouailles orthodoxes³. L'œuvre d'Elie Miniatis «Pierre de scandale» représente une arme puissante entre les mains des orthodoxes et c'est avec sa bénédiction que le métropolite en confia à Rakić la traduction en serbe. Mais on se demande pourquoi après cela il permit qu'elle restât inédite. Faut-il supposer une opposition entre les deux hommes ou une rivalité de Stratimirović comme ce fut le cas pour des oeuvres de J. Rajić?⁴ D'ailleurs la version selon laquelle l'édition aurait été empêchée par la censure d'état ne semble pas vraisemblable puisqu'il n'en fut rien pour la version grecque. Il est très possible que Stratimirović n'ait pas demandé l'édition de la traduction serbe parce qu'elle existait déjà en russe et que les Serbes pouvait facilement se la procurer par des commerçants ou autres voyageurs en la comprenant assez bien puisque leur langue ne s'était pas encore libérée de l'influence du russe.

Au contraire, la traduction de l'œuvre dramatique «Le sacrifice d'Abraham» sous le titre de «Žertva Avramova»⁵ connut une large diffusion. Ce drame célèbre est un arrangement de l'italien, à savoir de l'œuvre de Grotto «Lo Isach», mais il a une couleur si grecque et la présence du poète grec se fait tant sentir qu'on peut le considérer comme une œuvre authentiquement grecque⁶.

1. Musée de l'église orthodoxe serbe. Manuscrit du recueil Grujić, no 148.

2. J. Tarnanidis, Dve redakcije «Povesti» Jovana Rajića, «Prilozi za književnost, jezik istoriju i folklor», knj. XXXIV, sv. 3-4, 1968, 290.

3. Slijepčević, Istorija srpske pravoslavne crkve, II, 140-155.

4. D. Ruvarac, Svešteničko-crkvene listove u Karlovačkoj mitropoliji, «Glasnik istorijskog društva u Novom Sadu», knj. III (1930), 67.

5. Novaković, Srpska bibliografija, 48 et G. Mihailović, Srpska bibliografija XVIII veka, Beograd 1964, 331.

6. G. Megas, (ed.), 'H θυσία τοῦ Ἀβραάμ, Athènes 1954, 118, 131.

Il fut publié pour la première fois en grec vers 1713 à Venise¹. Il circula parmi les Grecs qui le lurent énormément. A partir du XVIII^e siècle et en l'espace de cent-soixante ans, c'est à dire de 1713 à 1873 il connut vingt éditions successives². En outre des traductions en ont été conservées en turc³ pour les Grecs de Cappadoce, ainsi qu'en d'autres langues européennes. Il est considéré comme «le chef d'œuvre de la littérature grecque moderne pour la pureté de sa langue, sa grâce, la description des personnages et sa symétrie, et il soutient l'épreuve de la scène jusqu'à nos jours»⁴.

En 1799 cette œuvre connut trois éditions successives dans sa traduction serbe. Ces éditions furent faites par «l'Université royale» à Budim⁵. Il y est mentionné que la traduction a été faite par «le sous-prieur du monastère de Feneki, maintenant curé de l'église Saint-Spiridon à Trieste». Nous savons que Rakić a quitté le monastère en 1798. Quelle signification a donc la phrase «sous-prieur du monastère de Feneki»? A première vue la question semble simple, si l'on considère la phrase ci-dessus comme un titre, au sens d'«ancien sous-prieur». Mais un examen plus approfondi nous persuade du fait que Rakić a traduit cette œuvre, ainsi que d'autres, dont il sera question plus bas, à l'époque de son séjour au monastère de Feneki en tant que supérieur, c'est à dire avant 1798. Seule l'impression fut faite plus tard alors qu'il servait comme prêtre de Saint-Spiridon à Trieste. Le fait qu'il avait plus de temps libre au monastère que durant son service à Saint-Spiridon pour s'occuper de traductions, plaide aussi en faveur de cette version. D'ailleurs dans une traduction postérieure⁶, alors qu'il est certain qu'il a quitté le monastère, il se cite lui-même comme «moine de Feneki» car, s'il a cessé d'être sous-prieur du monastère, il n'a pourtant pas cessé de faire partie de la confrérie.

L'œuvre fut reçue avec enthousiasme par le peuple serbe. En outre, à part les éditions successives qui sont la preuve d'une large diffusion du livre, nous possédons aussi des témoignages directs de contemporains et de la postérité. St. Milosević observe: «J'ai rencontré à Srem plus d'un berger qui passait son temps libre près du troupeau à étudier "Le Sacrifice d'Abraham", la vie de "Knez Lazar" et d'autres livres de grande valeur. Pourquoi les lisent-

1. Ibiq. 9-20.

2. Ibiq. 19 et *Legrand*, Bibliographie Hellénique, XVIII^e s., I, 107-108, 336 et II, 239.

3. *Megas*, Ἡ θυσία τοῦ Ἀβραάμ, 139.

4. Ὁρθοσκευτικὴ καὶ Ἠθικὴ Ἐγκυκλοπαιδεία, τόμος 6ος, Ἀθήναι 1965, 570, «Ἡ θυσία τοῦ Ἀβραάμ».

5. *Novaković*, Srpska bibliografija, 48 et *Mihailović*, Srpska bibliografija XVIII veka, 331.

6. *Novaković*, Srpska bibliografija, 69.

ils avec tant de plaisir? D'abord parce que ce sont des histoires simples et faciles à comprendre, et ensuite parce qu'en les lisant ils se souviennent de leur propre nation»¹. D'après M. Vidaković le «Sacrifice d'Abraham» fut représenté par des professeurs à Novi Sad en 1836².

La traduction de Rakić occupa les critiques dont certains recherchèrent l'original dans les livres d'offices pour les Saints du mois ou dans un autre texte grec écrit en prose. D'après J. Skerlić «Rakić traduit dans la langue simple, compréhensible et coulante du peuple avec la chaleur qui s'y rapporte...»; quant à son œuvre, «le Sacrifice d'Abraham», elle a la structure d'un poème grec³. Aussi paradoxal que cela paraisse, cela est dû à l'ignorance qu'avaient du drame grec les auteurs cités ci-dessus, malgré ses éditions répétées au XVIIIe et au XIXe siècles. C'est avec justesse que N. Vukadinović observe que la «Žertva Avramova» de Rakić est un arrangement du drame grec «Ἡ θυσία τοῦ Ἀβραάμ»⁴. D'ailleurs le fait que ce petit drame ait trouvé un tel écho dans le peuple serbe et ait été, durant plusieurs dizaines d'années lu et monté sur la scène, est la preuve non seulement de sa valeur en elle-même, mais de la réussite de la structure qu'en a fait Rakić. Les premières éditions du «Sacrifice d'Abraham» contenaient un autre ouvrage, suite de la traduction de Rakić. Aussi tant St. Novaković que G. Mihailović mentionnent-ils l'œuvre sous le titre de «Žertva Avramova i sobjesedovanje grešnika s Bogomateriju»⁵. Il existe en grec un dialogue semblable écrit par Constantin Daponte et qui comportait à la fin l'acolouthie du Saint martyr Rhéginos comme suit: «Dialogue dans lequel le pécheur est présenté à la Mère de Dieu, dialoguant et suppliant afin d'obtenir le salut, par ordre alphabétique»⁶. Daponte composa encore un autre dialogue sous le titre de: «Ce que disait le pécheur alors que le diable venait s'emparer de son âme» qui comprenait aussi à la fin son acolouthie. Cet ouvrage fut édité à Venise en 1746 et avait pour titre: «Livre sacré comprenant toute l'acolouthie du Saint martyr Rhéginos avec l'appendice des deux dialogues par ordre alphabétique»⁸. Rakić traduisit aussi ce second dialogue sous le titre de «So-bjesedovanje grešnika s diavolom pri razlučenii duši»⁸. De même son ouvrage

1. N. Vukadinović, O prevodima Vikentija Rakića sa grčkog, «Prilozi za književnost...», knj. 16, sv. I (1936), 51-63.

2. Ibique.

3. Skerlić, Istorija nove srpske književnosti, 122.

4. Vukadinović, O prevodima V. Rakića, 61-63.

5. Novaković, Srpska bibliografija, 48 et Mihailović, 331.

6. Vukadinović, O prevodima V. Rakića, 61.

7. Legrand, Bibliographie hellénique, XVIIIème s., I, 341.

8. Vukadinović, O prevodima, 61.

«Kratkoe nastavlenie o ispovedi i molitve»¹ est une traduction du grec. Nous devons admettre 1798 comme date de la traduction des dialogues ci-dessus et du «Kratkoe nastavlenie», c'est à dire une date antérieure du départ de Rakić du monastère. Le fait que l'un des dialogues ait été compris dans l'édition de 1799 de la «Žertva Avramova», comme nous l'avons observé plus haut, plaide aussi en faveur de cette version.

En 1800 fut édité à Venise le «Filaktirion tis psihis, hranilište duši»². Cet ouvrage circula en grec en 1743³ et eut un grand écho dans le peuple orthodoxe grec. Le fait que Rakić ait jugé utile de conserver dans la traduction le titre grec est certainement significatif de la large diffusion du livre parmi les Grecs, non seulement du territoire grec principal, mais aussi des colonies que connaissait Rakić. Ce livre était manifestement connu aussi dans les milieux serbes qui ne savaient pas le grec, et le traducteur, en laissant le titre grec, assurait à l'avance la diffusion du livre. La traduction en serbe fut faite à la demande du sous-prieur du monastère de Chelendarion «Kyr Mitrophan Bogdanović».

La même année (1800) fut édité à Budim une autre traduction de Rakić sous le titre «Cvet dobrodeteli»⁴. Rakić y est mentionné comme sous-prieur de Feneki, ce qui nous permet d'en conclure que la traduction de l'ouvrage fut faite avant son départ du monastère (1789). Il s'agit du livre grec bien connu «Fleur de grâce» qui fut édité en 1675⁵. Rakić prit comme matériel de base une édition postérieure parallèle en grec et en italien et traduisit l'ouvrage pour la jeunesse comme il le dit lui-même dans l'introduction: «Entre mes mains se trouve ce petit livre en grec et en italien sous le titre de "Fior di virtù"; à la lecture il me plut et je pensai qu'il serait très utile à la jeunesse qui étudie et en faveur de qui je ne me déroba pas du travail que c'était de le traduire en notre langue simple...»⁶.

Durant les premières années de son service à Saint-Spiridon de Trieste, Rakić composa la Règle du saint sous le titre «Pravilo iže vo svetih oca našego Spiridona Arhiepiskopa Trimitunskago čudotvorca»⁷. D'après l'édition de cette règle qui fut faite à Venise en 1802, c'est un recueil et une traduction

1. *Ibique*.

2. *Novaković*, *Bibliografija*, 77 et *Mihailović*, 360.

3. *Legrand*, *Bibliographie hellénique*, XVIIIème s., I, 314.

4. *Novaković*, *Bibliografija*, 30 et *Mihailović*, 361.

5. *Legrand*, *Bibliographie hellénique*, XVIIème s., V, Paris 1903, 105.

6. *Mihailović*, *Bibliografija*, 362.

7. *Novaković*, *Bibliografija*, 55.

de livres d'offices grecs pour les Saints du mois et d'autres textes faite par V. Rakić, «Jeromonahom Fenečkim». Il n'y a aucun doute que Rakić ait composé sa règle après son départ du monastère alors qu'il servait désormais dans l'église portant ce nom. De là aussi le titre de «Jeromonah Fenečki» parce qu'il avait cessé d'être supérieur du monastère. En outre, il est exclu qu'il l'ait composée avant d'avoir été nommé supérieur du monastère, alors qu'il avait aussi le titre de «moine de Feneki» étant donné que ses rapports avec l'église de Saint-Spiridon à Trieste commencent à partir de son départ du monastère. Quant aux textes grecs à partir desquels il a formé et arrangé sa règle en serbe, il ne nous est pas possible de les établir avec exactitude. Mais en fait, au cours du XVIII^e siècle il y eut de nombreuses éditions d'acolouthies, d'éloges, d'ikoi, de panégyriques en honneur de Saint-Spiridon, en grec¹.

Outre les ouvrages ci-dessus, on attribue aussi à Rakić deux autres traductions du grec: «Čudesa presvjatija Bogorodici» et «Molitvi umilitelnija na každii sedmičnii denj i pročija raznija ko Gospodu našemu Isusu i presvjatej Bogorodice»². La première traduction «Les miracles de la Très Sainte Mère de Dieu» se rapporte à la troisième partie de l'ouvrage «Salut des pécheurs»³ qui porte le titre de: «Très beau livre appelé le Salut des pécheurs composé avec la plus grande application dans le dialecte commun des Grecs», a été écrit par le moine Agapios de Crète et fut édité pour la première fois en 1641. Il connut au XVIII^e siècle cinq éditions successives (1711, 1740, 1766, 1773, et 1779)⁴, ce qui témoigne de sa large diffusion. Dans le catalogue des manuscrits du monastère Krušentol édité par Sava Petković nous lisons: «Čudesa pres(ve)tija vl(adič)ci našeja b(ogorodi)ci i pr(is)nod(e)vi Marii. Ot grečeskago jazika na slavenskij prevedeno vo opštju polzu ot smirenago ieromona(ha) Samuila Bakačiča vo s(ve)toj gore Afonskoj»⁵. Dans le codex 203 du monastère de Chelendarion on rencontre cette traduction slavonne sous

1. En rapport avec cela, cf. *L. Petit*, *Bibliographie des acolouthies grecques*, Bruxelles 1962, 255-267.

2. *Novaković*, *Bibliografija*, 77.

3. *Légrand*, *Bibliographie hellénique*, XVII^e s., I, Paris 1894, 413.

4. *Légrand*, *Bibliographie hellénique*, XVIII^e s., I, Paris 1918, 97, 247 et II, Paris 1928, 44, 166, 300.

5. Cfr. *S. Petković*, *Opis rukopisa manastira Krušentola*, dans «Opis rukopisa pravoslavnih srpskih manastira u mitropoliji Karlovačkoj», svezak I, Sremski Karlovci 1914-67, 131. Une copie de la traduction slavonne sous le titre «Amartolon sotiria» a été aussi trouvée dans la bibliothèque privée d'Arsène III Crnojević. Cfr. *G. Vitković*, *Spomenici iz budimskog i peštanskog arhiva*, dans «Glasnik Srpskog Učenog društva», Beograd 1873, 52.

le titre «O preslavnih čudes preslavnie pres(ve)tie i prečistie vl(adič)ci našei b(ogorodi)ci i prisno devi m(a)rii», avec la remarque ci-jointe: «Siju knjižicu glagolemei amartolon sotirija sie reč grešnim spasenie, pisase grešnoju rukoju daniila proigumena Hilandarca napisa se u grad loveč 1768 pri turskago c(a)rja Sultan Mustafa». Dans le fol. 6r. on fait noter que cette œuvre a été traduite du grec par Samuel, venu de Russie au Mont Athos. De ce que nous venons de dire suit la conclusion que la traduction slavonne du moine aghiorète Samuel, après avoir eu une large diffusion manuscrite dans le monde slave, a été finalement éditée par V. Rakić à Venise en 1808, avec les «Molitvi umilitejnija». D'où le fait qu'on lui ait aussi attribué la traduction.

Les traductions de Rakić sont pour la plupart fidèles à l'original. Il traduisit surtout des textes d'un contenu ecclésiastique ou théologique répondant aux besoins et aux problèmes de l'église orthodoxe à la métropole de Karlovci à la fin du XVIII^e siècle. De cette manière, il devint l'un des représentants principaux de la collaboration spirituelle helléno-serbe de son époque. En outre, sa parfaite connaissance du grec lui donnait la possibilité de suivre de près les luttes de l'orthodoxie grecque en faveur de laquelle il laissa, à côté de son autre activité, une traduction de «L'Illyrique» sous le titre de «manuel pour les orthodoxes en prière»¹. La réputation de Rakić en tant que connaisseur du grec devait être grande. Témoins en sont non seulement le grand nombre de ses traductions, la large diffusion de ses œuvres, mais encore le fait que des personnalités comme Stratimirović s'adressent à lui et lui contient la traduction d'ouvrages grecs de grande valeur.

Connu lui aussi pour ses traductions en serbe, est le Grec Dimitrios Nikolaou Darvaris². Il naquit à Klissoura en Macédoine occidentale, en 1754. Adulte, il se rendit à Budapest et à Bucarest où il étudia le slavon, le latin et d'autres langues étrangères et à Halle où il étudia la philosophie³. En 1757 il est nommé instituteur à l'école grecque de Zemun et ensuite de Vienne⁴.

Lorsque nous parlions de la traduction d'Obradović des «Bonnes moeurs», nous avons rappelé sa ressemblance avec le «Blagonravie»⁵ de Darvaris afin

1. *D. S. Ginis et B. G. Mexas*, 'Ελληνική βιβλιογραφία 1800-1863, Athènes 1939, 10.

2. *J. Skerlić*, Srpska književnost u XVIII veku, 181. Pour des renseignements complémentaires sur Darvaris et sur ses activités polyvalentes d'écrivain, ainsi que pour une bibliographie complète sur lui, cfr. *E. Turczynski*, Die deutsch-griechischen Kulturbeziehungen bis zur Berufung König Ottos, München 1959, 55-59, 82, 128-131, 225-239.

3. Cf. Μεγάλη 'Ελληνική 'Εγκυκλοπαιδεία, τόμος 8,885 ("Δάρβαρις Δημήτριος").

4. *K. N. Sathas*, Νεοελληνική Φιλολογία. 564. *Mihailović*, Bibliografija, 375 (registar) et *D. J. Popović*, O Cincarima, 219.

5. *Novaković*, Bibliografija, 22 et *Mihailović*, 175.

d'en conclure que la première aussi est une traduction de l'œuvre d'Antoine le Byzantin¹. Il est dit explicitement dans le «Blagonravie» que c'est une traduction des «Bonnes moeurs» de l'écrivain grec cité ci-dessus. Ce fait, ainsi que la ressemblance des deux textes nous persuadent que réellement le texte serbe est une traduction des «Bonnes moeurs» d'Antoine le Byzantin. Dans une édition plus ancienne de l'œuvre, il est dit qu'il s'agit d'une traduction du latin². D'après N. Vukadinović l'œuvre d'Erasmus «De civilitate morum puerilium» édité en 1526 fut traduit en grec moderne. C'est cette traduction qu'Antoine le Byzantin rendit en grec ancien en y apportant de nombreux changements et additions. Ce dernier texte fut traduit par Darvaris en serbe «fidèlement et à la lettre, si servilement que la version serbe est en certains endroits embarrassée et difficile à comprendre»³. L'ouvrage fut édité en serbe en 1786 à l'imprimerie de Kurzböck à Vienne⁴.

Darvaris traduisit de même en serbe Kevis⁵ et Epiktète sous le titre de «Kevita Θivejskago žitija i Epiktita stoičeskago ručnica ili pravoučitelna knjižica»⁶. La traduction serbe fut éditée en 1799 par l'Université royale de Pest à Budim. En grec, «Le tableau de Kevis de Thèbes» fut édité en 1777⁷. Une autre traduction revient à D. Darvaris, sous le titre de «Zercalo hristianskoe soderžastee misli spasitel'nija i uveštanija dušepoleznaja i nužneišaja vsjakomu hristianinu želajuštemu poznati hristianskoe svoje žitie i evangelskuju istinu»⁸. L'ouvrage fut publié en serbe en 1801 par l'Université royale à Budim aux frais des frères de Dimitrios, Jean et Marc.

Dimitrios Nikolaou Darvaris, connu dans les milieux serbes sous le nom de Dimitrije Nikolajević Darvar est l'un des écrivains connaissant bien le grec et le serbe réussissant à écrire dans les deux langues. En 1805 fut édité à Vienne le «Grand catéchisme ou doctrine chrétienne orthodoxe de l'Eglise d'Orient»⁹, traduction du russe en grec. Nous distinguons en Dimitrios Darvaris un défenseur intelligent de l'orthodoxie, indépendamment du lieu où il vivait et de l'origine ethnique du peuple avec lequel il collaborait. Venant de

1. *Legrand*, Bibliographie hellénique, XVIIIème s., II, 486.

2. *Legrand*, ibique, 332.

3. N. Vukadinović, Dositejeva hristoitija i njeni uzori, «Prilozi za knjizevnost...» knj. III, (1923), 48-81.

4. *Legrand*, Bibliographie hellénique, XVIIIème s., II, 450

5. *Legrand*, ibique, 238.

6. *Novaković*, Bibliografija, 48 et *Mihailović*, 339.

7. *Legrand*, Bibliographie hellénique, XVIIIème s., II, 238.

8. *Novaković*, Bibliografija, 53.

9. *Ginis et Mexas*, 'Ελληνική βιβλιογραφία 1800-1836, t. I, 59.

Klissoura, il s'installa et vécut aussi au milieu des Serbes (Zemun, Vienne etc.), il apprit leur langue et traduisit en serbe des ouvrages grecs importants «au profit du peuple serbe»¹. Il se distingua aussi du côté grec, car, outre son activité d'écrivain il ne cessa d'enseigner le grec et d'encourager de bien des manières la jeunesse grecque estudiantine.

Elève de D. Obradović et héritier de son amour pour le grec, comme nous l'avons déjà remarqué, fut Pierre Vitković. Il est connu comme écrivain ecclésiastique. Il naquit en 1754 à Jegra où il reçut sa première éducation, puis il fut inscrit aux collèges de Jésuites locaux. Pour ses études supérieures il se rendit à Vienne où il suivit les cours de philosophie et de philologie. C'est dans cette ville qu'il entra en relation avec D. Obradović (premier séjour d'Obradović à Vienne 1771-1776) qui lui apprit le grec² et il commença à étudier les classiques grecs³. Après ses études à Vienne, il fut ordonné diacre en 1774 et au bout de peu de temps prêtre à Jegra. Il y demeura jusqu'en 1803, date à laquelle il fut nommé curé dans la ville de Budin où il se rendit et travailla jusqu'à la fin de sa vie en 1808.

A côté de sa connaissance excellente du serbe et du grec, Vitković possédait aussi le latin et un peu d'italien⁴, ce qui lui donna la possibilité d'être d'une aide positive dans la lutte de l'orthodoxie contre la propagande catholique romaine. Son œuvre d'écrivain comprend deux traductions de l'œuvre de Constantin Arménopoulos «Esquisse de loi ou Six livres»⁵ qui avait été éditée à plusieurs reprises au cours du XVIIIe siècle⁶. Vitković élaborait cette traduction entre les années 1797 et 1798 sur l'invitation du métropolite Stratimirović. D'après ses propres informations à Stratimirović, il avait déjà traduit «L'Eucharistie d'Argentis»⁷, c'est à dire la «Charte contre les Azymes»⁸ d'Eustrate Argentis⁹. Une édition du texte grec¹⁰ fut faite à Leipzig en 1757.

1. *Novaković*, Bibliografija, 53.

2. Narodna Enciklopedija, tome I, Beograd 1925, 328 (R. Grujić) et *J. Skerlić*, Srpska književnost u XVIII veku, 289.

3. *Kostić*, D. Obradović u ist. perspektivi, 58.

4. *Ibique*.

5. *Ibique*.

6. *Legrand*, Bibliographie hellénique, XVIIIème s., I, 319 (édition 1744), II, 55 (édition 1766), 240 (édition 1777).

7. *Vukadinović*, O Prevodima V. Rakića, 53.

8. *Legrand*, Bibliographie hellénique, XVIIIème s., I, 516.

9. *T. Ware*, Eustratios Argenti, A study of the Greek Church under Turkish Rule, Oxford 1964, 112-121.

10. *K. N. Sathas*, Νεοελληνική Φιλολογία, 469-470.

Les deux traductions de Vitković, comme il nous l'apprend lui-même, sont restées inédites.

Parmi ceux qui se sont occupés de traductions durant l'époque en question, il faut mentionner aussi un évêque du nom de Partenije Pavlović. Celui-ci était archimandrite de la métropole de Karlovci; en 1751 il fut élu évêque auxiliaire de «l'archevêque et métropolitain Paul Nenadović»¹. Il traduisit de préférence des poèmes de Léon le Sage, consacrés à la Parousie du Christ. La traduction, sous le titre de «Oda na vospominanije vtorago Hristova prišestvija po obrazu pjesmi Lva premudrago»² a aussi une forme poétique. Zacharie Orfelin³ la mit en vers. L'ouvrage fut édité en 1763 à Vienne par les soins du métropolitain Stratimirović.

A côté de ces écrivains connaissant le grec, il y en a d'autres sur qui nous n'avons pas de renseignements. Le nombre de traductions anonymes à partir du grec nous mène à cette conclusion-là. Ces traductions ne peuvent être attribuées aux écrivains serbes connus que nous avons cités plus haut car il n'avaient pas de raison de cacher leur nom. Ce sont des traductions de contenu ecclésiastique faites vraisemblablement par des moines qui ont passé leur nom sous silence afin d'éviter la publicité soit par humilité monastique, soit par manque d'audace, parce qu'ils ne savaient pas assez bien le grec. En outre, comme nous l'avons souligné, il y avait des écoles grecques éparpillées dans de nombreuses villes de l'Autriche-Hongrie, centres spirituels et commerciaux. A la fin du XVIIIe siècle des écoles semblables existent non seulement à Zemun, Novi Sad et Belgrade, mais encore à Pest et dans les autres villes de Hongrie où elles atteignent le nombre 23⁴. Il devait donc y avoir beaucoup de gens sachant le grec (commerçants, prêtres, moines, professionnels etc.) qui utilisaient le grec suivant leurs besoins ou leurs aspirations. Il y eut probablement d'autres traductions qui nous sont inconnues, d'importance plus ou moins grande, et qui sont restées inédites, finissant donc par se perdre ou étant conservées dans les archives de quelque bibliothèque ou de quelque musée où elles attendent leur investigateur.

En 1802, à Venise, fut publié chez Panos Théodosiou l'ouvrage «Posledo-

1. *Lj. Stojanović*, *Stari srpski zapisi i natpisi* (=Srpska Kraljevska Akademija, knj. II), Beograd 1903, 167-168.

2. *Novaković*, *Bibliografija*, 6, *Mihailović*, 61 et *J. Skerlić*, *Srpska književnost u XVIII veku*, 255,

3. *Mihailović*, *Bibliografija*, 61 et *T. Ostojić*, *Zaharija Orfelin, život i rad mu*, («Srpska Kraljevska Akademija, posebna izdanja, knj. XLVI), Beograd 1932, 101,

4. *Popović*, *O Cincarima*, 228.

vanije svjatago velikomučenika čudotvorca i mirotočca Ioanna Vladimira carja srbskago»¹ où il est dit que ce texte a été traduit du grec par les soins du moine Luc et du sous-prieur de la «Sainte Lavra serbe et impériale de Chilandar au Mont-Athos». L'édition avec corrections fut faite aux frais du noble seigneur Hatzi-Théodorou, commerçant à Trieste. «L'acolouthie du Saint et glorieux roi et martyr Jean, fils de Vladimir et thaumaturge», dont la traduction avait été éditée pour la première fois à Venise en 1690 «par Jean Antoine le Julien et ses frères»². Le traducteur nous est inconnu. Nous pouvons cependant supposer qu'il s'agit d'un moine de Chelandarion car ces moines qui vivaient dans un milieu grec pouvaient aisément en apprendre la langue.

Au «Musée de l'Eglise serbe» de Belgrade se trouvent deux manuscrits³, traductions du grec. Tous deux se rapportent au même ouvrage et, comme il semble, l'un est la copie de l'autre. Le manuscrit 136 du Recueil Grujić porte le titre suivant: «Otvat pravoslavnao nekoego k' nekoemu bratu pravoslavnu o nasillii katolikov i o eže: kii sut razdratelie i razdornici i razdranii i o grubo glagolemej unii i uniateh i o eže, Kako podobaet pravoslavnim usredati mučitelstvo katolikov. Prevedesjas grečskija knigi pečatanija v halli ā.ψ̄.ō.ē. goda, na slavenorossijskii jazik». Il s'agit de la traduction fidèle de l'ouvrage de Nicéphore Théotokis: «Réponse d'un orthodoxe à un frère orthodoxe au sujet de l'oppression des catholiques, au sujet du fait qu'ils sont Schistes, Schismatiques et Eschismènes, et au sujet du barbarisme de la dite union et des uniates et de la manière dont doivent répondre les orthodoxes à la tyrannie des catholiques»⁴. Ce texte avait été édité à Halle en 1775. On a retrouvé un manuscrit semblable dans le recueil de l'Académie serbe des Sciences (sous le numéro 43)⁵. Lj. Stojanović, dans son «Katalog rukopisa i starih štampanih knjiga», sous toutes réserves, l'attribue à J. Rakić. Ce titre: «Otvat pravoslavnao nekoego hristianina k nekoemu bratu pravoslavnomu o katoličeskom nasillii i nekotorih otstupstah, shizmah i razdorov...» montre que ce texte a des différences de celui du Recueil Grujić sous le matricule 136 et 39. Quel est donc le traducteur de l'ouvrage? Comme nous l'avons déjà remarqué, Obradović avait traduit en 1796 ou en 1802 le recueil de dominicales du même auteur. Mais nous

1. *Novaković*, Bibliografija, 55.

2. *St. Novaković*, Prvi osnovi slovenske književnosti (=Srpska Akademija Nauka), Beograd 1893, 238.

3. Musée de l'Eglise serbe, recueil Grujić, 136, 39.

4. *Legrand*, Bibliographie hellénique, XVIIIème s., II, 201,

5. *Lj. Stojanović*, Katalog rukopisa i starih štampanih knjiga, Beograd 1901, 214.

ne pourrions pas attribuer à Obradović la traduction en question, car ni la langue (slavenorossijskii) ni même la fidélité et le mot-à-mot de la traduction ne répondent au style simple et explicatif de cet écrivain serbe ni moins encore à la langue simple du peuple qu'il avait adopté dans toute son œuvre. La traduction fut certainement faite après l'édition de l'œuvre en grec en 1775, comme le montre la phrase «prevedesja s grečeskija knigi pečatanija v Halli ā.ψ.δ.ē. goda» et avant 1779, comme le montre le manuscrit 39 du Recueil Grujić. A la page 62 de ce second manuscrit il est écrit: «Na grečeskom jazice prodaetsja v' Lajpcige, ideže i vsja Feod(o)ritova spisanija i vračebnija knigi v'Hale Saksonskoj izdannija nahodjatsja. A u Rumi prepisato 23^o Avgusta 1779^o sobstvennoju rukuju diakona i s(ve)to Troičeskih Novo Rumskih škol Magistera Vasilija Kr'stićan diak...».

Ce manuscrit est donc la copie d'un autre et fut écrit le 23 août 1779 par Maître Basile Kr'stić. Basile Kr'stić avait pris sur lui la direction de l'école secondaire de Rumi en 1779 alors que ses fondateurs Hranisavljević et Jovanović étaient partis pour Jérusalem¹. Il semble que cet ouvrage ait été recopié par Kr'stić afin d'être utilisé comme manuel d'enseignement à l'école. Mais avec la recopie il subit de nombreuses modifications surtout en ce qui concerne le style de la langue du texte. La différence dans l'expression et l'usage de la langue est sensible. Tandis que le manuscrit 136 est une traduction fidèle et servile du texte grec en slavon russe, le manuscrit 39 en diffère sensiblement: il est écrit dans une langue plus claire et plus coulante et il se libère en même de sa dépendance servile l'original. Mais aussi le manuscrit 43 du Recueil de l'Académie serbe des Sciences doit-il être postérieur à celui, immatriculé 136, du Recueil Grujić. Et cela parce que la langue du manuscrit 136 est très inférieure à celle des deux autres, ce qui ne pouvait arriver s'il s'agissait d'une copie. Au moins, si le copiste désirait quelque chose de nouveau et qu'il ne possédait pas les connaissances grammaticales exigées, aurait-il recopié fidèlement le texte qu'il avait devant-lui. La modification du texte en pire ne se justifie pas.

Indépendamment de la personnalité du traducteur qui demeure inconnue, le texte est un élément significatif de la lutte et des problèmes de l'Eglise orthodoxe à l'époque en question. Nous ne savons pas pourquoi la traduction serbe est demeurée inédite. Mais l'impression de textes semblables qui encourageaient la position des orthodoxes n'était certainement pas chose aisée à une époque où la propagande catholique romaine avait de l'influence sur tout le mécanisme de l'Etat en Autriche-Hongrie et où «Le comité de censure» de Marie-

1. *Skerlić, Srpska književnost u XVIII veku*, 95.

Thérèse (Zenzur Hof Komission) examinait non seulement les publications de l'empire, mais aussi tout texte venant de l'étranger¹.

Au cours du XVIII^e siècle et surtout durant sa seconde moitié, de nombreuses œuvres furent connues, diffusées ou utilisées par des Serbes lettrés soit dans l'original grec, comme nous l'avons vu plus haut, soit dans leur traduction en d'autres langues surtout en latin et en russe. Les œuvres du plus grand théologien et historien serbe de cette époque Jovan Rajić en sont un exemple caractéristique. Rajić naquit à Karlovci dans la province de Srem en 1726. Dès son plus jeune âge, il se distingua par ses études, montrant un intérêt particulier pour la théologie. Après ses études secondaires à Komoran et Sopron, il partit en 1753 pour Kiev, le plus grand centre spirituel et le bastion de l'orthodoxie à cette époque. Il étudia à «L'académie spirituelle» de cette ville pendant trois ans, de 1753 à 1756, et il se fit remarquer pour ses progrès et connu pour la richesse de son œuvre de théologien et d'historien. Bien sûr, ce n'est pas l'originalité qui caractérise ses écrits qui sont remplis de citations et donnent souvent l'impression qu'il s'agit d'une sélection de traductions ou d'une mise en ordre de langues étrangères. Alors que lorsqu'il s'agit d'œuvres historiques il utilise les sources (principalement des sources grecques) avec réserve et soupçon, le contraire se passe pour les textes théologiques. Nous ne nous référons qu'à un texte théologique, peut-être le plus caractéristique, sous le titre de «Bezpristrasnaja istoričeskaja povest o razdelenii crkve»². Pour écrire l'ouvrage en question en 1794, Rajić utilisa principalement deux sources: «La pierre de scandale» d'Elie Miniatis et les «Mémoires du Concile de Florence» de Sylvestre Syropoulos³. Rajić trouva ces textes dans leur traduction russe et latine⁴. Bien qu'il ait su le grec aussi, il semble plus vraisemblable qu'il en ait utilisé les traductions qui lui étaient plus accessibles. Mais indépendamment de cela, il est important que l'auteur se réfère assez souvent aux sources et en puise un matériel assez important pour que sa présence personnelle se limite à quelques observations — «primečanie» — et que toute l'œuvre soit un arrangement des écrits grecs cités ci-dessus et de quelques ouvrages russes⁵.

1. *Kostić*, Grof Koler, 66-82.

2. *Tarnanidis*, Dve redakcije «Povesti», 285.

3. Il cite Syropoulos sous le nom de «Zguropul» s'éloignant manifestement de l'édition latine de 1660. Sur le nom réel de l'auteur cf. *Adamantos N. Diamantopoulos*, Sylvestre Syropoulos et ses Mémoires du Concile de Florence, «Néa Σιών», tome VIII, Jérusalem 1923, 266,

4. Il fut fait parallèlement en 1752 une édition gréco-latine de l'ouvrage «Pierre de Scandale». Cf. *Legrand*, Bibliographie hellénique, XVIII^eème s., I, 311.

5. De russe utilisa l'oeuvre «Istorija o ishoždeniji sv. Duha» par Théophan Prokopović et le «Devjatnasat traktatah o ishoždeniji sv. Duha» par Adam Zernikav.

En conclusion, nous voudrions souligner que l'enseignement du grec eut au début et principalement des mobiles ecclésiastiques et théologiques. La lutte commune des peuples orthodoxes contre l'Union et la propagande catholique romaine les unit et les poussa à une collaboration spirituelle qui se manifesta principalement dans la région de la métropole de Karlovci. Cette collaboration se fit plus urgente et se manifesta surtout pendant les dernières années du règne de Marie-Thérèse (1769-1779) alors qu'elle privait ses sujets serbes de l'apport spirituel de la Russie. Les imprimeries communes de Trieste, de Vienne, de Venise et de Budapest furent positivement à l'origine de la collaboration helléno-serbe, car, malgré la sévère censure ils furent des centres de rencontre, de connaissance et de relation des deux peuples. La renaissance de l'éducation grecque en fut une autre origine positive. Les idées du siècle des Lumières s'étaient répandues plus largement en Grèce, à laquelle Obradović avait eu recours tout d'abord pour apaiser sa soif d'apprendre. Celui-ci très profondément influencé par les Lumières ecclésiastiques grecques, partit ensuite pour l'Europe, mais ne se rendit jamais à des idées négatives et rationalistes à l'extrême, demeurant jusqu'à la fin de sa vie un enfant fidèle de l'Eglise. A côté de cela, à son retour dans sa patrie, il transmet à ses compatriotes son amour du grec et des classiques grecs en sorte que, sous l'influence de l'Europe occidentale aussi, nous ayions au XIX^e siècle du côté serbe des études importantes dans ce domaine.

Université de Thessalonique

**DIE NAMEN DES SLAVENAPOSTELS
METHODIUS VON SALONIKI UND SEINER GEFÄHRTEN
IM VERBRÜDERUNGSBUCH
DES REICHENAUER KLOSTERS**

F. V. Mareš

Victor Burr hat unlängst darauf aufmerksam gemacht, daß der hl. Methodius aus seinem Gefängnis in «Schwaben (Ellwangen?) den Weg nach Mähren begreiflicherweise nicht durch Bayern nahm (denn er war von den bayrischen Bischöfen auf seinem Rückweg aus Rom festgenommen worden-FVM), sondern einen Umweg vorzog, auf dem eine Rast im Kloster Reichenau möglich war. An bevorzugter Stelle des Reichenauer Verbrüderungsbuches ist ein Bischof Methodius eingetragen. Ein Selbsteintrag, dessen Namen noch dem neunten Jahrhundert angehören, findet sich unter der Mönchliste von Luxeuil: ΜΕΘΟΔΙΟΣ, ΑΣΟΝ, ΙΓΝΑΤΙΟΣ, ΙΟΔΙΣΙΝ, ΣΥΜΕΟΝ, ΔΡΑΓΑΪΣ. Es besteht kein ernsthafter Zweifel, daß die Angehörigen dieser Gruppe teils griechisch-byzantinische, teils slavische Namen tragen. ...Die Wahrscheinlichkeit ist deshalb nicht von der Hand zu weisen, daß es sich um Methodius und seine Gefährten handelt, die sich im Reichenauer Verbrüderungsbuch verewigt haben»¹.

In der Ausgabe (*Monumenta Germaniae historica. Libri confraternitatum sancti Galli Augiensis Fabariensis*, ed. Paulus Piper, Berolini, apud Weidmannos, MDCCCLXXXIV, pag. cod. Aug. LIII, col. 211, linea 34-39) befindet sich der Passus mit den griechisch geschriebenen Namen auf der S. 217; die Liste ist mit der Überschrift *Nomina fratrum de coenobio Luxouium* versehen. Jeder Name steht auf einer Zeile, alle sind mit derselben Hand ge-

1. V. Burr, Anmerkungen zum Konflikt zwischen Methodius und den bayerischen Bischöfen, in: «Cyrillo-Methodiana. Zur Frühgeschichte des Christentums bei den Slaven, 863-1963», herausgeg. von M. Hellmann, R. Olesch, B. Stasiewski, F. Zagiba. Köln-Graz, 1964 (Böhlau Verlag, Reihe: «Slavistische Forschungen», Bd. 6), S. 39-56 (die betr. Stelle: S. 56); Burr verweist auf K. Bayerle, Die Kultur der Abtei Reichenau. München, 1925, S. 1203. Eine Übersicht der Fachliteratur s. bei Burr, op. cit., S. 39, Fußn. 1. Die Frage über die Kerker von Methodius wurde in den letzten Jahren viel untersucht (F. Grivec, S. Sakač, A. Ziegler, V. Burr u.a.); eine Zusammenfassung des status quo mit Literaturangaben s. F. Grivec, Konstantin und Method, Lehrer der Slaven. Wiesbaden, 1960, S. 92-103 (Kap. 24: «Erzbischof Method verbannt»).

schrieben (das wird in MGH durch den Asteriskus bei *MEΘOΔIOC angedeutet, der nächste Asteriskus bezeichnet eine andere Hand erst bei dem Namen *Eberhart, d. h. auf der Zeile 40; die Sigmas werden C geschrieben.—Die Mönchliste des «coenobium Luxouium» (= Luxeuil, jetzt in Frankreich, Dep. Haute-Saône) ist ein Teil des Codex Augiensis (=Reichenau); aus der Reichenauer Bibliothek wurde der Kodex nach Zürich gebracht, wo er jetzt in der Zentralbibliothek (Kantons—, Stadt und Universitätsbibliothek) aufbewahrt wird (Signatur: Ms. Rh. hist. 27).

Die andere von Burr erwähnte «bevorzugte Stelle», wo ein Bischof Methodius unter anderen Bischöfen nachträglich eingetragen war, ist in derselben Ausgabe auf S. 156 zu finden: pag. cod. Aug. IV, col. 15, linea 2 (Überschrift: *Nomina uiuorum fratrum*; Fußn: *satis recens*). Es sei bemerkt, daß an beiden Stellen unweit von Methodius der Name *HATHO archieps*. (Reichenau, pag. cod. Aug. IV) und *HATTO* (Luxeuil, pag. cod. Aug. LIII) vorkommt; in diesem Zusammenhang sollten die Historiker auch dieser Persönlichkeit ihre Aufmerksamkeit widmen.

Da die Edition in MGH sehr ungenau ist, halte ich es für notwendig, beide Stellen hier erneut herauszugeben:

I. Pag. cod. Aug. LIII, col. 211, linea 34-39:

34 MEΘOΔIOC
35 ΛEON
36 ἸΓNATIOC
37 ἸOAKIN
38 CYMEON
39 ΔΡΑΓΑΪC

(*in margine inferiori*:) H A T T O

II. Pag. cod. Aug. IV, col. 15, linea 2:

(*in margine superiori*:) HATHO archieps.

2 Herto eps methodius

3 Theganmar prb

Anmerkung: *methodius* ist später eingetragen worden, *eps* gehört zu *Herto*; die Würdenbezeichnung wird immer dem Namen postponiert, und auch die Farbe der Tinte beweist es.

(Aufnahmen werden beigegefügt) ¹

Die Erfahrung, daß es empfehlenswert ist, bei der Forschung seine Aufmerksamkeit direkt auf die Quellen zu richten, hat sich wieder bewährt. Burr

1. An dieser Stelle danke ich herzlich der Zentralbibliothek Zürich (Handschriften-Abteilung), besonders Herrn Dr. A. Schönherr, für freundliche Ausfertigung der Aufnahmen.

hielt zwei Namen für slavisches, nämlich ΔΡΑΓΑΪC und «ΙΟΔΙCIN»; das erstere Wort führte er (mit Recht) auf *drag* 'lieb, teuer' zurück, das letztere erklärte er als *jadъckъ* 'Fresser' oder *ijudejskъ* 'jüdisch' (S. 56). Auch «ACON» erschien als eine nicht völlig übliche Form von Ἰάσων. Die Aufnahmen haben jedoch gezeigt, daß die vermutlichen Namen «ACON» und «ΙΟΔΙCIN» einfach als ΛΕΟΝ und ἸΟΑΚΙΝ zu lesen sind.

Paläographisch gehört der griechisch geschriebene Eintrag (pag. cod. Aug. LIII) wirklich der 2. Hälfte des IX. Jahrhunderts, an es ist die sog. jüngere Pergamentunziale: das bezeugt der gesamte Duktus, vor allem die spitzbogigen Formen der Buchstaben O, E und C, die Proportionen der Grapheme Δ, Γ, Υ, Τ usw.¹. Es scheint, daß der Schreiber an die griechische Schrift gewöhnt war; man kann kaum vermuten, daß er sie nur ausnahmsweise benützte.

Die ersten fünf Namen sind rein griechisch: Μεθόδιος, Λέων, Ἰγνάτιος, Ἰωακίμ, Συμεών. Die Rechtschreibung und die lautliche Gestalt ist der Zeit der Entstehung des Denkmals angemessen. Es war üblich, das ᾠ μέγα durch das schon seit langem gleichlautende ὀ μικρόν zu ersetzen (ΛΕΟΝ, ἸΟΑΚΙΝ, CΥΜΕΟΝ anstatt ΛΕΩΝ, ἸΩΑΚΙΝ, CΥΜΕΩΝ). Auch die Form ἸΟΑΚΙΝ statt -ΙΜ entspricht dem griechischen phonologischen System: im Wortauslaut wurde der Nasal im Griechischen neutralisiert, jedes idg. -m am Wortende wurde zu -n (z. B. -om > on: λύκον, δένδρον), es bestanden keine einheimischen Wörter, die auf -m ausgingen². Nichtsdestoweniger erscheint im Licht dieser Details die Möglichkeit, daß wir es hier mit der eigenhändigen Schrift des Methodius zu tun hätten, als unwahrscheinlich: die gerade erwähnte Schreibart verrät nämlich einen doch etwas weniger gebildeten Mann.

Es bleibt der letzte Namen übrig, der Name ΔΡΑΓΑΪC, welcher tatsächlich einen slavischen Charakter aufweist: im Griechischen gibt es kein einheimisches Lexem Δραγ-, im Slavischen, dagegen, sind die Personennamen von der Wurzel *drag-* (ursl. **dǣrg* -'teuer, lieb') sehr häufig³. Die Art der Liquidametathesis,

1. Vgl. V. Gardthausen, Griechische Paläographie, Bd. II, 2. Aufl., Leipzig, 1913, S. 142-149 und Taf. 3.

2. In der Vulgata werden zwei Namen unterschieden: *Ioachim* (*Ioacim*, *Ioakim*) und *Ioachin*; in der Septuaginta tritt ein einheitliches Ἰωακίμ hervor. Vielleicht könnte man auch Varianten im griechischen Text finden, die Edition von Rahlfs registriert im Apparat solche Details leider nicht; an der Stelle, wo beide Namen in einem Satz vorkommen (lat. zuerst *Ioachim*, dann *Ioachin*), liest man folgende Anmerkung: «Ἰωακίμ (ult.) nomen huius regis antiquis temporibus nomini praecedentis adaequatum est» (Septuaginta, ed. A. Rahlfs, vole I. Stuttgart, s. a., ad 4 Rg 24, 6). Vgl. auch Slovník jazyka staroslověnského (Lexicon lingua palaeoslovenicae). Praegae, 1958, s. v. *Ioak'iml'ъ* und *ioak'im'ъ*.

3. Vgl. F. Miklosich, Die Bildung der slavischen Personennamen. Wien, 1860 (Denk-

nämlich ursl. **dārg-* > *drag-*, ermöglicht uns die Herkunft des Namenträgers näher zu bestimmen: er stammte aus dem südslavischen Sprachraum oder aus Großmähren, denn auf dem übrigen slavischen Gebiet ergab **dārg-* entweder *dorog-* (ostslavisch) oder *drog-* (polnisch und sorbisch), eventuell *dārg-* (polabisch). Das erlaubt uns, an einen alten Mitarbeiter und Begleiter Methods aus der Umgebung von Saloniki zu denken oder an einen seiner mährischen Jünger. Die slavischen Personennamen waren grundsätzlich zweigliedrig, es handelt sich offensichtlich um einen der zahlreichen Kosenamen von einem *Drago-bqdъ*, *Drago-slavъ* oder *Dragotěxъ* u. dgl., die alle verlässlich belegt sind. Mittels welchen Suffixes das betreffende Hypokoristikon abgeleitet ist, läßt sich nicht eindeutig feststellen. Viele Hypokoristika von *Drag-* sind belegt und können für uralt gehalten werden, es ist jedoch schwer, die griechische Transkription auf eines von ihnen restlos zurückzuführen; es kommen in Betracht vor allem *Dragyšъ*, *Dragojъ*, eventuell *Dragašъ*, *Dragošъ* (wenn wir eine gewisse Verstümmelung zulassen); wenn wir jedoch annehmen, daß sich der Schreiber um eine möglichst lautgetreue Wiedergabe des slavischen Namens weniger kümmerte (wie es sich in den Quellen oft bewährt), dann können wir noch an viele andere Hypokoristika denken, vgl. Miklosich, a.a. O. (Fußn. 5), 59-60. *Dragyšъ* und *Dragošъ* sind auch bei den Westslaven belegt (*Dragyšъ* tschechisch, *Drogošъ* polnisch), die übrigen zwei kommen nur im Südslavischen vor (*Dragojъ* bulg. und serb., *Dragašъ* nur serbisch). *Dragyšъ* ist sogar in einem der ältesten Denkmäler der tschechischen Sprache belegt, im Podlažicer Nekrologium: *Dragis*=*Dragyš(ъ)*>*Drahýš* (XII-XIII. Jhdt.; manche dort eingetragene Personen starben noch im XI. Jhdt)¹. Das Iota in ΔΠΑΓΑΪC ist mit einer Diairesis (· ·) versehen, d. h. *AĪ* ist wahrscheinlich als *a-i* (nicht *e*) zu lesen². Es könnte deswegen den diphthongischen Charakter des

schriften d. philosophisch-historischen Klasse der k. Akademie d. Wissenschaften, Bd. X), S. 59-60 (Nr. 118).

1. Vgl. *J. Dobrovsky*, *Dějiny české řeči a literatury v redakcích z r. 1791, 1792 a 1818*, herausgeg. von *B. Jedlička*. Prag, 1936, S. 240; *V. Flajšhans*, *Nejstarší památky jazyka i písemnictví českého I*. Prag, 1903, S. 53; *J. Gebauer*, *Slovník staročeský I*. Prag, 1903, s. v.; toponomastisch belegt in *Drahýška*, s. *A. Profous*, *Místní jména v Čechách I*. Prag, 1947, s. v.; *J. Svoboda - V. Šmilauer*, *Místní jména v Čechách V*. Prag, 1960, S. 571, 590; *V. Šmilauer*, *Osídlení Čech*. Prag, 1960, S. 170, 201, 357; anthroponomastisch: *J. Svoboda*, *Staročeská osobní jména a naše příjmení*. Prag, 1964, S. 116-117, 153; über die verschiedenen Suffixe s. *Miklosich*, op. cit., S. 7-20.

2. Vgl. *B. de Montfaucon*, *Palaeographia Graeca...* Parisii, 1708, S. 33. Wenn ich mich nicht irre, muß die Diairesis zur gegebenen Zeit nicht *unbedingt* die lautliche Trennung beider Grapheme bedeuten; vgl. *Gradthausen*, op. cit., S. 137 (über die Minuskel s. *ibid.*, S. 409).

südslavischen und tschechischen $y = \text{ъi}$ zum Ausdruck bringen (*Dragyšъ*)¹, oder das Ganze kann als slavisches *Dragojъ* mit gräzisierungender Endung *-ης* (geschrieben *-ις*) aufgefaßt werden. In dem noch aus dem IX. Jhd. stammenden Βίος Κλήμεντος ist eine solche Form besonders bei den auf einen weichen *jer*-Laut auslautenden Personennamen üblich, z. B. Κοτζέλης = *Kocelъ*, Γοράσδης, Akk. Γοράσδην = *Gorazdъ* (auch für *-ъ*: Βορίσης)².

Anmerkungen. 1. Man kann auch nicht ausschließen, daß ΔΡΑΓΑΪC bloß die bestimmte Adjektivform darstellt: *Dragъjъ* 'teuer, lieb' ($\text{ъ} = \text{A}$, griechische Endung *-ης = -ις*); als Personennamen ist jedoch gerade dieses Adjektiv in bestimmter Form nicht belegt³.

2. Es wäre verlockend, das Wort als Bezeichnung eines Angehörigen der Dragoviten zu interpretieren; dieser slavische Stamm siedelte im IX. Jhd. in der Nähe von Saloniki und stand unter der Jurisdiktion des Saloniker Metropoliten. In den Quellen wird dieser Name des Volkes verschieden geschrieben Δρουγουβίται, Δρουγουβίται, ἑπαρχος ... Δραγοβιτίας⁴. Eine solche Erklärung ist jedoch aus folgenden Gründen als unwahrscheinlich abzulehnen: Der slavische Laut ν würde vielleicht durch ein βῆτα vertreten sein (etwa Δραγοβιτς-). Die Stamm- und Völkernamen wurden in der alten Zeit verhältnismäßig selten im Singular gebraucht. Im ganzen Verbrüderungsbuch werden überall die Eigennamen

Die Anwendung dieses diakritischen Zeichens im Worte ἸΟΑΚΙΝ scheint jedoch daran hinzuweisen, daß der Schreiber das Iota mit einem Trema zu versehen pflegte, welches am Anfang einer Silbe und zugleich in der unmittelbaren Nachbarschaft mit einem anderen Vokal stand. *Wichtig* ist aber eines: soll schon Αἶ diphthongisch oder monophthongisch gelesen werden und welchen auch immer slavischen Vokal es vertritt (vgl. auch Fußn. 8), war das Alpha das einzige vokalische Graphem neben dem Omikron, das den velaren Charakter des vorangehenden Gamma in der griechischen Umschrift eines slavischen Wortes erhalten konnte (in Verbindung mit einem *i*-Laut nur als αἶ, οἶ, αἦ, οἦ); vor ε, η, ι, υ, αι, ει, οι, υι, wurde γ immer stark palatal gelesen.

1. Vgl. *Verf.*, Die Entstehung des slavischen phonologischen Systems und seine Entwicklung bis zum Ende der Periode der slavischen Spracheinheit. München, 1965 (Verlag Sagner, Reihe: «Slavistische Beiträge», Bd. 18), S. 70-75 (§§ 63-64, 66); *ders.*, The Origin of the Slavic Phonological System and its Development up to the End of Slavic Language Unity. Ann Arbor, 1965 (Reihe: «Michigan Slavic Materials», No. 6), S. 61-69 (§§ 63-64, 66).

2. *Magnae Moraviae fontes historici II: textus biographici, hagiographici, liturgici, curaverunt D. Bartoňková, L. Havlík, J. Ludvíkovský, Z. Masarík, R. Večerka.* Brno, 1967, S. 202-234 (vgl. z. B. S. 211, Zeile 4; 218/17; 218/27; 227/26); vielleicht nur einmal Γοράσδος, 206/5. Im Worte Βελαγραδων = *Bělggrad* kommt dort (233/21) ein Alpha an der Stelle eines harten *jer*-Lautes in diesem (serbischen!) Ortsnamen vor, was die Graphik $y = \text{ъi} = \text{a}$ unterstützen könnte (vgl. auch weiter *dragъjъ*).

3. Vgl. aber z. B. *Dobrъjъ*, *Ljubъjъ* (= 'teuer, lieb!'), *Malъjъ* usw., *Miklosich*, op. cit., S. 8 (§ A/7).

4. *L. Niederle*, *Slovanské starožitnosti II/2: Původ a počátky Slovanů jižních.* Prag, 1910, S. 424-425.

der Mönche, d. h. die Personennamen, eingetragen und nicht ihre Volksabstammung; eine solche Erklärung würde dem inhaltlichen Charakter des Denkmals widersprechen.

3. Schließlich darf ein Slavist noch einer Fragestellung nicht ausweichen: Läßt sich nicht der Name ΔΡΑΓΑΪC aus einer anderen, nichtslavischen Sprache vielleicht noch besser erklären?

4. Soweit ich weiß, wird kein Jünger oder Mitarbeiter Methods in den Kyrillo-methodianischen Quellen erwähnt, dessen Name mit einem der fünf im Reichenauer Kodex mit Methodius angeführten übereinstimmte.

Obwohl in der Luxeuiler Mönchliste neben den fünf griechischen Namen nur ein slavischer Name vorkommt, halten wir es für möglich, sogar für verhältnismäßig wahrscheinlich, daß es sich um den Slavenapostel Methodius handelt. Kein anderer Bischof Methodius ist im IX. Jhdt. bekannt. Wenn Methodius auf der S. 4 unter den Bischöfen angeführt wird, kann daraus gefolgert werden, daß er mit dem ΜΕΘΟΔΙΟC in der Luxeuiler Liste identisch ist: sein Name steht nämlich an der Spitze aller sechs griechisch geschriebenen Einträge, d. h. er war wahrscheinlich vornehmer als die übrigen. Wenn der Name ΔΡΑΓΑΪC wirklich slavisch (südslavisch oder mährisch) ist, wird dadurch die Wahrscheinlichkeit dieser Hypothese noch gestärkt.

Universität Wien

IV. Adalbold	Egilolf	Engilbr		
Therbold				
keering				
Adelbrecht	diac	HATHO	archieps.	Heriger
Arnolt	diac	Cetehast	eps	
Edalric	decan	Sigifrid		mon
Eberh.	pbj	S abio		mon
Maodalfrh		T utto	claudus	mon
Burchart	can	Ranc	unc	prt
Wito		O tfrid		prt
Leobine		U ualdber		mon
Röderer		T arco		prt
Tiechalm		A dalgis		prt
Anshalm		E ngilbestus		prt
Ntho		A dalman		mon
Woluebe		U uszuchind.		mon
Ruodolf		C undhast		mon
prunhast		D ruant		mon
Egilolf		S igibestus		mon
		F r hast		mon
		H ugibold		mon

Cod. Aug. pag. IV

L'HISTORIEN BYZANTIN DOUKAS ET LES SERBES

Jean A. Papadrianos

I. LES INFORMATIONS DE DOUKAS SUR LES RAPPORTS SERBO-TURCS EN 1451 ET LEUR VÉRACITÉ

La période qui s'étend de 1451 (avènement au trône turc du sultan Mahomet II) à 1459 (chute de la capitale serbe Smederevo aux mains des Ottomans) marque une étape importante dans l'histoire de l'Etat serbe. L'ambitieux sultan Mahomet II réussit à réaliser ce à quoi les sultans qui l'avaient précédé avaient souvent pensé sans pouvoir le mener à terme. Comme l'on sait, il se fit maître de Constantinople en 1453 et cela permit à l'empire ottoman d'être en possession de la capitale des pays qui s'étendaient de l'Euphrate à la mer Adriatique¹. Aussi, ce n'est pas un hasard que le siège de Constantinople ait été suivi d'une nouvelle période de conquêtes turques. Soumettre la Serbie et les autres pays balkaniques n'était qu'une question de temps. L'état serbe fait à cette époque de terribles efforts pour éviter la menace turque, mais sa chute était déterminée à l'avance. Mahomet II prit la capitale serbe Smederevo et mit fin de cette façon à l'histoire de la Serbie moyenâgeuse².

Ces événements mouvementés ne passèrent pas inaperçus dans l'historiographie byzantine. Les auteurs byzantins du XV^e siècle nous fournissent des renseignements précieux sur les rapports serbo-turcs durant la période de 1451 à 1459. Les informations furent plus ou moins utilisées par les historiens postérieurs qui étudièrent les rapports entre Serbes et Turcs à cette époque³. Mais ces historiens aboutirent maintes fois à des idées fausses et se hâtè-

1. *Ap. Vakalopoulos*, *Ἱστορία τοῦ Νέου Ἑλληνισμοῦ*, t. I, Thessaloniki 1961, p. 275.

2. *G. K. Jireček*, *Istorija Srba*. Preveo J. Radonić, t. I, Beograd 1952, p. 389.

3. *J. Radonić*, *Zapadna Europa i balkanski narodi prema Turcima u prvoj polovini XV veka*, Novi Sad 1905 (étude la période qui s'étend jusqu'à 1453). *D. Dimić - Knežević*, *Srpska despotovina prema Turcima od pada Carigrada do opsade Beograda, 1453-1456*, «Godišnjak Filozofskog Fakulteta u Novom Sadu», 6 (1961), 126-142 (examine les rapports serbo-turcs de la chute de Constantinople au siège de Belgrade par les Turcs en 1456). *E. A. Zachariadou*, *The first serbian campaigns of Mehmed II (1454-1455)*, «Annali dell'Istituto Orientale di Napoli», 14 (1964), 837-840 (étude les campagnes turques contre la Serbie en 1454 et 1455). D'autre part les rapports serbo-turcs sont exposés amplement dans les œuvres générales suivantes: *Č. Mijatović*, *Despot Djuradj Branković*, Beograd 1882,

rent de tirer des conclusions qu'on ne peut admettre aujourd'hui. Il faut en voir la raison dans le fait que les historiens postérieurs ne comparaient pas les informations données par les auteurs byzantins avec les éléments historiques d'autres sources ou le faisaient de façon insatisfaisante¹.

Notre article se propose d'examiner les informations que nous donne l'historien byzantin Doukas sur les rapports serbo-turcs en 1451; nous verrons surtout jusqu'à quel point elles sont dignes de foi, après les avoir soumises à une vérification historique sérieuse et les avoir comparées à toutes les sources, byzantines ou autres, conservées jusqu'à nos jours.

Le premier soin de Mahomet lorsqu'il monta sur le trône turc le 18 février 1451², fut de se débarrasser de son demi-frère Ahmet Celebi qui, selon le témoignage de Doukas, était le fils du sultan Mourad II et de la fille de l'archonte de Sinope, Isfendiyaroglu, tandis que Mahomet, d'après le même auteur, était le fils du même sultan et d'une esclave³. Avec la disparition d'Ahmet disparaissait le descendant légitime du trône turc et Mahomet renforçait sa position au pouvoir. Les auteurs byzantins contemporains nous donnent des renseignements précieux sur les tragiques événements qui se déroulèrent à la cour turque. Doukas et Laonikos Chalkokondylès racontent que Mahomet ordonna à Ali Bey, fils d'Evrenos, d'étouffer Ahmet Celebi qui n'avait alors que huit mois. L'horrible meurtre du nouveau-né eut lieu dans le harem à l'instant même où sa mère faisait part au nouveau sultan de ses condoléances pour la mort de son père. Le lendemain, poursuivent les historiens byzantins, Ali Bey fut délivré des soucis de la vie, tandis que la mère de l'enfant, la princesse de Sinope, était donnée de force en mariage au nouveau beylerbeyi d'Anadolu, Ishak Pasha⁴.

t. II; *Joseph von Hammer*, Geschichte der osmanischer Reiche, Hamburg 1840, t. I; *N. Jorga*, Geschichte der osmanischen Reiche, Gotha 1909, f. II; *K. Jireček*, Istorija Srba. Preveo I. Radonić, Beograd 1952, t. I - II; *F. Babinger*, Mehmed der Eroberer und seine Zeit, München 1953, et *St. Runciman*, The Fall of Constantinople 1453, Cambridge 1965.

1. Nous signalerons à titre d'exemple Č. Mijatović qui, dans son étude bien connue sur le despote serbe Djuradj Branković utilise principalement les informations données par les écrivains byzantins. Cependant, ce savant fit de nombreuses erreurs dans son interprétation des témoignages des historiens byzantins; d'une part parce qu'il ne savait pas bien le grec, comme son œuvre le prouve clairement, et d'autre part parce qu'il n'essaya pas d'examiner la véracité de ces témoignages en les comparant avec d'autres sources connues qui, il est vrai, étaient restreints à l'époque.

2. *Ducas*, Istoria turco-byzantină (1341-1462), éd. V. Grecu, Bucarest 1958, p. 281-283; *G. Hammer*, Geschichte, t. I, p. 382, *Babinger*, Mehmed der Eroberer, p. 67.

3. *Ducas*, p. 287.

4. *Ducas*, p. 287; *L. Chalkokondylès*, Historiarum demonstrationes, t. II, ed. E. Darcó,

Mais Mahomet II eut une autre conduite vis-à-vis de son autre belle-mère «l'amirissa» Mara, fille du despote serbe Djuradj Branković. D'après le récit de Doukas, à peine ce despote serbe eut appris la mort du gendre de Mourat II et l'avènement au trône de Mahomet II, qu'il envoya des ambassadeurs auprès du nouveau sultan pour le réconforter de la mort de son père, renouveler et renforcer par des serments les traités qui existaient entre Serbes et Turcs, et demander le retour de la Serbe Mara à la maison paternelle. Le sultan Mahomet II, continue l'historien byzantin, reçut avec bienveillance les ambassadeurs serbes, conclut avec eux un traité par serment et envoya avec pompe sa belle-mère au père de celle-ci, lui faisant en même temps de nombreux présents et lui offrant des territoires serbes pour sa subsistance¹.

Le fait que deux autres écrivains byzantins, Georges Sphrantzès et Laonikos Chalkokondylès confirment l'attitude amicale de Mahomet II vis-à-vis des Serbes et le retour solennel, de la Serbe Mara à la maison paternelle, prouve la véracité des informations apportées par Doukas². Mais un problème se pose: quelles étaient les limites de la convention qui liait Serbes et Turcs? Malheureusement Doukas, comme nous l'avons vu, parle de façon générale de la conclusion d'un traité serbo-turc, sans nous informer des termes de ce traité. Mais il existe d'autres sources auxquelles nous pouvons puiser des éléments qui y ont part. C'est en premier lieu Laonikos Chalkokondylès qui expose de cette manière les rapports serbo-turcs en 1451: «Mahomet fit la paix avec l'hégémone de Trivales et lui céda le pays qu'il avait conquis»³.

Budapestini 1927, p. 143; *G. Hammer*, *Geschichte*, t. I, p. 383. *Jorga*, *Geschichte*, t. II, p. 455. *Babinger*, *Mehmed der Eroberer*, p. 68.

1. *Ducas*, p. 282.

2. *G. Sphrantzès*, *Chronicon Minus*, p. 1-147; *Chronicon Majus*, p. 149-591, éd V. Grecu, Bucarest 1966, p. 78, 356. *Chalkokondylès*, t. II, p. 143.

3. *Chalkokondylès*, t. II, p. 142-143. Cet historien byzantin, en d'autres points de sa narration aussi (cf. *Chalkokondylès*, t. II, p. 23, 24, 33, 34 et 59) dans son effort d'archaïsation cite Djuradj Branković sans son titre de despote mais seulement comme «Hégémone de Triballes». *G. B. Ferjančić*, *Despoti u Vizantiji i Južnoslovenskim zemljama*, Beograd 1960, p. 190. La phrase de Chalkokondylès «χώραν ἐπεδίδου ὅσην ἐκτίησατο» est claire et ne peut être traduite qu'ainsi: «il lui céda (au despote serbe) tous les territoires qu'il avait conquis» et non : «il lui céda les terres qui voisiaient avec celles du despote», comme l'entendait faussement C. Mijatović (Djuradj Branković, t. II, p. 180). D'après Chalkokondylès, Mahomet II rendit à Djuradj Branković les territoires qu'il avait conquis. Mais comme nous l'avons déjà dit, le même auteur, ainsi que d'autres sources, nous apprend que les rapports de Mahomet II avec le despote serbe, à son avènement au trône turc, étaient amicaux, et par conséquent, il n'était pas possible que le sultan procède à la conquête de territoires serbes. Je pense que Chalkokondylès attribue à tort à Mahomet II des conquêtes de terres serbes qui, en réalité, avaient été faites par les sultans précédents.

Deux autres sources non byzantines complètent le renseignement que nous donne Chalkokondylès, situant avec exactitude le «pays» qui fut rendu par les Turcs aux Serbes. L'une de ces sources, une chronique serbe¹, rapporte que le sultan Mahomet II céda au despote serbe Djuradj Branković le territoire Toplica, quant à l'autre, Constantin Mihailović d'Ostrovica² nous informe de la reddition, outre Toplica, du territoire Glembočiva.

Mais par le traité de 1451, les obligations des pays qui avaient prêté serment n'étaient pas unilatérales; le sultan ne rendit pas des territoires au despote serbe sans lui demander d'équivalents. D'après le témoignage de Constantin Mihailović d'Ostrovica, Djuradj Branković prit les engagements suivants: «Le despote serbe était obligé, à chaque fois qu'on le lui demandait, d'envoyer au sultan une aide militaire de 1500 cavaliers et de payer annuellement 15000 ducats d'impôts»³.

Quelles étaient donc les raisons qui poussèrent Mahomet II à faire preuve de bienveillance vis-à-vis des Serbes? Doukas voulant expliquer la cause de sa clémence en tant que grand sultan vis-à-vis des Serbes et en particulier vis-à-vis de la fille du despote serbe, Mara, déclare que Mahomet II voulait donner Mara en mariage à quelque Turc, comme il le fit pour son autre belle-mère, fille de l'archonte de Sinope, mais craignant que son père ne soulevât contre lui les Hongrois, il n'osa pas le faire⁴. Cette information de Doukas fut adoptée sans aucune réserve par les historiens postérieurs qui s'intéressèrent à la question en 1451⁵. Il y a pourtant des raisons sérieuses qui nous obligent à ne pas partager l'avis de ces historiens. Et en particulier celles-ci: il se suit de toute la narration de Doukas qu'il s'agit d'un fait chronologiquement antérieur au retour de Mara en Serbie. Malheureusement, nous ne savons pas avec exactitude quand «l'amirissa» regagna la maison paternelle. Toutefois, une lettre des habitants de Raguse, portant la date du 17 juin 1451 et félicitant le despote Djuradj Branković de l'heureux retour de sa fille à la cour serbe peut nous servir de terminus ante quem certain sur la question⁶. Les rapports entre Serbes et Hongrois avant le 17 juin 1451 étaient entièrement hostiles, aussi Mahomet II n'avait-il aucune raison de craindre que le despote

1. *Lj. Stojanović*, *Stari srpski rodoslovi i letopisi*, Sremski Karlovci 1927, p. 236, Nr. 689.

2. *Konstantin Mihailović*, *Janicarove uspomene ili Turska hronika*. Prevod i predgovor Dj. Živanovića.

3. Op. cit.

4. *Ducas*, 287-289.

5. *Hammer*, *Geschichte*, t. I, p. 383; *Mijatović*, *Djuradj Branković*, t. II, p. 180.

6. *N. Jorga*, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^e siècle*, t. II, Paris 1899, p. 449.

serbe dresse les Hongrois en une guerre contre lui, comme le rapporte Doukas. Les Hongrois se reconcilièrent avec les Serbes plus tard, le 7 août 1451¹.

A notre avis, c'est ailleurs qu'il faut rechercher la raison de l'attitude bienveillante du sultan vis-à-vis des Serbes et en particulier de la fille du despote serbe, Mara, et non là où la recherche l'historien byzantin Doukas. Comme l'a observé justement A. Vakalopoulos, la prise de Constantinople était devenue l'idée fixe de Mahomet II². Afin de procéder aux préparatifs nécessaires au siège de la capitale byzantine, le sultan fit ainsi montrer, au début de son règne, d'intentions pacifiques à l'égard de Byzance et des autres pays avec lesquels l'Empire ottoman était alors en rapports³.

Pour terminer résumons nos principales déductions: les informations de Doukas d'après lesquelles les rapports entre l'Etat serbe et l'Empire ottoman étaient amicaux en 1451 et qu'un traité fut conclu alors entre ces deux états sont dignes de foi, certifiées par d'autres écrivains byzantins; les renseignements que nous donne l'historien byzantin sont complétés par d'autres sources, byzantines ou non; enfin, la politique pacifique du sultan Mahomet II doit être interprétée autrement que ne le fait Doukas.

II. LES INFORMATIONS DE DOUKAS CONCERNANT LES SERBES EN 1453 (JUSTE APRÈS LA PRISE DE CONSTANTINOPLE)

La prise de la capitale byzantine par les Turcs en 1453 eut une résonance considérable dans la Cour Serbe. Des historiens, des époques plus récentes, basés sur des éléments, qui ne sont pas d'origine byzantine, nous donnèrent une image nette de la tristesse et de mauvais pressentiments qui accablèrent le despote Serbe Djuradj Branković, après la chute de Constantinople⁴. Mais il y a une information encore chez l'écrivain byzantin Doukas, qui, en peu de mots mais caractéristiques, décrit ces tristes pressentiments du despote serbe⁵. Malheureusement, cette information de l'écrivain byzantin est restée

1. *Jorga*, op. cit., p. 453 note I; *Du même auteur*, *Geschichte*, p. 266; *Jireček*, *Istorija*, t. I, p. 375; *Dinić - Knežević*, *Srpska despotovina*, p. 127.

2. *Vakalopoulos*, *Ἱστορία*, t. I, p. 249.

3. *Jorga*, *Geschichte*, t. II, p. 855. *Babinger*, *Mehmed der Eroberer*, p. 69. *Vakalopoulos*, *Ἱστορία*, t. I, p. 249.

4. *K. Jireček*, *Istorija Srba*. Preveo J. Radonić, Beograd 1952, t. I, p. 378. *D. Dinić - Knežević*, *Srpska despotovina prema Turcima od pada Carigrada do opsade Beograda, 1453-1456*. «*Godišnjak Filozofskog fakulteta u Novom Sadu*», 6 (1961) 128.

5. *Ducas*, *Istoria turco-buzantina (1341-1462)*, éd. V. Grecu, Bucarest 1958, p. 395, 31-34.

inexploitée par la science historique. Mais nous, non plus, nous n'avons pas l'intention de nous occuper de l'examen du passage de Doukas, ci-dessus, car nous l'avons fait dans une autre occasion¹. Dans cet article nous allons seulement examiner une autre information de ce même écrivain byzantin, qui se réfère aux Serbes en 1453; et pour parler plus précisément, juste après la prise de la capitale byzantine.

En juin de 1453 Mahomet II abandonna Constantinople prise par lui-même et revint en Andrianople². Il y trouva des délégués de tous les pays soumis aux Turcs, qui étaient venus féliciter le sultan pour sa grande victoire. Doukas mentionne que parmi ces délégués se trouvait aussi un représentant du despote serbe³. Ce fait-là, est affirmé aussi par un autre écrivain byzantin, Kritoboulos;⁴ par conséquent nous n'avons aucune raison de contester l'authenticité de cette information de Doukas.

Kritoboulos dit que le sultan accueillit amicalement les délégués, causa avec eux calmement, leur offrit des présents et qu'il dit même à quelques uns de faire connaître à leurs souverains qu'il les dispense de payer les impôts⁵. Doukas pourtant décrit ce fait d'une manière tout à fait différente. D'après lui, Mohamet II se comporta envers les délégués avec colère, exigeant que leurs souverains envoient l'impôt annuel de sujétion. Le sultan exigea par les Serbes, continue cet historien byzantin, de lui envoyer comme impôt annuel 12.000 ducates, par les deux despots de Morée 10.000 ducats et par les souverains de Chios et de Lesbos 6.000 et 3.000 ducats⁶.

Les chercheurs, qui se sont servis, avant nous de l'information ci-dessus de Doukas, crurent qu'elle est authentique⁷. Ces chercheurs ne nous expliquèrent pourtant où ils se sont basés pour exprimer cette opinion. C'est pour-

1. De l'examen de cette information nous nous sommes occupés dans notre communication pendant le 2ème congrès international d'Etudes du Sud-Est européen, qui porte le titre: «Les informations des écrivains byzantins, en ce qui concerne les relations entre les Serbes et les Turcs depuis 1451 jusque 1453, et leur authenticité».

2. F. Babinger, Mehmed der Eroberer und seine Zeit, München 1953, p. 107.

3. Ducas, p. 395¹⁴.

4. Kritoboulos, éd. V. Grecu, p. 163¹⁸.

5. Kritoboulos, p. 163¹⁷⁻²².

6. Ducas, p. 395⁶⁻²⁰. Malheureusement cette information de l'écrivain byzantin n'a pas en vue D. Dinić - Knežević, Srpska despotovina, p. 128.

7. Č. Mijatović, Despot Djuradj Branković, t. II, Beograd 1882, p. 213 suiv. N. Jorga, Geschichte des osmanischen Reiches, t. II, Gotha 1909, p. 49, 55. Babinger, Mehmed der Eroberer, p. 108. Z. V. Udalcova, Vizantijskij istorik Kritovul o južnyh slavjanah i drugih narodah Balkanskogo poluostrva v. XV v., «Viz. Vremennik», 4 (1951) 98.

quoi nous croyons nécessaire de citer les raisons, qui peuvent nous conduire à la conclusion que des informations de deux historiens byzantins, mentionnées ci-dessus, celle de Doukas se rapproche plutôt de la vérité. Et voici pourquoi: il était naturel que Mahomet II après la prise de Constantinople se sentît tout puissant; c'était ce fait qui lui permit d'accueillir, comme dit Doukas, d'une manière violente les délégués des pays soumis aux Turcs et d'exiger de ces délégués que leurs souverains lui versent l'impôt annuel de sujétion. Ce sultan n'était plus obligé de montrer ses dispositions pacifiques envers les pays qui lui étaient tributaires, chose qu'il avait faite quand il était monté au trône et qu'il se préparait à assaillir Constantinople¹. Après la chute de la capitale byzantine la situation changea tout à fait à son profit. Mahomet II exploita cela convenablement et il commença à montrer ses vraies dispositions. De ce fait là témoignent encore d'autres sources historiques contemporaines. Ainsi Jean Sobota de Trogir écrivait déjà le 24 Juillet 1453 que le sultan exigea que le despote serbe lui livrât les villes Golubac et Smederevo². Cette information prouve d'une manière très claire que Mahomet II après la prise de Constantinople commença à se comporter en ennemi envers le despote Djuradj Branković. Si le sultan exigeait en Juillet de 1453 par le despote serbe de lui livrer des villes, nous ne devons pas du tout être étonnés du fait que celui-là, un mois avant, demandait, comme dit Doukas, que le même despote lui versât l'impôt annuel de sujétion.

Pourtant se pose, le problème: Comment peut s'expliquer l'information, la tout à fait contradictoire de Kritoboulos? D'après nous, la seule explication qu'on puisse donner est la suivante: Cette information de Kritoboulos, n'est rien d'autre qu'un effort de plus de cet écrivain byzantin, de faire prouver la générosité et la magnanimité du sultan. L'œuvre historique de Kritoboulos est pleine d'exemples pareils qui affirment que Mahomet II accueillait toujours bien les délégués des pays soumis et qu'il montrait ses sentiments paci-

1. Mahomet II voulant dévancer en tranquillité aux préparations nécessaires, pour le siège de la capitale byzantine, se comporta amicalement, pendant la première année de son règne, envers les pays avec lesquels l'empire ottoman avait alors des relations. Ainsi, le sultan ci-dessus, jura de vivre en paix avec l'empereur byzantin Constantin XI Paléologue il conserva des relations amicales avec le despote de la Serbie Djuradj Branković, il prolongea la vigueur des traités de paix avec Hunyadi et il renouvela la paix avec Venise. *V. Jorga, Geschichte, t. II, p. 8 suiv.* et *Babinger, Mehmed der Eroberer, p. 69 suiv.* *Ap. Vakalopoulos, 'Ιστορία τοῦ Νέου Ἑλληνισμοῦ, t. I, Thessaloniki 1961, p. 249.*

2. *F. Rački, Pet listova Ivana Sobote Trogiranina o savremenih dogadjajah u Srbiji, Bosni i Hrvatskoj, «Rad JAZU», I (1867) 152.*

fiques et amicaux envers eux¹.

Voyons maintenant une autre importance, mentionnée ci-dessus, qu'implique l'information de Doukas. Dans ce passage de l'écrivain byzantin, nous trouvons des éléments sur l'état financier de la Serbie pendant le XV^e siècle. Le récit de Doukas que la Serbie en 1453 devait payer aux Turcs comme impôt annuel de sujétion 12.000 ducats, tandis que la même année les despotes de Morée et les souverains de Chios et de Lesbos, ne payaient que dix, six et trois mille ducats, peut être considéré, comme déjà très justement observa Z. V. Udajcova², comme preuve, que la Serbie, pendant ces années était plus riche que Morée, dernier centre de la civilisation grecque, et aussi plus riche que les îles de la Mer Egée.

En août de la même année, dit Doukas, les délégués du despote Serbe arrivèrent en Andrianople pour verser à Mahomet II l'impôt exigé par lui. A cette occasion, les délégués serbes, d'après l'ordre de leur despote, libérèrent par rachat cent religieuses, jeunes et âgées. En dehors de cela de nombreux nobles byzantins reçurent du despote serbe et de sa femme de l'argent pour racheter leur liberté de la capture turque³.

Un examen minutieux de ce passage de Doukas peut nous conduire à la conclusion suivante: Djuradj Branković se tache de payer le plus tôt possible à Mahomet II l'impôt de sujétion, exigé par lui. Et ce despote serbe fait cela, parce qu'il connaît bien qu'il ne peut pas s'engager dans une guerre contre les Turcs et qu'il veut à tout prix, conserver le plus possible, le traité de paix, entre les Serbes et les Turcs. Pourtant, plus tard, à la première occasion, Djuradj Branković fera appel à la Hongrie et les autres pays, qui étaient hostilement disposés envers l'empire ottoman et il demandera du secours pour la lutte des Serbes contre les Turcs⁴.

Institut d'Études balkaniques Thessalonique

1. Ainsi, cet écrivain décrit exactement avec les mêmes mots l'accueil qu'obtinrent de sultan les délégués Serbes en 1455 et l'empereur de Trébizonde en 1461. *V. Kritoboulos*, p. 187⁷⁻⁹, 287⁴⁻⁶.

2. *Udajcova*, *Kritovul*, p. 98.

3. *Ducas*, p. 395²⁴⁻²⁷. Doukas dit que les délégués Serbes arrivèrent en Andrianople «τῷ πρώτῳ ἔτει Αὐγούστῳ μηνί» c'est-à-dire au mois d'août de l'année 1453. *N. Jorga*, *Geschichte*, t. II, p. 55, se référant à cette information, il croit que la députation serbe arriva en Andrianople le 1er août de 1453. En toute probabilité *N. Jorga* arriva à cette conclusion, parce qu'il prit la phrase de Doukas «τῷ πρώτῳ ἔτει» comme jour et pas comme année. L'écrivain byzantin dit nettement que les délégués Serbes libérèrent par rachat «μυναστρίας = religieuses» et pas des religieux, comme croit *D. Dinić - Knežević*, *Srpska despotovina*, p. 128.

4. *Cf. Dinić - Knežević*, *Srpska despotovina*, p. 128.

KOUKOUZELES' PART IN THE FUNERAL SERVICE OF MEDIAEVAL SERBIA AND BYZANTIUM

Andrija Jakovljević

The study of manuscripts in Byzantine musical notation makes us familiar with the works of the great *maistores* and *domestikoi* of the Byzantine Empire and mediaeval Serbia. These studies have revealed a number of hitherto unknown works and composers¹. Western musicologists have dealt with some of these works in their publications². One scholar who has greatly contributed to our knowledge on this subject is the late H. J. Tillyard, a pioneer in the field of Byzantine musicology and one of the first to study the vast treasury of musical manuscripts on Mount Athos³. The study of the

1. *Miloš Velimirović*, Two Composers of Byzantine Music: John Vatatzēs and John Laskarēs, «Aspects of Mediaeval and Renaissance Music», (Reese Offenry), New York, 1966, 818-31; *Idem*, Byzantine Composers in MS. Athens 2406 (Appendix: Catalogue of Names of Composers and Authors of Texts in MS. Athens 2406), «Essays Presented to Egon Wellesz» ed. J.W., Clarendon Press, Oxford, 1966, 7-19; *Idem*, Ἰωακείμ ὁ μοναχὸς καὶ Δομέστικος Σερβίας, «Recueil des travaux de l'Institut d'Etudes byzantines VIII (Mélanges G. Ostrogorsky II)», Beograd, 1964, 273-87 and also in «Zvuk 62», Beograd, 1964, 150-57.

2. *R. Palikarova Verdeil*, La musique byzantine chez les Bulgares et les Russes (du IX^e au XIV^e siècle), Monumenta Musicae Byzantinae, Copenhagen, 1953; MMB. V. Fragmenta Chilandarica palaeoslavica, Ed. Roman Jakobson. B. Hirmologium Codex Monasterii Chilandarici 308, Copenhagen, E. Munksgaard, 1957; MMB. A. Fragmenta Chilandarica palaeoslavica: Sticherarium Codex Monasterii Chilandarici 307, Copenhagen, E. Munksgaard; *Egon Wellesz*, The Akathistos Hymn, MMB, Copenhagen, 1957; *H. J. W. Tillyard*, The Hymns of the Pentecostarium, MMB, Copenhagen, 1960; *Miloš Velimirović*, Byzantine Elements in Early Slavic Chant: the Heirmologion, MMB, Copenhagen, 1960; *Idem*, Struktura staroslovenskih muzičkih irmologa» (Structure of Early Slavic Heirmologia with Musical Notation), «Hilandarski Zbornik» 1 (Recueil de Chilandar 1), Beograd, 1966, 139-61; *Idem*, The Influence of the Byzantine Chant on the Slavic Countries, «The Proceedings of the XIIIth International Congress of Byzantine Studies», Oxford, 5-10 September 1966/67, 119-41; *Erwin Koschmieder*, Die Ältesten Novgoroder Hirmologien-fragmente, «Abhandlungen der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, Phil. Hist. Klasse I», München, 1952, 1955, 1958; *Oliver Strunk*, Specimina Notationum Antiquiorum, MMB, Copenhagen, Série principale VII, Hauniae, 1965; *Idem*, Byzantine Music in the light of Recent Research and Publication, «The Proceedings of the XIIIth International Congress of Byzantine Studies», Oxford, 1966-67, 345-55.

3. † January 2, 1968. The last work Prof. *Tillyard* wrote in honor of 70th birthday of

history of church music among the Greeks and Slavs is now entering upon a new phase and great importance is being given to the numerous unknown musical documents of the rich and not yet sufficiently examined libraries of the Greek and Slavic monasteries, mainly in Greece but also in the other Balkan countries. A good number of musical MSS in the above libraries are listed in printed catalogues but their description is usually very brief and rarely gives the names of the composers and the titles of their works¹. On the other hand the number of Byzantine composers is very great and makes the publication of a catalogue of their names and works an urgent necessity, especially if we consider that the existing sources on the subject were published fifty years ago and are at once incomplete and inaccurate². Yet these are the sources which are offered today in the West as aids to the study of Byzantine music and musicians prior to the capture of Constantinople by the Turks (29 May 1453) as well as that of the period of Turkish domination in Greece.

One of the richest libraries on Mount Athos is surely that of the Iviron Monastery. A large catalogue listing the MSS of the Mt. Athos libraries was published by Spyridon Lambros in the end of the 19th Century³. The catalogue informs us that there are in the Iviron Library 350-400 unpaginated mu-

Egon Wellesz, *The Rediscovery of Byzantine Music*, «Essays presented to Egon Wellesz», Ed. Jack Westrup, Oxford, 1966, 3-6. About Tillyard's work and publications see Prof. *Miloš Velimirović*, H. J. W. Tillyard, Patriarch of Byzantine Studies, «The Musical Quarterly», Vol. LIV, 3 (G. Schmier, Inc., July, 1968, New York) 341-51. Also see *Markos Dragoumis*, «Ένας βαθύς μελετητής της βυζαντινής μουσικής, «Ανάπλασις» Athens, 1968, 3-4.

1. *Sophronios Eustratiades* and monk *Spyridon*, *Catalogue of the Greek Manuscripts in the Library of the Laura on Mount Athos*, Cambridge, Harvard University Press, 1925, 444-62: Index; *Idem*, *Catalogue of the Greek Manuscripts in the Library of the Monastery Vatopedi on Mt. Athos*, Cambridge, 1924; *Sp. Lambros*, *Catalogue of the Greek Manuscripts on Mount Athos*, Vol. I, Cambridge: at the University Press, 1895; *N. Bees*, *Κατάλογος περιγραφικός τῶν χειρογράφων κωδίκων τῶν ἀποκειμένων εἰς τὰς Μονὰς τῶν Μετεώρων*, Athens 1967; *Proigoumenos Eudokimos*, *Κατάλογος ἀναλυτικός τῶν χειρογράφων κωδίκων τῆς βιβλιοθήκης τῆς ἐν Ἁγίῳ Ὄρει τοῦ Ἁθῶ Ἱερῶς, Σεβασμίας, Βασιλικῆς, Πατριαρχικῆς, Σταυροπηγιακῆς Μονῆς τοῦ Ξηροποτάμου, Θεσσαλονίκη*, 1932, 200; *Gerassimos Micrayannanitis* *Κατάλογος χειρογράφων κωδίκων τῆς βιβλιοθήκης τοῦ Κυριακοῦ τῆς κατὰ τὸ Ἁγιώνυμον Ὄρος τοῦ Ἁθῶ Ἱερῶς καὶ Μεγαλωνύμου Σκήτης τῆς Ἁγίας Θεομήτορος Ἄννης*, Ἀθῆναι, 1961.

2. *Vogel-Gardthausen*, *Die griechischen Schreiber des Mittelalters und der Renaissance*, «XXIII Beiheft zum Zentralblatt für Bibliothekswesen» Leipzig, Otto Harasovitz, 1909; *C. Eméreau*, *Hymnographi byzantini*, «Echos d'Orient», XXI-XXV (1922-26); *G. Papadopoulos*, *Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς παρ' ἡμῶν ἐκκλησιαστικῆς μουσικῆς*, Ἀθῆναι, 1890; *K. Psahos*, *Ἡ παρασημαντικὴ ...*, Ἀθῆναι, 1917.

3. *Sp. Lambros*, *Catalogue...*, op. cit.

sical MSS whose contents are still unknown. Among these manuscripts we shall mention here only three, giving special notice of a recently discovered one of the 15th Century written by David Raidestinos the monk, musician and domestikos of the Greek Pantokrator Monastery.

Iviron MS. 986, written in 1458 by Manouel Chrysaphes, Lampadarios of Saint Sophia of Constantinople¹, is one of the best extant Anthologies or Akolouthiae of the 15th Century. It is probable that this manuscript was written in Constantinople and it certainly is a source for study of the musical style of Constantinople toward the end of the Middle Ages since Chrysaphes lived and worked there during the reigns of the two Byzantine Emperors John Palaeologos (1428-1448)² and Constantine Palaeologos «the Last» (1449-1453)³. It is known from several sources that one of Manouel Chrysaphes' compositions was composed in Serbia⁴. From the Slavic Chilandar MSS of the 18th and 19th Century it is also known that other works of his were translated into Slavic and became part of the liturgical practice of the Slavs⁵. There is no doubt that the role of Manouel Chrysaphes in the cultural life of Byzantium and mediaeval Serbia was very important as the title «lampadarij pridvornogo klira»⁶ implies and it is regrettable that we know so little about him.

Most important was the discovery — towards the end of the 19th Cen-

1. «λαμπαδάριος ἐστὶν ὁ πρῶτος τοῦ ἀριστεροῦ χοροῦ, καὶ ὠνομάζετο οὕτως διότι ἐβάστα τὸ λεγόμενον διβάμβουλον, ποῦ ἦταν ἓνα σκεῦος χρειάζομενον εἰς τὰ ἅγια, μετὰ λαμπάδος κεχρυσωμένης», Ἐπιστολὴ Πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως Παΐσιου Α' πρὸς τὸν Πατριάρχην Νίκωνα, Ζήτημα Γ', «Ἀνατολικὸς Ἀστὴρ» Κωνσταντινουπόλεως ἀρ. 48, 372. See *Angelos Voudouris*, Οἱ μουσικοὶ χοροὶ τῆς Μεγάλης Ἐκκλησίας (κατὰ τοὺς κάτω χρόνους), Constantinople, 1935, 3, 8, 12, 20-25; *K. Rallis*, Περὶ τοῦ ἐκκλησιαστικοῦ ἀξιώματος τοῦ λαμπαδαρίου, «Πρακτικὰ τῆς Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν», τόμ. IX (Ἀθῆναι, 1934) 259 - 61.

2. Chilandar MS. 92, fol. 85^r «Μανουὴλ τοῦ Χρυσάφη δι' ὀρισμοῦ τοῦ ἀοιδίμου κῦρ Ἰωάννου τοῦ Παλαιολόγου». (Cf. *A. Jakovljević*, Catalogue of the Slavic and Greek Musical Manuscripts in the Library of Chilandar Monastery, Athens, 1968-1969). See Index II. Unpublished.

3. Chilandar MS. 90, fol. 71^v «δι' ὀρισμοῦ τοῦ ἀοιδίμου βασιλέως Κωνσταντίνου τοῦ τελευταίου». (Cf. *A. Jakovljević*, Catalogue..., op. cit., Index II).

4. MSS: MS. 1327 of the XVth Century from the Monastery St. Ekaterine on Mt. Sinai, fol. 1^v.; MS. Egerton 2383 of the XVIIth Century in the British Museum, fol. 81^v.; MS. 7 of the Library of Monastery Kykou in Cyprus on fol. 3^r. This MS. is from the XVIIth Century, and fourth MS. is found in the Library of Meteora (XVII or XVIII Century). (Cf. *Nikos Bees*, Κατάλογος περιγραφικὸς τῶν χειρογράφων κωδίκων τῶν ἀποκειμένων εἰς τὰς Μονὰς τῶν Μετεώρων, Athens, 1967, MS. No 164, fol. 265 recto).

5. *A. Jakovljević*, Catalogue..., op. cit.

6. See the article by *A. Papadopoulos* in «Vizantijski Vremeni», (1901), 526-46.

ture — of thirteen Greek popular songs written in late Byzantine notation on the binding of a manuscript of the 17th (or 18th) Century which is also kept in the Iviron Library¹. On the upper margin of the ninth song is a signature in red ink in Greek which reads as follows: τοῦτο ἐποιήθη εἰς τὴν ἄλωσιν τῆς Μπόσνας «this (work) was composed at the time of the fall of Bosnia»². Bosnia was captured by the Turks in 1463.

An unknown musical manuscript, dated 1431 and also found in the Iviron Monastery³, holds a special place in the history of liturgical musical practice in Byzantium and Mediaeval Serbia. It contains 266 numbered folios and is a typical Akolouthia or Anthology MS (a collection of different liturgical chants without the «Psaltike tehne»). In other words, this belongs to a special class of musical MSS, those containing a collection of ecclesiastical chants for the Vespers, the Orthros and the Liturgy and frequently prefaced by a «Psaltike tehne», that is a «theoretical explanation of the Byzantine musical notes». Sometimes this explanation is very detailed. We have already said that the copyist of this precious manuscript was David Raidestinos of Mount Athos. He, because of the humility characteristic of mediaeval monks, named himself the least of monks and domestikos of the most highly respected Royal Monastery of Pantokrator (ἐλάχιστος ἐν μοναχοῖς καὶ δομέστικος τῆς σεβασμίας βασιλικῆς μεγάλης Μονῆς τοῦ Παντοκράτορος)⁴.

David, to all appearances, was born in Raidestos or Rodestos near the Bosphoros, the birthplace of several important musicians, who though not related to one another, bear the same name, since down to the early 19th Century the Greeks often used the name of the birthplace as a surname⁵. What little information we have about David has been compiled by the Bishop Sophronios Eustratiades⁶. David's works are mentioned and contained in many manuscripts, especially in those on Mt. Athos where he spent the largest part of his life and composed most of his work. His mature life seems to

1. *Sp. Lambros*, Catalogue..., op. cit. See also *B. Bouvier*, Δημοτικὰ τραγούδια ἀπὸ χειρόγραφο τῆς Μονῆς Ἰβήρων, L'Institut Français d'Athènes, 24, Athens, 1960.

2. *Despina Mazarakē*, Μουσικὴ ἐρμηνεία τῶν δημοτικῶν τραγουδιῶν τῆς Μονῆς τῶν Ἰβήρων, πρόλογος *Samuel Baud - Bovy*, ἐπίλογος *Bertrand Bouvier*, Athens, 1967, especially on p. 81.

3. *Sp. Lambros*, Catalogue..., op. cit. N^o 2126/1006.

4. From the subscription of Pantokrator MS. 214 written by the hand of David (*Lambros*, Catalogue 1248, p. 111).

5. See *A. Papadopoulos*, Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς παρ' ἡμῖν ἐκκλησιαστικῆς μουσικῆς, Ἀθῆναι, 1890.

6. «Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν» XII (Ἀθῆναι, 1936) 46-76; Ἐρᾶκες μουσικοί, «Ἐρρακικά» III, Ἀθῆναι, 1931, 222-27.

have been spent in the first half of the 15th Century. From this time until much later the name of «the least of monks», David Raidestinos (from the Mt. Athos Monastery of Pantokrator) can be found in several manuscripts either copied in their original form or embellished¹. The authorship of his compositions is usually indicated as follows: «Δανιήλ μοναχοῦ, ἁγιορίτου τοῦ διὰ τοῦ μεγάλου σχήματος Δαυῖδ»². But it can also be so in other ways, e.g. «Δαυῖδ ὁ μοναχός»³, «Δανιήλ ἁγιορίτης ὁ μοναχός»⁴, «Δανιήλ τοῦ παλαιοῦ»⁵, «Δανιήλ μοναχοῦ Γαβαλά»⁶, or only «Δαυῖδ (ὁ Παιδεστινός)»⁷. So far only three manuscripts are attributed to his hand:

- a) Iviron MS. 544, *Lambros*, 2126/1006 AD. 1431⁸.
- b) Pantokrator MS. 214, *Lambros* 1248 AD. 1433⁹, and
- c) Laura MS. E 173 (635) AD. 1436¹⁰.

The first manuscript is the earliest in date occurring among the musical MSS of the Iviron Monastery and an excellent example of David's musical Anthology. David's subscription in the manuscript shows that he was well educated and that he undoubtedly had a fine reputation on Mount Athos. From a Serbo-Slavic subscription at the beginning of the manuscript comes the information that it was bought in Smederevo (capital of Serbia during the reign of the despot Djuradj Branković (1446-1456) and his son Lazar)¹¹ from a Turk by the Bishop Kyr Atanasije of Smederevo¹². The sources rela-

1. MSS. of the National Library of Athens No 886, 893 and others MSS.
2. Lavra MS. K 188.
3. Lavra MSS. E 81, K 188 and Xeropotamou MS. 317
4. Lavra MSS: K 168, K 173, K 134, Θ 154, E 173, K 188.
5. Lavra MS. I 88.
6. Lavra MSS. E 173, K 188.
7. Chilandar MS. 28, fol. 222^r, Lavra MSS. E 155, E 32, E 25 and Chilandar MS. 36, fol. 225^v.
8. This MS. together with the other two will be used in our next article «David Raidestinos monk and musician».
9. Prof. H. J. W. Tillyard has used a Polychronion from this MS. in honour of John Paleologos (1425-1448) in his study on: Polehronism in Byzantium. The Acclamations of Emperors in Byzantine Ritual, «Annual of the British School at Athens», XVIII (1911) 241. See also *Egon Wellesz, A History of Byzantine Music and Hymnography II*, Oxford, 1961, 114.
10. *Sophronios Eustratiadēs*, op. cit., see fn. 17.
11. Co-regent with his father, regent from 1456 to 1458.
12. This subscription is mentioned on fol. 1^v: «Гію кингоу кѣпн митроуп[о]лит смедеревскіи кѣр афанасіе ѡд еднога тѣрчинна кага прѣинли[и]ше тѣрци ц[а]рнѣр[а]да. таю даде мене грѣшномѣ попуу смѣфанѣ. И в[о]г да га прѣстит амѣнѣ».

ting to this Bishop are very poor and the information sparse but authentic. It is certain that he was a Serb¹ and that he died at a very old age in 1458². It follows therefore that Atanasije bought this MS sometimes between 1431 and 1458. Incidentally we may mention that at an old age, Atanasije went to Rogos in Epirus with the despot Djuradj from where they transported the body of the Evangelist Luke to Smederevo³. On this occasion, according to an anonymous Serbian chronicler of the 15th century, the Bishop Atanasije «found himself surrounded by bishops, priests, and deacons and honorable ecclesiastic clerks in great glory and honor. They kissed the Saint's body and sang chants worthy of the Apostle and in this way glorified God and His Chosen one, Luke the Great, and guided him directly to the reigning and glorious city Smederevo»⁴. The above mentioned subscription also gives information which states that the Bishop Atanasije gave the MS to a priest by the name of Stephan whom we have not yet been able to identify. Now it is possible that Stephan lived for some time on Mt. Athos. If this is so, we may assume that the manuscript was brought from Smederevo to its present place on Mt. Athos by Stephan.

In fact, knowing that the said MS was written in 1431, we may say that we find in it the oldest dated fragments of mediaeval Serbian ecclesiastical music and two hitherto unknown works of great merit:

- a) fol. 131^r-132^v A musical part of a Greek and Serbian funeral in Mode IV Plagal above which is written in red ink the name of the monk, musician and saint Ioannes Koukouzeles who spent the greatest part of his life and composed most of his works in the largest Greek Monastery on Mt. Athos, that of Lavra.
- b) fol. 263^r-264^v A melody of a Serbian Stichera for Christmas Day in Mode «Varys» (Slavic=VII) above which is a Greek inscription «Σερβικὸν κράττημα». This document was recently published by the present writer in Western staff notation⁵.

1. *Konstantin Jireček*, *Istorija Srba*, II, Beograd, 1923, (Index I).
2. *Ilarion Ruvarac*, *Raški episkopi i mitropoliti*, «Glas LXII», 23.
3. About this matter see *Djordje Radojičić*, *Antologija stare srpske knjizevnosti (XI-XVIII c.)*, Beograd, 1960, p. 192-93.
4. *Djordje Radojičić*, *op. cit.*
5. *Andrija Jakovljević*, *Σερβικὸν κράττημα*, «Hilandarski Zbornik» 2 (Recueil de Chilandar), Beograd, 1970.

The current opinion among the musicologists who have studied the ecclesiastical music of mediaeval Serbia is that Stephan of Smederevo (not the priest mentioned above but the composer) is the only known Serbian musician of the Middle Ages¹. More names of mediaeval Serbian musicians besides that of Stephan were found recently². Most widely discussed among these musicians is the domestikos Stephan³. We will mention him here again because the facts and information about him may arouse the suspicion that it was into his hands that David's MS fell as long as we accept that he was also «a monk or priest»⁴. It is unfortunate that an Anthology containing his original works was destroyed during the war in April 1941, along with many other precious MSS which were then in the National Library of Belgrade. Later, comparative studies were made on the works of Stephan Domestikos, which for some time have been available in Belgrade in photoduplicated copies together with musical texts from the (David) manuscript.

We have arrived at the conclusion that the bilingual melodies of the two MSS in question were not written by one and the same hand, i.e. that of Domestikos, priest or monk Stephan. In the case of the second manuscript, it is made explicit by the MS itself that they are the «works of the Domestikos Stephan». It has also been proved that these texts are in Stephan's own handwriting. On the other hand the copyist, composer or translator of the Serbian texts of the Iviron MS is not even mentioned.

The second Greek-Serbian musical text is an excerpt of the funeral service — the only surviving mediaeval example of the Serbian mediaeval funeral rite. The bilingual funeral composition of Koukouzeles was probably very useful because there were many Greek refugees in Smederevo in the middle of the 15th century at the time of Irene Kantakouzini (the mother of the despot Lazar)⁵ and Helen Palaeologina (the wife of the despot Djurdj) and especially

1. *Dimitrije Stefanović*, *Izgoreli neumski rukopis br. 93 beogradske Narodne biblioteke...*, «Bibliotekar XIII» 5, Beograd, 1961, 373-84; *Idem*, *Melody Construction in Byzantine Chant*, «Actes du XII Congrès International d'Etudes Byzantines d'Ochride» I, Beograd, 1963, 373-84; *Idem*, *Nekoliko podataka o grčkom uticaju na srpsko crkveno pojanje*, «Bogoslovlje» V, 1-2, Beograd, 1961, 107-11; *Djordje Radojičić*, *Srpski kompozitor XV veka*, «Književne novine», 182, Beograd, 1962; *Idem*, *Otkrića u našoj srednjovekovnoj muzici (Ko je bio veliki domestik Raul iz Zihne?)* «Politika», 24 November 1963, Beograd, p. 18 passim.

2. *Dimitrije Stefanović*, *The Serbian Chant from the 15th to 18th Centuries*, *Musica antiqua Europae Orientalis*, «Acta scientifica», Congressus I, Warszawa 1965, 141-42 passim.

3. *Djordje Radojičić*, *Sp. op. cit. fn. 35 (1st.)*.

4. *Djordje Radojičić*, *Sp. op. cit.*

5. *Chilandar MSS. Cf. Catalogue ...*, *op. cit.*

after the fall of Constantinople (1453). Because of this, a Greek-Serbian text was indispensable. We have already mentioned that this book belonged to the priest Stephan and it is quite possible that both texts were used in the church where he officiated. Although Stephan's profession was that of a priest in a cultural center with a mixed population, it is somewhat risky for us to say that both the bilingual works of this manuscript were written or translated by him. It is possible that there was a lapse of time between the writing of the Belgrade and Iviron texts. Moreover, the Iviron Serbo-Slavic text was written with letters of two different sizes: in the funeral melody with small and in the Stichēra with large ones. It is beyond doubt that the texts are visually dissimilar. It is quite common to find the subscription of a manuscript in a different form of a given language than that of its main text. Stephan's subscription about the sale of the book is written in the common, not the literary language while the Serbian translation of the text of the Funeral Service is in the literary language. The melody of the Funeral Service was composed by Ioannes Koukouzeles who was the best known musician of the Late Byzantine period and whose name is found in many musical manuscripts from the fourteenth century and later. The Stichēra from the Funeral Service begins with the words «ὦ τοῦ θαύματος!» that is to say «ω чюдеси»:

The short Funeral song (in Byzantium and Serbia received a united expression in the translation of the Greek text which) was translated in David's MS as follows:

I

1. ὦ τοῦ θαύματος (— ω чюдеси).
2. τί τὸ περὶ ἡμᾶς (— что юже ω нас).
3. τοῦτο γέγονεν μυστήριον (2χ) (— се вистъ мистество).
4. θρηνῶ καὶ ὀδύρομαι (2χ) (— ридая и плачу се).
5. ὅταν ἐννοήσω τὸν θάνατον (θρηνῶ) (— егда помншлаю смръть [ридаю]).
6. καὶ ἰδῶ ἐν τοῖς τάφοις (— виде себѣ [в]ъ гробѣ).
7. κειμένην τὴν κατ' εἰκόνα Θεοῦ πλασθεῖσαν ἡμῖν ὠραιότητα (— еже по образу божию създаню нашоу красотоу).
8. ἄμορφον, ἄδοξον, μὴ ἔχουσαν εἶδος (— безлепотън, безславнъ, немъщъ виденїа).
9. θρηνῶ καὶ ὀδύρομαι (— ридая и плачу се).
10. ὅταν ἐννοήσω τὸν θάνατον (— егда помншлаю смръта).
11. θρηνῶ (— рида[ю]).

Handwritten text in a cursive script, likely a medieval manuscript. The text is arranged in approximately 15 horizontal lines. The script is dense and characteristic of Gothic or similar medieval hands. The ink is dark, and the paper shows some signs of age and wear, including slight discoloration and a small tear near the top edge. The text is written in a single column, filling most of the page's width.



12. θρηνῶ καὶ δδύρομαι, ὦ τοῦ θαύματος (— рѣдаю и плачу се, ω чюдеси).
 13. πῶς παρεδόθημεν ἐν τῇ φθορᾷ, ὦ τοῦ θαύματος (— како прѣдохом се плению, ω чюдеси).
 14. πῶς συνεζεύχθημεν τῷ θανάτῳ (— како прѣдохом се съмрѣти).
 15. ὄντος Θεοῦ (— вожіем).
 16. προστάξει ὡς γέγραπται (— повеленіем іакоже пишеть).
 17. τοῦ παρέχοντος τοῖς (2χ) μεταστάσι(ν) (— подающаго прѣставленіи[—м]).
 18. ἀνάπαυσιν (— покои).

II

<i>verse</i>	<i>Greek text</i>	<i>Serbo-Slavonic text</i>
— 1	5	4
— 2	6	5
— 3	9	5
— 4	7	7
— 5	12	10
— 6	7	7
— 7	20	18
— 8	12	15
— 9	7	7
— 10	10	7
— 11	2	3
— 12	12	11
— 13	15	13
— 14	10	9
— 15	4	3
— 16	7	10
— 17	10	9
— 18	4	3
	159 syllables	146 syllables

These examples undoubtedly show that the Serbo-Slavic text has the same number of lines as the original text. It should be noted, however, that the number of syllables per line in the translation corresponds to that of the original only twice (II). Moreover, the distance between two syllables in each version is often different, in some cases being shorter and in others longer.

To return to Koukouzeles, among the data we have so far collected about him are included notes in mss indicating that he possessed the title of «μαῖστωρ»¹, that before becoming a monk he was called Papadopoulos (τοῦ Κουκουζέλη: κὺρ Ἰωάννου μαῖστορος τοῦ Παπαδοπούλου)² that one of his compositions is entitled «Βουλγάρα»³ and another «παλατιανόν»⁴ and that the name he adopted when he became a monk was Ioannikios (Κὺρ Ἰωάννου Κουκουζέλη μετὰ τὸ ὄνομά του διὰ τοῦ ἀγγελικοῦ σχήματος: Ἰωαννίκιος)⁵. There is also one fact about him that we cannot accept and that is that some Greek authors date his life and work in the 12th — and even the 11th century! But these are theories which, like many others, have been discarded by recent research.

On the basis of everything we have already said, David Raidestinos, Ioannes Koukouzeles, the priest Stephan of the city Smederevo and many other composers known and unknown, played an important role in the cultural life of Byzantium and Mediaeval Serbia. Their religious compositions have been sung in many monasteries on Mt. Athos including Chilandar for centuries on end. It is our duty to restore these composers and their compositions to the lofty position they deserve, but this will be possible only when we discard a great number of outdated theories about Byzantine music and with a little interest and enthusiasm give greater attention to the many unknown works which are found in the MSS preserved in the treasuries of the Mt. Athos libraries*.

Athens

1. Chilandar MSS: MS. 53 fol. 59 recto, MS., 146 fol. 544 recto (Cf. Catalogue).

2. Catalogue op. cit. (see p. 123, fn. 2).

3. Catalogue op. cit.

4. Chilandar MS. 146, fol. 92 verso.

5. *Sophronios Eustratiades*, «Ἰωάννης ὁ Κουκουζέλης, ὁ μαῖστωρ, καὶ ὁ χρόνος τῆς ἀκμῆς αὐτοῦ», «Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν», ἔτος ΙΔ', Ἀθῆναι, 1938, 3-87. It is necessary to see the dissertation by the American musicologist *Edward Williams*, *Life and work of John Koukouzeles*.

* I want to thank Mr. Markos Dragoumis for his help in translating this article into English.

NOUVELLES CONSIDÉRATIONS SUR L'ŒUVRE LITTÉRAIRE DE DÉMÉTRIUS CANTACUZÈNE

Antoine - Émile Tachiaos

Depuis l'époque des frères thessaloniens Cyrille et Méthode il y eut des intellectuels byzantins, qui s'installèrent et agirent dans les pays slaves. Nous connaissons déjà un certain nombre de personnalités byzantines, qui ont vécu dans des pays slaves, ont appris les langues locales et ont écrit uniquement dans ces langues, alors qu'elle sont restées inconnues dans la littérature grecque. Il y a eu aussi d'autres écrivains byzantins, dont les œuvres ont été conservées seulement dans leur traduction slave, tandis que leur original grec a été perdu. Ainsi, ces écrivains sont plus connus dans les littératures slaves que dans la littérature byzantine.

A cette tradition appartient Démétrius Cantacuzène, d'origine grecque, qui vécut en Serbie et en Bulgarie au XV^e siècle et se distingua comme écrivain serbe. Cantacuzène n'était pas clerc ou moine, comme d'autres de ses contemporains byzantins en Serbie, mais probablement membre d'une famille dont la profession était la perception des droits de douane. L'expansion progressive des Turcs sur les territoires de l'Empire byzantin obligea de grandes familles, telles que celle des Paléologues et des Cantacuzènes, à se priver de leurs biens et à chercher une nouvelle profession et de nouvelles ressources loin de la capitale. Ainsi, plusieurs membres de ces familles émigrèrent non seulement dans les pays balkaniques mais aussi en Occident. La famille à laquelle appartenait Démétrius Cantacuzène s'installa au début du XV^e siècle dans la ville serbe de Novo Brdo dont l'économie florissait grâce à ses mines. La famille de Démétrius se chargea de la douane de la ville, profession dans laquelle s'étaient spécialisés plusieurs membres de la famille des Paléologues et de celle des Cantacuzènes.

Il n'a pas été précisé jusqu'à présent quand est né Démétrius¹. Au moyen

1. Différents chercheurs ont, à diverses époques, écrit de courts articles ou de brèves notes sur Démétrius Cantacuzène sans toutefois épuiser le sujet. Le premier à s'y intéresser fut *D. Marinov*, Dimitri Kantakuzin, dans «Sbornik za narodni umotvorenija, nauka i knižnina», XVIII (1901), 74-98. A la même époque, des remarques intéressantes furent faites sur Can-

de divers calculs on situe l'année de sa naissance autour de 1435. Démétrius avait probablement étudié à Novo Brdo où il reçut une éducation brillante non seulement serbe mais grecque aussi, comme en témoigne son œuvre. En 1441 les Turcs prirent Novo Brdo et y restèrent jusqu'en 1444, date à laquelle les habitants se soulevèrent et secouèrent provisoirement le joug turc. Cette liberté ne dura que onze ans, car en 1455 les Turcs reprurent la ville, définitivement cette fois. L'année suivante, en 1456, les Turcs massacrèrent une grande partie de la population. En 1467 il y eut un nouveau massacre et de nombreuses personnalités furent déportées à Constantinople. La famille de Cantacuzène se trouvait parmi les déportés. Elle échappa au massacre et vécut

tacuzène par P. A. Syrku dans son livre: Očerki po istorii literaturnych snošenij Bolgar i Serbov v XIV-XVIII vekach, Sanktpeterburg 1901, CCII-CCXI. Voici la bibliographie complémentaire concernant Cantacuzène: I. *Snegarov*, Istorija na Ochridskata archiepiskopija-patriaršija ot padaneto i pod Turcite do nejnoto uništoženije (1394-1767 g.), Sofia 1932, 321-324; V. *SI. Kiselkov*, Prouki i očerti po starobŭlgarska literatura, Sofia 1956, 321-335; B. *St. Angelov*, Njakolko novi vesti za knižovnoto delo na Dimitŭr Kantakuzin, dans «Izvestija na Instituta za bŭlgarska literatura», II (1954) 249-262; *idem*, Stari slavjanski tekstove. IX. Dve neizvestni tvorbi na Dimitŭr Kantakuzin, dans «Izvestija na Instituta za bŭlgarska literatura» VIII (1959) 363-374; *idem*, Dimitŭr Kantakuzin, dans «Istorija na bŭlgarskata literatura. I. Starobŭlgarska literatura», Sofia 1962, 373-379. Il faut avouer qu'il est difficile de comprendre pourquoi Démétrius Cantacuzène a trouvé place dans une histoire de la littérature bulgare. Un nombre considérable des publications de *Dj. Sp. Radojičić* se réfèrent à Cantacuzène, quoique les mêmes choses s'y répètent souvent. Voir: *Dj. Sp. Radojičić*, Antologija stare srpske književnosti (XI-XVII veka), Belgrade 1960, 203-204, 345-346; *idem*, Drei Byzantiner, altserbische Schriftsteller des 15. Jahrhunderts, dans «Akten des XI. Internationalen Byzantinisten Kongresses 1958», München 1960, 504-507; *idem*, Razvojni luk stare srpske književnosti. Tekstovi i komentari, Matica Srpska 1962, 234-258; *idem*, Tvorci i dela stare srpske književnosti, Belgrade 1963, 251-259. Le même texte sur Cantacuzène avait été publié par *Radojičić* dans la revue «Stremljenja», II (1961) 147-155, paraissant à Priština. *Idem*, Književna zbivanja i stvaranja kod Srba u srednjem veku i u tursko doba, Matica Srpska 1967, 245-248. *Dj. Trifunović* consacra à Cantacuzène un petit livre, plutôt de vulgarisation, mais d'une savante exactitude: Dimitrije Kantakuzin (série Živi pesnici), Belgrade 1963, 1-36 introduction, 37-130 extraits des œuvres de Cantacuzène avec leur traduction en serbe moderne, 131-143 renseignements des contemporains sur Cantacuzène et 145-174 liste de ses œuvres et commentaires. Au sujet de ce livre de Trifunović, I. *Dujčev* a écrit une longue note, Démétrius Cantacuzène, écrivain byzantino-slave du XV^e siècle, dans «Revue d'histoire ecclésiastique», LXI (1966) 811-819. La longue introduction de ce livre de Trifunović fut réimprimée dans «Stara književnost. Priredio *Dj. Trifunović*» (=Srpska književnost u književnoj kritici, I), Belgrade 1965, 483-504. La vie et l'œuvre de Démétrius Cantacuzène, comme il a été déjà démontré, n'ont pas encore fait l'objet d'une étude détaillée qui examinerait son activité d'écrivain dans son ensemble et dans le contexte de la littérature grecque et slave contemporaine. Dans ce sens, la note de Dujčev comporte des indications intéressantes.

quelques années sans autres inconvénients, peut-être grâce à l'intervention de la sultane Mara, qui était la fille du despote serbe Georges Branković et l'épouse du sultan turc Mourad II (1425-1451). Mara qui avait des liens de parenté avec les Cantacuzènes, ne put les sauver une seconde fois. En 1477 sur l'ordre de Mahomet II Jean Cantacuzène de Novo Brdo fut exécuté à Constantinople avec ses deux frères, ses quatre enfants (huit d'après une autre source) et ses douze petits-enfants. Les Cantacuzènes de Novo Brdo furent ainsi tous exterminés.

Le problème des liens de parenté entre notre Démétrius et les Cantacuzènes de Novo Brdo exécutés à Constantinople reste toujours ouvert. Dj. Sp. Radojičić a soutenu que Démétrius était le frère aîné de Jean Cantacuzène et qu'il était mort avant 1477¹. Qu'il ait été le frère de Jean, aîné ou cadet, est une pure hypothèse, et qu'il soit mort avant 1477 est une conjecture. Il y a des données qui déplacent en une certaine mesure les chronologies admises au sujet de Démétrius. Nous en parlerons plus bas. Le lieu où est mort Démétrius, ainsi que la date de sa mort, sont inconnus. On a identifié Démétrius, dont nous parlons, au donateur d'une icône à une église de Mésemvrie, en 1493². S'il s'agit en effet du même Démétrius, il nous faut admettre qu'il a passé les dernières années de sa vie dans le milieu grec de Mésemvrie, ce qui est corroboré, comme nous verrons plus bas, par le fait que Démétrius avait contracté dans sa vieillesse d'étroites relations avec la Bulgarie.

Si la biographie de Cantacuzène crée de grandes difficultés aux chercheurs à cause du manque de données suffisantes, il n'en est pas de même pour l'étude de son œuvre littéraire. Démétrius est un des écrivains et poètes serbes du XV^e siècle les plus remarquables; son œuvre cependant est loin d'avoir été suffisamment étudiée, d'autant plus qu'elle est encore en partie inédite. Mais même les œuvres éditées de Cantacuzène n'ont pas fait l'objet d'une étude systématique, non plus que tous les manuscrits où elles sont conservées. Une recherche méticuleuse dans les collections de manuscrits slaves aboutirait peut-être à la découverte de nouvelles œuvres de Cantacuzène, dont le titre ne donne probablement aucune indication quant à leur auteur, et qui ne pourraient être reconnues que par des témoignages fournis par leur contenu.

1. *Radojičić*, Un Byzantin, écrivain serbe, 81. Dans une autre publication, *Radojičić* (Razvojni luk stare srpske književnosti, 253) admet que Démétrius n'est pas mort avant l'année 1477 mais après 1479. *Trifunović*, Dimitrije Kantakuzin, 167-168, qui signale ces contradictions de *Radojičić*, admet lui aussi (p. 19) que Démétrius était le frère de Jean.

2. Voir *Kiselkov*, Prouki i očerti, 323. Cfr. *Trifunović*, Dimitrijè Kantakuzin, 19 et *Dujčev*, Démétrius Cantacuzène, 813.

Mais pour y parvenir il est d'abord nécessaire de publier toutes les œuvres connues jusqu'à présent et ensuite d'en faire une étude littéraire approfondie.

L'étude de l'œuvre de Cantacuzène, affective à profusion et d'un lyrisme intense, mène à la conclusion que les œuvres qui ont été conservées jusqu'à ce jour ne sont qu'une partie, peut-être infime, d'une production littéraire beaucoup plus vaste. La partie conservée suffit à convaincre non seulement du talent littéraire de Démétrius mais aussi de sa grande culture grecque et slave¹. Son œuvre, d'une diversité remarquable, comporte des vies de saints des panégyriques, des poèmes, des lettres, des discours et mêmes des notes géographiques, ce qui montre que Cantacuzène s'était occupé de sujets profanes outre les sujets religieux.

Les œuvres connues de Cantacuzène sont au nombre de sept. Nous avons aussi le témoignage d'une lettre à Vladislav le Grammairien, mais celle-ci a été perdue². Le chiffre sept pour la totalité des œuvres de Cantacuzène est fort conventionnel puisque, comme nous le verrons, sa lettre à Isaïe comporte plus d'une œuvre. Dj. Sp. Radojičić étudiant les manuscrits du monastère de Hilandar, a cru trouver encore une œuvre de Démétrius³, mais il semble que

1. L'œuvre de Cantacuzène témoigne clairement de son éducation grecque. *K. Jireček* (voir. *Syrku*, *Očerki iz istorii literaturnych snoženij*, CCVI) et *J. Ivanov*, Sv. Ivan Rilski i negovijat monastir, Sofia 1917, 113, ont soutenu que Cantacuzène avait d'abord écrit en grec certaines de ses œuvres et les avait ensuite traduites en serbe. Au contraire *Marinov*, Dimitri Kantakuzin, 75, et *Snegarov*, Istorija na Ochridskata arhiepiskopija, 321, note 5, tendent à admettre que Démétrius, bien que d'origine grecque, était lui-même complètement slavisé. Le fait que Cantacuzène écrivait le serbe à perfection, n'est certainement pas, à lui seul, un argument si fort pour prouver sa slavisation supposée. Son panégyrique de saint Démètre et sa lettre à Isaïe révèlent que Cantacuzène écrivait souvent en serbe ce qu'il pensait en grec.

2. Voir le préambule de Vladislav le Grammairien dans le *Sbornik* de l'année 1469, écrit par lui sur ordre de Cantacuzène; *Lj. Stojanović*, Stari srpski zapisi i natpisi, I, Belgrade 1902, 103-107; *B. Angelov* et *M. Genov*, Stara bŭlgarska literatura (IX-XVIII v.) v primeri, prevodi i bibliografija, Sofia 1922, 554-555, et *G. Dančev*, Vladislav Gramatik, knižovnik i pisatel, Sofia 1969, 140. Dans les «Književne novine» du 18 octobre 1963, *Dj. Sp. Radojičić* publia une brève note sous le titre «Stisi» - dve pesme Dimitrijà Kantakuzina, srpskog književnika iz druge polovine XV veka. La même note fut aussi publiée dans le livre *du même auteur*, Književna zbivanja i stvaranja kod Srba, 245-248. Dans la note en question Radojičić soutient que deux petits poèmes d'un auteur inconnu du XV^e siècle sont certainement de Cantacuzène. (Voir une édition plus récente de ces poèmes chez *Dj. Sp. Radojičić*, Antologija stare srpske književnosti, 205-206, 346-347. Les raisons qui ont convaincu Radojičić que ces vers étaient de Cantacuzène sont fondées surtout sur des indices extérieurs. Il serait souhaitable que cette paternité soit prouvée par des arguments incontestables, car cela élargirait grandement le tableau de l'œuvre poétique de Cantacuzène.

3. *Radojičić*, Stare srpske povelje i rukopisne knjige u Hilandaru, dans «Arhivist», II(2),66.

celle-ci ne soit pas de lui. Il s'agit d'une collection de prières qu'on trouve au codex 364 du XVII^e siècle, ff 78r-102v, sous le titre: *Молитвы събранные ѡт(ъ) в(о)ж(ь)ствных' писанїи, множанша же ѡт(ъ) Ѣфрема, хотѣишимъ оплъчати се противъ страстем' и сладстем', належещим(ъ) произволенїю*. Dans la marge du f 78r il y a à l'encre rouge la note suivante: *творенїе Димитріа Катанкѣзіна*¹. Cette note suffit à faire conclure à Radojičić que ces prières d'Ephrem le Syrien en traduction serbe, étaient de Cantacuzène, ce qui fut admis dès lors par d'autres auteurs aussi². Etudiant plus tard les traductions serbes de l'œuvre de l'écrivain byzantin Thékaras, Radojičić se rendit compte que les prières du codex 364 étaient de Thékaras³. Il suggéra alors que le copiste avait introduit le nom de Cantacuzène dans la marge de ce codex, entraîné par le fait qu'il y avait à la suite (f 102v-106v) une *молитва съ оумнленїемъ* de Démétrius⁴. Ainsi la componction, caractéristique commune aux deux œuvres, fit croire au copiste que Cantacuzène était aussi le traducteur de la première. Il semble que les suggestions ultérieures de Radojičić aient été absolument justifiées. Le codex 364 de Chilandar est le seul qui, de façon fort incertaine, présente Cantacuzène comme traducteur de cette œuvre byzantine, tandis que tous les autres manuscrits qui comportent une traduction serbe de cette œuvre et qui se trouvent dans les bibliothèques de Belgrade⁵, de Prague⁶ et de Chilandar⁷, ne font nullement mention de Cantacuzène comme traducteur. C'est pourquoi nous croyons qu'il faudrait rayer définitivement la traduction de l'œuvre de Thékaras des œuvres de Cantacuzène.

Les œuvres de Cantacuzène ne portent pas de date et il est difficile, pour cinq d'entre elles du moins, de fixer, même approximativement, la date à la-

1. Voir photographie de ce folio dans «Archivist», II (2), 65.

2. Voir *Trifunović*, Dimitrijè Kantakuzin, 21, 169; *Angelov*, Stari slavjanski tekstove, 264; *Dujčev*, Démétrius Cantacuzène, 814.

3. Ces prières de Thékaras ont été publiées à Venise en 1643 par Agapios Landos. *E. Legrand*, Bibliographie hellénique ou description raisonnée des ouvrages publiés par des Grecs au dix-septième siècle, I, Paris 1894, 447.

4. Voir son article: *Trud Tikare, inoka iz Carigrada*, dans «Letopis Matice Srpske».

5. *Sv. Matić*, Opis rukopisa Narodne Biblioteke, Belgrade 1952, 159, N^o 204. Ce manuscrit fut perdu lorsque la Bibliothèque Nationale de Belgrade fut détruite le 6 avril 1941.

6. *J. Vašica et J. Vajs*, Soupis staroslovanských rukopisů Národního Musea v Praze, Prague 1957, 231-233, 235-236.

7. *Sava Chilandarac*, Rukopisy a starotisky Chilendarské, dans «Věstník Král. České Společnosti Nauk. Třída filosoficko-historicko-jazykozpytná», 1896, 71. Les *Εὐχαὶ κατανοκτικαὶ* de Thékaras existent en traduction serbe dans les manuscrits de Chilandar: 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325. Aucun de ces manuscrits ne mentionne qu'il s'agit d'une traduction de Cantacuzène.

quelle elles ont été écrites. Quant aux deux autres, elles peuvent être datées approximativement. Comme nous l'avons déjà dit, l'œuvre littéraire de cet écrivain serbe du XV^e siècle a été très peu étudiée, et surtout elle n'a pas été examinée en détail dans le cadre de la littérature contemporaine slave et grecque, et sa portée n'a pas été estimée complètement. Jusqu'à présent Dujčev fut le seul à essayer de formuler les problèmes concernant l'œuvre de Cantacuzène, justement dans ce contexte¹.

Une des œuvres les plus connues de Cantacuzène est sa longue *Prière à la Vierge* en vers. Ce poème, conservé dans un nombre considérable de manuscrits, fut publié pour la première fois à Moscou dans l'*Anthologion* de l'année 1660. Dans cette édition, ce poème dénote une forte influence russe du point de vue de la langue, ce qui montre qu'il a subi une élaboration linguistique. L'édition de ce poème faite par D. Marinov² est aussi très proche linguistiquement de celle de l'*Anthologion*. L'édition de Marinov fut faite d'après un manuscrit du monastère de Rila, écrit en 1793 au monastère de Neamț en Moldavie. Il n'y a aucun doute que ce manuscrit ait appartenu à l'école de Paisij Veličkovskij³, où, comme l'on sait, tout texte ancien était remanié sur base du slavon d'église⁴. Ainsi il ne faut pas s'étonner que la langue de l'original ait subi une altération dans le manuscrit de Neamț. Le poème du codex 3258 de l'Institut des Archives de l'Académie bulgare des Sciences appartient à la même tradition linguistique; remontant à l'année 1777, il fut publié par B. St. Angelov⁵ qui, dans son édition, distingue les vers de ce manuscrit de ceux de l'édition de Marinov, montrant ainsi la différence de longueur des deux poèmes.

Ce poème de Cantacuzène fut publié pour la première fois dans la langue dans laquelle il avait été écrit, c'est à dire en vieux-serbe, par Dj. Trifunovic⁶

1. Voir la note déjà mentionnée de *Dujčev*, Démétrius Cantacuzène, écrivain byzantino-slave, 815-818.

2. Dimitri Kantakuzin, 77-82.

3. Du contenu du manuscrit comme l'expose *Marinov*, Dimitri Kantakuzin, 76, il résulte qu'il provient du monastère moldave de Neamț et y fut écrit du vivant de Veličkovskij.

4. Cf. *A.-E. Tachiaos*, 'Ο Παΐσιος Βελιτσκόφσκι και ή άσκητικοφιλογικη σχολή του, Thessalonique 1964, 57-71.

5. Le début et la fin du poème furent aussi publiés, d'après l'édition de Marinov, par *B. Angelov* et *M. Genov*, *Stara bŭlgarska literatura*, 560-562. Aux pages 562-564 il a une traduction bulgare des extraits.

6. Dans son ouvrage, *Dimitrije Kantakuzin*, 40-71, avec traduction parallèle du poème en serbe moderne.

et Dj. Sp. Radojičić¹. Tous deux malheureusement ont employé pour leur édition l'alphabet serbe moderne au lieu de l'ancien, ce qui aurait été plus juste. Trifunović prit comme base pour son édition le codex 25 des Archives de l'Académie serbe des Sciences, du XVII^e siècle², qu'il collationna avec le codex 364 de Chilandar du même siècle. Radojičić en fit une édition plus critique. Il prit lui aussi comme base le codex 25 de l'Académie serbe, mais il essaya de collationner le texte original avec le codex 404 de la Bibliothèque Nationale de Belgrade³, ainsi qu'avec les éditions de Marinov et d'Angelov⁴. L'effort de Radojičić est certes remarquable, mais ce n'est que le début de la restitution de ce très intéressant poème. Il existe une quantité d'autres codices contenant ce poème⁵. Ils doivent tous être pris en considération pour que la restitution complète du texte original soit possible. Le nombre inégal de vers que présente le poème dans les divers manuscrits montre combien nous sommes encore loin du but désiré. L'édition de Marinov a 250 vers, celle d'Angelov 364, le codex 353 de Chilandar en a 308 et le codex 495 du même monastère 353. Il faut aussi faire une distinction entre les traditions manuscrites russe, serbe et bulgare. Il est clair que la tradition russe qui s'est surtout développée à partir de l'époque de l'*Anthologion* a suivi une évolution quelque peu particulière. Le codex 369 de Chilandar appartient aussi à cette famille.

Cette œuvre de Cantacuzène présente un intérêt particulier non seulement par son lyrisme intense, mais aussi parce qu'elle est l'unique poème de ce genre dans la littérature slave du XV^e siècle. Son contenu est componctif et Dujčev indiqua avec raison qu'il doit être rattaché à la poésie componctive de la période post-byzantine⁶.

1. Voir son ouvrage, *Razvojni luk stare srpske književnosti*, 234-251, où le poème est publié avec de brefs commentaires.

2. *Lj. Stojanović*, *Katalog rukopisa i starih štampanih knjiga*. Zbirka Srpske Kraljevske Akademije, Belgrade 1901, 180. Le début et la fin du poème ont été publiés d'après ce manuscrit par *Dj. Daničić*, *Rukopis Vladislava Gramatika*, dans «*Starine, na svijet izdaje Jugoslovenska Akademija znanosti i umjetnosti*», I (1869) 50.

3. Ce codex n'existe plus aujourd'hui. Radojičić utilisa une copie qui avait été faite avant la guerre par D. Kostić. Au sujet du codex v. *Matić*, *Opis rukopisa Narodne Biblioteke*, 262-263.

4. *Radojičić*, *Razvojni luk*, 256-257.

5. Table des manuscrits connus jusqu'à présent, qui contiennent le poème, voir chez *Angelov*, *Njakolko novi vesti*, 249-250. Cfr. *Radojičić*, *Razvojni luk*, 257 et *N. N. Rozov*, *Bolgarskaja knižnaja starina v rukopisnyh fondach Gosudarstvennoj Publičnoj Biblioteki imeni M. E. Saltykova-Ščedrina v Leningrade*, dans «*Izvestija na Narodnata Biblioteka i Biblioteka na Sofijskija Džržaven Universitet*», III (IX) 1963, 23.

6. *Dujčev*, *Démétrius Cantacuzène*, 818. Outre le travail de *E. Follieri* signalé par

L'*Acolouthie de saint Jean de Rila* est une autre œuvre poétique de Cantacuzène. Cette acolouthie n'a été publiée qu'une fois au siècle passé¹ et elle a aussi subi l'élaboration linguistique du russe. Lorsqu'il publia des extraits de l'acolouthie, Trifunović essaya de rétablir la langue de l'original, ce qu'il fit avec succès². Mais ceci n'est pas suffisant pour l'étude de la contexture poétique et linguistique de l'œuvre qui témoigne des relations étroites de Cantacuzène avec le monastère de Rila à une période particulièrement sombre³.

Une autre œuvre de Cantacuzène, située dans le cadre de ces mêmes relations, est la *Vie de saint Jean de Rila* qu'il rédigea entre 1469 et 1479⁴. Cette œuvre est une source importante en ce qui concerne la domination turque en Bulgarie et aux Balkans en général et révèle que Cantacuzène a peut-être été le premier à concevoir, ne serait-ce que tardivement, l'idée d'une forte coalition des Grecs, des Bulgares et des Serbes sous la conduite de Constantinople en vue de repousser la menace turque⁵.

Dujčev (Un Theotokarion marciano del sec. XIV [Cod. Marciano cl. I, 6], dans «Archivio italiano per la storia della pietà», III (1961) 37-227), pour une recherche dans cette direction il serait utile de consulter aussi les travaux suivants: P. Trembelas, Ἐκλογή ἑλληνικῆς ὀρθοδόξου ὑμνογραφίας, Athènes 1949; M. Jugie, Poésies rythmiques de Nicéphore Calliste Xanthopoulos, «Byzantion», V (1929) 357-390; J. Koder, Ein Dreifaltigkeitshymnus des Symeon Metafrastes, dans «Jahrbuch der österreichischen Byzantinischen Gesellschaft», XIV (1965) 129-138, et K. Mitsakis, Ἐνας λαϊκὸς κρητικὸς «Ἀκάθιστος» τοῦ ΙΕ' αἰῶνα, dans «Βυζαντινά», 1 (1969) 35-38.

1. Cette acolouthie a été insérée dans les acolouthies de saint Jean de Rila, publiées en 1836 à Belgrade par l'érudit moine bulgare Neofit Rilski. Voir M. Stojanov, Bŭlgarska vŭzroždenska knižnina. Analytičen repertoar na bŭlgarskite knigi i periodični izdanija, I, Sofia 1957, 236.

2. Trifunović, Dimitrije Kantakuzin, 106.

3. Kiselkov, Prouki i očerki, 330-332; Ivanov, Sv. Ivan Rilski i negovijat monastir, 41-42, 113 et I. Dujčev, Rilskijat svetec i negovata obitel, Sofia 1947, 272-297.

4. Publié par J. Ivanov, Žitija na sv. Ivana Rilski s uvodni beležki, Sofia 1936, 86-102 (=Godišnik na Sofijskija Universitet. Istoriko-Filologičeski Fakultet, kniga XXXII 13). Cantacuzène n'était pas le premier Grec à avoir écrit une *Vie* de saint Jean de Rila. Trois siècles auparavant le savant byzantin Georges Skylitzès avait rédigé une *Vie* et une acolouthie du saint, que nous ne connaissons que par une traduction bulgare. Voir Ivanov, Žitija, 8-10 (introduction) et 38-51 (texte). Cfr. B. St. Angelov, Novi vesti za knižovnoto delo na Georgi Skilica, dans «Literaturna misŭl», XII (1968) 2, 113-118. Or, Cantacuzène continuait une tradition, concernant la vénération du saint par des Grecs, qui avait vu le jour quelques siècles auparavant.

5. Ivanov, Žitija na sv. Ivan Rilski, 86-87, 96-99. I. Dujčev, La conquête turque et la prise de Constantinople dans la littérature slave contemporaine, dans «Byzantinoslavica», XIV (1954) 45-51, fait un commentaire détaillé des renseignements extrêmement intéressants que nous donne Cantacuzène au sujet de l'occupation turque en Bulgarie ainsi que sa

L'étendue des connaissances de Démétrius Cantacuzène est révélée par une note sur les pays de Dacie, conservée dans un manuscrit du XVII^e siècle¹. Bien que cette note soit fort brève, elle témoigne néanmoins clairement du fait que Cantacuzène écrivait aussi des ouvrages qui n'avaient pas un contenu exclusivement religieux; il ne faudrait donc pas nous étonner de découvrir éventuellement des textes profanes écrits par lui dans les manuscrits non étudiés jusqu'à présent.

Cantacuzène s'est aussi distingué en tant que compositeur de panégyriques de divers saints. Un panégyrique semblable de saint Nicolas est conservé dans un manuscrit du XV^e-XVI^e siècle ayant jadis appartenu au monastère de Saint Nicolas² à Belo Polje. Le panégyrique en question fut publié par B. St. Angelov qui publia aussi un plus long panégyrique de Cantacuzène à saint Démétrius de Thessalonique compris dans le même manuscrit³. Lorsqu'il publia ces deux panégyriques Angelov n'utilisa pas le manuscrit lui-même, mais une photographie, de sorte que l'édition du texte présente des lacunes. Le panégyrique de saint Démétrius existe aussi dans le codex slave 440 de Chilandar de l'année 1623-1624⁴. Quoique ce codex soit plus récent, néanmoins nous croyons qu'il transmet un meilleur texte de cette œuvre de Cantacuzène. Etant donné que l'édition d'Angelov a beaucoup de lacunes, nous avons cru bon de publier ici le panégyrique selon le manuscrit de Chilandar, tout en indiquant par les termes «manque» ou «omet» les omissions du manuscrit du monastère de Saint Nicolas (A), tandis que par le terme «lacune» nous indiquons les lacunes, dûes à l'état défectueux des photographies du texte, dont Angelov se servait. En ce qui concerne l'orthographe du texte il faut noter que le copiste garde le ѣ non pas à la fin du mot, où il emploie généralement le ѣ, mais dans les prépositions, les préverbes et les conjonctions.

L'œuvre de Cantacuzène la plus développée, mais la moins connue, est sa lettre adressée à l'hiéromoine et domestikos Isaïe, qui porte le titre: ΠΟΤΑΑ-critique sur les erreurs commises par les peuples chrétiens des Balkans dans l'affrontement du danger turc.

1. Publié par *Dj. Sp. Radojičić*, «O knizi Prolemeja». Dva stara srpska geografska tumačenja, dans «Istoriski Časopis», VI (1956) 55-62. Cfr. *idem*, Književna zbivanja, 284-291, et *Angelov*, Iz starata bŭlgarska, ruska i srŭbska literatura, 242-243.

2. Au sujet de ce monastère voir *V. Marković*, Pravoslavno monaštvo i manastiri u srednjevekovnoj Srbiji, Sr. Karlovci, 1920, 63. Cfr. *K. Jireček - N. Radonić*, Istorija Srba, II, Belgrade 1952², 67.

3. *B. St. Angelov*, Stari slavjanski tekstove. IX. Dve neizvestni tvorbi na Dimitŭr Kantakuzin, 265-273 (panégyrique de saint Démétrius), 273-274 (panégyrique de saint Nicolas).

4. Voir *Radojičić*, Stare srpske povelje i rukopisne knjige, 66.

нїе чьстномѣ въ свещен'никохъ и домѣстникѣхъ крѣ Исан, грѣшныи Димитрїе Катаркѣзинъ ѡ господи радовати се въсегда молю за ме молити се. Cette lettre se trouve dans le codex N° 17 (XVIII^e siècle) de la Bibliothèque patriarcale de Belgrade, lequel constitue un recueil de textes traitant de divers sujets ecclésiastiques¹. Pendant longtemps personne ne s'est occupé de ce texte, et c'est seulement en 1963 que pour la première fois Trifunović publia quelques extraits avec une traduction néo-serbe². Ces quelques extraits donnés par Trifunović étaient suffisants pour qu'on se rende compte combien cette œuvre inédite de Cantacuzène pourrait être intéressante.

La lettre de Cantacuzène à Isaïe comprend les ff 124v-169r du manuscrit patriarcal, et comme nous l'avons dit, elle est l'œuvre la plus développée de cet écrivain. Pour ce qui concerne le destinataire Isaïe nous n'en connaissons absolument rien, et le contenu de la lettre ne nous en donne aucun renseignements. Radojičić avait identifié cet Isaïe avec l'hiéromoine serbe Isaïe, compositeur de musique ecclésiastique, qui est mentionné dans un manuscrit de contenu musical, appartenant à Manuel Raoul, serviteur pendant de longues années de la princesse serbe Hélène, qui vécut près de Serrès³. Cet Isaïe était moine au monastère de la Vierge (Matejča) dans le Monténégro. Ne connaissant pas l'existence d'un autre Isaïe, Serbe et musicien⁴, de cette époque, nous n'avons pu qu'accepter la supposition avancée par Radojičić comme la plus probable.

Il paraît que Cantacuzène était en correspondance avec Isaïe depuis quelques années. Le ton de la lettre trahit une certaine intimité entre les deux hommes. Cantacuzène écrit sa lettre à Isaïe après en avoir reçu une lettre d'admonition (ТВОЕ ЕЖЕ КЪ НАМЪ НАКАЗАТЕЛНОЕ ПОСЛАНІЕ f 124v). Isaïe par sa lettre, qui devrait être longue (voir f. 126r), demandait à Cantacuzène de lui «rendre visite par des paroles spirituelles» (ПОСЕТИ МЕ ПИСАНІЕМЪ ДУХОВНИХЪ СЛОВЕСЪ f 126v) et ce dernier obéissant à la prière de son ami, lui écrit la lettre. Cette lettre n'est pas datée, mais, comme nous le verrons plus bas, la date proposée résulte de la critique interne.

1. D. Ruvarac nous a laissé (voir «Brankovo kolo» 1913, N° XIX, p. 341, col. 2) une petite note au sujet de cette œuvre de Cantacuzène, et l'on sait qu'il y formule l'hypothèse de la rédaction de cette lettre postérieure à la prise de Constantinople. Pour plus de détails au sujet du codex 17 de la Bibliothèque patriarcale de Belgrade voir Trifunović, Dimitrije Kantakuzin, 169-170.

2. Dimitrije Kantakuzin, 80-103.

3. Voir *Dj. Sp. Radojičić, Srpski muzičari i književnici vizantijskog porekla*, dans «Književne novine», 4 sept. 1964. *Idem*, Književna zbivanja, 251-252.

4. «Domestikos» était le dirigeant du cœur droit ou gauche.

Puisque Isaïe demandait à Cantacuzène de le visiter «par des paroles spirituelles», notre écrivain prolifique n'avait pas de difficulté à répondre à l'appel de son ami. Probablement Isaïe avait besoin d'être secondé dans son œuvre de pasteur, et c'est pourquoi il recourut à l'aide de Cantacuzène, qui à son tour, tira de son dossier des discours déjà préparés, écrits ou prononcés récemment, et avec lesquels il composa sa longue lettre. La lettre se compose de six parties (I-VI); celles-ci se distinguent nettement l'une de l'autre, leur répartition étant soulignée par le copiste lui-même. C'est ainsi qu'au début de la deuxième partie (f. 127v) nous lisons: **Гь** во гомь зачело слова. Au début de la troisième partie (f. 137v) existe aussi le titre: **Ѡ** развращающихъ и развращен'нихъ слово. Pour la quatrième partie nous la délimitons nous-mêmes. La cinquième partie ne porte pas de titre, mais une écriture demi-onciale et l'encre rouge avertissent le lecteur de la transition. La lettre de Cantacuzène, telle que nous la trouvons dans le manuscrit patriarcal de Belgrade, prouve qu'elle avait atteint son but. Le manuscrit est une copie tardive, qui prouve que les copistes avaient scrupuleusement respecté la division nettement marquée des six parties de la lettre. Peut-être n'est-ce pas un simple hasard le fait que les parties II-V ont toutes la même étendue; en effet elles occupent chacune 10 feuilles du manuscrit. Selon toute probabilité Cantacuzène était en faveur des discours brefs, ce qui nous est prouvé d'ailleurs par son panégyrique de saint Démétrius de Thessalonique. A l'exception de son panégyrique de saint Jean de Rila, dont la longueur était dictée par des raisons particulières, toutes les œuvres de Cantacuzène se signalent par leur concision. Dans son ensemble la lettre d'Isaïe nous révèle donc quatre discours inconnus, dont nous allons passer brièvement en revue le contenu très intéressant.

I. ff 124v-127v. Cette partie est le préambule de la lettre. Isaïe avait demandé à Cantacuzène «des paroles spirituelles», et celui-ci répond avec empressement à l'appel de son ami tout en déclarant avec modestie qu'il ne fait cela que pour se montrer obéissant aux ordres de son correspondant. En plus il ne manque pas de souligner que le motif principal pour lequel il a écrit cette lettre a été son affection à l'égard du destinataire. La lettre ne devrait pas être considérée comme une instruction ou admonition, car son auteur, étant encore jeune et inexpérimenté (**не мое во сїе ради юности и невѣждаства** f 127v), n'aurait par conséquent pas le droit de faire la leçon à un prêtre âgé.

II. ff 127v-137v. Parlant de la charité, qui lui avait dicté la lettre, Cantacuzène saisit l'occasion pour y joindre un discours sur le même

sujet. Le discours en question aurait été prononcé devant un auditoire, car autrement ne s'explique pas l'expression: *Въпросъ васъ, ѡ вожьствнїихъ слышательїе и црѣквы Христовы питомци* (f 133r). Cantacuzène se sert abondamment de l'Écriture Sainte, qu'il paraît connaître parfaitement. Lorsqu'il fait mention de la charité divine à l'égard des hommes (f 131v suiv.), il rappelle à son auditoire que ces derniers temps Dieu a donné à entendre aux chrétiens, par des signes physiques et météorologiques, qu'ils devraient corriger leur conduite, mais ceux-ci n'ont pas compris l'avertissement divin. La conséquence de cette ignorance du devoir a été la conquête turque. Cantacuzène énumère les malheurs apportés dans le monde chrétien par cette conquête, et souligne le fait que celle-ci outre les autres désastres, a surtout causé des catastrophes morales, à savoir la corruption des mœurs des peuples conquis. Au milieu de cette corruption générale le seul endroit où la morale est strictement sauvegardée reste le Mont Athos, dont les moines aux yeux de Cantacuzène prennent l'allure d'anges. C'est justement cette profonde estime pour les moines athonites qu'il exprime quand il dit: *ελ'μα сїи не преклонїше колене грѣхѣ, истїне же рещи дїаволѣ, ниже юресемь некимь послѣдоваше, такоже прочи латїномъ дрѣствїюще...* (f 133r - 133v).

La mention du Mont Athos que fait ici Cantacuzène nous révèle certaines réalités dignes d'intérêt. De prime abord on sent que Cantacuzène avait visité la Sainte Montagne et était bien au courant de ce qui s'y passait. Le fait qu'il prononce les louanges des vertus des moines athonites, qui d'après lui n'ont pas dévié de la règle morale et monastique, signifie peut-être que jusqu'au moment où Cantacuzène écrit ces choses-ci, la transformation des monastères cénobitiques à des idiorrythmes n'avait pas encore été réalisée¹. Si cela avait eu déjà lieu, Cantacuzène n'aurait pas été si enthousiaste, mais il aurait reproché au contraire aux moines athonites l'abandon de l'ancienne tradition monastique. Un autre point à remarquer aussi, c'est que Cantacuzène loue les athonites en ce qu'il n'ont pas cédé à l'hérésie, comme «d'autres qui sont de l'avis des Latins». Ici probablement notre auteur vise la réaction des athonites à l'égard du Concile de Florence, réaction qui, bien qu'assez tardive, avait eu un écho considérable non pas seulement dans le monde grec mais aussi dans celui des Slaves². D'autre part par ses paroles citées plus haut,

1. Voir *Ph. Meyer*, Beiträge zur Kenntnis der neueren Geschichte und des gegenwärtigen Zustandes der Athosklöster, dans «Zeitschrift für Kirchengeschichte», XI. Band, 3. Heft (1890), 405-413. Cfr. *K. Vlachos*, Ἡ χερσόνησος τοῦ Ἁγίου Ὄρους καὶ αἱ ἐν αὐτῷ μοναὶ καὶ οἱ μοναχοὶ πάλαι τε καὶ νῦν, Volos 1903, 76-78, 85.

2. Voir la correspondance entre le grand prince de Moscou Ivan Vasiljevič et les moines

Cantacuzène se montre antiunioniste, car pour la question de la réunion avec Rome il suivait, même après la prise de Constantinople et la conquête turque, la politique de Marc Eugénikos et Luc Notaras¹. Ce discours de Cantacuzène se conclut par une nouvelle référence à la question de la chute morale du clergé et du peuple (f 136r-137v) et s'achève d'une façon un peu brusque. Selon toute probabilité, l'auteur avait omis exprès la fin du discours, pour pouvoir plus facilement le relier aux textes suivants.

III. ff 137v-147v. La troisième partie de la lettre de Cantacuzène porte le titre «Discours sur les corrupteurs et les dépravés», et elle est l'une des plus intéressantes. En réalité il s'agit d'une critique que Cantacuzène exerce sur le clergé et les moines contemporains, qui par leur vie insensée et indigne et leur avarice servent de mauvais exemple au peuple. Lorsqu'il parle ici des moines, il vise sûrement non pas les athonites, mais les moines soit de la Serbie soit de la Bulgarie. D'ailleurs parmi ses auditeurs il y avait des moines (ff 142r et 143r), ce qui signifie que le discours avait été prononcé dans une église dont l'auditoire était composé de moines et de laïcs. Il reste également fort probable qu'il s'agissait d'une église de monastère, qui se trouvait près d'une ville ou même à l'intérieur d'une ville.

Dans ce discours Cantacuzène apparaît comme juge austère qui procède avec franchise à une critique de la vie du clergé. Ceci nous fait croire, qu'il jouissait d'un prestige particulier dans la société où il vivait. Sans aucune hésitation il se réfère aux prélats indignes, il critique leur vie privée et pousse la critique jusqu'au patriarche lui-même. Son réquisitoire commence par des accusations contre les prélats qui sont assujettis à la gourmandise et l'ivresse, ainsi qu' à la gloire et l'argent; par la suite comme exemple de prélat corrompu jusqu'à ce point, il mentionne le patriarche lui-même, *ниже прѣмногое слави желанїе въ доуши нѣмѣе, апостолскыи и вѣлики прѣстолю, добре шкръмилиаемъ златоподанїемъ и лѣкавинъ своимъ, паче же бесподвижнїи въ ковар'ствомъ оудръжа, и вождьствнїю црѣковъ данъ даати непреподобни съдела, ниже и до нинѣ свободна сѣщїа* (f 138v-139r). Ceci étant dit, il ajoute que la déposition d'un tel patriarche est imminente.

Le fait que le patriarche, dont Cantacuzène nous parle ici, occupait «le grand trône apostolique» (*апостолскыи и вѣлики прѣстолю*), nous oblige de l'identifier au patriarche de Constantinople. D'ailleurs l'affirmation de Can-

de Mont Athos dans, «Letopis' zanjatij Archeografičeskoj komisii», 1864, III, Priloženija, 28-36. Cfr. *A. Ziegler*, Die Union des Konzils von Florenz in der russischen Kirche, Würzburg 1938, 107-108 (=Das östliche Christentum, Heft 4/5).

1. Cfr. *Dujčev*, Démétrius Cantacuzène, écrivain byzantino-slave, 816.

tacuzène que ce patriarche avait été élu grâce à des versements d'argent (златоподаніємъ), et qu'il avait imposé l'Eglise d'un impôt à la Sublime Porte (данъ дати ... съдела), ce qui eut comme conséquence que l'Eglise perdit sa liberté, cette affirmation ne laisse aucun doute sur le fait qu'il s'agissait bien du patriarche de Constantinople Raphael. L'avènement du dit patriarche au trône avait eu lieu dans des conditions de troubles, dont l'origine se situait quelques années auparavant¹. L'année 1465 avait été élu patriarche de Constantinople l'hiéromoine Marc Xylocarabès, homme honnête et instruit. Une année seulement après l'avènement de Marc au trône patriarcal, et par suite d'une conspiration, celui-ci fut déposé, pour être remplacé par le métropolitite de Trébizonde Syméon. Ce dernier avait alors été élu patriarche sur l'intervention du sultan, à qui les conspirateurs avaient versé à cette fin une somme d'argent non méprisable². La sultane Mara, qui résidait à Serrès, prit connaissance de ces événements et se rendant compte que Marc avait perdu son trône pour le seul argent, elle se hâta d'offrir au sultan la somme de 2000 pièces d'or, en vue de promouvoir son propre protégé le métropolitite de Philippopolis Denys. Ce dernier était un prélat de grand renom, qui dans sa jeunesse avait été membre de la confrérie du monastère de Mangana et fils spirituel du métropolitite d'Ephèse Marc Eugénikos³. Le geste de Mara apporta le résultat désiré, car en effet en 1467 Denys fut élu patriarche. Pourtant il ne resta pas longtemps sur le trône. L'année 1471 Symeon de Trébizonde, au moyen d'une offrande (peshkesh) au sultan de 2000 pièces d'or remplaça Denys dans ses hautes fonctions. C'est ainsi donc que prit naissance le principe que les patriarches de Constantinople seraient élus à condition de verser le peshkesh à la Sublime Porte.

1. Pour les événements de cette période voir: *Historia patriarchica et politica Constantinopoleos. Epirotica*, ed. I. Bekker, Bonnæ 1849, 38-46, 106-115; *A. Komnenos - Ypsilantès*, Τὰ μετὰ τὴν Ἑλωσιν (1453-1789), éd. Archim. Germanos Afthonidès, Constantinople 1870, 17-27; *M. Gédéon*, Πατριαρχικοί πίνακες. Εἰδήσεις ἱστορικαὶ καὶ βιογραφικαὶ περὶ τῶν πατριαρχῶν Κωνσταντινουπόλεως, Constantinople s.a., 481-485; *Ch. G. Patrinelis*, Ὁ Θεόδωρος Ἀγαλλιανὸς ταυτιζόμενος πρὸς τὸν Θεοφάνη Μηδείας καὶ οἱ ἀνέκδοτοι λόγοι του. Μία νέα ἱστορικὴ πηγὴ περὶ τοῦ Πατριαρχείου Κωνσταντινουπόλεως κατὰ τοὺς πρώτους μετὰ τὴν Ἑλωσιν χρόνους, Athènes 1966, 82-85, et *St. Runciman*, *The Great Church in captivity. A study of the Patriarchate of Constantinople from the eve of the Turkish conquest to the Greek War of Independence*, Cambridge 1968, 193-195.

2. *Métropolitite de Trébizonde Chrysanthe*, Ἡ Ἐκκλησία Τραπεζοῦντος, Athènes 1936, 525-526.

3. *Historia patriarchica Constantinopoleos*, 107. Cfr. *Gédéon*, Πατριαρχικοί πίνακες, 482-483 et *K. Myrtilos - Apostolidès*, Ἡ τῆς Φιλιππουπόλεως ἱστορία ἀπὸ τῶν ἀρχαιοτάτων μέχρι τῶν καθ' ἡμᾶς χρόνων, Athènes 1959, 210.

Voyant cet état de choses un hiéromoine serbe nommé Raphael, homme insignifiant, pensa que l'argent pouvait l'amener lui aussi sur le trône patriarcal, d'autant plus qu'il était en très bons termes avec quelques ministres du sultan. Raphael inaugura une nouvelle méthode, qu'il pensa devoir lui garantir le trône de façon plus facile et plus sûre; il promit au sultan le versement du *peshkesh* non seulement pour une seule fois, mais en plus un versement annuel de 2000 pièces d'or, ce qui signifie qu'il a introduit, le premier, l'impôt annuel du patriarche de Constantinople, connu comme *charatch*¹. Cette générosité de Raphael vis à vis du sultan lui ouvrit la route vers le trône, qu'il occupa probablement durant 1476. Une fois Raphael devenu patriarche, on comprit qu'il était illettré et ivrogne et de plus il ignorait absolument la langue grecque, ne parlant que le serbe². Avant que les évêques du patriarcat ne commencent à réagir contre l'usurpateur, Raphael fut déposé par le sultan même, car bien qu'il eût commencé la deuxième année de son patriarcat il n'avait pu payer le *charatch* promis.

De ce que Cantacuzène dit au sujet de l'indigne patriarche, il résulte qu'il avait bien en vue Raphael, introducteur du *charatch*. Aussi des paroles de notre auteur et également de ce que nous connaissons des bons termes existant entre Mara et Cantacuzène³, il résulte que celui-ci aussi soutenait la cause du patriarche Denys. D'ailleurs le fait que Denys avait été le fils spirituel de Marc Eugénikos et que Cantacuzène appartenait aux anti-unionistes, nous fait croire que le parti anti-unioniste comptait encore des adhérents parmi les Grecs et probablement aussi parmi les Slaves. Un autre point à retenir dans cette affaire est que Mara, bien que Serbe elle-même, et Cantacuzène, bien que lié aux Serbes quant à lui, n'avaient pas appuyé la cause du Serbe Ra-

1. A ce propos on trouve dans l'*Historia patriarchica* ce que suit: Εἶχε μεγάλην φιλίαν καὶ παρρησίαν εἰς τὴν πόρταν τοῦ σουλτάνου, ἔστοντας ὅπου ἀγαποῦν αὐτὸν οἱ πασιᾶδες καὶ ὡς εἶχε παρρησίαν εἰς αὐτούς, ὑπῆγε καὶ ἐπροσκύνησεν αὐτούς, καὶ ὁμίλησε μετ' αὐτῶν καὶ ἐσυφώνησε καὶ ἔστερξεν ὅτι νὰ δίδει τὸν κάθε χρόνον εἰς τὴν πόρταν τοῦ σουλτάνου χαράτζιον φλωρία χιλιάδας δύο. Καὶ τὸ πεσκέσιον ἔκαμεν νὰ δίδεται ὁπόταν γίνεται νέος πατριάρχης. *Historia patriarchica*, 112.

2. D'après la même source toujours: καὶ ἐμίσησαν αὐτὸν ὁ κόσμος, ἱερωμένοι καὶ λαϊκοί, ἓνα μὲν ἀπὸ τὴν καθημερινὴν μέθην, ἄλλο δὲ καὶ ἀπὸ τὴν γλώτταν, ὅπου δὲν ἐγρίκα ρωμαίικα, μόνον σέρβικα, διότι, ὡς εἶπαμεν, ἦταν ἀπὸ τὴν Σερβίαν καὶ ὁμίλιε σέρβικα, καὶ ρωμαίικα τελείως δὲν ἐγρίκα· μόνον εἶχε δραγουμάνον, ὅπου ὁμίλιε. *Historia patriarchica*, 114.

3. Sur les relations de Cantacuzène avec la sultane Mara nous avons certains renseignements dans la *Vie* de saint Jean de Rila, écrite par lui-même. *Ivanov*, *Žitija na sv. Ivana Rilski*, 99. Cfr. *Kiselkov*, *Prouki i očerti*, 326-327, et *Dujčev*, *Rilskijat svetec i negovata obitel*, 272-275, 288-289.

phael, mais celle du grec Denys. Ceci signifie que l'activité ecclésiastique des zélotes anti-unionistes slaves du XV^e siècle, descendants spirituels des hésychastes du XIV^e siècle, n'était pas motivée par des sentiments nationalistes, mais par des critères purement idéologiques¹.

Il y a encore un point qui devrait attirer notre attention. Il s'agit du droit que Cantacuzène s'appropriait de se mêler des affaires du patriarcat de Constantinople. Pour que Cantacuzène eût un tel droit, mais aussi un tel intérêt pour les affaires de ce patriarcat, il aurait fallu qu'il résidât quelque part dans les limites de la juridiction ecclésiastique de Constantinople. C'est pourquoi il faut exclure la Serbie des endroits où il aurait pu résider, car l'archévêché de Peć avait été déjà aboli à cette époque et avait été rattaché à l'archévêché d'Achris². Or, même s'il s'était trouvé dans les limites de l'archévêché d'Achris, son intérêt pour les affaires du patriarcat de Constantinople serait resté incompréhensible. C'est pour ces raisons donc qu'il faut conclure que lorsque Cantacuzène écrivait tout cela, il se trouvait à l'intérieur des limites de la juridiction du patriarcat de Constantinople, et suivait de près ce qui se passait dans cette Eglise. Etant donné que la seule Eglise slave, qui à cette époque se trouvait sous la juridiction de Constantinople, était celle de Bulgarie³, nous devons admettre que Cantacuzène vivait quelque part dans ce pays.

1. Ceci était un principe de politique ecclésiastique, appliqué par les hésychastes de Russie, Bulgarie et Serbie au XIV^e siècle. Voir A.-E. Tachiaos, 'Επιδράσεις τοῦ ἡσυχασμοῦ εἰς τὴν ἐκκλησιαστικὴν πολιτικὴν ἐν Ρωσίᾳ, 1328-1406, Thessalonique 1962, 96-102.

2. L'archévêché de Peć fut annexé à celui d'Achris après 1463. Voir M. Lascaris, Joachim métropolitain de Moldavie et les relations de l'Eglise Moldave avec le patriarcat de Peć et l'archévêché d'Achris. Tiré à part de «Académie Roumaine. Bulletin de la Section historique», XIII (1927) 25-29, et A.-E. Tachiaos, Περὶ καταργήσεως τῶν ἀρχιεπισκοπῶν Ἀχρίδος καὶ Πεκίου ἐπὶ Γενναδίου τοῦ Σχολαρίου, dans «Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς», 46 (1963), 209-210. Dans ces articles on rectifie les chronologies, acceptées par Snegarov (1453-1466), Ruvarac (1459-1463), Trifunov (1445 ou 1446), Stojanovic (1520-1530) et Péchayre (1454-1455), en établissant l'année 1463 comme terminus post quem. Pour les avis des auteurs mentionnés, voir l'article susmentionné de Tachiaos, p. 207.

3. L'Eglise de Bulgarie est passée sous la juridiction de Constantinople après la prise de Tŭrnovo par les Turcs (1393) et après la mort (1406?) du patriarche des Bulgares Euthyme. Les données connues nous mènent à la conclusion que ceci avait eu lieu après 1415. Voir A.-E. Tachiaos, Die Aufhebung des bulgarischen Patriarchats von Tŭrnovo, dans «Balkan Studies», 4 (1963), 67-82. Certains historiens bulgares ont vu l'abolition du patriarcat bulgare de façon partielle et avec un sentiment nationaliste projeté sur le passé, sans prendre en considération les facteurs intrinsèques et réels qui y ont joué un rôle particulier. Voir e.g. I. Dujčev, L'héritage byzantin chez les Slaves, dans «Etudes historiques», II, Sofia 1965, 133-134.

Nous trouvons très plausible l'affirmation de Kiselkov¹, selon laquelle Cantacuzène vivait près de Mara à Serrès, mais d'autre part le fait que l'auditoire de ce discours comprenait beaucoup de moines et de laïcs, nous fait penser au monastère de Rila. Par conséquent la région dans laquelle nous devons placer Cantacuzène à cette époque devait s'étendre entre Serrès et le monastère de Rila, auquel, nous le savons, Cantacuzène était très lié.

Le passage de la lettre de Cantacuzène, dont il est question ici, nous fournit une date approximative, l'année 1476, pendant laquelle le discours aurait été écrit². Cantacuzène dans cette lettre dit qu'il est encore jeune, ce qui signifie qu'il avait entre 25 et 30³ ans. Donc l'affirmation de certains savants, selon laquelle Cantacuzène, qui vivait près de Mara jusqu'au moment de la mort de la sultane (1487)⁴, alla ensuite rejoindre les Cantacuzènes de Mésémvrie⁵, et qu'il était également une seule et même personne avec Démétrius Cantacuzène, donateur d'une icône dans cette ville⁶, paraît très probable. Notre Cantacuzène, qui appartenait à la famille des Cantacuzènes de

1. *Kiselkov*, Prouki i očerti, 326-327.

2. On adopte ici l'année de la déposition de Raphael proposée par *Gédéon*, Πατριαρχικοί πίνακες, 484-485 et *Patrinelis*, Ὁ Θεόδωρος Ἀγαλλιανός, 82-83. *Runciman*, The Great Church in captivity, 194, paraît accepter aussi la même date.

3. Il est difficile à préciser à quelles années de la vie humaine correspondait l'expression «jeune» au XV^e siècle. *Trifunović*, Dimitrije Kantakuzin, 165, en s'appuyant sur des données tirées de textes vieux-serbes, conclut que cela devrait se rapporter à une période entre 23 et 44 ans. Cf. *Radojičić*, Tvorci i dela stare srpske književnosti, 349-352. Pourtant d'après Maxime le Grec (voir: *Sočinenija prepodobnago Maksima Greka, izdanija pri Kazanskoj Duchovnoj Akademii*, III, Kazan 1862, 281) l'âge du «jeune» est la période entre les 20 et les 35 ans. A l'âge situé entre 30 et 50 on est «homme», tandis qu'après les 50 ans on est déjà «vieux». Faisant un compromis entre les deux principes de calcul, nous acceptons la période entre 20 et 30 ans. En fait Cantacuzène devrait avoir environ 30 ans, quand il écrivait la lettre, ce qui donne un âge de 9 ans lors de la première prise de Novo Brdo par les Turcs en 1455. Même cet âge était suffisant pour qu'il pût garder un souvenir vif, mais triste, de cet événement.

4. Voir *J. Ivanov*, Bŭlgarski starini iz Makedonija, Sofia 1931, 150. On ne comprend pas sur quoi se fonde *Runciman*, The Great Church, 195, pour affirmer que Mara mourut vers l'année 1480.

5. *Kiselkov*, Prouki i očerti, 326. Cf. *Syrku*, Očerki iz istorii literaturnych snošenij, CCII et *Ivanov*, Žitija na sv. Ivana Rilski, 24. Sur les Cantacuzènes installés dans les villes du littoral occidental du Pont Euxin, voir *M. Crusius*, Turcogræcia, Basileæ 1584, 91 et *Historia politica Constantinopoleos*, 25. Cf. *K. N. Sathas*, Βιογραφικὸν σχεδίασμα περὶ τοῦ πατριάρχου Ἱερεμίου Β' (1572-1594), Athènes 1870, p. γ', et *M. Constantinidès*, Ἡ Μεσημβρία τοῦ Εὐξείνου, I, Athènes 19-45, 48-49, 95, 126-127 et 154.

6. Ce Démétrius Cantacuzène nous est connu notamment par une lettre de l'archevêque de Sinai Constantios, adressée le 29 avril 1827 au métropolite de Mésémvrie Callinique

Novo Brdo, aurait sans doute abandonné cette ville très jeune encore, à savoir juste après le massacre de 1467, et se serait installé près de Mara ou bien en Bulgarie. D'ailleurs le peu de traces que nous avons de ce Cantacuzène à cette époque le lieut plutôt à la Bulgarie qu'à la Serbie. Sachant maintenant qu'en 1476 Cantacuzène se considérait comme jeune encore, nous pouvons aisément penser qu'il serait bien possible qu'il eût vécu une trentaine d'années de plus et qu'il ait pu saluer l'aube du XVI^e siècle¹.

Les citations des saints canons et des pères de l'Église, qui existent dans

le Crétois. Dans cette lettre Constantios mentionne une inscription portant le nom du donateur Démétrios Cantacuzène, sans qu'il nous soit dit explicitement si l'inscription était sur une icône ou sur un autre objet. Voici le texte de Constantios: 'Ο δὲ ἐπιγράψας δέησις τοῦ δούλου τοῦ Θεοῦ Δημητρίου Καντακουζηνοῦ, ἀπὸ κτίσεως 7001 ἔτους καὶ ἀπὸ θεογονίας 1493, τουτέστι τεσσαράκοντα χρόνους μετὰ τὴν τῆς πόλεως ἄλωσιν, ἐστὶν εἰς ἐξ ἐκείνων τῶν καταγομένων ἐκ τῆς γενεᾶς τῶν ἀρχόντων Καντακουζηνῶν τῶν ἀπομακρυνθέντων, κατοικησάντων ἐν Μεσημβρία καὶ Ἀγχιάλῳ καὶ ἐμπορευομένων ὡς πλουσίων τὰ γουναρικά τῆς Ρωσίας. *Constantinidès*, 'Η Μεσημβρία τοῦ Εὐξείνου, I, 127. La lettre de Constantios, portant sur les antiquités de Mésémvrie, a été publiée par *Th. M. Aristoclés*, Κωνσταντίου Α' τοῦ ἀπὸ Σιναίου ἀοιδίμου πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως τοῦ Βυζαντίου βιογραφίαι καὶ συγγραφαὶ αἱ ἐλάσσονες, Constantinople 1866, 367-369, et par *Sp. Lambros* dans «Νέος ἑλληνομνήμων», XV (1921) 133-136. La publication de la lettre par Lambros a été faite sur une copie que lui avait procurée *G. Megas*, qui à son tour la publia dans le livre de *Constantinidès*, pp. 126-128. *Megas* pense (*Constantinidès*, 95) que cette inscription de Cantacuzène disparue, qui ne nous est communiquée que par la lettre de Constantios seule, devait se trouver sur une icône de l'église Ζωοδόχος πηγή de Mésémvrie. Malheureusement ni la lettre de Constantios ni d'autres sources, étudiées par ceux qui se sont récemment occupés de la famille des Cantacuzènes, ne nous autorisent d'identifier ce Démétrios de Mésémvrie avec un des autres Cantacuzènes. Voir *V. Laurent*, Le Vaticanus latinus 4789. Histoire et alliances des Cantacuzènes aux XIV^e-XV^e siècles. IV. Alliances et filiations des Cantacuzènes au XV^e siècle, dans «Revue d'études byzantines», IX (1951) 1952, 64-105, et *D. M. Nicol*, The Byzantine Family of Kantakouzenos (Cantacuzenos) ca 1100-1460. A Genealogical and Prosopographical Study, Dumbarton Oaks 1968 (=Dumbarton Oaks Studies XI).

1. C'est à juste titre qu'on a rejeté l'hypothèse de *J. C. Filitti*, Notice sur les Cantacuzènes du XI^e au XVII^e siècle, Bucarest 1936, 8, selon laquelle notre écrivain aurait été le même personnage que Démétrios Cantacuzène, qui en 1475 copiait en Angleterre un manuscrit grec. Voir *Radojičić*, Démétrios Cantacuzène, 85 et *Laurent*, Alliances et filiations, 99. Pourtant, sachant que notre Démétrios était un mécène, on se demande, si ce n'était pas pour lui que furent écrits les manuscrits Paris. gr. 406 et Vaticanus 1978 par le prêtre crétois Jean le Russe en 1478 et en 1497 respectivement. Voir *M. Vogel* et *V. Gardthausen*, Die griechischen Schreiber des Mittelalters und der Renaissance, Leipzig 1909, 189 et 192. Le copiste nous informe que les manuscrits étaient copiés «διὰ παρακλήσεως Δημητρίου Σέρβου». Que Démétrios eût acquis le surnom Σέρβος, du fait qu'il avait vécu en Serbie, n'est aucunement surprenant.

cette partie de la lettre à Isaïe, montrent les vastes connaissances de littérature ecclésiastique qu'avait Cantacuzène. Quoique laïc, chose qu'il ne manque pas de souligner (ff 141v, 160r et 165v), et bien qu'encore jeune, il avait pourtant une culture ecclésiastique déjà très solide. Ayant constaté l'incapacité du clergé d'instruire le peuple, à cause de l'ignorance qui régnait parmi les prélats et les prêtres, Cantacuzène paraît avoir senti en lui cette vocation. Sans renoncer à ses occupations mondaines il accomplit un devoir, lequel *ex officio* n'était pas le sien.

IV. ff 147r-157r. Cette partie de la lettre est un discours sur la pénitence. Cantacuzène décrit ici l'état de l'homme pécheur, qui insiste sur son péché, et qui ne se corrige ni par l'idée de la mort, ni par l'attente de la fin du monde, à laquelle l'auteur croit fortement. Le style de cette partie, ainsi que les images qu'emploie Cantacuzène, ont beaucoup de choses communes avec sa longue prière en vers à la Vierge. La narration dans ce discours présente la même force et la même chaleur que sa poésie¹.

V. ff 157v-167v. Le sujet de ce discours est presque identique au précédent. Cantacuzène déplore la chute morale des chrétiens et de lui-même. Ici il est plutôt le juge de soi-même que des autres. Jusqu'à maintenant il faisait des reproches aux évêques et aux moines, mais ici il se reproche d'avoir tant critiqué les autres (ff 160r-162r). L'angoisse de l'attente de la fin du monde atteint son point culminant (ff 163r-163v, 165r).

VI. ff 167r-169r. La dernière partie de la lettre, qui est la plus courte de toutes, nous réserve une petite surprise. Après la fin de la partie précédente, Cantacuzène dit à Isaïe: *Гіа же ми, ѡ горныхъ и божьствнихъ рачителю, по стихомъ прими*. Cantacuzène nous a habitués au vers, soit d'acolouthies ecclésiastiques, soit de poésie religieuse. Dans le texte qui suit sa déclaration, où il annonce qu'il écrit en vers, nous chercherons vainement un nombre proportionné de syllabes ou bien un rythme quelconque qui nous soit connu de la poésie de cette époque. Nous ne trouverons rien de cela. On se demande alors, pourquoi l'expression *по стихомъ*, quand ce vers en réalité n'existe pas. Evidemment nous sommes en présence non pas d'une pièce poétique en vers, mais d'une prose de rythme particulier. Etant donné que ce sujet doit être étudié dans le cadre de la poésie serbe du XV^e siècle, nous publions cette partie

1. L'image de la séparation de l'âme du corps, qui apparaît si vivante dans le discours de Cantacuzène (ff 151v-152v), nous rappelle beaucoup sa représentation iconographique qui était devenue si fréquente dans la peinture murale byzantine et serbe depuis le XIV^e siècle. Voir *Sv. Radojčić, Tekstovi i freske, Matica Srpska, s.a., 57-75.*

de la lettre de Cantacuzène conservant la ponctuation du manuscrit, chose qui certainement facilitera l'étude du rythme de ce texte.

Outre l'éducation ecclésiastique de Cantacuzène, les témoignages d'une éducation classique grecque de cet écrivain ne manquent aucunement. On a supposé qu'un manuscrit grec de l'année 1474, qui contient les *Epinicies* de Pindare et *Prométhée enchaîné*, et *Les Sept contre Thèbes* d'Eschyle, et qui porte en marge des notes explicatives en serbe, aurait été écrit sur demande de notre Cantacuzène¹. Ceci est très probable, car aux données, dont nous disposons sur les connaissances classiques de Cantacuzène, viennent s'ajouter de nouvelles, qui résultent de sa lettre à Isaïe. Tout d'abord certaines phrases de la lettre témoignent que celle-ci, même si elle n'avait pas été écrite au début en grec, néanmoins lors de sa rédaction son auteur écrivit les phrases d'après le style du grec attique. C'est ainsi par exemple que dans le f 125r il emploie l'expression *зль зле*, qui est une traduction exacte du grec ancien *κακὴν κακῶς*. Aussi dans le f 126r nous trouvons *инъ оп' иногъ*, qui correspond au grec *ἄλλος ἀντ' ἄλλου*. Dans le f 154r il écrit *въ самоуь црѣкѣ възраста*, qu'il traduit du grec ancien *ἐν τούτῳ τῷ τῆς ἡλικίας ἄνθει*.

La connaissance qu'avait Cantacuzène de la littérature grecque classique, nous est témoignée en deux autres endroits de la lettre. A la fin du f 146r Cantacuzène, entre autres exhortations à ses auditeurs, dit: *воудете любовоучини, да воудете и многвоучении*. Ici Cantacuzène se sert d'une maxime, formulé par Isocrate dans son discours à Démonikos: *ἐὰν ἦς φιλομαθῆς, ἔσει πολυμαθῆς*². Aussi dans les ff 144v-145r il écrit: *слишахъ некаа азъ опъ дрѣв'ниихъ, иже въ ѿиннехъ лженмен'нихъ, какова страдахъ самонзвол'нѣ ради любовомоудрѣа и тако и ненаказанъ подвигхъ се техъ трѣпенїю, нво юанко моу'но разсметн лнѣ, нелиши се маздн, аще и несъврѣшен'не*. Ce passage nous révèle non seulement l'éducation classique de Cantacuzène, mais aussi ses vues concernant la morale des anciens philosophes grecs. Aucun doute n'est possible, qu'ici il est question de Socrate et de sa mort. Bien que Cantacuzène ne met pas sur le

1. Le manuscrit en question se trouve actuellement déposé à Leningrad, à la Bibliothèque de l'Académie des Sciences. Voir *A. A. Solovjev*, *Novobrdski zapisi iz početka XVI veka*, dans «*Jugoslavenski istoriski časopis*», III (1937), 313-319. Cfr. *Trifunović*, *Dimitrije Kantakuzin*, 165 et *Radojičić*, *Démétrius Cantacuzène*, 85.

2. *Πρὸς Δημόνικον*, 5 D, éd. Teubner. Le philologue P. Papageorgiou, qui visita en 1886 la bibliothèque du monastère Petritzonitissa de Bačkovo, y trouva trois manuscrits grecs, dont l'un de 1460, qui comprenaient des œuvres d'Isocrate, Hippocrate, Sophocle et Euripide. Le manuscrit de 1460 conservait des extraits du discours d'Isocrate à Démonikos. Voir *P. Papageorgiou*, *Παλαιογραφικὴ ἐκδρομὴ εἰς τὴν μονὴν Μπατσκόβου*, dans «*Ἡμερολόγιον τῆς Ἀνατολῆς τοῦ ἔτους 1887*», Constantinople 1886, 115-120.

même plan les pères de l'Église et les anciens philosophes, néanmoins il repète à peu près la théorie de Justin le Philosophe concernant le σπερματικός λόγος¹, et paraît croire que la morale des philosophes peut les justifier aux yeux du Dieu des chrétiens.

L'éducation classique de Cantacuzène, ainsi que ses vues concernant les anciens philosophes grecs, représentent l'orientation vers les valeurs de l'antiquité classique, qui apparaît pendant le XV^e siècle. Ce renouveau des lettres classiques, que nous savons exister dans le monde grec et latin à cette époque, s'étend aussi au monde slave² et l'un de ses représentants ici est Démétrius Cantacuzène. Le XV^e siècle ramène sur la scène de la vie intellectuelle les philosophes grecs, qu'il fera ensuite entrer dans les églises de la péninsule balcanique, et à qui il donnera une place dans les peintures murales à côté des pères de l'Église³. Ce qui est curieux dans le cas de Cantacuzène est que, bien que suivant l'austère tradition des hésychastes du XIV^e siècle⁴, il s'ouvre en même temps vers l'antiquité classique, chose qui montre, que non seulement les esprits libres comme Pléthon Gémistos, mais aussi des traditionalistes adoptèrent les idéaux de l'antiquité classique⁵.

1. Apologie II. Migne, Patr. græca, VI, col. 457 AB, 465 BC. Cf. A. Puech, Histoire de la littérature grecque chrétienne, II, Paris 1938, 145-150 et C. Andersen, Logos und Nomos. Die Polemik des Kelsus wider des Christentum, Berlin 1955, 312-344.

2. Voir I. Dujčev, Klassisches Altertum im mittelalterlichen Bulgarien, dans le recueil d'articles du même auteur, publié sous le titre «Medioevo bizantino-slavo. I. Saggi di storia politica e culturale», Roma 1965, 479-483 (=Storia e letteratura. Raccolta di studi e testi). Cf. A. I. Klibanov, K probleme antičnogo nasledija v pamjatnikach drevnerusskoj pis'mennosti, dans «Trudy otdela drevne-russkoj literatury», XIII (1957) 158-181.

3. Voir N. Bees, Dartstellungen altheidnischer Denker und Autoren in der Kirchenmalerei der Griechen, dans «Byzantinische-neugriechische Jahrbücher», IV (1923) 107-128; A. von Premerstein, Griechisch-heidnische Weise als Verkunder christlicher Lehre in Handschriften und Kirchenmalerei, «Festschrift der Nationalbibliothek in Wien, herausgegeben zur Feier des 200 jährigen Bestehens des Gebäudes», Wien 1926, 647-665, et K. Spetsieris, Εἰκόνας Ἑλλήνων φιλοσόφων εἰς ἐκκλησίας, «Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς Φιλοσοφικῆς Σχολῆς Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν», ΙΔ' (1963-1964) 386-458.

4. L'intérêt de Cantacuzène pour les auteurs mystiques byzantins se voit dans le contenu du grand recueil manuscrit (*Sbornik*) de 1469, rédigé sur son ordre et à ses propres frais par Vladislav le Grammaire. On peut trouver une liste des œuvres comprises dans ce recueil et d'autres détails le concernant chez Dančev, Vladislav Gramatik, knižovnik i pisatelj, 41-58. Cf. V. Mošin, Cirilski rukopisi Jugoslovenske Akademije. I. Opis rukopisa, Zagreb 1955, 61-67 et V. Sl. Kiselkov, Vladislav Gramatik i negovata rilska povest, Sofia 1947, 13-22.

5. L'intérêt pour l'antiquité classique de personnalités du monde grec ou slave de cette époque, dont l'attachement à la tradition ecclésiastique nous est d'ailleurs connue, constitue en soi un problème à l'étude duquel on doit procéder. La généralisation dans ce cas est

La langue du texte de la lettre de Cantacuzène à Isaïe a subi quelques remaniements des copistes. Le ѣ qui apparaît très rarement, seulement dans quelques lignes écrites en demi-onciale, s'est qu'intercalé, c'est pourquoi nous l'avons remplacé par ѡ. Le copiste adopte la prononciation de son époque, à laquelle il sacrifie amplement le ѡ pour le remplacer par le а. Vu la valeur que ce texte aurait pour l'historien de la langue serbe, nous avons respecté l'orthographe du manuscrit et nous n'avons pas procédé à sa correction, qui nous paraît superflue.

1

288v Димитрїа Кан'такоузина похвалное с(вѣ)том(о)у и славномѡ великом(о)ученикѡ и мїроточ'цѡ Димитрїю. Бл(аго)с(ло)ви ш(тѣ)чѣ.

Єлици нетлѣнїа доврѣшиим(ѡ) швобатистѣ се стѣжанїемѡ, тлѣнїа избѣгше, и смрът'ных(и) свобождѡше се оузь, иже ш нас(ѡ) чл(ове)кшлюбнаго сѡхожденїа' єлици рата жителїе быти желающе, и ц(а)рствїа н(ѣ)б(ѣ)снаго наслѣдници, ради творенїа бл(а)гых(ѡ) ѡв(а)г(г)ельских(ѡ) заповѣден, паче же ради м(и)л(о)сти
5 несповѣдимые и безмѣрнѣи поучинѣ шедротѣ Х(ри)с(т)а и бога нашего' єлици Х(ри)с(то)во именованїе на себѣ тако мншгоцѣн'ншю носещен¹ одеждѡ, и высокых(ѡ) соушен рачителїе, и гор'нїа моудрѣствоующе по силѣ, и по єлико мощно бл(а)гымѡ ретече се' єлици праздниколюбци и м(о)ученикшлюбци и б(о)голюбци долнїи² дн(ѣ)сѡ шставльше метежѡ³, и земльных(ѡ) оуклон'ше се мльвѡ и
10 попеченїи вѡ малѣ и цр(ѡ)ковѡ постиг'ше м(о)ученика б(о)ж(ѡ)ствьноую, праздноуимѡ свѣтло, праздноуимѡ вѡ вес(ѣ)лїи, д(о)ухомѡ рад(о)ующе се' велика бо вѡ истинѡ бл(а)гочѣстивымѡ радост(ѡ) и вес(ѣ)лїе днесѡ вѡ сїа.

Прїиди оубо ми⁴ дн(ѣ)сѡ хр(и)стїанское сѡвѡкупленїе и цр(ѡ)кви Х(ри)с(то)-
289г вѣи чѣда, вѡси сѡгл(а)сно вѡспоимѡ в(о)г(о)у нашемоу бл(а)годарѣствннкое пѣнїе, похвалающе м(о)уч(ѣ)ника свѣтло, аще оуб[о] и не по дос(то)янїю, сїе бо намѡ невѡзмож'но, шваче по єликѡ можно проишволенїа любовїю на се поноуждаемн, и такоже нѣкымѡ силнѣшимѡ вѣтромѡ ноужднѣ порѣваемн⁵, оугазвїены кр(а)-

à proscrire, car elle est refutée par le seul fait, parfois incompréhensible peut-être, mais pourtant réel, de la compatibilité dans la pensée des dites personnalités de la foi orthodoxe avec les idéaux classiques. Voir relativement à cette problématique et par rapport à Maxime le Grec, A. I. Ivanov, Literaturnoe nasledie Maksima Greka. Charakteristika, atribucii, bibliografija, Leningrad 1969, 11-16.

1. носещен après себѣ dans А. 2. долнїи: достонннн (?). А. 3. шставльше метежѡ: сѡставлялше словѡ мѣтежѡ А. 4. мы А. 5. порѣваем' А.

снымъ и свѣтлымъ празднествомъ страдалца¹ г(оспод)нѣа. Ёъ во люд(ь)мъ
хр(и)стїаньскымъ оудобренїе въ истиноу и похвала дивнаа. Ёъ иноколѣнным(ь)
варваром(ь) безвожїа дръзостнѣншїи шлнчнтель и зловѣрїа показателъ свѣ-
тлаа и краснаа цр(ь)квн звѣзда.

Глава тебѣ, слава тебѣ Х(рист)е ц(а)рѣ, прославлен на земли с(вѣ)тыхъ тво- 5
нх(ь) славою в'семирною и негыблющою, славою свѣтлою и всесчзстною, славою
безтрѣдною и вѣчныне намъ вѣнце ходатаиствоующою. Глава тебѣ всзачь-
ских(ь) творче и г(оспод)н, прославлен память оугождьших(ь) ти и вззлюбль-
ших² те, прославлїе же се и самъ въ тѣхъ ч(ь)стнѣн памяти, подави тѣмъ трѣ-
пѣнїе непоколѣбимое и кран'нїе, еже кз твоен любви желанїе. Глава тебѣ, иже 10
въ трнс(вѣ)тѣн славимыи тро(и)ци, и шт(ь) всее твары славимы(и) в(ож)е,
иже по тебѣ страд(а)вшнмъ бл(а)гаа подавыи, иже² око не видѣ ни оухо слыша,
їакоже швѣщаль неси, малыхъ ради и скоропрѣходных(ь) тродувъ велика и
вѣчнѣ | юща³ и неказана тѣмъ подавлїе⁴ бл(а)гаа. Ищѣленїа бо недоужным(ь) 289v
богат'но зде намъ⁵ подавляют' и вѣсы силою с(вѣ)т(о)го д(оу)ха прогонеть и сз
агг(е)льскыи на н(е)в(е)сехъ вздварают' се прѣд(ь) славою твоею чин'ми. 15

Из, ш б(о)жїи слове и влад(и)кш всзѣх(ь), иже дос(то)инных(ь) насъ сзтво-
ривъ недш(то)ннх(ь) и скврннх(ь) семоу вссчзстномоу твоего оугодника
быти трѣжствнны свѣтломоу празднїкоу шт(ь)врз'ших(ь) смард'наа и
пр(и)сно бледословнаа оуста подаждь, рад(и) твоее м(и)л(о)сти ключимое кз по- 20
хвалѣ и под(о)бное слово, въ шт(ь)врзени наших(ь) н(и)нѣ оустз похвалити въ
м(оу)ч(е)ннцѣхъ великаго твоего стр(а)ст(о)т(рь)п'ца и вонна, неповѣдимаго
всеславнаго Димитрїа. Ико дрѣво бо насажденно при нсходншнх(ь), по пршр(о)-
кѣ, вшд', краснѣ сѣло довродѣанїи вышотою възрасте, кз н(е)в(е)снѣн взнспрѣ⁶
доседае вышотѣ, тврды въдрознв'шоу се шснованїю, кореню г(лаго)лю вѣры, 25
мншговѣтв'но шкр(ь)сть и лнствїемъ шбогащено оученїнх(ь) иже вззноснв'
шнх(ь) се тогда зловѣрїемъ всзѣнъ въведе оученїи, и прохладдае бл(а)гоч(ь)-
стїа словесы и шт(ь) малодшїа въскорѣ прѣлагае къ истннѣн вышотѣ вели-
кодшїа. Красноцвѣт'вно же и кз видѣнїю зрещнх(ь) привлаче очеса, иже
здравѣ кз снмъ вззрѣти могоущнх(ь). Кз прѣнздр'ре | нѣн тѣла чнстотѣ швѣ 290r
їако и сввршшен'номѣ цѣломоудрїю. Чнстотою бо ср(ь)д(ь)ца всзїа, аще кто ннъ
и вѣрно оубо нанъ зрѣти страд(а)лцѣ в(ог)а, аще истнн'нъ г(лаго)лен' бл(а)женїи
чнсти ср(ь)д(ь)цемъ, їако тїи в(ог)а оузреть. Бжделѣнъ бл(а)гооуханїа плшд'
прннесе Х(ри)с(т)оу г(оспод)евн своемуу вссчзстное свое и свѣтовидное, иже

23-24 Psaumes I, 3. 32 Matthieu V, 8.

1. страданїа А. 2. їакоже А. 3. вѣчнаа А. 4. подавае А. 5. богатнѣ
намъ здѣ А. 6. взнспрѣ А.

взсѣми оукрашено добродѣ(тѣ)л'ми чистнѣишеѣ тѣло, еже невходно грѣховными показа стр(а)стемь и не¹ оудовь пристоупно довлѣи.

Како во тѣма свѣтоу пристоупила би, из'соушило би² мокроѣ грѣховных(ь) оудовь приетное³ д(оу)ха възгорѣнїем(ь)⁴ в(о)ж(ь)ствным(ь), поидающимь
5 вгнѣ под(о)внѣ сѣно. Из(ь) чрѣва во м(а)т(е)рнѣ д(оу)хоу с(вѣ)томѣ выс(ть)⁵ приетилице избранное в(о)ж(ь)ствных(ь) изещьнь⁶ рачитель гави се, растын възврѣмена она такоже цвѣть бл(а)гоуханѣиши вѣры посрѣд[ѣ] мнѡгаго⁷ трзнѣ невѣрїа, творе и оуче, по словеси г(оспод)ню, и наказзе, и оувѣшаваѣ, и дѣлы вѣрѣ извѣствзе, мнѡгобожїа възсѣх(ь) оудалати се и еллин'ньскаго бледословїа
10 сзвѣтоуѣ стоудна тѣх(ь) шблнчаѣ и непод(о)внаа таннѣства. Ёдинога же исповѣдати оуче в(о)ра, въз ш(ть)ци и с(н)нѣ и с(вѣ)томь д(оу)хоу познаваемаго,
290v трисѣставна и єдиносоуцна, иже ш(ть) несоушихъ ввса сзсавль | шаго и чл(о-вѣ)ка ш(ть) прзсти сзздавашаго· того вѣровати под(о)ваеть, и томѣ покланяти се лѣпо нест(ь). На словословїе во в(о)ра нашего сзздани възшомь, тако тз(н) єдинь живыми и мрѣтвыми шблад(а)еть, такожде и сзмотренїи с(н)на в(о)жїа
15 и слова, еже ш нас(ь) м(н)л(о)стивно бывшемь исповѣдаше ключимаа оучительствѣ и сѣлш сладостна всѣм', іаснѣ и сз дръзновенїемь проповеѣдаѣ мнѡгомь.

Бл(а)городнь оубо сы(н) с(вѣ)тый и ш(ть) ц(а)рен сѣло ч'том', и вѣдомь възсѣми. Тѣлесномоу бл(а)городїю, д(оу)шевное бл(а)городїе⁸ приложи⁹ добрѣишеѣ, еже сѣло вол'ше вѣсть прославлати имоуцихъ ѣ, и въз нннѣшнѣмь и въз
20 воуд(оу)щимь вѣцѣ. Мню оубо, ш възсечьстнаго и всемирнаго м(оу)ченичскаго¹⁰ н(н)нѣш'наго празднака свѣтлїи трѣжьствьници и любьзно сзвранїе, тако не невѣдомо вамь нест(ь), иже и маль писанїи имоуциѣ искоуць, какова¹¹ тогда дѣахъ се по възселенѣи люта ш(ть) мнѡгобжных(ь) шнѣхъ, истне же рѣци ш(ть)
25 безвожных(ь), и колика несповѣдимаа наношахоу се на исповѣдаюцих(ь) с(н)на в(о)жїа и в(о)га выти Х(ри)с(т)а, различнаа и мнѡгошбразна и несповѣдима въз истинѣ лютѣнша моученїа¹²· ншжи сзрѣзованїа, въз вшдахъ заточенїа, въз шгнь
291r възмѣтанїа и елика сего моучител'ства | соутъ сзмрѣтнаго и симь пшд(о)вна. Я о¹³ еже разгравити имѣнїа или въз тѣмницѣ възврѣци, или нѣккы ш(ть) оудшвз
30 штнети, кто скажетъ¹⁴; Нь оубо ввса с[ь]и довлѣствнѣ трѣпѣахоу, иже Х(ри)с(т)а рад(н) прѣмо снх(ь) злочьствных(ь), вѣрою възроужени в(о)ж(ь)ствнн м(оу)ч(е)ници, и въз тѣлесн соуще, тако въз'тѣлесны трѣпѣахоу, нх'же трѣпѣнїю,

1. ино А. 2. изсѣши во А. 3. оудовь приетное lacune dans А. 4. въз гворѣнїемъ А. 5. доухоу светомоу высть lacune dans А. 6. изещьнь lacune dans А. 7. мнѡгаа А. 8. и блгородїе А. 9. приложивъ А. 10. моученичскаа А. 11. таковаа А. 12. après моученїа: стрзганїа ражни, водѣнїа А. 13. manque dans А. 14. искажетъ А.

по реч(е)нномоу, оудивляхс се аггелы. Елма оубо зла сѣа боура, поспѣшеніемъ чл(ове)квоубїице шдрьжаше землю, сзмоуцаюши в'са, повелѣніа же шт(ь) начельствоуюцих(ь), злѣ тогда възсакъ градъ постизахос и страну, еже никакоже жити повелѣвающе хр(и)стїаномъ.

Ез лѣта же она прилоучи се самомоу вл(а)д(ь)ч(ь)ствоующомоу възс(вѣ)таго ш(ть)чѣство прїити. Ез же пришьды иес(ть) соуровѣиши и без'чл(ове)чнїи свѣрь, иже въз злых(ь) нарочиты[и] и имениты(и) безакони ц(а)рь Маѣимїанъ. Нз оубо всеславныи Димитрїе, іакоже прхвѣе шповелѣни бѣ нераде, такоже и м(оу)чителѣа самого ц(а)ра не оубоѣ се пришьдша, нз іакоже выше слово сказа, сз дрьзновеніемъ мншгом(ь) павлен'нѣ бѣше оуче¹ и Х(ри)с(т)а проповѣдае прѣд(ь) възсѣми, іако да и самъ шт(ь) Х(ри)с(т)а исповѣданъ боудеть прѣд(ь) ш(ть)-цельмъ іего и(е)в(е)снымъ и прѣд(ь) с(вѣ)тыми | агг(е)лы. 5 10 291v

Елма же по писанномоу, град(ь) оукрѣити [се] не можетъ връхоу горы стон², прїиде оубо въз оуши моучителѣа все еже ш м(оу)ч(е)ницѣ, какоже и сзкрыти се хотѣаше. И авїе того повелѣніем(ь) въз тьмницоу възмѣтает' се довлїи, иже шт(ь) тьмнице грѣха шт(ь) юности извѣжашы и въз въздрьжанїи и по б(о)зѣ троудѣхъ юность прошьдыи³, недос(то)ины бо възмѣнаше, по ап(о)с(то)лоу, троуды н(и)-наш'нагш врѣмене кз хотещен въз вась шт(ь)крыти се славѣ шт(ь) б(ог)а. Ез тьмници оубо сы(и) м(оу)ч(е)никъ, непрѣстан'но⁴ сз радостїю възсїлаше пр(и)-снопѣнїе вл(а)годарествѣное, и въз мншгымъ вес(е)лїемъ крзвъ ради Х(ри)сто)вы-іе хотѣаше излїати любве, іако да кз желаемом[о]у велико мощно възскорѣ прѣидеть. И таковаа по моемоу възываше словс поє сз б(о)гш(ь)цельмъ, и г(лаго)лїе сице: нм'же шобразомъ жєлаеть іеленъ на истшчннкы вшдныє, сице жєлаеть д(оу)-ша моѣа к[з] тевѣ б(о)же: възждеда д(оу)ша моѣа кз б(ог)оу крѣп'комъ и живомоу, когда прїдш и павлю се лицш б(о)жїю, и готово ср(ь)дце моє б(о)же, готово ср(ь)дце моє. 15 20 25

Ез сїх(ь) и сицевых(ь) соуцїс м(оу)ченикш и тьщещоу се възсако шт(ь) тѣла шт(ь)лоучити се⁵ и сз Х(ри)с(т)омъ быти, ц(а)роу же⁶ нечѣстивѣишомоу въз вѣсшоугодныхъ свонх(ь) оупраж'нающоу се и о нѣкоемъ самово|рци хвалещоу се, иже чл(ове)кы оумрьц'вшаше сатанинѣским(ь) нѣкымъ боренїемъ, въз сласть и оугод'ное възчл(о)в(е)чномоу⁷ ц(а)роу зрѣнїе, іегоже повѣдаши на чл(ове)кы красоваше се сѣлш. Авїе оубо томш моужоу ише. Б(о)ж(ь)ствѣнаа оубо⁸ раждет'- 292r 30

10-11. Cfr. Heubreux XI, 33-39, Matthieu X, 32. 13. Matthieu V, 14. 17-18. Romains VIII, 18. 23-25. Psaumes XLII, 2-3. 25-26. Psaumes LVII, 7.

1. и оуче А. 2. горыстое А. 3. и въз ... прошьдыи omet А. 4. непрѣстанное А. 5. разлшчити се А. 6. цароу же lacune dans А. 7. безчл(о)вечно А. 8. божьствѣнаа оубо: божьствѣнаго А.

ши ревностъ) нѣкотораго юношѣ шт(ь) Х(ристо)ва соуша сзловита, великому¹
Димитрїю соуша ревнителя, и молитвами с(ве)т(а)го взворужив' се и проповѣ-
дню оутвърдив' се, Дїа силою б(о)ж(ь)ствьною низложи и мрътва прѣд(ь) вз-
сѣми показа. Не малѣ оубо несѣтрьпимоую же паче ц(а)ревыне д(оу)ше² взнесе, и
5 сам(ь) оубо м(оу)ч(е)нїа вѣнцемъ оувезе се. Се ради вины и Димитрїе великы
вз тьмницы сы(н) копїи съвадает' се. Се намь³ шсоужденїе повелѣн'но неп'цшю
шт(ь) моучителя, шт(ь) младенства оубо всакъ добродѣтели поуть прошьд(ь)⁴
и б(о)ж(ь)ствьнаго д(оу)ха храм(ь) бывь и шбитѣлище, паче же с(ве)тые тро(н)-
це жилище, Х(ри)с(та) вззлюбивь и томѣ послѣдовавъ и оугодивь, и крзвъ сво-
10 ю его ради напослѣдкь пролїавь, кз вышным(ь) прѣиде.

Малоую оубо вамь, ш любовшшателїе, честь житїа с(ве)таго и вз крат'цѣ
прѣдложих(ь)⁵ кз похвалѣ же оуклонити се ноужда. Ни единого мню, аще кто сз-
292v мыслить оумомь, или изречеть шт(ь) добрых(ь) дѣль, аще и зѣлш моудрѣи | ши
боудеть, иже с(ве)т(а)го сего оувѣже. Тако мнѣ и вамь неп'цоую любовшдрѣ-
15 ствовати се⁶ ш житїи сего прѣхвалнаго м(оу)ч(е)ника. Аще мн⁷ реч(е)ши кро-
тость, трпѣнїе, м(о)л(н)твоу, смѣренїе, взздрѣжанїе⁸, правдоу, моудрость, ю-
же по бозѣ, цѣломоудрїа чзстное и любви вз истинноу сзвршшен'ное, иже кз б(о)-
г)ѣ и чл(о)в(ь)кшм(ь), сїа бо⁹ добродѣ(т)ели врзх(ь), икоже оучить ап(о)с(то)-
ль и самь Х(ристо)с(ь), вса си и снх(ь) сзддрѣжьвнаа¹⁰ вѣроую вз севѣ сзврати и
20 сзшвносити¹¹ страд(а)лцѣ. И҆дина бо дроружьки сзсвеза¹² се и сзддрѣжати се швыче
добродѣ(т)ель¹³ икоже веригы златы.

Вз житїи оубо сы(н)¹⁴ и тѣломь шдѣвань, мыслыными очима краиннее сззрѣ-
цоваше бл(а)гых(ь). И(н)на же тамо прѣшьд(ь), шстрѣ зрить штїетомь¹⁵ при-
крываломь и¹⁶ наслаждает' се б(о)ж(ь)ствьнаго трончнаго¹⁷ свѣта вз сытость, сз
25 агг(е)льскыми вздварае се чин'ми. Взсприеть оубо м(оу)ч(е)ничьскоую кончи-
ноу страдал'ць и и[с(т)ь]ствьнѣи послужни сзмр(ь)ти, и д(оу)ша оубо вз ршцѣ
прѣиде б(о)жїи, чзстное же тѣло вѣрнных(ь) рѣкама земли прѣдадет' се, шт(ь)
нне же сздано выс(т)ь). Нз ш коль мншг(о) мншж(ь)ство твоее неслѣдимїе
бл(а)г(о)сти и неизчѣтен'наа¹⁸ поучина твоих(ь) щедрот', юже подаль иеси любешим'

18. Cfr. Matthieu XXIII, 38-40; Romains XIII, 9.

1. великому же А. 2. царе Дїе доуше А. 3. нань codex. 4. добродѣ-
телии прошед' пѣтз А. 5. прѣдлежих' А. 6. любовшдрѣство дати се А.
7. ли А. 8. après взздрѣжанїе: бдѣнїе А. 9. во omet А. 10. сзддрѣжьвнаа
lacune dans А. 11. сзшвносити lacune dans А. 12. сзсвеза lacune dans А. 13.
швыче добродѣтель lacune dans А. 14. après сыи: моученикз А. 15. штїе-
томь lacune dans А. 16. и omet А. 17. трончнаго omet А. 18. неизчѣтен'наа
lacune dans А.

ТЕ И¹ РАДИ ТЕБЕ ПОСТРАДАВШИМЪ, ГОСПОД)И. ѿ, МНОГЫЕ СЛАВЫ И ВЕЛИКЫХ(Ь) ПОЧЬ-
 СТЕИ², ИХЪЖЕ СТЕЖА НА ЗЕМЛИ ТВОЕЕ СТРАСТИ ПРѢЧЗСТНЫЕ³, НОСЕ ОБРАЗЪ СЛАВНЫ 293г
 ПОВѢДОНОСЦЪ, ТВОИ ПРѢВ(О)Ж(Ь)СТВНАА И НАС(Ь) РАД(И) ВОЛЕЮ⁴ ПРОВОДЕНА РЕ-
 БРА КОПИЕМЪ⁵, КРОВЪ НАМЪ ИСТОЧНИШЕ ОЦѢЩЕНІА, ДИМИТРІЕВА ЖЕ ТЕБЕ РАДИ КВПІ-
 ЕМЪ ПРОВОДЕНА РЕБРА, МИРО НАМЪ ИСТОЧНИШЕ ВЛ(А)ГОУУХАНІА. ѿлма' оубо зде тлѣн'- 5
 НОЕ И МРЪТВЪНОЕ ОУ(Ь) ТЕБЕ ТАКО ПРОСЛАВЛЕНО ВЫС(ТЬ) ТѢЛО, ВЪ КАКОВЫЕ ОУБО
 ПОЧЪСТИ И СЛАВЪ ВСЕМЪРЪТНОЕ Д(ОУ)ШИ ТАМО ОУ(Ь) ТЕБЕ ВЛ(А)Д(И)КО ОБЛѢЧЕ СЕ
 СОУЩЕСТВО. ПРѢБЫВАШЕ ОУБ[О] ВЪ ЗЕМЛИ С(ВЕ)ТОЕ М(ОУ)Ч(Е)НИКА ТѢЛО, МРЪТВЪНО
 СОУЩЕ ПО ИС(ТЬ)СТВОУ И НЕДВИЖИМО, ПАЧЕ ИС(ТЬ)СТВА ЖЕ В(О)Ж(Ь)СТВНОЮ Д(ОУ)ХА
 СИЛОЮ ОСѢНІЕНО И ДѢИСТВЪНО. ИДЕЖЕ БО ХОЩЕТЪ В(О)Ж(Ь)СТВНАА ПОВѢДАЕТЪ СЕ ИС(ТЬ)СТВА 10
 ЧИНЬ⁶. И Д(ОУ)ХЪ⁷ ИДЕЖЕ ХОЩЕТЪ ДЫШЕТЪ, РАЗЛИЧНА И НЕСКЪДНА ПОДАВАШЕ, ИСЦѢ-
 ЛЕНІЕМЪ МНОВЖ(Ь)СТВА КЪ ТОИ ПРИТЕКАЮЩИМЪ СЪ ВѢРОЮ В(О)Ж(Ь)СТВНАА М(ОУ)-
 Ч(ЕНИ)КА РАКА, ТЛѢНІА ЖЕ ИЛИ ГНИЛОСТЬ⁸ ИСКОУСЪ ТѢЛО НЕ ПОСТРАДА[А]. ИЗ ТАКОЖЕ
 ДРЕВЛЕ МРЪТВЪНЫ ОНЪ КАМЕНЬ ВОДНЫИ ИСПОУЩАЕ СТРАШЕ, НАПАШЕ И(ЗРА)НІА ВЪ
 ПѢСТЫНИ, СИЦЕ И Н(И)НІА ТѢЛО М(ОУ)Ч(Е)НИКА, В(О)Ж(Ь)СТВНЫМЪ ПОВЕЛѢНІЕМЪ, ИСТА- 15
 ЧАЕТЪ НЕПРѢСТАН'НСЮ МИРА СТРОУЮ⁹ И ВЪС(Ь) НОВЫИ ОБЛ(А)ГОУУХАЕТЪ И(ЗРА)НІА, СОУ-
 ЦІСЮ ОУ(Ь) ІЕЗЫКЪ ЦР(Ь)КОВЪ. НОВЫИ ОУБО КВУТЬ ТВОЮ | РАКОУ НЕ СРАМАЮ СЕ НА- 293v
 РЕЩИ СТРАС(ТО)ТР'ПЧЕ. ГАМАРИНЫ Х(РИСТО)С(Ь) ЖИВОУЮ ПОДАТИ ОБѢЩАВАШЕ СЕ
 ВОДЪ, СЕ ОУБО ОБѢЩАН'НОЕ СТЕЖА СЛАВНЫИ ДИМИТРІЕ, ВЪ¹⁰ МНОВОЦѢН'НАГО МИРА
 ИСТОЧНИКЪ Х(РИСТО)С(Ь) В(О)Ж(Ь)СТВНАА ТОМОУ ДАРОВА. КРОВЪ СВОЮ ВЪ ІЕДИНЬ Д(Ь)НЬ 20
 Х(РИС)Т(А) РАДИ М(ОУ)Ч(Е)НИКЪ ИЗЛІА, И ВЪ МНОВА ЛѢТА МИРА ИСТАКАЕТЪ, ДИВНО
 ЗДЕ ВЪЗМЪДІЕ ПРИЕМЪ, И ТАМО НА Н(Е)В(Е)СЕХЪ СЪ Х(РИ)С(Т)ОМЪ¹¹ Ц(А)РСТВОУЕТЪ.
 ГРЕДИ ОУБО МИ, О М(ОУ)Ч(Е)НИКОУБНОЕ И СВѢТЛО ПРАЗДНЬСТВЪНОЕ¹², ИЖЕ ДНЬ-
 С(Ь) СВЪРАВШЕЕ СЕ, ВЪ В(О)Ж(Ь)СТВН'КМ(Ь) М(ОУ)Ч(Е)НИКА И С(ВЕ)ЩЕН'Н'КМЪ ХРАМѢ 25
 ТРЪЖЬСТВО, СВѢТЛАМИ И ЧЪСТНЫМИ ВѢН'ЧАИМЪ ГЛАВОУ СТРАД(А)ЛЦА, ИЖЕ ПО СИЛѢ
 ПОХВАЛАМИ¹³, АЩЕ И НЕДОС(ТО)ИНЫ СОУЩЕ, ИЗ¹⁴ ВЪШЕ НАШЕО СОУЩА МѢРЪ¹⁵ ДРЪЗДЕМЪ.
 НЕ ОУБО РАДИ ГРѢХА НАС(Ь) ОУ(Ь)РІНЕТЪ СЛАВНЫ¹⁶, ПРІИМЕТЪ ЖЕ ВЪСАКО, ОУПОВАЮ, ТА-
 КО М(И)Л(О)СТИВЪ НАС(Ь) ГРѢШНЫИ, И КЪ ВЛ(А)Д(И)ЦѢ ВЪСѢХЪ М(О)Л(Ь)ВЪ ОУ¹⁷ НАС(Ь)
 ПРИНЕСЕТЪ, ТѢМЪ ЖЕ СР(Ь)Д(Ь)ЦЕМЪ И ОУСТНАМИ, Д(ОУ)ХОВНѢ РАД[О]УЮЩЕ СЕ И Г(ЛА- 30
 ГО)ЛЮЩЕ¹⁸.

11. Jean III, 8. 18. Cfr. Jean IV, 14.

1. и omet A. 2. великихъ почъстєи lacune dans A. 3. прѣчъстне твое
 страсти A. 4. волею lacune dans A. 5. копїе A. 6. чинь lacune dans A.
 7. aprèс доухъ: светын A. 8. или гнилость: и гнилости A. 9. мира строую:
 страше мѳра A. 10. aprèс вѳ: мѣсто во живне вѳди пр(и)сно текѳшин A.
 11. сѳ Христѳмъ на невесехъ A. 12. празднѳство A. 13. похвали A. 14. на
 A. 15. мѣри соущаа A. 16. славны: светын A. 17. ѳ omet A. 18. радѳу-
 юще се и глаголюще: радѳующе се вѳси вѳзъпимѳ такѳваа вѳщающе и
 глаголюще A.

Рад(о)уи се, ѡ¹ всесчстнѣ, иже ничтоже паче Х(ри)с(т)а възлюбивыи ѡт(ь) соуцих(ь), и томѣ прилѣпив' се² в(ь) и оусердно ср(ь)д(ь)цель и д(о)ушею томѣ поравотавь, и ѡмь кз ниемоу възперивз, своего сзздателя доврѣ оувѣд(ѣ)ль иси. Рад(о)уи се, ч(ь)стне, иже в(ь)се довродѣтели в(ь) юнѣмь исправль тѣлесн
 5 Х(ри)с(то)вою помощию, и того любовію и страхѡм(ь), икоже възздою в(ь)рацае се ѡт(ь) тьмных(ь) и грѣховных(ь) мира стрѣм'нимь³ и пропасти | оувѣгль иси.
 294r Рад(о)уи се, чистын цѣломоудрїа и в(о)голювьзны вл(а)гооуханы цвѣте- в(ь) нем'же⁴ враскы или⁵ скврнны грѣховнаго дѣанїа или помысла, ни же ма, лѣиша в(ь)рете се⁶ честь в(ь) оувѣренїе же семоу, иже ѡт(ь) чистаго⁷ тѣла и не- скврн'наго⁸ вл(а)гооуханное мирѡ. Рад(о)уи се, иже иес(т)ьство повѣдивыи⁹ довлестїю произволенїа, и страдати за Х(рист)а изволивыи, нз и мнѡгых(ь)¹⁰ приведыи кз вѣрѣ и кз сп(а)сенїю наставивь¹¹ словомь, прѣмоудрѣ на(о)учивь и оутврьдивь. Рад(о)уи се плодovitаа дома¹² в(о)жїа маслинно и лозо в(о)гонасаж- денна, веселїа чисто¹³ вѣрнымь подающїи пиво, красны чръвеностїю шин'че, крзви¹⁴ страд(а)нїи оукрашенїи. Рад(о)уи се, иже ц(а)ра безаконна дръзностнѣ ѡ- блничивы и мнѡжества безвожных(ь) оутврьдивь. Рад(о)уи се, иже крзвь свою Х(ри)с(та) ради излїавь, и раны прѣтрьпѣвь, вѣнць славы възпрїел' иси. Рад(о)у- и се Нестора кз подвигоу ѡтврьдивы и Линевоу низложивы грѣдиню сзмортию, мысльнаго змїа повѣдивы, и всѣ дїаволю льсть кр(ь)стїною низложивыи сло- ю. Рад(о)уи се исцѣленїа богатныи ѡт(ь) Х(ри)с(т)а приемы дары, чюд(о)твор- че славне, вѣсѡм(ь) прогонетилю и дал'нымь¹⁵ ико съ ними сын в(ь) вѣдах(ь), тебе призываюцимь, в(ь)рѣтае се¹⁶ възселенна во¹⁷ в(ь)са испльнь иес(т)ь твонх(ь) чюд(е)сь. Рад(о)уи се Голоунианѡмь надежде и на те¹⁸ оуповаюцим(ь) сп(а)сенїе, в(ь)сѣм' Хр(и)стїанѡм(ь) радостна похвало¹⁹. Рад(о)уи се скрѣвещимь скорын прѣд- стателю и ненадежднымь застѣпленїе, ѡвоуреваемымь пристанище, в(ь)сѣмь сын в(ь)сакь и в(ь)зде в(ь)ретае се вл(а)г(о)датїю ѡт(ь) в(о)г(а) дан'ною ти.

Нз, ѡ красное и мнѣ сладчайшее име Димитрїе, что оубо дос(то)инно в(ь)рѣ- цюу кз твои высотѣ доврод(е)тели и чюд(е)сь похваленїю; Ѣваче иже в(ь)мѣстити ми възможно ѡт(ь)дах(ь), и се ѡт(ь) твоего дарованїа. Прїими оубо

1. ѡ: ѡтъче А. 2. прилѣпив' се: примѣсив се А. 3. стрѣм'нимь lacune dans А. 4. в(ь) ним же А. 5. враскы или lacune dans А. 6. в(ь)рете се lacune dans А. 7. чьстнаго А. 8. нескврн'наго lacune dans А. 9. повѣд... А. 10. и мнѡгых(ь) lacune dans А. 11. настави А. 12. домѣ А. 13. чисты А. 14. арѣс крзви: и А. 15. дал'нымь lacune dans А. 16. в(ь)рѣтае се: оврѣтателю А. 17. възселенна во: възселеннагѡ (sic) А. 18. те(в)е А. 19. похвала А.

сѣа, прѣинми маленша, и толико дос(то)иньства растоеща се, елико н(е)в(е)се земля,
или възтока западъ. Мнѣгда дарованѣа подалъ еси и невъзбл(а)годѣтны гвни-
хѣм' се. Вѣроую же оубо и въз прѣднѣа бл(а)г(о)дѣ(ѣ)тельствовати се ѡт(ъ) тебе
намъ богатнѣ. Не истъщает' во се твоих(ъ) бл(а)г(о)дѣ(ѣ)тельствѣи скрѡвище, ни
исчръпает' се твоих(ъ) чюд(е)сь источникъ. Не во земельное ист(тъ) скрѡвище: 5
ц(а)рствѣемъ н(е)в(е)снымъ wobогатил' се еси. Ѡт(ъ) радости оубо ср(ъ)д(ъ)ца и
веселѣемъ д(оу)ха пакы въззовоу гл(аго)лѣ:

Рад(о)уи се м(оу)ч(е)никѡм(ъ) оудобрѣнѣи и похвало, весели се агг(е)лѡм(ъ)
и архангг(е)лѡм(ъ) сзжителю. Рад(о)уи се небеснаго наследнѣице ц(а)рствѣа. Не-
с(е)ли се и рад(о)уи се прѣвезначелныи и единосоуциныи и непостижимые | трѡ- 295г
нице слоужителю и быстро в(о)ж(ъ)ства трисѣан'нагѡ слоужителю¹ На тебе же²
възложихъ надеждоу и въз в(о)ж(ъ)ствьны ти сзшьдших(ъ) се храмъ оуср(ъ)дно
поминаи.

Нз, ѡ стр(а)стотрѣп'чьскы лѣт'нѣи съшьдше се зде н(и)нѣа почьсти праз-
дникъ, трѣжьствовав'ше кзждо по силномоу, коупно сзшьдше се възси кз стрѣ- 15
гальми мира, иже ѡт(ъ) м(оу)ч(е)ничьскаго богат'наго источника тѣлесе³ исходе-
цимъ, оусрѣдно⁴ припаднем(ъ) и ненавистныи дары почръпемъ швынѣ, оум-
стим' же и чювьства, помажимъ и силы д(оу)шевныи⁵ бл(а)гооуханѣемъ, похва-
лимъ м(оу)ч(е)ника великаго оубл(а)жающе, прославым(ъ) Х(ри)с(та) в(о)г(а), и- 20
же такова дарѣющаго того нельжно лювещѣимъ. Томоу во подобаетъ възсакъ сла-
ва, чьс(тъ) и поклонѣнѣе, сз ѡ(тъ)ц(е)мъ и с(вѣ)тым(ъ) д(оу)хомъ, н(и)нѣа и
пр(и)сно и въз бесконьчныи вѣкы⁶. Амѣн(ъ).

2.

Посланѣе ч(ъ)стномъ въ с(вѣ)щен'никох(ъ) и домоестникъ кѡр(ъ) Исан, грѣш- 224б
ны(и) Димитрѣе Катакѣзинъ ѡ г(оспо)ди радовати се въсегда м(о)лю за ме м(о)ли-
ти се:—

Что рѣкѡ, или что въз'г(аго)лю; Трѣва високогласна, въздвизаюци спѣш'-
нѣе ѡрѣжники къ дѣховней брани, наших(ъ) н(и)нѣа нечювьствѣем(ъ) затачених(ъ)
коснѣе се оушесь, или истѣнѣ рѣци, ѡрганъ неки сладкогласны(и) и многѡпицал'ни
д(оу)хов'нѣим(ъ) в(о)ж(ъ)ствным(ъ) дарѡм(ъ) wobогатнѣ испльнѣнѣ, възвишае въ
врѣмѣи и сънижае под(о)бнѣ; Твое еже къ нам(ъ) наказателное посланѣе показа 5
се оумоуждрено словеси в(о)ж(ъ)ствными и гвлян'ными слогами сѣло красне
испащрен'но, и под(о)бно въ истинѣ твоемъ в(о)гопрощен'номъ оумъ ц(а)рстванѣ-

1. слоужетилю: зрителию А, ce qui est tout à fait juste, le слоужителю de notre
manuscrit étant un lapsus calami du copiste. 2. же omet А. 3. тѣлесем' А.
4. оусрѣдно omet А. 5. доуше А. 6. въз бесконьчныи вѣкы: въз вѣкы
вѣкѡм' А.

- 125г ишемъ размени, имъ же и водетъ се благочиннѣ наша | наставляема естъ. Ибо въ оуниини нас(ь) вбрѣтши низъ лежещѣих(ь) и отчаанїи и сьнѡм(ь) многых(ь) грѣховъ тешко вдрезаниих(ь), паче же въ тинїи зль зле поникших(ь), въскорѣ гаснѣ некако възвѣди и въздвиже, ово оубо сладце многвиспащренне писанїемъ
- 5 м(о)л(а)е и оубеждае и наказѣе къ различним(ь) добродетелем(ь), и съпомагати въ бл(а)гое вѣщавае, нь и тамошнїа бл(а)гаа явлїенна и прѣд(ь) оумнима прѣдлагае очима, ово же пакы страшнѣ и съ рѣшенїемъ нехотещемъ под(ь) добродѣтелем(ь) ходити намъ тамошнїаа, оуби, страшнаа показѣе мѣч(е)нїа, да аще тако с(и)новѣ не оустраимъ се в(т)ьца щедрогѡ, или еже къ нїемъ бл(а)гїе
- 125v любве, или понѣ наслѣдїа дѣла, | или ради рань тамошнїих(ь) и горькых(ь) оужасше се тако раби съдѣлаимъ бл(а)гїи, їеда или сице или тако обратилъ се и врач(ь) дѣшъ вбрѣтше къ нїемъ притецемъ, тако да пластирь или везанїе приложивъ исцѣлїти гзвы, къ ним(ь) же неоудовань бивает(ь) прихѡдъ, ради въслорѣдїа сѣлнѡгѡ вт(ь) многїе гнилости. Басакими нас(ь), в с(в)ещенна главо, вбрази
- 15 наказала їеси доволно ка стазамъ добрагѡ и сп(а)снагѡ шаствїа дели вькспѣ и словѣси, съвькспивъ вбога д(о)уха в(о)гатным(ь) дарованїем(ь) въ себе, такоже, что глаголю, смѣренномоудрїю оучиши и дѣли сїе испльнїаеши въздржанїю наказѣши, и самъ въ себ(е) сїе оутвѣрдилъ їеси и по рѣдѣ такожде и прочаа. Тѣмъ же
- 126г и съврѣ | шенно любвы извѣщае в вьсех(ь) нам(ь) писал(ь) їеси, потащавъ се из-
- 20 вѣстнѣ и наказала извѣстнѣ, ничтоже вставлѣ в основанїи и оутвѣрждени цр(ь)-квы, о извѣщенїе вѣры, о милостини, в правде, о везловнїи, о цѣломоудрїи, в любвѣ, о м(о)л(и)твѣ, вѣтѣха показавъ, нова исвѣстивъ, приникнѣвъ оубо и протча не оубо вас(а), нь велика сила и д(о)уховна въ истинѣ та раздмех(ь).
- Что пакы рѣкѣ, или что възг(лаго)лю въ истинѣ не дооумѣваю се, вьсеч(е)-
- 25 стне вьсѣ во вт(ь) сладости забвїх(ь) се, вьсѣ вт(ь) висоти словесъ оудвїхъ се, васѣ любве оуязвїхъ се, инь вт(ь) иногѡ въ истинѣ вїх(ь). Зрѣ оубо твое еже ка
- 126v нам(ь) вас(а)когѡ любомоудрїа, паче ж(е) в(ла)голюбїа писанїе испльнь | сѣще, їелма же многїими оуче и различними похвалаеши словеси. Сїе же вѣди воуди, тако притчею ме осѣждаеши. Нѣс(т)ь бо мое нѣсть. Мога во жїзнь въ занх(ь)
- 30 вїсть по рѣмногѣ до н(н)нїа и не похвалаамъ двс(то)инь їемъ, нь слъзамъ и плачѣ. Сьвѣст(ь) бо мога осѣждаетъ ме, тако въ истинѣ многѡвбразнимъ стр(а)стемъ грѣховнїимъ дѣлатѣла и ждѣ страшное Х(рист)а моегѡ и неоумитное въ вьсѣденїе себе сѣдище. Сїа же слъзамъ многимъ двс(то)ина. На вставлѣ же къ концѣ слова, здѣ же вт(ь) нїхъ прѣдлежитъ повесѣдѣнимъ.
- 35 Оубѣждаеши ме, паче ж(е) повѣлеаеши м[е], глаголюе: посети ме писанїемъ д(о)уховнїих(ь) словесъ. И вт(ь)кѣд(о)у въ мнѣ д(о)уховна словеса, нестезавшѣ ми дарованїа д(о)уха; Трѣзвенїемъ во [нѣ] поживїи | како стежитъ в(о)ж(ь)ствнїю владать; Рци ми. Тако во мене єсть вт(ь) бл(а)женїих(ь) вт(ь)ць обличает(ь),
- 127г

глаголюе, такоже не зрѣть свѣтъ сл(ь)нчни родиви се слѣпъ. Тако иже трѣзвенїемъ не шаствоует(ь) бл(а)г(о)д(а)тно и не оузрит(ь) лѣче вишнїе бл(а)г(о)д(а)ти, ниже свободит(ь) се шт(ь) лѣкавых(ь) и мрѣских(ь) вѣр[ь], дѣл' же и словесъ и помнш'ленїи. Въ сицевнх' же азъ прѣбываю нелажне, како прочее изрѣкѣ что д(оу)хов'но; **И**едином' сїа вишеписан'на оустрашают(ь) и недръзновен'на сътва-рают', второе же, тако и невѣжда иес'мь и немногѡ въ бож(ь)ственных(ь) слов(е)-сехъ, третїе же и страшнѣишее, тако иелнка напишѣ въ свое вѣсжденїе и вблнченїе на[пи]шѣ. **Н**ь вбаче шт(ь) снх(ь) вѣсех(ь) непослшанїе бл(а)жени ш(тѣ)ци бити сѣдише, и смьрти сїе винов'не бити реше. **С**его ради и дрѣзньсх(ь) оуповае на чл(ове)колюб'ца б(ог)а дающагѡ слово въ штврѣзєнїи наших(ь) оустъ къ пол-зномѣ, вашнх(ь) ради ч(е)стных(ь) м(о)лит'въ. **Н**е такоже оуче и наказѣ писах(ь), не мое во сїе ради юности и невѣждаства, нь къ любимомѣ мнѣ шт(ь) любви и повѣленїа. **Н**ѣст' бо законъ цр(ь)кве сксд'ное, реч(е) велики въ оучителех(ь), ибо юность носит(ь) се къ вѣсем' оудобнѣ и зрѣд'не иеже къ гор'шим'. **С**т(ь) зд(ѣ) же вѣди нам' начети слов(о) и послшанїа не лишити се б(о)ж(ь)ственїе мазди: -

Сь в(о)гом' зачело сл(о)ва: -

Коль слад'ка и бл(а)гаа, кранаа же и вѣжделен'на, съврѣшен'на и вѣседобра, с(ве)таа же и яснорач'наа добродѣтелем', начел'нѣишаа и прѣва, | аще ли и съврѣ-шенїе и главѣ добродѣтелем(ь) сїю нарѣкѣ, мною тако не погрѣшѣ, любовь, юже къ в(о)гѣ съврѣшен'нѣю глаголю' иеже ничтоже не посрѣд'ствѣет(ь), смнѣнїе гл(аго)лю, или ш стр(а)стен д(оу)шевних(ь) же и тѣлесных(ь) что ш[тѣ] тѣв(е) **Х**(ри-ст)е в(о)ж(е) твонмь рабом(ь) дарѣема вблнчѣ. **Т**ои во шт(ь) сѣшнх(ь) под(о)вно ни-чтоже, таа во добродетелем(ь) корень. **И**ко же во аще кто свѣтлѣ и в(лаг)ѣ и ч(и)-стѣ въ полѣд'не ставъ под(ь) сами тая сл(ь)нчни крѣгъ, такоже бити въ правъ, не швамо или шнамо прѣхѡдеши сѣни и шв'хѡдеши вѣсд(ѣ) памѣже об'зритъ, сл(ь)н- (ь)чнѣю зрѣть свѣтлѡсть, тамо же ни, сице и любовь стежави, | по чл(ове)колю-бїю бл(а)д(и)ки, истинѣю къ нїемѣ же и чл(ове)комъ и тое свѣтом(ь) озарив'ши, д(ѣ)шѣ и ѣмь и ср(ь)д'це вѣсе добродетели къ сев(е) привлеч(е) и въ тѣх(ь) шблече с(е), такоже въ мншгоцен'нѣю рнзѣ, аще об'зритъ сѣмо, зрѣть кротѡсть, овамю же м(и)л(о)ср(ь)дїе, шт(ь)тѣд(оу) же трѣпенїе, шт(ь)овд(оу) незлопомненїе, шт(ь)-однѣ цѣломудрїе, и просто рещи и съкращен'не, ни иедино иже лиши се съ, нь вѣсем(ь) съпривѣзѣ се, аще рѣвностъ реч(е)ши юже по возѣ, аще желанїе гор'них(ь), аще на плать враждѣ, аще непоравощенїе чрѣвѣ и почѣрвнїим(ь) и проча в(ь)са, см(и)рѣ-нїе гл(аго)лю и прав'дѣ и повченїе бл(а)го и иелнка симъ под(о)в'наа и десных(ь) чести сѣща. **Л**юбовъ ѣво таковою имѣще вѣси иже в(ог)ѣ оугождѣ(а)шен | св(е)-ты(и), и иеже ради и прочее добродетели исправише и съврѣшени гавнш(е) се въ вѣт'хом(ь) оубо завѣте и новомъ. **С**т(ь) ннх(ь) же въ извѣщенїе слова малнх(ь)

wt(ь) ненз'чатеннагw множества прѣдставиm(ь) здѣ.

Ивраамъ великы онъ въ патрїарсех(ь), юже къ в(ог)с истин'нсю стѣжавъ
 любовь, землю wt(ь)частвїа остав'ль, постиже обетован'нсю Ханаанс г(лаго)лю,
 въ нюже и всели се. Нъ и Исаака, люб'ве ради сѣл'нїе, wt(ь) оусрѣдїа въсхоте по
 5 словеси г(о)с(под)ню заклати, и стран'нолюбїе исправивъ, трончное оучрѣди такоже
 чл(ове)кы в(о)ж(ь)ство. Іовсїф' же проданъ, такоже свободн' си неп'щеваше, аще
 во и проданъ вистъ тѣлwм(ь) въ работѣ, нъ д(о)ушѣ непорабощен'нѣ съблюде и ра-
 129v ди люб'ве в(о)жїе целомудрїе съблюде, непо | рабоц' се игуп'тенини тогw ластещон.
 Тѣм' же и въ там'ници въврьженъ неправдене любовїю съдържимъ не похсан
 10 и въ прав'дѣ над(ь) Єгуп'том(ь) въц(а)ри се. Что же Іовъ, иже въ истинѣ тры-
 пѣнїа тврьды адаман'тъ; Богатство погубль чрѣди и чеда в(ь)са выкспѣ на
 гнєсїиx(ь) и въ чрвех(ь) себе гладом(ь) съгнѣтаем(ь), извою оудрѣчаемъ,
 сл(ь)нчим(ь) варом(ь) досаждаемъ, женою пощраем(ь), весомъ пощраемъ,
 15 любовїю къ своемѣ твор'цѣ и в(ог)с оугзвїенъ въ сем(ь) wдоле прѣслав'ное,
 трыпѣнїа показавъ и поведитель яви се. Что же Иовсїи онъ законодав'ць, иже
 и на скрижалех(ь) прѣстом(ь) в(о)жїим(ь) написан'нѣ сїю заповѣдь прїемъ; Нъ
 и Д(а)в(и)дъ и Самвиль и Илїа и прочи вси, иже прѣжде закона и въ законѣ
 130r в(ог)с оугодише, вси сїю испрѣв'льше wt(ь) писанїа свѣд(е)тел'ствовани
 являют(ь) се. Прѣиде же на нова Петаръ врьхов'нїи ап(о)с(то)лwм(ь), сїю стежа
 20 и възлюби такожде Іованъ и прочїи. Єда же ли мїлю текщїс в(о)ж(ь)ствнагw
 и великагw Пав'ла, иже ми єдинъ давалѣаше къ свѣд(е)тел'ствѣ. Тъ во сен
 оучитель изещ'нѣшїи, нъ и та и прочи все и оучѣтъ и наказуют(ь), wво оубо,
 аще на съженїе прѣдамъ тѣло, кромѣ люб'ве непол'зю се,¹ wв' же, любви в(ог)ь
 несть, и прѣбываєи въ люб'ви въ в(о)зѣ прѣбывает(ь) въ прав'дѣ и в(ог)ь прѣбыва-
 25 ет(ь) въ нїем(ь)². Что же въ сен глав(ѣ) реч(е) Х(рист)ос(ь) къ въпросив'шомѣ;
 Възлюбїши г(оспод)а в(ог)а твоегw wt(ь) всеє д(о)уше твоеє и wt(ь) всеє сили
 130v твоеє и крепости, таже и искрѣнагw своегw | тако сам(ь) себ(е). Касъ оубо законъ
 и прwр(о)ци въ сїх(ь) речъ висет'³ здє ми словаа съврѣшен'ное. Нъ оубо и м(о)у-
 ч(е)нїици, в(о)ж(ь)ствнїе любве ради, юже къ Х(рист)ѣ тѣмъ оукрѣпїаєми, мно-
 гwразличнїе и несѣтрьпимїе прѣтрьпеше мѣки. Нѣ сеє ли ради, иже пѣстины жи-
 вѣщиє в(о)ж(ь)ствни мѣжїе всеє изволише трыпѣти, тако да желаемомѣ любовїю
 30 привлїжет' се; Єл'ма же и краи добрих(ь) трыдив'ше се постигоше, вл(а)жени и
 трывл(а)жен'ны въ истинѣ вїше, им'же мали н(и)нїа рѣвнѣющїє сѣтъ.

Довлїют(ь) ли реч(е)н'на w люб'ви, или приложѣ ище показавъ wt(ь) мно-
 гиx(ь) мала събравъ wt(ь) в(о)ж(ь)ствнагw писанїа; Ико въ люб'ви всеє добро-
 13 r детели състоєт' се, и стежави сїю | всеє стежа⁴, а иже сїю не ими, аще и всеє испра-

1. I Cor. XIII, 3. 2. I Jean IV, 16. 3. Mat. XXII, 37-40. 4. Cfr. Mat. XXII, 36-40.

вить прочее, недѣстав'ни сѣть и мрътвы. Немоу'но бо ничтоже въ кон'ць благо
 исправити и несѣщїи сѣи, ибо ѡт(ь) злнх(ь) ничтоже съвьксплает' се люб'ви, та-
 коже гавьстав'нѣ въ еже къ Корин'фомь оучит(ь) в(о)ж(ь)ствни ап(о)с(то)ль
 г(лаго)лю: любн трѣпнть, бл(а)жит', любн не завнд(н)ть, любн не ѡплаздет(ь), не
 грѣдит' се, не зловообразет(ь) се, не ищетъ свои(ь) си, не раздражает' се, не въме- 5
 няет(ь) злое, не радоует(ь) се ѡ неправдѣ, радоует' же ѡ истинѣ, в(а)са любитъ,
 васа вѣрдет(ь), вѣсе оуповает', в(а)са трѣпнть, любн николиже ѡт(ь)падаетъ¹. Се
 извѣщенїе съвршенїа, се из'ображїе любве, се злбн ѡтраженїе, се вѣры оутврѣ-
 жденїе, | се надеждн оупованїе, се св(е)тых(ь) вѣнць, сїа повѣдителн чл(ове)кы 131v
 сътварает' в(о)г)с. И пакн слад'це о сен слов(о) въспрнмн' н(н)нїа же прѣбнвает(ь)
 вѣра, надежда, любовь, трн сїа, реч(е) в(о)ж(ь)ствны ап(о)с(то)ль, нь бол'ши и
 вѣщї'ши снхъ любовь², почто, понїеже в(о)г)ь любн нест(ь), такоже вше реч(е) се. Е-
 ма коначнаа ѡб'хожденїа лѣтом(ь), нь нн достигоше ж(е) и вскзде добродетель
 н(н)нїа, оумноженїа ради злбн и лскав'ства, и любн вскзде кон'ць и в(ь)сака нна
 добродетель оупраздн се, и вси въ лскав'ствѣ жити изволихом(ь). Не прѣстааше 15
 и д(о)у)шелюв'ць г(оспод)ь по различннх(ь) же летех(ь) и врѣменех(ь) насъ наказзе,
 ѡбращае, оувѣждае, м(о)ле, прѣте, в(ь)сакъ видъ оученїа подвиже, еда како нн
 оустнд[н]м(ь) се вл(а)д(н)кы, нн оустрашнм' се прѣщенїа же и злнх(ь) искдса и 132г
 ѡт(ь) злбн оуклоним' се. Что бо оста едино, такоже мню злнх(ь) коначное, и сїе
 м(о)л(н)твнми некнх(ь) в(о)ж(ь)ствннх(ь) мсжн пѣстннн прох(о)дешїм' и ѡт(ь)
 чл(ове)кь оудаленѡм(ь), единомс же в(о)г)с любовїю съвьксплен'нѡм(ь) и съ-
 бес(ѣ)дннм(ь). Наказанїн оубо внхом' вл(а)годѣан'мн, прѣщен'мн, бран'мн, ра-
 нами, запален'мн, знамен'мн ѡт(ь) н(е)в(е)сѣ, ѡт(ь) въздсха, ѡт(ь) земле, и не
 оуцеломоудрнхом(ь) се, нь и на гор'ша потекохом(ь). Тѣмже и трѣбветъ крѣпча-
 ишее врачеванїе, лютеших(ь) ради волѣзнен. Оубы мнн' и нандоше на ны нзнцы, 25
 нх'же дрѣвлн слышаше ѡт(ь)ци нашн, сы нх'же гор'кых(ь) иксдсѣ мы прїеихом(ь)
 ради безаконїн. | Крѣвѣмъ нашнм(ь) ѡтсд(о)у) нещед'наа пролнванїа и нещач-
 тен'наа ѡт(ь) нзнкъ порсганїа и поношенїа и оукорнзнн, ѡт(ь) в(ь)сех(ь) попранїа
 и ѡбнн, и сїа трѣпнмъ нсждне и снх(ь) тежчншн и несказан'наа, нх'же нѣсть лѣтъ
 гл(агол)ати. Цр(ь)квы разорени вше, моцн с(в)е)тых(ь) попранн, с(в)е)таа порсга- 30
 на, чнста всквр(ь)ннен'на. Плачу гор'ко хр(н)стїан'ска н(н)нїа прѣдлежит', слъзамъ
 многы(ь) внов'наа сѣть, стenanїю и възднханїю д(о)с(т)внна вше. Снцевїнми
 оубо гор'кнми гзвнми и ранами наказав'ше се, еда оун'шїн внхом', еда обрати-
 хом' се, еда зловс възненавидехомъ, еда покаанїа плодн принесохом(ь). Не имамъ
 ѡ снх(ь) что да рѣквс, лагати не хоцвс, паче же не могвс. Мн | прѣгрѣшихом(ь) и 133г
 г(оспод)ь прогнева се, мы не ѡбратнхом(ь) се и тнн не ѡтврнти свон гнѣвъ ѡт(ь)

1. I Cor. XIII, 4-8. 2. I Cor. XIII, 13.

нас(ь), нь мы приложихом(ь) зловы и воделехом(ь) в(о)жю чл(ове)колювюю беза-
конїем(ь) и подлежаще иесми иззвали множаншимь.

Бьпрошъ вас(ь), во в(о)ж(ь)ствнїих(ь) слышателїе и цр(ь)квы Х(ри)с(то)вы
питомици и високих(ь) рачителїе, р'цете ми аще имате вбр'ксти гдє н(и)на люб-
5 ви жител'ствезет(ь) и добродетель дръжит' се и вл(а)гоч(ь)стїе истин'ное и иде
вити не мню азъ, разв'к аще такоже сѣхъ нашемъ разсметн моц'но, реч(е)нно вь три
ц(а)рствєи книзе' вставих(ь) сев(е) 'з' тисѣщъ моужн, иже не пр'кклонише колєно
Наал¹, иже вь под(ь)крили в(о)ж(ь)ствнаагво живѣщїих(ь) Ятона гл(агол)ю. Ёл'ма
133v сїи не пр'кклонише колєно гр'кхъ, истинє ж(е) рещи дїаволъ, ниже или иересемь не-
10 кимь посл'бдоваше, такоже прочи латиномъдрьствєюще, ниже прикрывен'но или
ва инаа н'ккаа поплъзнѣше с(е) непод(о)бнаа, на в(о)га непр'кстан'нао поюгъ, та-
коже бесплътнїе сили и пр(и)сно подвижни сѣтъ къ вол'шїи(ь), вышнїа во желаю-
ще, вишнїа моудр'ствєюгъ непр'кстан'но. Ёл'ма же ради множаства гр'кхъ наших(ь)
вскъде вл(а)гоч(ь)стїе хр(и)стїанъ, и несть вь вр'кме се ни ц(а)ра ни кнеза вь сен
15 нашеи вьселїен'н'ки дръжеща се вл(а)гоч(ь)стїа, т'км'же и си ч(ь)стны повр'кдише
се и шмалеше, такоже зрнт' се, пр'кзр'к во в(о)гъ и пр'кдаст(ь) нїи вь рѣце безакон'-
никъ, сквр'н'них(ь) и безч(ь)лове'чних(ь), мр'ских(ь) же и ст'сдних(ь), и не имеемь
134r н(и)на из'бавляющагво пр'кдстател'ством(ь) или м(о)л(и)твами. Ёлышах(ь)
Іеремїю во Іер(оу)с(а)лимє м(о)лєща се. Чтo же в(о)гъ; Потєцете вь пѣтєхъ Іер(оу)-
20 с(а)лима и вид(и)те и разсментє и понщитє вь раст'тїах(ь) яго и аще вбр'кщєтє
мѣжа и єсть творє сѣдъ и искы(и) в'брѣ, милостив' воуд(оу) Іер(оу)с(а)лимѣ². Къ
Ёодомерх(ь) же пр'кжде 'г' ищѣщъ в(о)гъ правденикъ не вбр'ктоше се³. Т'км(ь) же
таково азъ помнш'лаю и снще мое слово, аще и ва нас(ь) стан се кто, такоже Івраамь
или Моуси, или Іеремїа в(о)гъ оугодивъ и са ѣзь люб'вы показѣ. Т'км' же д(оу)-
25 хом(ь) подвижимъ дръзнов'кнїе или пом(о)ли се о съплемєннїих(ь). Такожде оуслы-
ша мню, такоже и пр'кждны, къ ввомоу рек'шѣ, аще вбр'кщѣ 'г' правденикъ, къ
134v дрѣгомъ же не м(о)ли се во людєх(ь) сых', |къ иномъ же аще вбр'кщєт(ь) се мѣжъ
и єсть) творє сѣдъ и искын в'брѣ м(и)л(о)стивъ имь вѣд(ѣ), нь вбачє явлен'но
выс(ть) тако не вбр'кте се. И прикладствєтє къ реч(е)ннїю н(и)на пр(о)роча-
30 ское из(ь) гльвини ср(ь)д'ца съ слъзами р'кци' сп(а)си мє г(оспод)и тако вкскъде
пр(е)п(о)добны(и), тако оумалише с(е) истини вт с(и)нь чл(ове)часкых(ь), сѣ-
етна гл(агол)їєтъ къждо къ искр'нїемъ своемъ, исправляющагво же вь чл(ове)-
ц'кх(ь) н'кстѣ⁴.

Хошъ нека пр'кдложити вашєи любви, таже и сами в'кстє вол'ше мене, нь оу-
35 страшаєт' мє и възвбранїєт' ми велики Исидоръ гл(агол)їє⁵. мир'ским(ь) и не-

1. I Rois XIX, 18. 2. Jérémie V, 1. 3. Cfr. Génèse XVIII, 39. 4. Psaumes XII, 2-3. 5. Isidore Pélusiotе, Lettres, livre 1^{er}, lettre N^o CCXIV, Migne P.G. 78, 317.

довол'ным(ь), не такмо ѡ оученїи православноум(ь), нь ни ѡ коемждо цр(ь)ко-
 в'нихъ вѣщен под(о)бает(ь) оучити. Грѣшни | кѡ же реч(е) бо(г)ьъ въсксю ты по- 135г
 вѣдаеш(е) ѡправданїа моя и приемиши завѣти мои оустн твоими¹. Яз(ь) же съ-
 вѣстїю ѡсждаемь и вѣди яко повѣждень ѡсомь житїем(ь) моим(ь) въ злих(ь)
 и сквр(ь)н'ных(ь), обаче себ(е) самь ѡсждаю правдене, да не кто прѣластит(ь) 5
 се ѡ мнѣ, неп'цие не сѣща некаа въ мнѣ бо(о)госгоднаа. Ъъ истинѡ нѣсть сїе, нѣсть.
 Обвѣдетел' ми таинаа съвѣди Х(ристо)с(ь). Моє житїе въсе грѣхми съмѡщен'но
 въ злобах(ь) различних(ь) и лскав'стве и скръности валает се, оуниннем' бо и не-
 покаанїемь и невъздрыжанїем(ь) ѡсам(ь) лаже. Овогда оубо радоует(ь) се без'
 мери и грѣде се о нестоецю и некон мален славици, или ѡт(ь) врагь своихъ зло- 10
 страданїи, паче ж(е) ѡ люб'ви | влсденеи и пагвѣнѣи многоѡвразнѣи, еже оуга- 135в
 ждает(ь) се т'ме начел'никѡ, ѡвогда же бою се ѡт(ь) смърти, трѣпеще прѣме-
 ненїа вѣрмень и пр(и)сно оужас(а)ю се ѡт(ь) смърти. Прѣдвземлю бо бо(о)жїи
 сѣдѣ и съвѣсть испитавъ ѡсждена себ(е) ѡвѣрѣтаю и горци повин'на мѡще,
 въз'горенїе вѣч'номѡ ѡгню волею своею сам(ь) себ(е) въ разсм(ь) сътвори х(ь). 15
 Обаче яко ничтоже вѣмь иножде, т'ме развѣ ѡг'нь тѣм'нїи, иже силѡ жеци
 гор'це и мь(и), прѡсвѣщенїа же оуншень, нбо въ разсмѣ безаконовах(ь), въ в(и)-
 дѣнїи прѣгрѣших(ь), волею вѣсомь поработих(ь) се. Тѣм' же и слъзь трѣвсю
 множаства, ѡлико израв'нити ми се сими къ водамь | кр(ь)щїнїа моего, и моци 136г
 въ ных(ь) погрѣзнити се, да и пакы ѡмїю скрън'нѡ грѣховнѡвю вторїим(ь) кр(ь)- 20
 щенїем(ь) и покаанїемь. Нъ ѡда кто гдѣ и ѡ бо(о)зѣ любимїихъ мнѣ ѡвѣщет(ь)
 се, паче же любимїих(ь) бо(о)с, сътворити истин'нсю любовь, въздах'нѡв пом(о)-
 лит' се и м(и)л(о)стива сътворит' ми, вл(а)д(ы)кѡ волю боещних(ь) се ѡгѡ сътво-
 рит(ь) и м(о)л(и)твѡ их(ь) оуслышитъ, аще ли же снх(ь) погрѣшим' приноудив'ше
 прѣждеврѣмене, ради безаконїа гор'ксю смърть и прѣсеченїе жизни, и нехотен 25
 бо смърти грѣш'никѡ² принждает(ь) се ѡтсврѣнь грѣхов'ных(ь) и къ прѣполо-
 вленїю тогѡ д(ь)немь, оубы мнѣ. Яце сице въскорѣ пожнень боуд(оу) въси
 ншавшен и оув(и)дѣвшен, ѡлици боголюбци | и чл(ове)колюб'ци, ѡлици люб'ви 136в
 дѣлательїе и бо(о)с под(о)бници, ѡлици м(и)л(о)сть ѡт(ь) Х(рист)а и помощь про-
 сеще и тогѡ заповѣди послашающе, рѣкѡ ми помощи подадите, и въздахнѡв'ше 30
 из' гльбини ср(ь)д(ь)ца, аще и съ слъзами моцно възапите: пом(и)лши м(и)л(о)-
 стиве Х(рист)е бо(о)же, твоею м(и)л(о)сти трѣвсющаагѡ прѣсьгрѣшив'шаагѡ ти
 р(а)ба твоегѡ, і ѡлика д(оу)ховним(ь) вѣдома сѣт' прочаа м(о)л(и)твы, ѡда м(о)-
 л(и)твामी вашими избавлю се мѡченїа гор'кагѡ. Любит' бо сїа вл(а)д(и)ка нашъ
 и г(оспод)ь, ѡкоже бо(о)жеставнїи Дамаскинъ Іван(ь) м(о)ле оучитъ³. Ол'ма моего 35
 житїа плачевное, нжда н(и)нїа съкратити, показати же о их'же рѣхом(ь) више,

1. Psaumes L, 16. 2. I Tim. II, 4. 3. Unde?

- 137г ꙗже и ваши бол'ше вѣдома сѣть, | ꙗже н(и)на нас(ь) вѣдоше злаа' архіереи
 нес(вѣ)щен'ніи, аще ли же и ѡс(вѣ)щенніи, обаче неправденіи безаконнѣ' с(вѣ)щен'-
 ници ненаказан'ны, аще же и наказанъ кто, обаче недостоинъ' иноцїи мирс'ких(ь)
 ѡтрек'ше се, въ та пакы ѡбращают(ь) се и въ невъздръжаніе съ срѣвролюбіемъ
 5 сьмѣсив'ше се, аще ли и оубегоше сих(ь), обаче грѣдинна вл(а)д(и)частвезеть' мир'-
 сци же и под(о)бни мнѣ неправденіи, безакон'ніи, завистливи, блѣдници, оубице
 и сїимъ под(о)бнаа. Оскѣде добродетель, прѣоумножи се злоба. Плачс нестеш'нѣ
 наша подлежитъ, риданію съ въплемъ и стѣнан'ми наш(а) д(а) наш(а) двс(то)нна
 137в сѣть. | Не въсех(ь) ѡсѣдихом(ь) въкѣпе, добрих(ь) же съ злими' да не вѣдетъ. Да
 10 не поустритъ языкъ зазор'ніи, ниже да ѡсѣдит' ни въ сих(ь).

Ѓ разврашающїих(ь) и развращен'нїих(ь) слов(о).

- Да реч(е)ть съ мною н(и)на ѡт(ь) лица г(о)с(под)на в(о)ж(ь)ствнїи прѡ-
 р(о)къ: пастирїе мон посрадише виноград(ь) мон, попраше честь мою желеамію¹,
 и ѣлика сил(ь) ключима сѣт'. Речс что и азъ къ ним(ь)' аще нѣсть моегѡ дв-
 15 стон'ства се, оуслишите иже в(о)ж(ь)ствнїих(ь) прѣіемници ап(о)с(то)ль, пач(е)
 же самогѡ вл(а)д(и)кы Х(рист)а, иже дѣш(оу) свою ѡ насъ полож'шагѡ, добрагѡ
 и чл(о)век(о)любиваго пастира, гл(агол)ющагѡ къ намъ вы есте свѣтъ мирѣ, вы
 138г есте соль земли. Яще ли приложит' се свѣтъ въ т'мѣ², не ꙗкои мѣщїи | ѡт(ь) іес-
 (тьс)тва прѣложеное, да не вѣдет', нъ ꙗко прѣвращенїем(ь) на злеиша добрѣн-
 20 ших(ь) самоизвол'не высть т'ма. Ёлма просвѣти ли се кто когда т'мою ѡбѣеть,
 никако же мню, нъ иже т'ме приближив' сѣ, съ помраченїе прїеть, и ѣлико вѣнст'рь-
 бивает, толико бол'ше страждеть, аще и не разѣмлет'. Вице да разѣмно намъ
 вѣдет' и ѡ солнѣи притчи. Къ васмрѣденію оубо близъ сѣща оуврачуется соль,
 ина же ꙗже къ пици сладостна и добра сънден'на оустрагаетъ. Яще ли реч(е) сїа
 25 ѡбоуметь, нъ да изврѣжет'се вань.

- Что оубо ми реч(е)те, иже прѣд(ь)стателїе цр(ь)квы и пастирїе стад(а)
 138в самоизвол'нѣ бив'ши, нехотеще в(о)ж(ь)ствнагѡ | ап(о)с(то)ла Павла оученїю
 ѡвинсти се, ниже св(е)тых(ь) и в(о)ж(ь)ствнїих(ь) ѡт(е)ць и ар'хіереи житїем(ь)
 по силе рев'новати, нъ в(о)ж(ь)ств'наа възненавидев'ше правила, с(вѣ)тых(ь) оу-
 30 ченїа ѡтвращающе се; Нес(вѣ)щен'ніи въ истинѣ прѣвос(вѣ)щен'ници, нъ недосто-
 ини, иже вращнем(ь) поравощеним(ь) и пїан'ствѣ, славѣ желающе и къ тон зрѣще,
 нѣнаказан'ніи д(оу)шею и оумомъ желателїе имѣнїем(ь), иже многих(ь) д(оу)-
 шах(ь) ходатаїе бив'ше мѣченїю, и въселен'нѣи радованїю и съблазнем' винов'-
 нїи. Яков' же н(и)на высть, иже злобою и ковар'ством(ь) по прѣмногѣ из'вѣн-
 35 лѣи, лажимени любовоудрїа оучитель, иже прѣмногое слави желанїе въ д(оу)ши
 139г имѣе, ап(о)с(то)лскы(и) и вѣлїкы(и) | прѣстоль добре ѡкрѣмїаем' злат(о)по-

1. Jérémie XII, 10. 2. Mathieu V, 13-14.

данїем(ь), и лшкавнм(ь) своим(ь), паче же бесподвижнїим(ь) ковар'ством(ь) оудржа и б(о)ж(ь)ствнсю цр(ь)ковь дань даати непр(е)доп(о)вни съдела, иже и до н(н)на свободна сшїа, кровїю бо мног'цен'ною Х(рист)а ц(а)ра и б(ог)а мого искспн се. Не вьнет(ь) ли писанїем(ь) бож(ь)ствнїим', ѡ нови раскол'ниче, или паче р'кци Хр(и)стовїе цр(ь)квы съпостате, не по винѡ ли се б(о)годахновенным(ь) оученїем(ь) и правилом(ь), ѡ зленше сьмшченїе вьселен'нен вьв'бди вь истинѡ б(о)ж(ь)ствнїи незакасн'к' сьдъ, ниже продльжи се на мноз'к', нъ низложень бисть и проклетїю и анафеме пр'кдаст' се, и под(о)бающе възмаздїе прїеть тшцеславнаго своего трдда, ап(о)с(то)льскомѡ тако пов'блевающѡ 'а' томѡ | правнлѡ аще кон еп(и)ск(о)пъ мир'скїе властеле помощники прїемь, т'кми сьдрьжителъ цр(ь)квы воудеть, да извржет' се и да штлсчит' се и приов'щаен се їемѡ вьси¹.

Да аще сїа сице имѡтъ, какова под(о)баеть пострад(а)н, иже гор'шаа по пр'кмногѡ и зленшаа подвиг'нѡвь и сьд'клавь, вь еже пр'кстоль оудржати се правдене и пр'клюбовд'кнствова цр(ь)ковь; Икоже и ѡт(ь) др'кв'нїих(ь) некто, аще и незаконань по овомѡ, їа'ма и ть и по сьмрѡти ѡбл(а)жень вьисть с(в)ещен'ства, такоже прочатохом(ь). Сьблажнїаен бо єдиногѡ ѡт(ь) ман'шїих(ь) моуце вьисть повннань², по писан'номѡ. Сьмоутиви же и сьблазннїи народи и множаства | кое не приметъ ѡсѡжденїе; Нъ и тогѡ вьв'бд(е)нїи послшц'ници, что же р'кѡ или како о снх(ь) наших(ь) начелникъ и архїерен ненаказан'нїе т'кхъ с(в)ещен'нїих(ь) книгъ пр'ктекѡ, о паств'к' нераденїе мимо идѡ, несправленїе житїа их(ь) оставлю, недѡстоин'ство с(в)ещен'ства не вьспоменѡ, єдино же злнх(ь) и конач'ное ѡблнчу и вь срьдѡ принесѡ, іако рѡкоположенїе т'кх(ь) с(в)ещен'ником(ь) на иманїи бивает' и ничто же ист'кзаютъ хотещагѡ вь с(в)ещен'ство възити степенъ, іакоже лепо їеть и закон'но. Бъ истинѡ очн мои видєста вь пр'кд(к)ле семь вьнове поставлен'на клирика и не в'бд(а)ща что пети вь цр(ь)квы, ниже знающа что їеть б(о)ж(ь)ствнаа лут(с)ргїа, нъ ниже веч(е)рнїе пенїе | ни оутрнїе, ѡваче вь сегѡ м'ксто ве поє оно, вь вього же м'ксто дрѡго, и вь дрѡгагѡ м'ксто нн'но. Такова вь сїе л'кто архїерен неких(ь) рѡкоположенїа и васа писанїа с(в)етых(ь) и правила т'кхъ ѡблнчают', аще и не хотеть послшати. Мала же ѡт(ь) множаншїих(ь) привєдѡ вь наказанїе с(в)етых(ь) ап(о)с(то)ль 'к' и дев'ктое реч(е) правило аще кын іеп[и]скопъ именїемъ сана сего оудржатель вѡдеть, или пр'кз'витерь или дїаконъ, да извржет(ь) се и то и хиротонисавы(и) и да ѡс'квает' се ѡт прєв'шенїа вас(а)-часкын іакоже Сумонъ влхѡвь ѡт(ь)мене Петра³. Что же 'д' го сьбора второе правило; Аще реч(е) кын іеписк(о)пъ вь проданїе сьв'кдетъ непрѡдаемсю вл(а)-г(о)д(а)ть с(вето)го д(о)уха | и прочаа⁴. Чтоже 'с' и 'з' сьборѡ⁵; Нъ б(о)ж(ь)ствна-

1. G. A. Rallis et M. Potlis, Σύνταγμα τῶν θεῶν καὶ ἱερῶν κανόνων, II, Athènes 1852, 37. 2. Mat. XVIII, 6. 3. Rallis et Potlis, I, 36. 4. Rallis et Potlis, II, 217. 5. XXIIe canon du VIe Concile et IIIe canon du VIIe. Voir Rallis et Potlis, II, 354, 564.

гѡ и великагѡ Насиліа ієпистоліа¹, такожде и Генадіа събор'ное² и Тарасіа въ иже къ Ян'дріанѡ рим'скомѣ³, нь и Злат(о)оустѣ о ієѳеском' прѣвос'ѣдал'нице⁴ іаже в'ѣд(а)тъ вси иже и малѣ искѡсъ писаніих(ь) имѡще. Явліена во сѣт' васа и съ- глашоюща се. Т'ѣм' же въ сих(ь) сѣще и сицевіих(ь) пр'ѣбнвающе добраа и св(е)-
 5 щен'наа и д(оу)хов'наа никакоже истезюют(ь), ниже недѡс(то)инных(ь) ѡтлѡча- ютъ аще ли кто гдѣ и ѡтлѡчи когѡ, васако ради приѡвбр'ѣтеніа се сътвори. Сегѡ ради и попѡщеніе высть и правилѡм(ь) презр'ѣніа, и благоч(ь)стію ѡсксденіе, и злобам(ь) възвращеніа. Св(е)щен'ници въ кр'ьчав'ницах(ь), свари въ т'ѣхъ и без-
 141v чиніе, невъздръжаніа и сѣтаство. | Ъси оуклонише с(е) въксп'ѣ, по прѡр(о)кѡ,
 10 и неключими бише, н'ѣсть творен бл(а)гостиню, н'ѣсть до іединогѡ⁵. Добро іесть, реч(е), иже вишереч(е)н'на съписати и събрави въ іедино. Зде словом(ь) бив'ше, прѣси в'іюшим жалостне възапити' аще безаконіа назриши г(о)сподн, г(о)сподн [кто] постонт'ѣ⁶; Котора во намѣ сп(а)сеніа надежда, реч(е), къ кон'цѡ не ѡт(ь)- стѡпающеь ѡт' онех(ь) приѡв'щеніа вас(а)часкы(и)⁷;
 15 Яла ѡт(ь) многихъ пов'ѣствоваѡм(ь), и сіа страхѡм' одръжимн, да не сѣд' прим'ѣмъ осѡжденіа и паче св(е)щен'ническагѡ. Како во т'ѣмъ сѣдити се ѡт(ь) нас(ь); Сіа да не вѣдетъ' обаче сію и коначнѡю пр'ѣхѡдеще жиз'нь сѣд'магѡ в'ѣка, нѡжда възпоменѣти гр'ѣхи ихже ради страждемъ зле ѡт(ь) в'торих(ь) Єгип'тенъ
 142г и Фараѡна, паче же и нѡжднеише | іакоже др'ѣвліе І(зраил)ль. Нь они ждахѡ полѡчн-
 20 ти свобѡдѡ ради ѡвещаніа, ащ(е) же и нев'ѣрни слов(е)семъ б(о)ж'имъ в'ѣяхѡ, ми же сих(ь) не мнѡ полѡчитн, ибо іаже пр'ѣхѡднтъ д(ь)нь, прилагаем' мѡченію дѡсто- инна и гн'ѣвъ б(о)ж'їи подвижающа. Что же о инокох(ь) съпов'ѣм'; Их(ь) же ради въ истинѡ имѣ хѡлант(ь) се творца моегѡ и създателя б(о)га. Дѡврнх(ь) же ради праславляет(ь) се и хвалимо бивает(ь), ибо іакоже мое слов(о) ѡ нех(ь) ради неп'-
 25 цѡю и жителствовати намѣ. Я(оли)твы во тех(ь) бити слышах(ь), іакоже ст'ѣна нека тврѣденша къ възвращенію гн'ѣва г(о)с(под)ннн. Не мнѡ оубѡ азъ, пач(е) же неразѡм'ѣе по пр'ѣмногѡ, аще ѡт(ь) таковых(ь) стлѡповъ жител'ствѡетъ кто оу-
 142v таив(ь) се въ стране нашеи, нь оубѡ ѡ възамших(ь) кр(ь)сть по ѡ | вѣщанію, Х(ри- ст)ѡ же, іакоже зрѡ, непосл'ѣд'ствющїих(ь). Гор'ша оубѡ оуѡзвляю се, іакоже
 30 в'ѣсть Х(ристо)с(ь), истина сътворити же что не имам'. Ъ въ различннх(ь) же оубѡ сквр'нах(ь) повр'ьженъ, желаю видети некогѡ иже ѡт(ь) сих(ь) очистив'ша се, не полѡчаю осл'ѣпленіе д(ь)ши и т'ѣла, ѡт(ь) страстен злнх(ь) привыст' ми, и ѡвр'ѣсти іасно зр'ѣцагѡ и направляющагѡ, паче же оудѡвне възводещагѡ къ про- св'ѣщенію не могѡ. Яще ли же съмежив'шомѡ очи д(оу)шев'ней и посл'ѣдѡю свако
 35 рѡва, не оубегнѡ по реч(е)н'номѡ: въ истинѡ процѡ и не пр'їемлю, по что поніеже зле

1. Migne, P.G., XXXII, col. 396-400. 2. Migne, P.G. LXXXV, col. 1613-1622.
 3. Migne, P.G. XCVIII, col. 1441-1452. 4. Unde? 5. Ps. XIV, 3. 6. Ps. CXXX, 3.
 7. Heb. VI, 4-6.

прошѸ. Слышите оубо иже доврѸа прїемшен, и зде сїа направлающїи и дѣлающеи, 143г
и рѣкѸ ка вам(ь) доколѣ храмлите на шбою | бедрѸ вы, доколе добра избрав'ше,
злнх(ь) же не оставяете, доколе въ мир'ских(ь) относите се снх(ь) штрек'шнх се,
сев(е) преситив'ше и оумь къ гор'ным' възнес(е)ше. Разсменте въ каа звани бисте,
паче же самонзвол'не притекосте, шбещанїа принес(е)ше съдрѸжавници ап(о)- 5
с(то)лом' бити хотеще, съжителне агг(е)лом' и н(е)б(е)снагѸ Іер(оу)с(а)лима граж-
дане. И сїа пакн възненавидесте по что шбещасте се, іаже съврѸшити не хотесте.
Кто оубеди васъ ва сїе; Не вса ли слншасте, іаже подобаеть ц(а)рствїа жителнем'
скръвнаа трѸпети; Не сице ли по речн павлен'нѣ възвѣщено ти бисть въ се; Яще 143v
оубо въ истинѸ въ слѣдѣ Х(рист)а ити изволиль іеси и не лажно | нареци се тогѸ
оученикъ, жалаешн оуготовн се шт(ь) н(и)нагѸ врѣмене не къ покоел', не ка по-
печенїом', не къ пицам', не ка иномѸ іеже на земан красннх(ь) и сладкнх(ь), тле-
ннх(ь) же всако и мшченїа ходатанстав'ннх(ь) въ истинѸ, нь къ чесомѸ, къ подви-
гом' д(оу)ховним', къ въздрѸжанїю плыти, къ плачѸ бл(а)гѸ, и просто рещи, къ
всесм' скръбещїим' и болез'н'нымь, радшотворещїим' на б(о)жїю жизнь. Что 15
бо ал'кати, реч(е), имашн, иже ждати и наготовати оукорень бити¹; ПорѸгань,
поношень, из'гнань и въ многїе выпасти скръби, ими же въ б(о)жїю жизнь' въшвра-
жает' се²; Та же что; И іегда вса сїа постраждешн, тогда радшн се іако многа ти
маз'да | на н(е)б(е)сѣх(ь)³. Сїа трѸпениа въ истинѸ и страд(а)нїа вѣлнкнх(ь) ш- 144г
нех(ь) и б(о)гносных(ь) шт(ь)ць Антонїа вѣлнкагѸ, С'уфнїа, Іларїошна, Яр'сѣ- 20
нїа, Макарїа и прочнх(ь), нхже житїю по силе нх(ь) ревновати ти подобаеть, іако
да и вѣн'це полшчншн. Въ тех(ь) бо трѸди и трѸпѣнїа въшалъ іеси, и съзел'нїим'
шбещакїемь, аще и штврѸщаешн се н(и)на въ мале бо врѣмени трѸднн се имашн
всконач'но, іеже цр(ь)ствїа н(е)б(е)снагѸ и бл(а)гнх(ь) неизр(е)ченных(ь) наслаж- 25
дати се. Недшотонны бо сѣть трѸди н(и)наш'нагѸ врѣмене къ шотещон славѣ шт-
крнн се штв(ог)а, рече б(о)ж(ь)ствнїи ап(о)с(то)ль⁴. Что бо, сѣнь протнвѸ истнн'-
не; Произволенїе бл(а)го шцеть шт нас(ь) г(оспод)ь⁵ въ всаком' бл(а)гом' делѣ, нь
и трѸдм' потрѣва⁶, | ншждѸ бо нар(е)че н(е)б(е)сно ц(а)рствїе и тѣсань пѣть 144v
въводи въ живот'⁷. Сл'ма же прошадн съ, шншаствшен д(оу)ховне, да рад(о)ует(ь)
се. Имашн люблнчн наставн'нкы и оучнтелне с(вє)тые и тѣх(ь) б(о)ж(ь)ствна пи- 30
санїа рѸководствшющїнх(ь) те къ тамошннемѸ бл(а)жен'ствѸ, великагѸ въ б(о)-
ж(а)ствнїнх(ь) Наснїа и прочїнх(ь), съ б(о)гомодрїим' Дествнч'ннком' Іваном'
и съ ннннн многннн, нх'же рев'нѣ боудн житїю же и наказанїю, іако да бл(а)женъ
боудешн и трнбл(а)женъ въ истинѸ.

Глншах(ь) некаа азъ шт(ь) дрѣв'нїнх(ь), иже въ елннх(ь) лажнмен'ных(ь), 35

1. Cfr. Mat. XXV, 35. 2. Cfr. Heb. XI, 36-38. 3. Mat. V, 12. 4. Rom. VIII, 18.
5. II Cor. IX, 7. 6. Col. I, 10. 7. Mat. VII, 14.

какова страд(а)хъ самоизвол'нѣ ради любовоудрїа и тако и ненаказанъ подвиж(ь)
 145г се тех(ь) трѣпенїю, ибо ѣлико моц'но разсметн мнѣ нелиши се мазди аще | и
 несъвршен'не. Да аще иже б(ог)а непознав'шен такова показаше, колико множае
 5 под(о)баеть намъ подвизати се, штиѣдъ прѣд(ь) очима имѣшемъ мазди шбразъ,
 и къ добродетели оусрѣд(ь)ствовати шаствѣнимъ пѣтемъ добримъ сп(а)с(е)нагъ
 шаствїа, шаствѣнимъ неоуклон'но, тако да въ ц(а)рствїе вънидем(ь) и бл(а)гаа
 полѣчимъ; Нъ понеже(е) оскѣде въмни се и(и)на бл(а)гое, такоже некто малом(ь)
 прѣжде шт(ь) бл(а)жен'ных(ь) рече, сегъ ради горе намъ, и пакы рѣкѣ горѣ намъ,
 10 тако тех(ь) деистав'нїих(ь) и б(о)голюбивїих(ь) честнїх(ь) лишихом' се и застѣп'
 нїих(ь) м(о)л(и)твѣ. Нъ ѣлици оубо кр(ь)сть Х(ри)с(то)въ на ramo възам'ше, ша-
 ствѣните оусрѣдно, тѣмъ въорѣженїи. Ёлици виш'нїих(ь) желаете, вишнїа моудрѣ-
 145в ствѣните | оусрѣдно, тѣм' же въорѣжен'нїи. Ёлици шбещанїе дасте, шбещан'на въ
 радости исплнїайте, тако да шбетованное вамъ шт(ь) Х(рист)а примете ц(а)рствїе.
 Многа трѣзвѣнїа потрѣба, многа въниманїа, ибо нѣсть наш(а) брань къ крови
 15 и плоти, по р(е)чен'номѣ ап(о)с(то)лѣ, нъ къ властем(ь), къ бл(а)д(и)чаством', къ
 миродръжителем(ь) тни вѣка сегъ, къ д(о)ухов'нїим(ь) злобѣ под(ь) и(е)-
 б(е)снїимъ¹. Мнози бо ворѣшен ме васъ съвише и многа бо трѣзвѣнїа и въни-
 манїа потрѣба. Сегъ ради, ш чистоте и пр(е)под(о)бнїи моужїе, шставнїте мир'-
 скаа тако штрекосте ихъ. Что вамъ, ш землнн агг(е)ли и мирѣ сълюдръжателемъ;
 146г Шставнїте калъ и брѣнїе и не поработнте се тѣмъ. Шст(ав)нїте что и д(о)ухъ.
 Пице многоїе и пїан'ства оубежїим(ь) и мастеца оставнмъ, чрѣвѣ не поработн-
 м(ь) се такоже б(ог)ѣ, да не оуслншнмъ им' же б(ог)ъ чрѣво и слав(а) стѣдѣ
 25 их(ь)². Виш'ши сегъ гавнм'се да не въкѣса ради постраждем, что такоже Исавъ,
 ниже рата лншнм' се, такоже начелннкъ родѣ. Въздръжнте се шт(ь) пице да
 в[огоу и] вы съвесѣдѣете такоже Моуси или Илїа. Нъ и Даниль лавом(ь) оуста
 заграда, въорѣж(ь) се въздръжанїем(ь). Ироствъ шбзданте, грѣдостъ штрннете,
 възненадев'ше такоже дїавола, срѣбероловїа штрецете се, тако корѣнь въсех(ь)
 30 злнх(ь) шт(ь) от(ь)ць именован'но, съ злнм(ь) нежнтел'ствѣните, ш ннх(ь) же
 м(о)лнте се такоже прїесте. Боудете любовоучнми, да вѣдете и много оученїи³. | Въ
 съвршен'нїим(ь) притецанте и оученїа и м(о)л(и)твѣ шт(ь) ннх(ь) прїемлнте.
 Шт(ь) жен'скых(ь) вес(ь)дѣ вежнте, такоже шт(ь) огнїа, и кѣпно въсе добродетели
 тацнте се съвршннті аще моц'но. Любов' же да прѣнзъшбнлѣт(ь), къ б(ог)ѣ же
 35 и чл(ове)ком(ь). Бѣса шт(ь)стѣплннїе егъ възненавнд(и)те. Ш мирѣ же и ш въ-
 селен'нѣн въ м(о)л(и)твах(ь) къ б(ог)ѣ м(о)лнте с(е), тако да въ православін не
 шскѣдеить, нъ оумножнт' се такоже вѣ и прѣжде. Аще снцѣва боуд(о)утъ ваша
 ш пр(е)под(о)б'нїих(ь) състоїанїе и ч(ь)стнїих(ь), бл(а)жен'на вѣдетъ ваша жи-

1. Eph. VI, 12. 2. Phl. III, 19. 3. Isocrate, Прѣс Дѣмѣонїков, 5 D,  d. Teubner.

знь и б(о)гооугоднаа, бл(а)женнѣише же прѣхожденіе и вбравован'на тамо при-
шаствїа, комууждо по мерѣ добродетелы б(о)жаствнїе раздаваемы швители, | нь и 147г
наш(а) добрѣ и б(о)гооугоднѣ вашими м(о)л(и)твами прѣходеще боуд(о)уть: -

Прїнде слово зде нашїих(ь) коснѣти се плачев'них(ь) и непрѣстан'нїих(ь) ри-
данїи двстонних(ь), іаже въ жити дѣтанїих(ь), стоуд'нїих(ь) и смраднїих(ь). 5

Ѓт(ь)кзд(о)у начнѣ, или како прѣложѣ сїа вамь, іаже б(о)голюбовїим(ь) не-
под(о)бнаа ни въ слѣх(ь) вынїти; Мрѣзостна въ истинѣ и б(о)гоненавистнаа, іако
безакон'на сѣща. Ъц(а)ри се н(и)нѣ въ нас(ь) мрѣзость, а идеже мрѣзость мню и
запѣстенїе. Стр(а)сти възрастоше и шѣшаше, грѣси оумножише се, и въ оуши г(ос-
под)а Савлаофа вънидоше. Хищенїа оубо неправедна и грабленїа, неправда и наси- 10

лїе, невъздръжанїе и лихонї'ства, влѣдъ и всака нечистота, завнсть и ненавнсть,
срѣвролюбіе | и грѣднїа, шѣльганїа и шѣжденїа, братоненавнденїа и шѣства, нем- 147v

м(и)л(о)ср(ь)дїе и чл(ове)коненавнденїе. Ѓткзд(о)у прочее и гнѣвъ б(о)жїи прїнде
на с(ь)ни непокоривїе и страждемь правдене за безаконїа наша, и никакоже хоще-
м(ь) швратити се, іако да м(и)л(о)стинва сътворимь вл(а)д(и)кѣ. Стане штреко- 15

хом' се и дель егѡ въ с(ве)том(ь) кр(ь)щени, и пакы къ томѣ швравн'ше се, въ
злови притекохом(ь) и рабы вїхом(ь) грѣхѣ, паче же дїаволѣ сѣще свободнїи, ибо
Х(ри)сто(с)ь нас(ь) свободн по ап(о)с(то)лѣ¹. Нѣсть злови видь, іегоже не прои-
дохом(ь): нѣсть безаконїа, іегоже не сътворихом(ь): нѣсть грѣх(ь), іегоже не при-
шѣщухом' се. Ѓдно тачїю имали | надеждѣ сп(а)сенїа, іако єдиногѡ истиннагѡ 148г

б(о)га познахом(ь) и рѣкы не въздехом(ь) къ б(о)гѣ тѣждемѣ и иномѣ, ниже въ-
вед(е)нїи приов'щухом(ь) се кымь б(о)ж(ь)ствнїими штлѣчен'ным(ь) законы, и сїе
ради прѣмножества м(и)л(о)сти творца съхран'шагѡ нас(ь) въ истин'нѣи, тогѡ
бл(а)гоч(ь)стивен вѣре съхранихом(ь).

Дела наш(а) вса грѣхом(ь) подлежеть многѡшвразним(ь), и вси єсми въ 25
грѣсех(ь) и прѣвише главїи, іакоже въ мори кто шѣрѣцаем(ь) и нѣжднаа въ кон'ць
стражде не или пристанища. И тако наше житїе н(и)нѣ злѣ въ житенском(ь) мори
яльнами безакон'нен потопити се страждеть. Крѣщенїа во б(о)ж(ь)ствнїю рїзѣ,
иже шт(ь) вл(а)д(и)кы ради прѣмногѡ чл(ове)ко | любїа прїехом(ь) се, юже под(о)- 148v

ваше ч(и)с(то)тѣ съхранити шт(ь) зловь, іако да съ нїею въ чрѣтогѣ жениха Х(ри-
ст)а вънїдем(ь). Ѓла сїю не съхранихом(ь), нь оскврннв'ше погѣвїх[омь], нѣж-
да прочее свѣзати се нашѣ по рѣкѣ и по ногѣ и вань изринѣти се шт чрѣтога и вѣщѣ
внїи шг'ню и снѣдъ чрѣвѣмь.

Ѓвїи мнѣ м(а)ти, рѣкѣ прѡр(о)чское и азь, въ что ме роди; Что оубо азь; 25
Не шт(ь) чѣтирех(ь) ли стїхи съставлено и ми тѣло, истєе же рѣщїи шт(ь) єдиноє 35

прѣсти повелѣнїем(ь) творца многѡвнїе и прѣмоудре съставлено же и оутврѣ-
жденно, и несказане некако съпривѣза д(о)ухъ калѣ и припрѣже, іакоже вѣсть

- 149г сам(ь) вл(а)д(и)ка, | и дръжит' се нетлѣн'ное д(оу)ши и съродное оуминимь, тлѣн'-
ним(ь) и долоноснимь тѣла калом(ь), дон'деже свѣзати раздрѣшнть стран'нѣ;
Єдинь нмѣи мѣрѣ жизни и оуставленіе лѣта, и швомѣ прѣсецае, иномѣ же продль-
жае лѣтом(ь) прѣд(ѣ)ли. Начрѣта оубо въ оутрѣвѣ сѣшѣ ми зѣло пастроте съ-
5 ставленіем(ь) шбрази, и оутврѣди кости, іединѣ къ дрѣгон съпривѣза, шб'теж(е)
жилами, и плѣтїю вѣликолѣпне покры и кожейа шдепа, іако да съчланиенїа съдрѣ-
жет(ь) се нерастрѣзаема, дасть же жиз'нь и днханїе, и словом(ь) почьте и разѣ-
мом(ь) оукраси, самовластїе припрѣже. Въ мале же дрѣвліе и без'смырѣтїе подасть,
149в игоже оуби невем(ь) что да рекѣ, | ради прѣсладшанїа погѣвихом(ь). Єл'ма начело
10 злих(ь) высть прѣсладшанїе, нь и съпрѣжен'ни сѣмѣ іавише се инне злоби с(ь) д(ь)-
нѣ дрѣва, іеж(е) невѣздръжанїе іавѣ сїе желанїе шбоженїа, іеже грѣднны познанїе,
или славолюбїе, или неразѣсѣженїе неможенїа ради, таже нскръвенїе, іеже іавліа-
ет' се недръзновенїе, а ідеже нѣсть дрѣзновенїа, тѣ людїи довыи врьх(ь) изчезе
въ правдѣ оуслишашом(ь) прочее, іеж(е) въ землю възвращенїе. Не бо вѣ право да
15 вѣдеть безсмырѣт'нь самонзвол'нѣ іспад'ше въ злаа, тѣм' же нѣсть по г(лаго)-
лющомѣ чл(ове)къ и поживеть и не оузрнть смьрѣти' нбо под(ь) кон'чиною
вихом(ь) и прѣмненїем(ь) земельнороднїи вьси и смьрѣть | гор'ка нас(ь) грѣ-
150г шних(ь) ождает'. Тѣм(ь) же или богать кто въ жити, или оубогъ аще слав'нь,
аще ли не слав'нь правдеан(ь) же или грѣшник' каждо смьрѣть прїемліет(ь) и д(оу)-
20 ши шт(ь) тѣла нѣждеше разлѣченїе, оуби мнѣ. Нь іеже под(ь) доврѣделех' в(ла)-
гооугодно прѣидеть житїе, съи вл(а)жень, смьрѣти бо не оубонт' се, с'кн' бо іемѣ
вьмени се' смьрѣтїю бо радоуе се, къ жизни вѣчнен прѣходит' въ в(е)сели. Грѣшни
же и подобни мнѣ, люте и горце и болезан'нѣ разлѣчат(ь) се. Смьрѣт' бо грѣш'-
номѣ люта, іакоже в(о)ж(ь)ствнїи нас(ь) насчише істиннѣ шт(ь)ци и оучителїе.
25 Велики въ в(о)ж(ь)ствнїих(ь) и с(вє)щєн'ных(ь) Басилїе оучнть такова нака-
150в зѣе: не штлаган оубо д(ь)нѣ шт(ь) д(ь)не да вьпадаешн нѣкогда въ іеже | не чаешн
д(ь)нѣ¹. Єгда оубо шставѣт' те прочее живота винн недѣв(ѣ)д(ѣ)нїе же штвѣ-
с(оу)дѣ и скръвь неоутеш'на. Єскѣдєв'шєм(ь) оубо врачєм(ь) оскѣдєв'ше ж(е) сво-
им(ь). Єгда честимь възднханїем(ь) и сѣхнм(ь) шдрѣжимь, шгнїю пламен'номуу
30 распалающѣ вьнѣтрнїаа и растрѣзающѣ, въздахнєши оубо шт(ь) срѣди ср(ь)дца,
и скръвєцагѣ с(ь) товою не шдрѣшєши, и провѣщаєши оубо что хѣдо и немош'но,
оуслѣ чєн' же не боудеть, вьсе ж(е) г(лаго)лієное товою іако сѣтїе прѣовидет' се,
никтоже оубо да не прѣластнт' те тачнннн словєшн и сѣт'ннннн прѣстанєт' бо
ти вьсе пагѣв'ство и люта такожде боура пр(ї)идеть' прїидеть агг(е)ль нем(и)-
151г л(о)стивь, штводе съ нѣждєю и влѣкнн д(оу)шѣ твою | свєзанѣ грѣхнн, често швра-
щающн се кз здєш'ннн(ь) и рндяющн без(ь) глас(ь). Єрганѣ плачев'номѣ прочее

1. *Migne*, P.G. XXXI, col. 889-892.

затвориѣ'шс се, ѡ колико колеблѣиши се, ѡ колико въздахнѣши бездѣлно. Кан се
от(ь) злих(ь) съвѣтѣх(ь) и делѣх(ь), их'же р(е)чеши въ болѣзни ср(ь)дца своегог тог-
да' оуѣи мнѣ скврѣни, не ѡмив'шс ѡ злих(ь) съвѣщанїи и прѣмѣненїи. Брѣмен'-
нїе ради грѣха сла(до)сти вѣчно мѣчилиъ иес'мъ' пльтаскїе ради сладости и раж-
деженїа ѡгню прѣддх' се. Правденъ въ истинѣ ссдъ в(о)жїи. Зовом' вѣх(ь) оуѣо и 5
послсшах(ь), оучилъ и не вѣнмах(ь), сказано вѣше, а азъ смѣтах(ь) се. Гїа сицева
реч(е)ши ридѣе с(е)вѣ, аще въсхищень вѣдѣши прѣжде покаанїа. Ёи по истинѣ ношь
гльбока тогда и болѣз'нъ | тѣш'ка, и помагаен нѣсть. Гїа оуѣо сицева сѣть истин'не 151v
и явлѣн'не.

Злата[о]уст(ь) иже в(о)жїи тани'никъ Іѡ(а)н, въ іеже о оусп'ших(ь) сл(о)во¹, 10
так о р(е)че' сїа и сїх чюдненїа прозрѣще, оумирающен ови оуѣо на ѡдрѣ съмѣ-
щають(ь) се. Бежати оуѣо мнслѣцїе, немогѣщ(е) же, ови же зсѣи скрѣжещт(ь),
и дрѣзи прѣсти ломѣт(ь), и ини же очн оумилѣн'не ѡтвращают' и рѣце прѣлагают',
по мало силѣ телеснен исчезающн, и іезикѣ тѣш'ко ѡпалѣемѣ. Зрѣтъ оуѣо тогда
вож(ь)ствнїе агг(е)лн, страшно же д(с)шс истежающїих(ь), лѣкави же вѣси прѣд- 15
стоѣще и испитающе и ѡклеветающе прилежно, и въсхищати къ себе начинающе.
Та же и тата вѣнезапѣ вѣшадша, и д(с)шс ѡт(ь) тѣла | раздел'ша, и идѣтъ съ 152r
сетованїем(ь) многимъ на мѣста стран'на и до кон'ца невѣдома. И пакн тажде
вож(ь)ствнн оучит' Злата[о]устѣ и наказсет(ь) такова г(лаго)лїе². Невѣсте како
въ коначном(ь) д(ь)нем(ь) съвращают' д(с)шс съгрѣшенїа' како ѡт(ь) долѣ ср(ь)- 20
дце подвижают(ь) ѡт(ь) нѣжде и сътворища многнх(ь) іестѣ слншатн тогда повѣ-
дающем(ь) и лица страшна, ихже нн зренїа прочеіе трѣпеще ѡтходещен, и ѡдрѣ самн
съ мнознем(ь) дрѣзновенїем(ь) колеблѣють леж(е)ще. И страш'но зрѣтъ на прѣд-
стоѣщнх(ь) д(оу)ши вноут'рь себе потающн се, и не хотещн ѡт(ь)трѣгнсти се
ѡт(ь) тѣла, и лица прихѣдещїих(ь) агг(е)лѣ не трѣпеще. 25

Такожде и Ниль с(вѣ)щенны(н) снм(ь) съглашае г(лаго)лїет'³: въ истинѣ
страш'но съмрѣтное тани'ство. Ёгда | истежающемъ д(оу)шс прѣдстатїе стра- 152v
ш'ное ѡв'дрѣжитѣ, оужашающн се тон къ исходѣс, и съворища и ѡбрази страш'ни.
Ёгда вѣскове оукарающе грѣхѣ, и къ себ(е) влѣкѣтъ трѣзающе въ плачев'нѣю и
сетовнѣю' сьранѣ, іако прѣжде м(оу)ченїа тѣснота довол'наа бити къ мѣченїю. 30
Ёгда съвѣсть ѡбращ'ши се къ прѣгрѣшенїемъ трѣпещемъ двстоинѣю чающн
мѣкѣ, вѣнѣтрѣ лежитѣ тѣло орошаемо, знаменїа показѣе вътрѣнїагѡ трѣда и без-
вѣстнагѡ съмѣшенїа двнмагѡ подаваѣтъ явлѣн'на знаменїа ѡт(ь)сѣдѣс, іакоже
гор'кѣю вѣкѣшающе горѣсть, прѣмѣнаѣтъ ѡт(ь) горѣсти лице, д(оу)ша къ ннм'-
же имѣше явлѣн'ных(ь) тамо лютїех(ь) размншлѣнїи, вѣѡбрази ѡбразѣ лица и 35

1. Inexistent parmi les œuvres de Chrysostome. 2. Unde? 3. Migne, P.G. LXXIX, col. 556-557.

- 153г **вбразѡм(ь) гавлен'ным(ь) свою гавльши | ськрѡв'кн'нѡю волѣз'нѡ.** Что оубо гавлен'нѣише сих(ь) оучител'ства боудеть; **Гѡа азъ и мнѣ п(о)добнѣи въ грѣсех(ь) сѡщен чающе на в(ь)сакъ д(ь)нѣ и часъ иес'мѣи.** **И лѣпо иеть нашъ оужаснѣ съ слъзани възпити и рещи: ити ср(ь)дце, потрѣси се н(и)на и поколѣви се тако-**
- 5 **во прѣети ожидающе, и прѣжде сѡда горс'кое и волѣз'ннѡе сьмѡщенїе, из'гль ви- нѣи съ стѣнан'ми и ськрѡшенїемъ митаревъ глас(ь) въпрѣем'ше рѣци: в(о)же ѡцѣсти нас(ь) грѣшнѣих(ь), и иелнка такоѡим(ь) п(о)добнаа.** **И такоже онѣ несмѣти възрѣти горѣ очима, за иеже без'дръзновенном(ь) сѡщен(ь), нѣ и под(ь) в(и)дѡ омакати слъзани ложе свое, и Ниневином(ь) приоуп(о)добити се ськрѡшен'ным(ь)**
- 153v **см(и)рѣнїа покаанїем(ь), или вбратити се ка стене | и плакати въспомѣнѡв'ше грѣхи.** **И аще, в(о)жїим(ь) поспѣшенїем(ь), кто когда что исправишь добродетели, да не сїю ѡ с(е)бе повѣдѡ напишетъ вив'шѡ, или ѡт(ь) своегѡ помисла и мѡжаства, нѣ дарованїе да неп'цишетъ Х(ри)с(то)во.** **Рече бо с(ве)щенны(и) Калисть¹**
- 15 **всакъ чл(овѣ)къ, глаголюе, да имать извѣщенїе, тако кромѣ в(о)жїе полюци не можеть оукрѣпити се и испарити что вл(а)го.** **Без' мене бо, р(е)че Х(ри)сто(с)ъ, не можете створити ничесоже².** **Аще бо и самовластнїим(ь), р(е)че, початени вихом(ь) пронзволенїем(ь), нѣ вбаче кромѣ виш'нагѡ посѡбїа ничтоже ѡповѣдити могѡщих(ь) въ жити сѡмъ сьврѡшити можемъ.** **Б(о)гъ же готовъ въ иеже по-**
- 153г **дати силѡ довлѣющѡ | къ трѡдом(ь) и подвигом(ь).**
- 20 **Гѡа оубо мы в(ѣ)дѣще нетвореще же, которѣи мѡци вѡдем(ь) повин'нѣи; Равъ оубо, рече, вѣди волю г(оспод)а своегѡ и несѣтворив', бїень боудеть много, невѣди же и несѣтворивъ, бїень вѡдет(ь) мало и въ лѣпотѡ, ибо вѡвѣд(е)ни сьгрѣши³.** **Мы иже заповѣд(ѣ)мъ прѣстѡп'ници и законопрѣслѡш'ници, на каждѡ д(ь)нѣ зрим(ь) оумирающих ѡт(ь) земле вѡслицаемѣих(ь), не тачїю старѣих(ь),**
- 25 **нѣ и юнеших(ь), и в(ь) самои(ь) цвѣте възраста сѡщїих(ь), и никакоже оуцеломоудрити се хощем(ь) шкаан'нѣи, на всакъ д(ь)нѣ мрѡтвѡю зрѣще братїю и къ гровом(ь) ѡтсилаемѡю, и сами тако бесьмрѡт'ни мачтающе се иесми и нерадимъ.** **Аще бо не дн(ь)сь оутрѣзвим' се, р(е)че великын въ оучителїел(ь) и славнѣи**
- 154v **Злата(о)устъ, когда прочее | обрратим' се⁴; Аще не сьмрѣтъ брата твоегѡ оуцѣ-**
- 30 **ломоудрит' те, кто прочее вбратит' те; аще мрѡтвагѡ зрѣ не покаеши се, когда прочее обрратиши се; Аще сущагѡ въ гровѣ зрѣ не испарити сїи житїе, когда прочее оум(о)лиши в(о)га; Тѣмъ же пощедим' се м(о)лю, не тѡне и вѡсѡ метѣм' се.** **Єдинъ бо иеть сьмрѣти и не нѣ пѡтъ, и на вѡсех(ь) рав'но находить.** **Ми же ѡ сих(ь) неврѣжемъ, и тако хѡда сїа вьмениаем(ь), въ таже по малѣ вьпаднеи(ь),**
- 35 **аще и нехощем(ь) и оумилен'нѡ позорѡ вѡдемъ въ истинѡ виденїе, горѣ мнѣ. Очи-**

1. Unde? 2. Jean XV, 5. 3. Luc XII, 47-48. 4. Unde? Cfr. *Migne*, P.G. XLVIII, col. 984-985.

ма оубо съматраемъ исходнаа страждѣщихъ) и къ кон'цѣ пришедшихъ), ни
мало тамо приникнѣти оумомъ и разсметн страш'нѣ танны, съврѣшаемѣю бо-
лѣз'нь посрѣдѣ(ѣ) д(оу)ше и тѣла, / великъ позоръ биваемое въ истинѣ братіе. 155r

Да прѣдстанет' с(вѣ)щен'нѣиши и ч(ь)стнѣи Андрѣи, и да накажетъ нас(ь)
н(и)на явлен'не¹: вид(ѣ)те съврѣшаемое, рече, и видев'ше оумльчите и не самѣтите 5
нашее тани'ство. Страш'но, братіе, вид[и]мое, трѣпеш'но биваемое. Анг(ѣ)ли
свѣтловидны и мльнѣносци оужасно зрѣше и съвнше грѣдѣще лица воин'ставъ
веловбразюще, блистающе с(ѣ) видом(ь), свѣта въображен'нѣи ог'нь втдиха-
юще, пламен'ноносци, ташеце с(ѣ), оускоряюще с(ѣ), об'стоюще бежешаго и прѣ-
данное бистре истегающе, и ми не стид(и)м' се. Что бо, реч(ѣ), твориш(и) в чл- 10
(овѣ)че; Лежен из'стѣпи, и ти нѣ срамлѣши се: Лежен трѣсет' се, и ти играеши.
Онъ вонт' се | и ти вѣсѣши се: Онъ трѣпешет', и ти не грозише с(ѣ): Онъ д(ѣ)- 155v
шѣ разделѣет(ь), а ти грохоцѣши: Лежен сѣдит' се, а ти не [оу]жасиши се: Онъ
истегаем(ь) ѣст, а ти не оутрѣпиши, п(о)добному надѣ се истегаиію: Онъ ди-
вит' се зре ꙗже неоуб(ѣ)дѣлъ ѣст, а ти не вонши се и не съграждаеши оуцеломѣ- 15
драеш: Онъ оумирает(ь), и ти шетаеши се: Онъ скончаваает(ь) се, а ти из'смлѣ-
таеши се. Оудръжи се мало, в чл(овѣ)че. Остави ѣгво втпити съ миром(ь) идеже
звань ѣсть. Остави ѣгво шаствовати стажею, ꙗкоже николиже шаствова и вт(ь)
ниееже не възвратит' се и еже п(о)добнѣ вси, аще и въ оубо авіе ов'же по мале
шаствемъ въ землю тамнѣ, юже и мрачнѣю, въ землит' ми мрач'нѣе, идеже | нѣсть 156r
свѣтлости ниже зрѣти жизни, чл(овѣ)че, ꙗкоже реч(ѣ) Іовъ² идеже намъ бити
п(о)добает' всако и тое искѣсь пріѣти, такожде съ иже въ землю съходѣшими.

Гіе оубо истин'ное наше вселен'нѣе и жилише грѣшихъ) ꙗве, ꙗко и сіе оучи-
тел'ство да накажетъ нас(ь), аще мощ'но ѣсть, ꙗже о прѣходещѣихъ) гроз'номѣ
и трѣпетномѣ прѣложеноію, и оужасномѣ прѣхожденію, и ка покаанію, поне вт(ь) 25
н(и)на обротив'ше с(ѣ) пристѣпнимъ и заповѣди сп(а)сеніе исправити потацим'
се ради покааніа истиннагво, ради слъзь и въздыхани, ради въздръжаніа на по-
ста, ради м(и)л(о)ср(ь)дїа и м(и)л(о)стинне, ради чистоти и цѣломоудрїа, ради
м(о)л(и)твы | и м(о)ленїа, ради вѣри и люб'вѣ. ꙗко да не тачїю оубе сквръны 156v
грѣховнѣи и мѣченїа, нь да ц(а)рствїа сев(ѣ) двстоинныхъ) бити сътвори(ь). 30
От(ь)сѣд(ѣ) надеждѣ стежав'ше сп(а)сенїа, не боим' се съмръти прочее, ни же
оустрашим(ь) се вѣсов'скагво прѣценїа злѣишагво, нь съ радостїю многою и ве-
селїемъ д(оу)хов'ним(ь) къ тамош'нѣим(ь) селенїем(ь) прѣходѣще, вѣдемъ анг(ѣ)-
ли мирнимъ вт(ь) здешнимъ прѣводетъ къ сп(а)с(ѣ)нимъ жилищемъ, и по мерѣ
добродетелен вбитѣлъ полѣчимъ прочее въ без'коначнѣ вѣкы, рад(о)юще се съ 35
с(вѣ)тнимъ вѣдемъ и вес(ѣ)лїеце се и свѣтомъ оїаем' се пр(и)сносѣщнїим(ь) и в(о)-

1. Migne, P.G. XCVII, col. 1281-1285.

2. Job, III, 4.

ж(ь)ствннм(ь), иже чюв'ствннм(ь) сл(ь)нце, се оумннм(ь) и мнсл'ннм(ь) г(о-
 157г спод)ь. | И иже сладкою и в(о)ж(ь)ствною тогѡ зарею ѡсѡбаеми боуд(оу)ть, сїи
 трнбл(а)женнн въ истннѡ и прѣбл(а)жен'нн, тако трнчннм(ь) спод(о)бнв'ше
 се ѡзарити се свѣтом(ь), и краинне добрнх(ь) и желаемое достнрг'ше бл(а)жен'-
 5 ство, нх'же чести да сподовнм' се бити, ради м(н)л(о)сти и чл(ове)колюбїа вл-
 д(н)кы Х(рнст)а, м(о)л(н)твами прѣч(ь)стїе иегѡ м(а)тере и беспл'тннх(ь) сл'ь
 и всѣх(ь) св(е)тых(ь).

Чюдно нѣкое слншах(ь) и днв'ства сѣще исл'нь, паче ж(е) страх(а) и оу-
 жас(а) и о сѣмь не доумею в(о)ж(ь)ствнагѡ Дїадоха г(лаго)люща¹. Яще оубо,
 10 рече, не покаем(ь) се по лепотѣ и о грѣсех(ь) нашнх(ь) всѣх(ь) исповѣмн се и
 покаем(ь) се, оужась нѣкы вѣзвѣстань въ врѣме нсхода въ сев(е) вбрѣщемь.
 157v Потрѣба же иеть нам(ь) м(о)лнтн се любевїнм(ь) г(оспод)а, кромѣк' | всакогѡ ѡ-
 вбрѣстн се тогда страх(а). Иво въ страсе оврѣтаемн, гавѣ иеть тако ка тартар'ск-
 ым(ь) кнезем' пондеть. Я иже въ люб'вы в(о)жїен вселеши се д(оу)ши въ врѣме
 15 разл'ченїа, над(ь) тамннми всѣми дѣпан'ми вбрѣтаеме, къ агг(е)лѡм(ь) мнра
 пондеть съ радостїю. И когѡ вбрѣщешн въ нас(ь) нсхода н(н)нн, иже не оустра-
 шает(ь) се въ час(ь) и грознт' се и смѣщает(ь) се, и нсждненша снх(ь) такоже оу-
 зрех(ь) страждеть; Яще ли въ снцевнх(ь) сѣщеи вси къ тартар'скым(ь) кнезем(ь)
 пондѣть, прочее рещн что не имамь. И кто н(н)нн сп(а)сет(ь) се; Яли въ истннѡ
 20 кнеза т'мїи оугонезнѣть и не доумѣваю о снх(ь) г(лаго)латн, нн же смѣю дръзнѣтн
 разсѣжденїю снх(ь), тако невѣжа иель и такоvnх(ь) не нсксѣ'ь. Ѡстав'лаю же
 158г сїа люботрѣднм(ь) и любомсдрнмь | слова послѣш'ннком разсѣднтн вѣщн и ско-
 мое вбрѣстн и раздрѣшнтн се недоумен'ное и да повѣседемь.

И(о)доваше нам(ь) пр(н)снодвнжннм(ь) битн ка добрнм(ь) и по иев(а)г(ге)л-
 25 скомѡ жнтн словѣсн, и показатн ѡт(ь) дель свонх(ь) вѣрѡ свою². Бѣра во без(ь)
 дель свонх(ь) мрѣтва иеть, такоже и дѣла без(ь) вѣрн². Тѣм' же и Х(рнсто)с(ь)
 оучнтн г(лаго)лнє. Не в(ь)сакь, г(лаго)лнєн мн г(оспод)н, г(оспод)н вьндет' въ
 ц(а)рство н(е)б(е)сноє, нь творен волю ѡ(ть)ца моегѡ, иже на н(е)б(е)сех(ь)³. Тем'
 же двстоить намь делатн дѣла прав'де въ с(ве)тынн и истннѣ, тако да оугоднмь
 30 твор'цѡ. Ть во нас(ь) ради смнренннх(ь) и грѣш'ннх(ь) съннде на землю вноку
 сїи, и выст(ь)чл(ове)кь смнрѣнь, плть нашѡ вьспрїемь досади прїеть и завльва-
 158v нїа и разлнчна порѡганїа на кр(ь)стѣ | прнгвоздн се, вльчь и ѡцать вьксн, и ко-
 пїем(ь) провонд(е) с(е) въ рѣвра, и смрѣть плтїю мене ради вьспрїеть, тако да па-
 кы без'смрѣтїе мнѣ дарзеть. И толнка и такава нас(ь) рад(н) постр(а)да и на-
 35 шегѡ ради спасенїа. Яы же ничтоже скрѣб'ное, нн же нсждно Х(рнст)а ради и на-
 шегѡ сп(а)сенїа прѣтрьпѣтн хощемь, нн же заповѣдн иегѡ послѣшаем(ь), и сїе

1. Φιλοκαλία τῶν ἱερῶν νηπτικῶν, I, Athènes 1957, 272. 2. Jacques, II, 18.
 3. Mat., VII, 21.

ради нашего спасенїа сѣше. И толка вл(а)д(и)ка нашъ и зиждитель вѣрнїа ради
 своего и кала пострада(а), мы же сѣше земля и творенїе твор'ца, или яко трава
 или сѣнь, или невѣмъ что хсденше имє положити себ(е), и таковы сѣше мын
 множає что ни хсдо что хоцємъ ради твор'ца нашего и в(ог)а пострадади. И
 ксю м(и)л(о)сть имамн прїети вкаа'їи, или сп(а)сенїе | въ лепотѣ ничто же дв- 159г
 стонно вл(а)гоуотровїа в(о)жїа сътворихом(ь); Б(ь)сака во злоба нами ц(а)рст-
 вшет и покараем(ь) се грѣхом(ь), якоже некым(ь) стр(а)стнїим(ь) и д(оу)шетлѣн'-
 ным(ь) вл(а)д(и)ч(и)цам, и в(ь)си вєкврьнихом(ь) се. Б(ь)са д(оу)ша и тѣло вк-
 кспѣ оумь впи се стр(а)стни . Чюв'ства зле развратише с(е) и вьниде двѣрцами
 и хоцєм(ь) погивнѣти злѣ грѣсех(ь). Нѣжда работати г(о)с(под)еви съ страхом(ь) 10
 и трѣпетом(ь), якоже реч(е) прор(о)къ. Нѣ и ап(о)с(то)ль съ страхом(ь) и трѣпет-
 том(ь) сп(а)сенїе свое заповѣлеает' нам(ь) сътворати¹. Бегъ ради и вояти се сѣ-
 лъ и трѣзвити се под(о)баєт' намъ даже до слова и помишленїа. Реч(е) во Исаї-
 емь прор(о)ком(ь) в(ог)ь г(лаго)лїе: Язъ дѣла и помишленїа их(ь) грѣдѣ съврати².
 Чесо ради прогнѣва нечастиви в(ог)а; реч(е) Д(а)в(и)дъ. Реч(е) во въ срѣд(ь)ци 15
 своем' не възицетъ³.

Гїа сѣт' пьмисли под(о)бним' мнѣ грѣшним'. Нѣ да вслишим(ь) в(ь)сако и 159v
 въ лепотѣ. Обличѣ те и поставлю прѣд(ь) лицем' твоим(ь) вкаан'нѣ грѣхи твоє⁴.
 И что ка сим(ь) прочее втвѣщати възможемъ, немѣще въ истинѣ дръзновенїа
 провѣщати что; Страш'но бо братїе еже въпасти въ рѣще в(ог)а жива⁵, страшнѣ- 20
 нише ж(е) лице г(о)с(под)нїе натворещее зла, и грѣшницех(ь) починеть гнѣвъ егѡ.
 Имам' ли рещи что иже въ тамах(ь) испльнь сѣше грѣхов'; Бѣ истинѣ ничто же.
 Нѣ вбаче вл(а)г(о)сть в(о)жїа на покаанїе насъ вѣд(ѣ)ть, аще съдръжимн жесто-
 чаством(ь) нехоцєм(ь) покаати се . Моудри во неми на зла, добра же творити не
 развмехом(ь) и вѣдѣяхом(ь) се нечастїем(ь) и лєкав'ством(ь), и сримнѣ погива- 25
 ем(ь) ради безаконїи | наших(ь). И съдѣвает(ь) се вѣщъ стран'на' в(ог)ь оубо 160v
 ц(а)рство нам(ь) подаває, вл(а)д(и)ка сы нам(ь) и твор'ць неоуслишим' есть,
 дїавол' же съпостат сын и рат'никъ нашъ ходатаиствєе гїеенѣ, послѣшаем(ь)
 есть вт(ь) нас(ь) и любим(ь). Тѣм' же и по лепоте ради томѣ вихом(ь), тако съ-
 моизволнѣ поработив'ше с(е) томѣ ради грѣха. И понѣж(е) вьсе прочее злоби въ 30
 свою съврахом(ь) д(оу)шѣ, ни нѣдовол'ни вихом(ь) сими, нѣ и вєсжденїе мно-
 жаства въ злю вихом(ь), не повинсюще с(е) Х(рист)ѣ закон'нополагающѣ никого-
 же не вєсждати⁶. Мы же не тачїю мир'скїе и под(о)бнїе намъ вєсждаемъ, нѣ и
 в(о)голювїїе инокы и къ сим(ь) с(в)ещен'ники г(о)с(под)нїе, на вол'шю пагѣвѣ
 свои нераз'сѣдени д(оу)ши. И сѣчаць вт(ь) очїю тѣх(ь) хоцєм(ь) изетти, вѣрна 35
 же | въ своем' не вид(и)мъ⁷ и непод(о)бна г(лаго)лїем' ѡ них(ь) нежели сѣт' оудво- 160v

1. Philip. II, 12. 2. Is. LXVI, 18. 3. Ps. IX, 34. 4. Ps. XL, 21 5. Heb. X, 31. 6. Mat. VII, 1. 7. Mat. VII, 3-4.

же беззаконіе и неправ'дѣ и кличъ. Тѣмъ(ь) же горѣ намъ(ь) и оуби, тако ни іединъ(ь) же | плодъ' принесохомъ(ь) г(о)с(поде)ви своемъ ни дело добро, ни деяніе под(о)вно. 162v
 Сегѡ ради ни мазди чаешь пріети, тако се и двстонна не сътворихомъ(ь). Сл'ма
 нѣжда кон'ць съвршити словѣ, нбо с'ѣло сїе продльжихомъ(ь), разъмомъ сѣще
 скъднїи и слова ницетою вдръжимнн. Касъ(ь) же тако христолоубивыхъ(ь) и любо- 5
 моудрнхъ(ь) м(о)лю сїе прочнтающїихъ(ь), съгрѣшен'на и грѣба исправити и сымъ(ь)
 проценїе ми подати, нъ и дрѣголюбное сътворивше о мнѣ м(о)лнтѣ се. Недръзнѣхъ(ь)
 оубо на сїе самонзвол'нѣ самъ, нъ повѣленїе прїехъ(ь) вт(ь) частнагѡ мѣжа
 оногѡ, послѣшанїе по моеи испльннхъ(ь) силе, іеда и маздѣ послѣшанїа вт(ь) сегѡ,
 аще и малѣю, нъ противѣ трѣд(ѣ) двстоннѣ прїети боудѣ по вл(а)гоутрѡвїю влад- 10
 д(н)кы моегѡ Х(рист)а.

Ико оубо оумножи се злоба въ кон'чное сїе ов'хожденїе лѣтъ и добродетель 163r
 оскѣде, више варнв'ше мала рѣхомъ(ь). Нъ и здѣ нека съповѣмъ іаже мнѣ истина
 знити гавлаютъ(ь) се. Яще не погрѣшаю реч(е) и рѣжде такова некто о кон'чинн,
 іакоже крѣчїамъ, г(лаго)лїе, погнвель кораблемъ(ь) іестъ и стоп'ленїе, и пастир'- 15
 ское ошаствїе ов'цамъ пагѣба орачемъ(ь) леность нивамъ(ь) запѣстенїе, сїце и пр(ѣ)-
 под(о)внхъ(ь) оскѣденїе мнрѣ распанїе, ничтоже множае сыхъ(ь), г(лаго)лю азъ,
 нъ мню іако кончина вѣка приде. Пришадъ(ь) во с(н)нъ чл(ове)ч(еск)ь одрѣцетъ
 вѣрѣ на земли. Пр(ѣ)под(о)внн во и вл(а)гоч(ь)ствїи въ истинѣ вскѣдеше вт(ь)
 землїе. Тѣмъ' же и близъ іестъ кон'чина и при дврѣхъ(ь) сѣдъ | и невеч(е)р'нїи 163v
 приближи се вт(ь) н(н)на осмагѡ вѣка д(ь)нъ. Сѡ нїемъ' же и Голомнн г(лаго)-
 лїеть¹. Дадъ, реч(е), честь сед'мнмъ, та же осмомъ. И прочїи бож(ь)ствнїи мѣжїе
 и оучителїе такова насъ(ь) насчають, іако да съ сед(ь)мо тисѣщ'нїимъ(ь) прѣхож-
 денїемъ лѣтъ н(н)нашннѡгѡ тлѣн'нагѡ житїа вѣдетъ прѣхожденїе къ оному не- 25
 тлѣн'номъ и бесконач'номъ мнрѣ. Бъ нїемъ'же вѣди вьсемъ(ь), иже вт(ь)ца и с(н)-
 на и с(вє)т(а)го д(оу)ха іединно в(о)ж(ь)ство и ц(а)рство вѣрѣющнмъ(ь) трисѣста-
 вно и іединно іестастав'но в(о)ж(ь)ственное полсчїти н(е)в(е)сногѡ ц(а)рствїа селїе-
 нїе. И иже въ вл(а)гоч(ь)ствїен верѣ скон'чав'шен се, онъ(ь) [д]а ждн вьскрес(е)-
 нїа и жнзнн вѣчнїе. Нъ аще и приложенїе некое лѣтомъ(ь) намъ(ь) сїе повѣдати не- 164r
 възможно, нъ ни же разъмети. | Боудетъ' же в(ь)сако или іако да наплннтъ(ь) се
 вт(ь)падши агг(е)л'скы(н) чннъ с(вє)тхъ(ь) д(оу)шамн, ождающѣ сїе вл(а)д(н)-
 цѣ, или пакы ради избранныхъ(ь) некихъ(ь) пр(ѣ)под(о)внхъ(ь) мѣжи м(о)л(н)твѣ,
 длѣготрѣпцѣ творцѣ.

Никтоже оубо вт(ь) вѣрннхъ(ь) да не прѣластитъ' се мнѣ вїтн оумноженїе не- 35
 кое летома', іакоже невѣр'нїи мнѣтъ, нн же всмотнсѣщ'ное съвршїтн се ов'хож-
 денїе лѣтомъ(ь)' да не вѣдетъ' нбо и вбрази свѣдетел'ствѣють близъ кон'чннѣ сѣ-

1. Ес. XI, 2.

ше любовь, ꙗже естъ съ оузы съ прѣшенїа, и тако напрасныхъ) и в(о)гогнѣвли-
выхъ) избавльше се съмръти и мѣченїи, доврѣк и в(о)гооугоднѣ поживемь и ц(а)р-
ствїю спод(о)вимъ) се в(о)жїю: -

Б(о)гъ же съмиренїа съмириви насъ) кр(ъ)стомъ), грѣхомъ) ратован'нї-
ихъ), бл(а)говѣстиви миръ) ближнимъ' и дал'нымъ, иже подъ) закономъ), иже 5
внѣ закона, иже люб'ве ѡт(ъ)ць | любовь, сими бо прѣжде инехъ) рад(о)уетъ) 166v
се зовомь, да закон'ноположить имен'ни братолюбное, иже новою заповѣдавъ
въ еже толко любити дрѣгъ дрѣга ꙗкоже люблен'нїи вѣхомъ) дави мѣстити до-
брѣ¹, и мѣстити се страх(а) ради и съкривати се словомъ) и надѣпати се паки сло-
ва ради, иже вѣлнки пастви съврѣшае и малїе величае за бл(а)г(о)д(а)ть, самъ 10
по множаствѣ своее бл(а)г(о)сти да оутешитъ насъ) оутешенїемъ многомъ и на
прѣднїи вѣд(ѣ)тъ сп(а)си насъ), и съблюдае паствѣ свою, въсехъ) же да съврѣ-
шитъ въ в(ъ)сакомъ делѣ бл(а)гѣ, и д(о)ухов'не трѣжаствовати съм(о)ч(е)нны
да сътворитъ) и тамош'нее пище да спод(о)битъ, идеже въсехъ) вес(е)лещихъ)
се жилище, и ꙗвль | шимъ) се въ прав'де своее слави насититъ, ꙗвльше с(е) ѡ 167r
Х(рист)ѣ И(с)оусе г(о)спод(а)и нашемъ). Ѣмѣже слав(а) и дрѣ(жа)ва въ вѣки
вѣкомъ):-

Сїа же ми ѡ горнихъ) и в(о)ж(ъ)ствнихъ) рачителю по стихомъ) приими:

Поннеж(е) оубо потащахомъ) се. ради твоегѡ ѡ ч(ъ)стнѣ повѣленїа. и на-
писахомъ) въ крат'це сїа. оуповающе на слов(о) подат'ѣла в(о)г(а). не оубо ꙗково 20
под(о)бае² твоемѣ с(в)ещен'ствѣ слово ꙗкоже бысть. нь оубо ꙗкоже издати въз'-
може оумна моегѡ неискѣное. не оумѣждрен'но въ слогахъ) ни же лепо въ съста-
влен'ныхъ). ненаоучени бо и невѣжда. что когда испастрити възможе. неполаз'нь
же ни же д(о)ухов'но, когѡ ползѣва д(о)уховное, или посѣти. нь разсмно ми сїе
бысть ꙗко полазнимъ) васа сѣтъ полаз' | наа. непалазнихъ) же ничтоже ѡт(ъ) 167v
нашихъ) пол'зѣва ни же пол'зѣетъ) коли. ты же ꙗко истиннагѡ счителиа Х(рист)а
нелажанъ оученикъ въ истинѣ. прїем'шагѡ оусрѣдїе въдовїе две леп'те паче прино-
шенїа богатихъ)². ѡт(ъ) из'бит'ка бо бе приношенїе богатихъ). въдова же неиме-
ше вещьше что. Прїими оусрѣд'ное сїе малое, слово вол'ше бо сего невъзмогохъ)
послати ти. любо оусрѣдне прїемь, любо ч(ъ)стне прочать. любо трѣдне сїе разсѣ- 30
ди. и оубо ꙗко любовомѡудрїа испльнь. по сѣшомѣ сїе разсѣменши нелажне. видети
имаши. аще двосторно естъ въ слѣхи вѣннїи любиниче искѣснимъ). съпротивне
же аще раз'вратити что плевѣлосѣятель, паки момъ) неразсѣмїемъ). да аще
оубо сице бл(а)г(о)д(а)ть в(о)г(а) тако даровав'шомѣ, нь и теб(е) раз'сѣдив'шомѣ. 168r
аще ли да посмѣѣет' се тѣжди, раздѣри разсип'ли съжези въ кон'ць. аще каа ѡт(ъ) 35

1. Lev. XIX, 18. 2. Marc, XII, 42. Cfr. «Jako že vdovije prijete dve», *Radojčić*, Antologija stare srpske kjiževnosti, 205.

сегѡ пол'за комѡ твоѡ и о семь ꙗко понѡди мѣ маз'да. виждь оубо виждь да не
азь ѡт(ь) сегѡ въ мѣсто послѡшанїа доброе мазди. постигнѡ ѡсѡжденїе некое оу-
ви, и оумножит(ь) ми се грѣховъ врѣме. велико во врѣме грѣх(ь) монах(ь), ѡ
Хр(и)столюб'че, велико въ истинѡ и неисчтен'но есть. възиде над(ь) главою мо-
5 ею толико ꙗко велико сьгрѣчает' ми главѡ долѡ злѣ. и главѡ оубо нагрѣчает(ь) къ зем-
ли ꙗвлѡе грѣбъ. д(оу)шѡ же тащит' се ѡт(ь)слати въ адъ. моѡ оубо сицева слъ-
168v зам(ь) многимъ подлежаща. и плачѡ нештеш'но | дѡс(то)йна что оубо ꙗеда имѣю
слъзь ꙗгда постенах(ь) когда. ꙗеда бл(а)гое сьтвори х(ь). Ти же ѡ с(ве)щен'на
главо и слѡжителю бл(а)д(и)чинъ по прѣмногѡ нас(ь) въсхвалѡеши и(и)на. нь
10 бл(а)жен'них(ь) чести нас(ь) бити сьдиль ꙗси. прѣизобилѡующих(ь) безакон'ми.
и зломоудрих(ь) и ѡкан'них(ь). оумъ ѡт(ь) ꙗже въ ближнѡгѡ люб'ве движим(ь)
добра о томъ не ѡскѡдне въмѣняетъ. ꙗл'ма тѣм' же д(оу)хом(ь) движим(ь) иже
сїа рек'шагѡ тажде ѡт(ь) любве въмѣняетъши, зрѡ оубо ꙗко люб'ви сьврѣшенное
постигнѡти тащими се Хр(и)стом(ь) оукрѣпѡем(ь). ꙗже ради с'кланѡ чл(ове)-
15 колюбїа бл(а)д(и)кы, и м(и)л(о)сти да сподобиши се ползчити. нас(ь) же аще моцї-
но ѡ о(тѣ)че прѣд(ь) ѡл'тарем(ь) славы прѣдстоен сь агг(е)лы. забывѡи оубо
169r люб'ви | делателю паче ж(е) въ час(ь) страш'нїе въспомени м(о)л(и)твы. дѡс-
(то)инъ оубо ради добродетели да вѡдеши въ ѡнъ ликъ б(о)ж(ь)ствних(ь) ѡт(ь)ць
вънити. нь ими ради твоих(ь) м(о)л(и)твъ бл(а)говоленїе Х(рист)а б(о)га наше-
20 гѡ. да ползчим' ц(а)рствїе ꙗгѡ. ꙗко томѡ подобаетъ сь ѡт(ь)цем(ь) и с(ве)тым(ь)
д(оу)хом(ь), слав(а) и поклонѡнїе ч(ь)сть и дръжава въ вѣки вѣком(ь) аминъ.

LES ÉTUDES SLAVES EN GRÈCE (1960-1969)

Charalambos K. Papastathis

Le très regretté Professeur Michel Lascaris, lors de son cours inaugural à l'Université de Thessaloniki, établissant les objectifs et les lignes directrices de son enseignement, avait attiré l'attention au besoin impératif de connaître l'histoire des peuples avoisinants pour une meilleure compréhension de l'histoire de toute nation¹. A cette époque la science hellénique n'avait à son actif qu'un nombre restreint de travaux sur des questions slaves. Les chercheurs Hellènes, devant une histoire de trois mille ans s'étaient naturellement tournés vers l'étude de leur propre passé national. D'autre part, l'État grec avant les Guerres Balkaniques ne voisinait immédiatement avec aucun pays slave, et la communication et les échanges scientifiques entre les chercheurs des Balkans étaient difficiles sinon impossibles à l'époque.

Depuis lors quelques décennies sont passées et l'aire balkanique a connu des transformations considérables qui ont marqué une étape dans l'évolution du peuple et de l'État grecs. En 1922, la débâcle de la guerre en Asie Mineure met définitivement fin à la vision de la «Mégali Idéa» (Grande Idée); l'hellénisme byzantin et de «Byzance après Byzance» se différencie, dorénavant, clairement de l'hellénisme de l'avenir. Nous attirons l'attention spécialement sur le facteur de la «Mégali Idéa», car le désarroi qui suivit son écroulement et l'éloignement psychologique des grecs contemporains de la vision historique de la reconstitution de l'empire byzantin, vision qui avait animé la vie et l'activité de tous les Grecs pendant la période moderne de leur histoire, où qu'ils se fussent trouvés, aurait dû conduire à une réévaluation lucide et objective du passé historique de la nation hellénique et à la reconsidération de ses relations avec les autres peuples et les slaves. Ceci ne fut pas accompli immédiatement et de manière absolue. La Seconde Guerre Mondiale qui survint entretemps, les changements socio-politiques qui eurent lieu dans le Sud-Est de l'Europe, le rapatriement en masse des Grecs installés dans les pays balkaniques et en Russie, ont empêché la plupart des chercheurs, avec

1. *M. Lascaris*, Λόγος έναρκτήριος εις τὸ μάθημα τῆς Ἱστορίας τῶν Λαῶν τῆς Χερσονήσου τοῦ Αἴμου, Thessaloniki 1927, p. 3.

quelques exceptions bien-entendu, de considérer à froid le passé. La décennie de 1960-1969 marque un tournant dans le domaine des sciences humaines et pourrait être caractérisée comme la période où commencent effectivement les études slaves systématiques en Grèce.

Dans le présent article nous nous proposons de tracer les lignes essentielles et générales des études slaves contemporaines effectuées en Grèce et d'en donner une bibliographie sélective dans les divers domaines de recherche¹. Les lacunes qui se présenteront sans doute ne pourraient être comblées que par une bibliographie systématique, qui n'est pas le but du présent travail.

A la différence de l'ancienne Université d'Athènes, l'Université de Thessaloniki depuis sa fondation en 1926 a prévu dans ses statuts une chaire d'Histoire des Peuples Balkaniques à la Faculté des Lettres. La chaire fut occupée par le doyen des slavistes grecs, le regretté M. Lascaris². Après sa démission en 1958, l'enseignement de cette matière a été confié au Professeur Ap. Vascalopoulos, professeur de l'Histoire de la Grèce Moderne, digne continuateur de la tradition établie par son illustre prédécesseur. Jusqu'à présent cependant la chaire reste vacante. Parallèlement, la Faculté de Théologie de l'Université de Thessaloniki a fondé en 1946 une chaire d'Histoire des Églises slaves, qui fut occupée pour la première fois depuis son institution par le Professeur A.-E. Tachiaos. Le Professeur Tachiaos a, dès le début, inauguré un Séminaire pluridisciplinaire de slavistique où l'on s'est occupé, pendant la première année de son fonctionnement (1968-1969) de questions de littérature slave, et pendant la seconde (1969-1970) de l'influence de la renaissance nationale des Serbes et des Bulgares sur les affaires ecclésiastiques.

A Thessaloniki aussi, la Société des Études Macédoniennes a fondé en 1953 l'Institut d'Études Balkaniques (IMXA) ayant pour but d'encourager les recherches sur les pays et les peuples balkaniques. L'activité de l'Institut, sous la direction de l'historien de la culture grecque, le regretté Basile Laourdas, a été en effet remarquable, et l'on pourrait dire inaccoutumée pour des centres de recherches grecs et, j'ose dire, même étrangers. Cent vingt livres y ont été publiés jusqu'aujourd'hui portant directement ou indirectement sur les peuples balkaniques et slaves. Depuis 1960 l'Institut publie la revue semestrielle «Balkan Studies», et fait paraître régulièrement depuis quelques années le «Bulletin de Biblio-

1. Pour des travaux antérieurs, voir *M. Lascaris*, Les études slaves en Grèce, «Slavia» 8 (1929) 181-183. Je remercie Mlle M. Panagiotidou, ma femme et M. Const. Papoulidis qui m'ont aidé à rassembler le matériel du présent article.

2. Sur la vie et l'œuvre de M. Lascaris, voir *St. Papadopoulos*, Μιχαήλ Θ. Λάσκαρις (1903-1965), ό έπιστήμων και ό πανεπιστημιακός διδάσκαλος, Thessaloniki 1968.

graphie Slave» (outre ceux de bibliographie turque, roumaine, et albanaise) à l'usage des chercheurs. Les treize premiers fascicules furent publiés sous la rédaction du Prof. A.-E. Tachiaos, alors chercheur à l'Institut; à partir du N° 14 et jusqu'au N° 30 (paru récemment) la rédaction fut assumée par Mme Asp. Économidou, et MM. A. Anguélououlos, J. Lampsidis et J. Papadrianos. D'autre part, pour en faciliter l'accès aux chercheurs grecs ne connaissant pas une langue slave, l'Institut a fait paraître divers travaux et articles en langues slaves en traduction grecque (au nombre de 40 jusqu'à présent), ainsi que le «Bulletin de la Presse Étrangère», aujourd'hui sous la rédaction de Mlle Th. Verrou, qui comporte des articles parus dans la presse européenne concernant les pays balkaniques, précieux instrument de travail pour les économistes, les spécialistes de sciences politiques et les historiens de l'avenir. Une des multiples contributions, et des plus importantes, dans le domaine des études slaves et balkaniques que la science hellénique doit à l'Institut est l'inauguration en 1963 des cours de langues balkaniques et de russe, réservés aux chercheurs et étudiants gratuitement.

Une excellente occasion pour les chercheurs Hellènes d'aborder des problèmes de slavistique fut donnée par le Colloque International, organisé par la Métropole de Thessaloniki et la Faculté de Théologie de l'Université de la même ville, pour le 1100naire de la mission slave des frères Thessaloniens Cyrille et Méthode. Ce fut la seconde fois qu'un mouvement avait commencé de la part des Hellènes pour les recherches cyrillo-méthodiennes, après l'activité éditoriale remarquable qui eut lieu à Moschopolis au XVIII^e siècle. Le volume des mélanges qui s'en suivit, en deux fascicules¹, fut l'aboutissement de l'échange d'opinions fructueux des participants. Bon nombre de chercheurs grecs y publièrent des articles, dont au premier fascicule nous signalons celles de: Prof. *P. Christou*, Ἐπιδιώξεις τῆς ἀποστολῆς Κυρίλλου καὶ Μεθοδίου εἰς τὴν Κεντρικὴν Εὐρώπην [Fins de la mission de Cyrille et Méthode en Europe Centrale], pp. 1-28, où l'auteur analyse la vie des deux frères, s'occupe des difficultés de l'organisation des premiers centres missionnaires, et soutient que Cyrille et Méthode ont importé en Europe Centrale la notion d'autocéphalie. Le Prof. *Ev. Théodorou*, Τὸ ἔργον τῶν Ἁγίων Κυρίλλου καὶ Μεθοδίου ἐξ ἐπόψεως λειτουργικῆς [L'œuvre des Saints Cyrille et Méthode au point de vue liturgique], pp. 113-137, présente la lutte des deux frères pour l'emploi de la langue locale et leur effort pour convaincre Rome à ne pas réagir à la non adoption de la langue latine. Le Prof. *J. Karayannopoulos*, Τὸ ἴστο-

1. Κυρίλλω καὶ Μεθοδίω Τόμος Ἑόρτιος ἐπὶ τῇ χιλιοστῇ καὶ ἑκατοστῇ ἐτηρίδι, fasc. I, Thessaloniki 1966, pp. VIII + 350; fasc. II, Thessaloniki 1968, pp. VIII + 366.

ρικὸν πλαίσιον τοῦ ἔργου τῶν Ἀποστόλων τῶν Σλάβων [Le cadre historique de l'œuvre des Apôtres des Slaves], pp. 139-152, expose les problèmes relatifs à l'axe missionnaire qui partait de Byzance vers la Grande Moravie et d'Allemagne vers la Bulgarie. Le Prof. G. Kollias, Ἦσκησεν ὁ αὐτοκράτωρ Βασίλειος ὁ Α΄ ἐξελληνιστικὴν πολιτικὴν ἔναντι τῶν Σλάβων; [L'Empereur Basile I^{er} a-t-il exercé une politique d'hellénisation envers les Slaves?], pp. 233-239, interprétant le terme γραικώσας des «Taktika» (P.G. 107, 969) de Léon le Sage, conclut qu'une telle politique ne fut pas exercée¹. Prof. K. Bonis, Οἱ Ἅγιοι Κύριλλος καὶ Μεθόδιος, οἱ τῶν Σλάβων Ἀπόστολοι, καὶ ἡ βασιλικὴ τοῦ Ἁγίου Δημητρίου Θεσσαλονίκης [Cyrille et Méthode, Apôtres des Slaves, et la basilique de Saint Démètre à Thessaloniki], pp. 249-289, justifie l'origine grecque de Cyrille et Méthode sur base d'une mosaïque de l'église St. Démètre à Thessaloniki. Dans le second fascicule, du même problème s'occupe aussi le Prof. A.-E. Tachiaos, Ἡ ἐθνικότης Κυρίλλου καὶ Μεθοδίου κατὰ τὰς σλαβικὰς πηγὰς καὶ μαρτυρίας [L'origine ethnique de Cyrille et Méthode d'après les sources et les témoignages slaves], pp. 83-132, qui, sur base de sources slaves des IX^e - XIII^e siècles, conclut leur origine hellénique. S. Contoumas, En grec ou en slavon? Moyens de propagation de la foi et de l'écriture dans l'Europe Centrale et dans les Balkans, pp. 217-234, souligne le rôle de l'écriture et de la culture grecques chez les Slaves.

Le programme et les allocutions du Colloque ont été publiés dans la revue de la Métropole de Thessaloniki «Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς» (49 [1966], fasc. 11-12), où nous signalons les articles des Professeurs J. Kalogirou, Αἱ πνευματικαὶ ρίζαι τῶν Κυρίλλου καὶ Μεθοδίου εἰς τὴν Θεσσαλονίκην [Les racines spirituelles de Cyrille et Méthode à Thessaloniki], pp. 392-404 et J. Anastassiou, Οἱ Ἅγιοι Κύριλλος καὶ Μεθόδιος, οἱ Ἀπόστολοι καὶ διδάσκαλοι τῶν Σλάβων [Les Saints Cyrille et Méthode, les apôtres et maîtres des Slaves], pp. 405-416; Archim. Gabriel Dionissiatis, Ἡ συμμετοχὴ τοῦ Ἁγίου Ὁρους εἰς τὰς ἑορτὰς τῶν Ἁγίων Κυρίλλου καὶ Μεθοδίου [La participation de la Sainte Montagne aux festivités en l'honneur des Saints Cyrille et Méthode], pp. 417-418, et St. Mantzoukas, Κύριλλος καὶ Μεθόδιος, οἱ φωτισταὶ τῶν Σλάβων [Cyrille et Méthode, les évangélisateurs des Slaves], pp. 419-427. A l'occasion du Colloque, outre les publications mentionnées ci-haut, d'autres en parurent, pour un public plus large, comme celles du Prof. P.

1. Un point de vue différent a exprimé J. Tsaras, Τὸ νόημα τοῦ «γραικώσας» στὰ Τακτικὰ Λέοντος ΣΤ' τοῦ Σοφοῦ (Migne P.G., vol. 107, 969A), «Βυζαντινά» 1 (1969) 133-157. Selon lui le terme «γραικώσας» n'exprime que l'adoption par les Slaves du système économique, social et politique des Γραικοὶ byzantins.

Christou, Οἱ Θεσσαλονικεῖς Ἅγιοι Κύριλλος καὶ Μεθόδιος, διδάσκαλοι τῶν Σλάβων [Les Saints Thessaloniens Cyrille et Méthode, didascales des Slaves], Thessaloniki 1967, et de *D. Ferroussis*, Κύριλλος καὶ Μεθόδιος [Cyrille et Méthode], Athènes 1967, (ce dernier publia aussi une pièce de théâtre sur le même sujet intitulée Ἱερὸν Φῶς [Lumière Sacrée], Athènes 1966), et l'oratorio Κύριλλος καὶ Μεθόδιος (Thessaloniki 1966, avec traduction en français et anglais) avec texte de *M. Tsitsiklis* et musique de *N. Astrinidis*. D'autre part, quoique les deux frères n'ont pas été canonisés par l'Église Grecque, la Métropole de Thessaloniki a eu l'heureuse initiative de confier au moine athonite *Gerassimos Micrayannanitis* la tâche de composer une acolouthie en leur honneur, Ἀκολουθία τῶν ἐν Ἁγίοις Πατέρων Κυρίλλου καὶ Μεθοδίου, Ἀποστόλων τῶν Σλάβων [Acolouthie des Saints Pères Cyrille et Méthode, Apôtres des Slaves], Thessaloniki 1966.

A Cyrille et Méthode a été aussi dédié un fascicule de la revue publiée par l'Église de Grèce «Ἐκκλησία» (vol. 43 [1966], fasc. 16-17), contenant les articles suivants: Prof. *Ger. Konidaris*, Περὶ τῶν πηγῶν τοῦ Βίου Κωνσταντίνου - Κυρίλλου καὶ Μεθοδίου, τῶν Ἱεραποστόλων παρὰ τοῖς Σλάβοις (κατὰ τὸν F. Grivec). Ἱστορικὸν σημεῖωμα [Sur les sources de la vie de Constantin - Cyrille et de Méthode, Apôtres chez les Slaves (selon F. Grivec). Note historique], pp. 380-398; Prof. *Ev. Théodorou*, Ἡ δεοντολογία τῆς ὀρθοδόξου ἐξωτερικῆς ἱεραποστολῆς κατὰ τοὺς Ἁγίους Κύριλλον καὶ Μεθόδιον [La déontologie de l'œuvre missionnaire orthodoxe à l'étranger, d'après les Saints Cyrille et Méthode], pp. 399-412; Prof. *J. Anastassiou*, Ἡ ἀποστολὴ τοῦ Κωνσταντίνου - Κυρίλλου καὶ τοῦ Μεθοδίου εἰς τὴν χώραν τῶν Χαζάρων [La mission de Constantin-Cyrille et de Méthode dans le pays des Khazares], pp. 425-436; *B. Laourdas*, Κύριλλος καὶ Μεθόδιος, οἱ ἱεραπόστολοι τῶν Σλάβων [Cyrille et Méthode, Apôtres des Slaves], pp. 437-444; Archim. *Philaretos Vitalis*, Οἱ Ἕλληνες ἱεραπόστολοι τοῦ Οἰκουμενικοῦ Πατριαρχείου Κύριλλος καὶ Μεθόδιος καὶ αἱ σχέσεις αὐτῶν μετὰ τῆς Ρώμης [Les missionnaires grecs du Patriarcat Oecuménique Cyrille et Méthode et leurs relations avec Rome], pp. 445-461; Archim. *Anastassios Giannoulatos*, Κύριλλος καὶ Μεθόδιος, δεῖκται πορείας [Cyrille et Méthode; signes de repère], pp. 461-467; Prof. *A.-E. Tachiaos*, Τὰ πρῶτα σλαβικὰ θρησκευτικὰ ποιήματα τῆς ἐποχῆς τῶν Ἁγίων Κυρίλλου καὶ Μεθοδίου [Les premiers cantiques religieux slaves de l'époque des Saints Cyrille et Méthode], pp. 474-479, où pour la première fois ont été traduits en grec, directement du slavon, les cantiques «Prière en acrostiche alphabétique» et «Préface au Saint Évangile», tandis qu' aupa-

ravant *B. Laourdas*¹ et *Ath. Géromichalos*² les avaient adaptés en grec d'après des traductions. Suit l'article de *VI. Phidas*, Τὸ κήρυγμα τῆς βυζαντινῆς ἱεραποστολῆς καὶ οἱ ἀπόστολοι τῶν Σλάβων Κωνσταντῖνος (Κύριλλος) καὶ Μεθόδιος [Le message de l'œuvre missionnaire byzantine et les Apôtres des Slaves Constantin (Cyrille) et Méthode], pp. 491-489.

Nous mentionnons aussi dans la bibliographie cyrillo-méthodienne, la synthèse brève mais complète de *B. Laourdas*, Κύριλλος καὶ Μεθόδιος, οἱ ἱεραπόστολοι τῶν Σλάβων [Cyrille et Méthode, missionnaires chez les Slaves], Thessaloniki (Institut Balkanique, N° 96) 1966³; l'étude du Prof. *A.-E. Tachiaos*, Τὰ «Ρωσικὰ Γράμματα» εἰς τὸν Βίον τοῦ Κωνσταντῖνου - Κυρίλλου [Les «Lettres Russes» dans la Vie de Constantin - Cyrille], dans «Θεολογικὸν Συμπόσιον», Thessaloniki 1967, pp. 291-310; du *même auteur*, Κύριλλος καὶ Μεθόδιος, οἱ Ἑλληνας Ἀπόστολοι τῶν Σλάβων [Cyrille et Méthode, les Apôtres grecs des Slaves], «Μακεδονικὴ Ζωή» 1/1 (1966) 12-13; le Prof. *J. Anastassiou* a traduit en grec, d'après la traduction allemande de *J. Bujnoch*, la Vie de Cyrille et Méthode, dans «Ἐπιστημονικὴ Ἑπετηρὶς Θεολογικῆς Σχολῆς Πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης» 12 (1968) 113-200; enfin, les trois études du Prof. *K. Bonis* sur l'origine et la famille des deux frères, qui sont contenues dans son édition «Οἱ Ἅγιοι Κύριλλος καὶ Μεθόδιος, οἱ τῶν Σλάβων Ἀπόστολοι, καὶ ἡ βασιλικὴ τοῦ Ἁγίου Δημητρίου Θεσσαλονίκης» [Les Saints Cyrille et Méthode, Apôtres des Slaves, et la basilique de Saint Démètre à Thessaloniki], Athènes 1969⁴. Les opinions de *K. Bonis* à ce sujet, n'ont pas été acceptées par l'Acad. *A. Xyngopoulos*, Mosaics of the Church of Saint Demetrius in Thessaloniki, Thessaloniki (Institut Balkanique, N° 111), qui y soutient (p. 23) que la mosaïque considérée par *K. Bonis* comme représentant Cyrille et Méthode et sur laquelle il fonde sa théorie, est du VII^e siècle.

Les études cyrillo-méthodiennes ne constituent qu'une section des excel-

1. *B. Laourdas*, Κωνσταντῖνος ὁ Φιλόσοφος. Πρόλογος στὴ σλαβικὴ μετάφραση τῆς Καινῆς Διαθήκης, «Νέα Πορεία» 1 (Thessaloniki 1955) 147-149.

2. *A. Géromichalos*, Τὸ ἱεραποστολικὸν ποίημα τοῦ Ἁγίου Κυρίλλου, «Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς» 43 (1960) 317-326.

3. Réimpression de «Νέα Ἔστια» 63 (1958) 149 - 156.

4. Cette édition contient les articles suivants : 1) Οἱ Ἅγιοι Κύριλλος καὶ Μεθόδιος, οἱ τῶν Σλάβων Ἀπόστολοι, καὶ ἡ βασιλικὴ τοῦ Ἁγίου Δημητρίου Θεσσαλονίκης [Les Saints Cyrille et Méthode, Apôtres des Slaves, et la basilique de Saint Démètre à Thessaloniki], pp. 7-58; 2) Οἱ Ἑλληνας Ἱεραπόστολοι τῶν Σλάβων Κύριλλος καὶ Μεθόδιος ὑπὸ τὸ νέον φῶς τῆς ἐπιστήμης [Les missionnaires grecs chez les Slaves Cyrille et Méthode sous une nouvelle lumière scientifique], pp. 59-85, et 3) Προσπάθεια διαλευκάνσεως τοῦ προβλήματος τοῦ Οἴκου τῶν Ἁγίων Κυρίλλου καὶ Μεθοδίου [Essai d'éclaircissement du problème de la famille des Saints Cyrille et Méthode], pp. 87-141.

lentes relations ecclésiastiques et théologiques helléno-slaves. Dans ce domaine, le Mont Athos occupe la place d'honneur, étant donné que depuis l'époque des empereurs byzantins l'hospitalité aux moines Slaves a été officiellement reconnue et dès lors les moines de tout le monde orthodoxe y accouraient. Le Mont Athos est devenu avec le temps un centre émetteur et récepteur de courants théologiques et culturels. Ici nous signalons, pour la décennie en cours, l'étude de *M. Lascaris*, Deux chrysobulles serbes pour Lavra, «Hilandarski Zbornik» 1 (1966) 9-19, où il procède à l'analyse du chrysobulle du despote Jean Uglješa, d'avril 1371 et celui du despote Georges Branković du 16 février 1452. Le Prof. *A.-E. Tachiaos* dans son étude, Le monachisme serbe de St. Sava et la tradition hésychaste athonite, «Hilandarski Zbornik» 1 (1966) 83-89, soutient que le monachisme kelliote, qui fut introduit par l'archevêque des Serbes, Sava Nemanja, à l'Athos, au XIII^e siècle, relevait du typicon du Monastère de St. Sava à Jérusalem et non du type sinaïte, et démontre l'influence de l'enseignement dogmatique de Grégoire Palamas sur les Serbes. Le même auteur dans son étude, Αί μετὰ τοῦ Ἁγίου Ὁρους σχέσεις τῆς Ρωσίας μέχρι τοῦ 14ου αἰῶνος [Les relations de la Russie avec le Mont Athos jusqu'au XIV^e siècle], dans «Ἀθωνικὴ Πολιτεία», Thessaloniki 1963, 491-508, signale que les relations des Slaves en général avec l'Athos datent de la fin du X^e siècle. Au XIII^e siècle, l'Archimandrite russe Dosithée visite l'Athos et introduit en Russie le typicon des Sketes athonites. De la personnalité importante des relations ecclésiastiques helléno-slaves, qui a eu aussi une activité au Mont Athos, de Maximos Graikos (Maxime le Grec), se sont aussi occupés: *Phil. Vitalis*, Ὁ ἠπειρώτης Μάξιμος ὡς πρόμαχος τῆς Ὀρθοδοξίας ἐν Ρωσίᾳ [L'épirote Maximos, défenseur de l'Orthodoxie en Russie], «Ἐκκλησία» 42 (1965) 422-427; le Prof. *J. Kalogirou*, Περὶ τὴν ὑπὸ τοῦ Bernhard Schultze, S. J., κριτικὴν ἐξέτασιν Μαξίμου τοῦ Γραικοῦ ὡς θεολόγου [Sur l'examen critique par Bernhard Schultze, S. J., de Maximos Graikos comme théologien], «Ἐπιστημονικὴ Ἑπετηρὶς Θεολογικῆς Σχολῆς Πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης» 11 (1966) 213-265; *C. Papoulidis*, Ἄγνωστα ἔργα Μαξίμου τοῦ Γραικοῦ [Oeuvres inconnues de Maximos Graikos], «Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς» 49 (1966) 255-259, où il analyse les manuscrits «Pohvala Adamou Pervozdannomou» et «Sočinenie Maksima Greka o Platone» de l'édition A. I. Klibanov, et traduit le premier des deux. Sur Paisij Velitchkovskij, qui a eu aussi une activité au Mont Athos, les ouvrages suivants ont paru: *A.-E. Tachiaos*, Ὁ Παῖσιος Βελιτσκόφσκυ (1722-1794) καὶ ἡ ἀσκητικοφιλολογικὴ σχολή του [Paissij Velitchkovskij (1722-1794) et son école ascétique-philologique], Thessaloniki (Institut Balkanique, N^o 73) 1964. Cet ouvrage con-

cerne la vie, les études, le séjour de Paissij au Mont Athos et ses recherches sur les manuscrits et la tradition patristique; puis l'auteur s'occupe de l'activité de Paissij en Roumanie, de la fondation de sa célèbre école, de la traduction des livres ascétiques grecs et de ses relations avec des auteurs de livres neptiques. Enfin, il traite de la survivance de l'école de Paissij en Russie, de la publication en russe des œuvres des auteurs ecclésiastiques byzantins et par là de l'imposition de la terminologie slavonne et ascétique de Paissij. Le même auteur a publié, Σύμμεικτα περι τῆς Σχολῆς τοῦ Παϊσίου Βελιτσκόφσκυ [Miscellanea sur l'école de Paissij Velitchkovskij], «Ἐπιστημονικὴ Ἑπετηρὶς Θεολογικῆς Σχολῆς Πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης» 10 (1965) 373-394, où il examine: 1) la vie de Paissij écrite par son élève Mitrophan, sur base du Cod. 153 du Monastère de Neamțu, 2) l'œuvre de l'higoumène Basile, maître de Velitchkovskij, et 3) certains manuscrits slaves de l'Académie Bulgare des Sciences, prouvant que ces manuscrits appartenaient à l'école de Velitchkovskij. Du même s'occupa aussi C. Papoulidis, Le starets Paissij Velitchkovskij, 1722-1794, «Θεολογία» 39 (1968) 231-240, qui y donna une bibliographie et les traits caractéristiques de l'activité de Paissij. Cet article fut traduit et publié en espagnol dans «Oriente Christiano» 4 (1969) 429-435.

La bibliographie sur le monachisme slave au Mont Athos est d'autre part assez satisfaisante. Nous mentionnons le travail du Prof. A.-E. Tachiaos, Controverses entre Grecs et Russes à l'Athos, «Le Millénaire du Mont Athos, 963-1963», II (Chevetogne 1963) 159-179; il y analyse les faits précédant cette controverse gréco-russe à l'Athos et la psychologie des moines russes (mœurs, coutumes, messianisme slave). Le même auteur dans son livre, Τὸ Γεωργιανικὸν Ζήτημα, 1868-1918. Συμβολὴ εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς ρωσικῆς πολιτικῆς ἐν Ἁγίῳ Ὄρει [La question Géorgienne, 1868-1918. Contribution à l'histoire de la politique russe au Mont Athos], Thessaloniki (Institut Balkanique, N° 54) 1962, sur base d'un matériel inédit, traite des moines Géorgiens du Kellion de St. Jean le Théologue du Monastère d'Iviron, leurs efforts pour dominer le Monastère et les interventions des autres établissements russes et des autorités diplomatiques russes. Des conflits entre grecs et slaves au Mont Athos se sont aussi occupés, N. Mylonacos, Ἁγιὸν Ὄρος καὶ Σλαῦοι [Le Mont Athos et les Slaves], Athènes 1960; St. Papadatos, Αἱ σλαβικαὶ διεισδύσεις ἐν Ἁγίῳ Ὄρει καὶ αἱ ἐξ αὐτῶν πολιτικαὶ καὶ νομικαὶ συνέπειαι [La pénétration slave au Mont Athos et ses conséquences politiques et juridiques], Jannina 1961; Ch. Papastathis, Πέντε ἔγγραφα τοῦ Ἑλληνικοῦ Προξενείου Θεσσαλονίκης περὶ τῆς ρωσικῆς πολιτικῆς ἐν Ἁγίῳ Ὄρει [Cinq documents du Consulat Grec de Thessaloniki sur la politique russe au Mont Athos], «Γρη-

γόριος ὁ Παλαμᾶς» 50 (1967) 476-489, où l'auteur analyse un matériel inédit tiré des archives du Consulat Grec de Thessaloniki. Dans un autre travail, *The Nationality of the Mount Athos Monks of non-Greek Origin*, «*Balkan Studies*» 8 (1967) 75-86, *Ch. Papastathis*, analyse la question de la nationalité des moines slaves de l'Athos. L'étude philatélique, publiée en grec et en anglais par *A. Xanthopoulos*, *Τὸ ρωσικὸν ταχυδρομεῖον τοῦ μοναστικοῦ κελλίου τοῦ Ἁγίου Ἰωάννου Χρυσοστόμου ἐν Ἁγίῳ Ὄρει* [La poste russe du Kellion de St. Jean Chrysostome au Mont Athos], «*Φιλοτέλεια*», fasc. 405-409 (1968), publiée aussi séparément (Φιλοτελικὴ Βιβλιοθήκη, No 15, Athènes 1968), nous mène à la Confrérie Kelliote Russe de l'Athos dont s'occupe *Ch. Papastathis*, *The Statute of the Athonic Russian Cells' Brotherhood according to the Constitutional Laws of Mount Athos*, «*Actes du I^{er} Congrès International des Études Balkaniques et Sud-Est Européennes - Sofia 1966*», vol. IV, Sofia 1969, 523-528, sur base de l'archive inédite de la Confrérie.

Parmi la littérature théologique nous signalons *G. Spyridakis*, *Die Legende des Heiligen Kassians und der Weg ihrer Verbreitung in der slavischen Welt*, «*Actes du I^{er} Congrès International des Études Balkaniques et Sud-Est Européennes*», vol. III, Sofia 1969, 253-257, qui s'occupe des narrations de St. Kassianos dans le monde slave. De l'Église de Russie se sont occupés *J. Vasdravellis*, *A.-E. Tachiaos*, *Ch. Patrinelis*, *C. K. Papoulidis*, *Vi. Phidas*, *N. Gatziroulis*, *Chr. Paraskevaidis* et autres. *J. Vasdravellis*, *Ἡ ἵδρυσις τοῦ πρώτου Ρωσικοῦ Πατριαρχείου στὴν Μόσχα* [La fondation du premier Patriarcat Russe à Moscou], «*Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς*» 47 (1964) 173-180, traite du voyage du Patriarche de Constantinople Jérémie à Moscou sur base de la description du Métropolitte d'Elasson Arsène (1593). *Ch. Patrinelis* s'occupe de l'œuvre d'un auteur mineur de l'époque post-byzantine dans son travail, *Διονύσιος Ἰβηρίτης, μεταφραστής τῆς «Χρονογραφίας τοῦ Δωροθέου» εἰς τὴν ρωσικὴν καὶ μητροπολίτης Οὐγγροβλαχίας* [Dionyssios Iviritis, traducteur de «la Chronographie de Dorotheos» en russe, et Métropolitte de Hongro-Valachie], «*Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν*» 32 (1963) 314-317. Le Prof. *A.-E. Tachiaos* dans son étude, *Ἡ κατὰ τὸν ΙΒ' αἰῶνα γενομένη ἀπόπειρα διασπάσεως τῆς διοικητικῆς ἐνότητος τῆς ρωσικῆς ἐκκλησίας* [Tentative de rupture de l'unité administrative de l'Église russe au XII^e s.], «*Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς*» 43 (1960) 176-185, se réfère à la demande faite par le prince russe André Vogoljubskij au Patriarche de Constantinople Loucas Chrysovergis pour l'élévation de l'évêché de la ville de Vladimir en métropole. Le Patriarche a refusé sur base du Canon λδ' des Saints Apôtres et non, comme il a été soutenu, contrairement au droit canonique. Outre cela,

Le prince russe observa la décision du Patriarche Oecuménique, le respectant trop pour oser désobeir. Dans deux autres travaux, *Ἐπιδράσεις τοῦ Ἡσυχασμοῦ εἰς τὴν ἐκκλησιαστικὴν πολιτικὴν ἐν Ρωσίᾳ, 1328-1406* [Influences du mouvement Hésychaste dans la politique ecclésiastique en Russie, 1328-1406], Thessaloniki 1962, et, *Ὁ μητροπολίτης Ρωσίας Κυπριανὸς Τσάμπλακ* [Le Métropolite de Russie Cyprien Tsamblak], «Ἐπιστημονικὴ Ἑπετηρὶς Θεολογικῆς Σχολῆς Πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης» 7 (1961) 161-241, le Prof. *A.-E. Tachiaos* étudie les premières influences hésychastes en Russie pendant le XIV^e siècle. Dans le premier ouvrage il prouve que l'information de l'auteur byzantin Grégoras était erronée en ce qui concerne l'opposition du Métropolite grec de Russie Théognostos au Tome Synodique de 1351 et à l'application de nouveau en Russie du système cénobitique par Saint Serge sous l'influence des milieux hésychastes byzantins. Dans sa seconde étude, l'auteur s'occupe de la vie et de l'œuvre du Métropolite de Russie Cyprien Tsamblak; il décrit son éducation dans les centres hésychastes de l'Athos et de Bulgarie, sa mission et son élévation au trône de la Métropole de Russie. Là, Cyprien s'avère fervent disciple des idées de son maître, le Patriarche de Constantinople Philothéos puisque, outre d'autres activités, il remania le «Synodicon de l'Orthodoxie» russe, introduisant des chapitres contre Varlaam et Akindynos, comme d'ailleurs l'avait fait le Patriarche Philothéos au «Synodikon» grec. Enfin, dans sa brève étude, *Ἡ Ἐκκλησία τῆς Ρωσίας* [L'Église de Russie], «Ὁ Κόσμος τῆς Ὁρθοδοξίας», Thessaloniki (Institut Balkanique, No 99) 1968, 67-88, le Prof. *Tachiaos* trace en lignes générales l'histoire ecclésiastique de Russie. Du même sujet traite *VI. Phidas*, *Ἐπίτομος ἐκκλησιαστικὴ ἱστορία τῆς Ρωσίας, ἀπ' ἀρχῆς μέχρι σήμερον* [Brève histoire ecclésiastique de Russie, de ses débuts jusqu'aujourd'hui], «Θρησκευτικὴ καὶ Ἠθικὴ Ἐγκυκλοπαιδεία», vol. 10 (Athènes 1967) 976-1086, travail méticuleux qui comble une lacune importante de la bibliographie grecque. Ce même auteur s'est occupé de l'histoire ecclésiastique de Russie dans ses excellentes études: Le règlement du Prince Vladimir; origines et fondements juridiques, «Θεολογία» 36 (1965) 460-468, 646-653, 37 (1966) 115-126, 307-326, 640-650, et, *Ἡ πρώτη ἐν Ρωσίᾳ ἐκκλησιαστικὴ ἱεραρχία καὶ αἱ ρωσικαὶ πηγαὶ* [La première hiérarchie ecclésiastique en Russie et les sources russes], Athènes 1967. *C. Papoulidis* dans *Μητροπολιτικοὶ πίνακες Κιέβου καὶ Μόσχας* [Tables des Métropolités de Kiev et de Moscou], «Ἐκκλησία» 38 (1960) 378-379, sur base de manuels connus et surtout sur A. M. Ammann et A. V. Kartašev, présente pour la première fois dans la bibliographie hellénique la liste des Métropolités de Kiev et de Moscou et celle des Patriarches de Moscou, sou-

lignant particulièrement ceux d'origine grecque. Le *même*, dans son article, Τὸ Ὁρθόδοξον Θεολογικὸν Ἰνστιτοῦτον Παρισίων «Ὁ Ἅγιος Σέργιος» [L'Institut Théologique Orthodoxe Russe «Saint Serge»], «Ἐκκλησία» 43 (1966) 260-262, présente l'histoire, les professeurs et le programme de l'unique établissement théologique russe en Europe Occidentale. L'Archimandrite *N. Gatziroulis* a donné une très bonne analyse des données biographiques dans son livre, Ὁ Σεραφεῖμ τοῦ Σαρώφ, 1759-1833 [Sérafim de Sharov, 1759-1833], Athènes 1966, et l'Archimandrite *Chr. Paraskevaïdis* a étudié les rapports entre l'Église et l'État russe dans son article, Κράτος καὶ Ἐκκλησία ἐν Ρωσίᾳ [L'État et l'Église en Russie], «Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς» 52 (1969) 516-528.

Dans le domaine de l'histoire ecclésiastique des autres peuples slaves nous relevons la découverte dans le Codex Marcianus II 50, ff. 235^r - 242^r (XVI^e s.) d'un nouveau Saint Georges, originaire de Sofia, par *Ch. Patrinelis*, Μιὰ ἀνέκδοτη Διήγηση γιὰ τὸν ἄγνωστο νεομάρτυρα Γεώργιο († 1437) [Récit inédit sur le néo-martyr inconnu Georges († 1437)], «Ὁρθόδοξος Παρουσία» 1/12 (1964) 64-72. *A.-E. Tachiaos*, Die Aufhebung des bulgarischen Patriarchats von Tirnovo, «Balkan Studies» 4 (1963) 67-82, prouve qu'après la prise de Tirnovo par les Turcs (1393), Jérémie considéré comme Métropolitain de cette ville, ne l'était pas en réalité, mais agissait seulement à la place du Patriarche de Tirnovo Euthyme, et que jusqu'en 1415 l'autocéphalie de l'Église de Bulgarie n'avait cessé d'exister. L'auteur éclaircit de même le fait que le Patriarcat de Tirnovo n'avait pas été aboli par le Patriarcat Oecuménique mais que graduellement il a subi une décadence, qui est aussi prouvée par le fait que depuis la seconde moitié du XIV^e siècle les Bulgares eux-mêmes lui ont arraché plusieurs de ses évêchés et métropolies. Sur le précurseur de la renaissance bulgare, le moine athonite Paisij Hilendarski nous citons le travail de *Ant. Papadopoulos*, Παῖσιος ὁ Χελανδαρινὸς [Paisij Hilendarski], «Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς» 52 (1969) 435-446, où bibliographie générale et une brève présentation de la vie et l'œuvre de Paisij.

Pendant la courante décennie, l'histoire de l'Archévêché d'Ochride, sujet particulièrement attrayant pour les Grecs, fut parmi les préoccupations scientifiques du profond connaisseur de l'histoire ecclésiastique qu'est le Prof. *Gé-rassimos Konidaris*, qui publia une série de monographies sous le titre, Συμβολαὶ εἰς τὴν ἐκκλησιαστικὴν ἱστορίαν τῆς Ἀχρίδος [Contributions à l'histoire ecclésiastique d'Ochride], Athènes 1967. Ce volume contient des études sur la formation et les origines de l'Archévêché, sur des tables comparatives de divers évêchés par rapport à ceux de l'Archévêché, et enfin une brève histoire de l'Archévêché. De même, *A.-E. Tachiaos*, Περὶ καταργήσεως τῶν

Ἀρχιεπισκοπῶν Ἀχρίδος καὶ Πεκίου ἐπὶ Γενναδίου τοῦ Σχολαρίου [Sur l'abolition des Archévêchés d'Ochride et de Peć sous Gennadios Scholarios], «Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς» 46 (1963) 202-211, sur base des réponses du Patriarche Gennadios au despote Serbe Georges, réussit à prouver que l'Archévêché d'Ochride ne fut pas aboli immédiatement après la chute de Constantinople et que l'Archévêché de Peć fut soumis à celui d'Ochride environ vers 1463. Dans une autre étude, Clément d'Achrida dans l'actualité bulgare, «Balkan Studies» 7 (1966) 434-447, le Prof. *A.-E. Tachiaos* fait une revue des publications bulgares sur Clément d'Ochride, à propos des manifestations solennelles et la session scientifique, organisées à Sofia (5-8. XII. 1963).

Sur l'Église de Serbie ont publié: *A. Anguélopoulos*, Ἡ Σερβικὴ Ὁρθόδοξος Ἐκκλησία [L'Église Serbe Orthodoxe], «Ὁ Κόσμος τῆς Ὁρθοδοξίας», Thessaloniki (Institut Balkanique, N° 99) 1968, 229-295, qui se réfère en lignes générales à son histoire et donne les dispositions relatives à son statut légal. Le même a rédigé l'article Σερβικὴ Ἐκκλησία [L'Église Serbe], dans «Θρησκευτικὴ καὶ Ἠθικὴ Ἐγκυκλοπαιδεία» vol. 11 (Athènes 1967) 66-88. *J. Tarnanidis*, Dve redakcije «Povesti» Jovana Rajća [Les deux rédactions de «Povesti» par Jovan Raić], «Prilozi za Književnost, Jezik, Istoriju i Folklor-Filoloski Fakultet» 34 (1968) 285-291, nous a donné une bonne étude sur la division des églises selon un travail de l'historien et théologien Serbe Jovan Raić. L'auteur discute les conditions historiques de l'existence de deux rédactions du manuscrit, qui avait comme base les travaux d'Elie Méniatis et Sylvestre Syropoulos. Au point de vue canonique, de l'Église de Serbie s'est occupé *Ch. Papastathis*, L'autocéphalie de l'Église de la Macédoine Yougoslave, «Balkan Studies» 8 (1967) 151-154.

Des questions générales de la littérature théologique et des courants spirituels dans le monde slave se sont occupés, *A.-E. Tachiaos*, Περὶ πνευματικῶν ρευμάτων εἰς τὴν σλαβικὴν Ὁρθόδοξίαν [Des courants spirituels dans l'Orthodoxie slave], «Ὁρθόδοξος Πνευματικότητα», Thessaloniki 1968, 66-90; *A. Anguélopoulos*, Τὸ πολυθεϊστικὸν θρήσκευμα τῶν ἀρχαίων Σλάβων [La religion polythéiste des anciens slaves], «Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς» 50 (1967) 43-60 et *C. Papoulidis*, Αἱ περὶ ἐκκλησίας γνῶμαι Ρώσων θεολόγων τοῦ 19ου αἰῶνος [Les opinions des théologiens russes du XIX^e siècle sur l'Église], «Ἐκκλησία» 45 (1968) 487-494 [aussi «Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς» 51 (1968) 547-563].

L'art byzantin dans les pays slaves et ses diverses tendances ont attiré dernièrement l'attention de plusieurs historiens de l'art Grecs. Nous relevons les travaux de l'Acad. *A. Xyngopoulos*, Au sujet d'une fresque de l'église Saint-Clément d'Ochride, «Zbornik Radova Vizantološkog Instituta» 8 (1963) [Mélanges

G. Ostrogorsky - 1] 301-306; *Maria Sotiriou*, Ἡ Μακεδονικὴ Σχολὴ καὶ ἡ λεγομένη Σχολὴ Μιλούτιν [L'École Macédonienne et la soi-disant École Milou-tin], «Δελτίον Χριστιανικῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας», IV^e pér., 5 (1966-1969) 1-30; le commentaire de *Louisa Syndica - Laourda*, L'École de Morava et son temps, «Balkan Studies» 9 (1968) 474-477; *Maria Théocharis*, Sur une broderie du Musée de Prague, «Byzantinoslavica» 24 (1963) 106-110, s'occupe d'une description d'un morceau de tissu brodé qui se trouve au Musée de la Ville de Prague, provenant du tombeau de St. Venceslas. D'après l'auteur il faut remonter à l'époque de l'empereur byzantin Manuel Comnène qui l'avait offert au roi de Bohême Vladislav. Ce dernier avait joué le rôle de médiateur entre Byzance et la Hongrie. Le Prof. *St. Pelekanidis*, Zu dem Hauptreferat «Grundlagen der Malerei in elften und zwölften Jahrhundert in Mazedonien» von V. Lasarev, «Actes du XII^e Congrès International d'Études Byzantines» 1 (1963) 351-355, fait le point des conditions artistiques en Macédoine aux XI-XII^e siècles. *C. Papaïoannou*, La peinture byzantine et russe, Lausanne 1965, fait une étude comparative, comme d'ailleurs l'indique le titre. Dans le même domaine nous devons mentionner la communication de *J. Théodoridès*, Intérêt pour l'histoire de la zoologie de certaines fresques médiévales serbes, «Actes du XII^e Congrès Interantional d'Études Byzantines» 3 (1963) 385-388, et les travaux de *A. Procopiou*, Τὸ Μακεδονικὸν Ζήτημα στὴ βυζαντινὴ ζωγραφικὴ [La Question Macédonienne dans la peinture byzantine], Athènes 1962, et du Prof. *C. Kalokyris*, Προέλευσις τῶν βυζαντινῶν μνημείων τοῦ γεωγραφικοῦ χώρου τῆς Μακεδονίας, τῆς Σερβίας καὶ τῆς Βουλγαρίας. Ἡ συμβολὴ τῆς τέχνης εἰς τὴν ἀλήθειαν [L'origine des monuments byzantins de l'aire géographique de Macédoine, de Serbie, et de Bulgarie. La contribution de l'art à la recherche de la vérité], Thessaloniki 1970, où les auteurs, à partir de la recherche dans l'histoire de l'art, relèvent ses reflets dans la diplomatie et la politique actuelle. Les monuments du Lac de Prespa et leur importance pour l'histoire bulgare furent un fructueux domaine de recherches pour le Prof. *St. Pelekanidis*, Βυζαντινὰ καὶ μεταβυζαντινὰ μνημεῖα τῆς Πρέσπας [Monuments byzantins et post-byzantins de Prespa], Thessaloniki (Institut Balkanique, N^o 35) 1960, et le Prof. *N. Moutsopoulos*, Βυζαντινὰ μνημεῖα τῆς Μεγάλης Πρέσπας [Monuments byzantins de la Grande Prespa], «Χαριστήριον Ἀ. Ὀρλάνδου» 2 (1964) 138-159; Ἐρευνες στὴν Καστοριά καὶ στὸν Ἅγιο Ἀχίλλειο [Recherches à Kastoria et à Saint Achille], «Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς Πολυτεχνικῆς Σχολῆς Πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης» 2 (1965) 93-223; Ἡ βασιλικὴ τοῦ Ἁγίου Ἀχιλλείου στὴ Μικρὴ Πρέσπα [La basilique de Saint Achille dans la Petite Prespa], «Δελτίον Χριστιανικῆς Ἀρχαιο-

λογικῆς Ἑταιρείας», IV^e pér., 4 (1964-1965) [Mélanges en l'honneur de G. Sotiriou], 163-203; Ὁ Ἅγιος Ἀχιλλεῖος [Saint Achille], «Μακεδονικὸν Ἡμερολόγιον» 1966, 177-183; Byzantinische und nachbyzantinische Baudenkmäler aus Klein Prespa und aus Hl. German, «Byzantinische-Neugriechische Jahrbücher» 20 (1968) 1-49; Ἀνασκαφὴ βασιλικῆς Ἁγίου Ἀχιλλεῖου Μικρᾶς Πρέσπας [Fouille de la basilique de Saint Achille à la Petite Prespa], «Πρακτικὰ τῆς ἐν Ἀθήναις Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας» 1967, 55-69; Ἀνασκαφὴ τῆς βασιλικῆς τοῦ Ἁγίου Ἀχιλλεῖου, β' 1966 καὶ γ' 1967 [Fouille de la basilique de Saint Achille, II^e 1966 et III^e 1967], «Ἐπιστημονικὴ Ἑπετηρὶς Πολυτεχνικῆς Σχολῆς Πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης» 4 (1969-1970) 61-192.

Dans le domaine du droit, la bibliographie est assez pauvre. En matière d'histoire du droit nous avons les travaux du Prof. N. Pantazopoulos, Βυζαντιακὸν δίκαιον καὶ Σλάβοι [Le droit byzantin et les Slaves], «Μακεδονικὴ Ζωή», fasc. 12 (mai 1967) 12-14, et, Church and Law in the Balkan Peninsula during the Ottoman Rule, Thessaloniki (Institut Balkanique, No 92) 1967, publié aussi en 1963 en grec [Ἐκκλησία καὶ δίκαιον εἰς τὴν Χερσόνησον τοῦ Αἴμου ἐπὶ Τουρκοκρατίας, «Ἐπιστημονικὴ Ἑπετηρὶς Σχολῆς Νομικῶν καὶ Οἰκονομικῶν Ἐπιστημῶν Πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης» 8 (1960-1963), Μνημόσυνον Περ. Βιζουκίδου, 683-775]. L'auteur traite de l'influence et de la réception du droit byzantin et post-byzantin dans les Balkans et le monde slave. En matière de droit contemporain et de sciences économiques nous mentionnons l'étude du Prof. D. Evrigenis, Commerce international et différence des systèmes juridiques. Réflexions sur une coopération des pays balkaniques dans le domaine du droit, «Balkan Studies» 7 (1966) 357-362, où il propose la création d'un «Comité Balkanique de Droit Comparé»; celle du Prof. Pan. Dertilis, La dette publique extérieure de la Yougoslavie et ses règlements, «Balkan Studies» 4 (1963) 109-136, et les traductions des Constitutions de la Yougoslavie (1921), de la Pologne (1921/1926) et de la Tchécoslovaquie (1920) publiées dans la précieuse collection du Prof. Elie Kyriakopoulos, «Τὰ Συντάγματα Βελγίου, Γαλλίας,...», Thessaloniki 1968.

Le domaine du folklore est aussi pauvre. A notre connaissance, il n'y a à citer que l'étude comparative de Alki Kyriakidou-Nestoros, Τὸ πετεινὰρὶ στὰ λαϊκὰ κεντήματα τῶν Βαλκανίων [Le motif du coq dans les broderies populaires des Balkans], «Ἀρχιτεκτονικὴ», fasc. 72 (janvier-mars 1969) 81-95, et celle de Th. Kiakidis, Λαογραφικὰ Σαμμοκοβίου [Folklore de Sammokovi], «Θρακικὰ» 34 (1961) 196-233, présentant les coutumes des grecs habitant dans des pays slaves.

Dans le domaine de la linguistique, nous distinguons la bibliographie comparative et celle se référant uniquement à diverses langues slaves. Dans la première catégorie appartiennent les études du Prof. *N. Andriotis*, *Τὰ ἑλληνικὰ στοιχεῖα στὶς γλώσσες τῶν γειτόνων μας Σλάβων* [Les éléments grecs dans les langues des Slaves avoisinants], «*Σήμερα*» 5/1 (1960) 1 et suiv.; *The Confederate State of Skopje and its language*, Athènes 1966 (2^e éd. Aussi édition en grec et en allemand), et *Παράλληλοι σημασιολογικαὶ ἐξελίξεις εἰς τὴν ἑλληνικὴν καὶ εἰς ἄλλας γλώσσας* [Évolutions sémantiques parallèles en grec et en d'autres langues], Thessaloniki 1960. Du même *N. Andriotis* et *G. Kourmoulis*, *Questions de la linguistique balkanique et l'apport de la langue grecque*, «*Les Problèmes fondamentaux de la linguistique balkanique - I^{er} Congrès Intern. d. Études Balkaniques...*», Sofia 1966, 22-34; *Pol. Papachristodoulou*, «*Ἡ θρακικὴ γλῶσσα καὶ οἱ Σλαῦοι* [La langue thrace et les Slaves], «*Ἀρχεῖον θρακικοῦ Λαογραφικοῦ καὶ Γλωσσικοῦ Ἐθναυροῦ*» 31 (1965) 57-59, et *Socr. Liakos*, *Τὰ 150 ὀνόματα τῶν οἰκισμῶν τοῦ Λύγκου* [Les 150 noms des habitats de Lynkystes], Thessaloniki 1961, où l'auteur identifie la plupart des toponymes de la Macédoine occidentale comme de provenance koutsovalaque et non pas slave. Dans la seconde catégorie appartiennent divers manuels de grammaire, méthodes et vocabulaires de langues slaves, comme ceux de *J. Lampsidis*, *Γραμματικὴ τῆς βουλγαρικῆς γλώσσας* [Grammaire de la langue bulgare], Thessaloniki (Institut Balkanique, N^o 101) 1968, et *A. Halas*, *Τὸ κλειδὶ τῆς ρωσικῆς γλώσσας* [La clef de la langue russe], Athènes 1961. Ce serait une omission de ne pas mentionner ici la découverte d'un manuscrit méconnu de la grammaire grecque et latine en traduction russe des frères Lichoudi, faite par *Maria Nystazopoulou*, «*Ὁ πατμιακὸς κῶδιξ 838: λανθάνον χειρόγραφον τῆς γραμματικῆς τῶν Λειχουδῶν* [Le Codex de Patmos N^o 838; manuscrit méconnu de la grammaire des frères Lichoudi], «*Πρακτικὰ Γ' Πανιονίου Συνεδρίου*» vol. II, Athènes 1969, 143-154.

Les relations historiques et culturelles entre Hellènes et Slaves tiennent une place importante dans la bibliographie slave hellénique de la dernière décennie. Après l'irremplaçable et si complet manuel de *M. Lascaris* sur la Question d'Orient, *Τὸ Ἀνατολικὸν Ζήτημα, 1800-1923* [La Question d'Orient, 1800-1923], vol. I^{er} (1800-1878), Thessaloniki 1962, (2^e éd.), dans lequel plusieurs chapitres se rapportent à l'histoire des peuples slaves, l'élève de *M. Lascaris*, le Prof. *St. Papadopoulos* s'est occupé du dernier mouvement de «*croisade*» pour la libération des peuples balkaniques dans son livre, «*Ἡ κίνησις τοῦ δούκα τοῦ Νεβέρ Καρόλου Γονζάγα γιὰ τὴν ἀπελευθέρωσι τῶν βαλκανικῶν λαῶν, 1603-1625* [Le mouvement du Duc de Nevers Charles

de Conzague pour la libération des peuples balkaniques, 1603-1625], Thessaloniki (Institut Balkanique, N° 83) 1966. Le Prof. *D. Zakythinos*, La synthèse byzantine, «Les peuples de l'Europe du Sud-Est et leur rôle dans l'histoire (Byzance et les Peuples du Sud-Est Européen) - I^{er} Congrès Balkanique...» Sofia 1966, 5-29, donne une contribution importante, par sa clarté et sa précision, à cette complexe «synthèse byzantine des peuples balkaniques». Sur la coopération de ces peuples contre les Turcs nous relevons l'étude du Prof. *Ap. Vacalopoulos*, Νέα στοιχεία για την απήχηση τῶν ἀπελευθερωτικῶν ἀγῶνων τῶν Σέρβων στους Ἑλληνας καὶ για τὴν συμμετοχὴ τους σ' αὐτούς [Nouveaux éléments sur l'écho des luttes d'indépendance des Serbes chez les Grecs et leur participation à celles-ci], «Μακεδονικά» 7 (1966-1967) 264-276, et, Quelques éléments nouveaux sur le retentissement des luttes des Serbes de 1802-1812 en Grèce, «Recueil des travaux de la Faculté de Philosophie» IX/1 (Belgrade 1967) 305-314, où l'auteur souligne les affinités des deux peuples; celle de *N. Botsaris*, Visions balkaniques dans la préparation de la révolution grecque, 1789-1821, Genève 1962, ouvrage important pour suivre l'apport et l'influence de l'aire géographique sur l'orientation historique des peuples; *Sp. Loucatos*, Σχέσεις Ἑλλήνων μετὰ Σέρβων καὶ Μαυροβουνίων κατὰ τὴν ἐλληνικὴν ἐπανάστασιν, 1823-1826 [Relations des Grecs avec les Serbes et les Monténégrins pendant la révolution grecque, 1823-1826], Thessaloniki (Institut Balkanique, N° 115) 1970.

Dans le domaine de l'histoire diplomatique nous signalons les travaux de *Domna Dontas*, Russian Policy and the Balkan Federation of 1867, «Actes du I^{er} Congrès Balkanique...», 4 (Sofia 1969) 359, et, Τ' ἀπομνημονεύματα τοῦ στρατηγοῦ Ἰγνάτιεφ καὶ ἡ κρητικὴ ἐπανάστασις τοῦ 1866-1869 [Les mémoires du général Ignatiev et la révolution crétoise de 1866-1869], «Πεπραγμένα Β' Διεθνoῦς Κρητολογικοῦ Συνεδρίου» 4 (Athènes 1969) 169-177, où l'on constate tout l'intérêt que le Comte Ignatiev, par ailleurs considéré comme hostile aux Hellènes, portait à la réussite de la révolution en Crète. A signaler aussi, les études synthétiques de *G. Zotiadis*, Russia and the Question of the Greek Participation in the Dardanelles Expedition, «Balkan Studies» 10 (1969) 11-22, et, Ἡ πολιτικὴ τῶν Δυνάμεων ἐπὶ τοῦ Ζητήματος τῶν Στενῶν, 1908-1917 [La politique des puissances sur la Question des Détroits, 1908-1917], «Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς Σχολῆς Νομικῶν καὶ Οἰκονομικῶν Ἐπιστημῶν Πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης» 15 (1968) 1-94.

De la diplomatie bulgare contemporaine s'est occupé *D. Poulakos*, Aspects of the Bulgarian Foreign Policy, «Balkan Studies» 2 (1961) 299-308. Dans le domaine des relations diplomatiques gréco-bulgares nous signalons

les travaux de *P. Miliotis*, 'Η ἐν Νεῦγὸ σύμβασις τῆς ἐλληνοβουλγαρικῆς μεταναστεύσεως τῆς 14/27 Νοεμβρίου 1919 καὶ ἡ ἐφαρμογὴ αὐτῆς [Le Traité de Neuilly concernant l'émigration gréco-bulgare, du 14/27 novembre 1919 et son application], Thessaloniki (Institut Balkanique, No 51) 1962 et *St. Nestor*, Greek Macedonia and the Convention of Neuilly, 1919, «Balkan Studies» 3 (1962) 169-184.

Quant à la bibliographie des relations historiques au Moyen Age nous devons nous arrêter aux travaux de *J. Papadrianos*, qui, suivant l'exemple de la thèse de son maître *M. Lascaris*¹, s'est versé dans l'étude des alliances byzantino-serbes: Da li je Djuradj Branković bio u srodstvu sa dinastijom Paleologa? [Djuradj Branković avait-il des liens de parenté avec la dynastie des Paléologues?], «Jugoslovenski Istorijski Časopis» 3/2 (1964) 87-88, [cette étude après certaines modifications fut traduite en grec: Τίνες οἱ δεσμοὶ συγγενείας τοῦ Γεωργίου Βράνκοβιτς μὲ τὸν οἶκον τῶν Παλαιολόγων; «Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν» 33 (1964) 140-142]; Manoilo Paleolog vizantijski poslanik u Srbiji 1451 god. [Manuel Paléologue, ambassadeur byzantin en Serbie en 1451], «Zbornik Radova Vizantološkog Instituta» 8/2 (1964) 311-315; The Marriage-arrangement between Constantine XI Paleologus and the Serbian Mara, 1451, «Balkan Studies» 6 (1965) 131-138; Ἦταν ἡ Εἰρήνη Καντακουζηνὴ μητέρα τῆς Σερβίδας πριγκίπισσας Μάρας; [Irène Cantacuzène était-elle la mère de la princesse serbe Mara?], «Ἑλληνικά» 19 (1966) 113-118; Οἱ εἰδήσεις τοῦ ἱστορικοῦ Κριτοβούλου γιὰ τὴ βυζαντινὴ πριγκίπισσα Ἑλένη Παλαιολογίνα-Brancović καὶ ἡ ἀξιοπιστία τους [Les informations de l'historien Critobule sur la princesse byzantine Hélène Paléologue-Brancović et leur authenticité], «Ἑλληνικά» 21 (1968) 164-168; Ἡ ἄλωση τῆς Θεσσαλονίκης στὰ 1430 καὶ ὁ Σέρβος δεσπότης Djuradj Brancović [La chute de Thessaloniki en 1430 et le Despote Serbe Djuradj Brancović], «Μακεδονικά» 8 (1968) 401-405; Ἡ πρωτοστρατόρισα Καντακουζηνὴ [La πρωτοστρατόρισα Cantacuzène], «Βυζαντινά» 1 (1969) 161-165. Pour l'étude des relations historiques helléno-slaves au Moyen Age le livre de *Marie Nystazopoulou*, Ἡ ἐν Ταυρικῇ Χερσονήσῳ πόλις Σουγδαία ἀπὸ τοῦ ΙΓ' αἰῶνος μέχρι τοῦ ΙΕ' αἰῶνος [La ville de Sougdéa dans la péninsule de Tauride, du XIII^e au XV^e siècle], Athènes 1965, constitue un évènement à part.

La bibliographie historique sur les temps modernes est presque toujours liée aux questions nationales vitales, dans le cadre du rôle hellénique dans

1. Vizantiske Princeze u srednjevekovnoj Srbiji, Beograd 1926.

les Balkans. La présente décennie n'a pas donné jour à un ouvrage de synthèse générale sur ce sujet. Nous signalons dans ce contexte les travaux relatifs de *E. Kofos*, *Nationalism and Communism in Macedonia, Thessaloniki* (Institut Balkanique, No 70) 1964, et, *The Making of Yougoslavia's Peoples Republic of Macedonia*, «*Balkan Studies*» 3 (1962) 375-396. Nous mentionnons ici les travaux concernant spécialement l'histoire bulgare, comme ceux de *D. Zaglis*, *Μοντζήλος ἢ Μοντζίλ, ὁ ἔθνικὸς ἥρωας τῶν Βουλγάρων ἀλλὰ καὶ τῶν Σέρβων* [Montzilou ou Montzil, le héros national des Bulgares mais aussi des Serbes], «*Ἀρχεῖον Ἐθρακικοῦ Λαογραφικοῦ καὶ Γλωσσικοῦ Ἐθναυροῦ*» 32 (1966) 22-30; *Νικηφόρος Θ', αὐτοκράτωρ τῆς βυζαντινῆς αὐτοκρατορίας (803-811) καὶ ὁ Κροῦμος* [Nicéphore IX, empereur de Byzance (803-811) et Kroumos], «*Ἀρχεῖον Ἐθρακικοῦ Λαογραφικοῦ καὶ Γλωσσικοῦ Ἐθναυροῦ*» 33 (1967) 5-24, et, «*Ὁ τσάρος τῶν Βουλγάρων Συμεὼν καὶ ἡ στήλη τοῦ Νάρες* [Le tzar des Bulgares Syméon et la stèle de Narès], «*Ἀρχεῖον Ἐθρακικοῦ Λαογραφικοῦ καὶ Γλωσσικοῦ Ἐθναυροῦ*» 33 (1967) 24-63. Dans le même esprit est écrit le livre de *Th. Chatzigeorgiou*, *Τὸ δεσποτᾶτον τῆς Ἡπείρου, πρόμαχος τοῦ Ἑλληνισμοῦ στὴν πάλη κατὰ τῆς Λατινοκρατίας καὶ τοῦ Σλαβισμοῦ* [Le Despotat d'Épire, défenseur de l'Hellénisme contre les Latins et les Slaves], Athènes 1962. L'étude d'*Alexandra Krantonelli*, «*Ἡ κατὰ τῶν Λατίνων ἐλληνοβουλγαρικὴ σύμπραξις ἐν Θράκῃ, 1204-1206* [La lutte commune gréco-bulgare contre les Latins en Thrace, 1204-1206], Athènes 1964, évoque une époque de collaboration, tandis que *A. Kominis* nous ramène à la période des conflits byzantino-bulgares dans son édition remarquable, «*Ἀπηγήσεις βυζαντινοβουλγαρικῶν συγκρούσεων εἰς ἀγιολογικὰ κείμενα* [Echos de conflits byzantino-bulgares dans des textes hagiographiques], «*Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν*» 25 (1966-1967) 215-222. Nous voudrions signaler aussi le travail méritoire de *P. Constatas*, «*Ἡ Ρωσία ὡς ναυτικὴ δύναμις, 820-1960* [La Russie comme force navale, 820-1960], Athènes 1967, qui analyse les répercussions de l'art militaire sur le plan politique dans le cadre géographique. Spécialement aux relations politiques gréco-russes pendant la Révolution grecque de 1821 se réfèrent les travaux de *J. Vasdravellis*, «*Ἡ Φιλικὴ Ἑταιρεία, ὁ Καποδίστριας καὶ ἡ ρωσικὴ πολιτικὴ* [L'Hétairie, Capodistrias et la politique russe], Thessaloniki 1968; *T. Constantopoulos*, «*Νέα ὀνόματα Πελοποννησίων Φιλικῶν ἀπὸ τὰ ἀρχεῖα τῆς τσαρικήσ ἀστυνομίας* [Nouveaux noms d'hétairistes péloponnésiens tirés des archives de la police tsariste], «*Πελοποννησιακὴ Πρωτοχρονιά*» 1964, 8 et suiv., et la réédition d'un rapport officiel de *J. Capodistrias*, découvert et traduit par *M. Lascaris*, importante contribution à ce chapitre de l'histoire diplomatique de

la Russie, sous le titre, *Αὐτοβιογραφία Ἰωάννου Καποδίστρια* [Autobiographie de Jean Capodistrias], Athènes 1962 (II^e éd.) et 1968 (III^e éd.).

Nous croyons bon d'omettre ici la vaste bibliographie sur la lutte pour l'indépendance de la Macédoine, car ceci nous entraînerait loin des buts du présent article. J'aimerais cependant faire mention d'études concernant les émigrés Grecs des pays slaves qui ont abandonné leur sol natal et leurs foyers ancestraux pour venir s'établir en Grèce. Là appartiennent les travaux de *C. Vavouškos*, *Der Beitrag des Griechentums von Pelagonien zur Geschichte des neueren Griechenlands*, Thessaloniki (Institut Balkanique, No 62) 1963; *C. Bonis*, *Ἡ Στρώμνιτσα* [Stromnitsa], Thessaloniki (Institut Balkanique, No 44) 1961; *N. Ballas*, *Ἱστορία τοῦ Κρουσόβου* [Histoire de Kroussovo], Thessaloniki (Institut Balkanique, No 56) 1962; *Chr. Naltsas*, *Ἀνατολική Ρωμυλία* [Roumélie Orientale], Thessaloniki (Institut Balkanique, No 64) 1963; *Th. Mavrommatis*, *Οἱ Ἕλληνες στὴ σύγχρονη Βουλγαρία, 1878-1908* [Les Grecs dans la Bulgarie moderne, 1878-1908], «Ἀρχεῖον Θρακικοῦ Λαογραφικοῦ καὶ Γλωσσικοῦ Θησαυροῦ» 32 (1966) 137-147; *Chr. Christopoulos*, *Ἑλληνορωσικαὶ σχέσεις διὰ μέσου τῶν αἰώνων. Τύχη τοῦ Ἑλληνισμοῦ τῆς Ρωσίας* [Relations gréco-russes à travers les siècles. La sorte de l'Hellénisme de Russie], Athènes 1967.

Dans le domaine de l'histoire littéraire, la bibliographie se présente plus sérieuse par rapport au passé. Nous citons la monographie de *Mar. Ploritis* sur Gogol, *Ὁ Γκόγκολ καὶ ἡ κοινωνικὴ σάτιρα* [Gogol et la satire sociale], Thessaloniki 1964. Deux ans après a de nouveau circulé le livre de *N. Kazantzakis*, *Ἱστορία τῆς Ρωσικῆς Λογοτεχνίας* [Histoire de la littérature russe], Athènes 1966, ouvrage pas très important mais pourtant utile en l'absence d'un autre. *J. Thomopoulos* s'est occupé des questions de philologie polonaise dans son article, *Ἡ παιδεία στὴν Πολωνία* [L'enseignement en Pologne], Athènes 1965. *Ch. Papastathis*, à l'occasion des manifestations pour l'intellectuel bulgare Aleko Konstantinov, a publié un article sous le titre, *Ἀλέκο Κωνσταντίνωφ, ὁ συγγραφεὺς τοῦ Μπάϊ Γκάνιου* [Aleko Konstantinov, l'auteur de Baj Ganjo], «Καθημερινή» 11-1-1964. Des relations psychologiques gréco-russes s'est occupé *C. Dimaras*, procédant à l'analyse du texte d'un auteur anonyme, où trois étrangers (un Russe, un Anglais et un Français) discutent avec un Grec de la servitude de la nation grecque¹, *Τὸ κείμενο τοῦ Ρωσσοαγγλογάλλου* [Le texte de «Ρωσσοαγγλογάλλος»], «Ἑλληνικά» 17 (1962) 188-

1. Voir *C. Dimaras*, *Ρωσσοαγγλογάλλος*, Athènes 1948 (t-à-p. de «Ἀγγλοελληνικὴ Ἐπιθεώρηση», vol. 1948).

201, et, Δύο ἀκόμη ἀθησαύριστα ἀπόγραφα τοῦ Ρωσσοαγγλογάλλου [Deux autres copies du «Ρωσσοαγγλογάλλος»], «Ὁ Ἑρανιστής» 3 (1965) 1-11. Ce texte, bien entendu, ne concerne pas directement les relations gréco-russes. Il est pourtant précieux pour les informations qu'il fournit sur l'attitude des Grecs envers les Russes et les autres grandes puissances de l'époque. *Maria Nystazopoulou*, Τέσσερα ἄγνωστα ρωσικά ἐγγραφα ὑπὲρ τῆς ἐν Μήλῳ μονῆς τῆς Θεοτόκου (1656-1705) [Quatre documents russes inconnus en faveur du couvent de Théotokos à Milos, 1656-1705], «Σύμμεικτα Κέντρου Βυζαντινῶν Ἑρευνῶν Β.Ι.Ε.» 1 (1966) 231-256, analyse quatre actes de la Chancellerie Impériale russe datés des années 1656-1705. Ces actes donnaient le droit au couvent de Théotokos dans l'île de Milos pour faire la quête en Russie. *J. Thomopoulos*, Ἑλληνοπολωνικά τοῦ 18ου αἰῶνος [Relations gréco-polonaises au XVIII^e siècle], «Ὁ Ἑρανιστής» 1 (1963) 268-271, s'est occupé surtout des relations culturelles entre les deux peuples. A travers l'article du Prof. *Ap. Daskalakis*, Le rôle de la civilisation grecque dans les Balkans, «Les peuples de l'Europe du Sud-Est et leur rôle dans l'histoire, XV^e-XX^e ss.-I^{er} Congrès Intern. Balkanique...» Sofia 1966, 49-65, nous sommes de nouveau transportés dans l'aire balkanique, où nous devons aussi citer l'étude de *A.-E. Tachiaos*, Jedno malo poznato delo Hristifora Žefaroviča. Prilog istoriji Grcko-Srpskih kulturnih odnosa [Une œuvre peu connue de Hristifor Žefarović. Contribution à l'histoire des relations culturelles gréco-serbes], «Istorijski Časopis» 14-15 (1966) 347-360. Cet article se réfère au «Proskynitarion» de Jérusalem, imprimé au XVIII^e siècle en grec et en serbe. Le texte fut rédigé par Simeon Simeonović et les gravures ont été faites par Hristifor Žefarović. L'auteur rejette l'opinion que l'édition grecque précéda celle en serbe, soutenant l'inverse. Il conclut que la publication du livre est le résultat des efforts communs des Grecs et des Serbes, clercs et laïques, pour stimuler l'intérêt des deux peuples pour les Lieux Saints, afin d'écartier d'une part le danger catholique, et d'autre part, pour aider les finances du Saint Sépulcre. Du matériel utile sur les relations gréco-serbes se trouve aussi dans le livre de *G. Ploumidis*, Τὸ βενετικὸν τυπογραφεῖον τοῦ Δημητρίου καὶ τοῦ Πάνου Θεοδοσίου, 1755-1824 [L'imprimerie de Dimitrios et Panos Théodossiou à Venise, 1755-1824], Athènes 1969. Dans cette imprimerie grecque ont été imprimés environ 80 livres serbes qui ont grandement contribué à l'effort de renaissance culturelle du peuple serbe. Des données sur l'histoire de l'imprimerie bulgare nous sont fournies par *Ch. Papastathis*, Τὰ πρῶτα ἐλληνικά τυπογραφεῖα τῆς Θεσσαλονίκης [Les premières imprimeries grecques à Thessaloniki], «Μακεδονικά» 8 (1968) 239-256, qui relève divers faits en faveur du caractère grec de la soi-disant deu-

xième imprimerie bulgare de Thessaloniki (1852). Le même s'est occupé des relations culturelles gréco-bulgares dans son article, Ἡ ἴδρυσις τοῦ πρώτου βουλγαρικοῦ σχολείου [La fondation de la première école bulgare], «Καθημερινή» 25-9-1963. En terminant, nous aimerions rappeler la réédition de la monographie du Prof. D. Petropoulos, Πνευματικὲς σχέσεις Ἑλλήνων καὶ Βουλγάρων τὸν ΙΘ' αἰῶνα [Relations culturelles des Grecs et des Bulgares au XIX^e siècle], Thessaloniki 1968, où il analyse avec clarté et précision la renaissance culturelle des bulgares et ses courants par rapport à l'influence grecque.

Celle-ci fut, en lignes générales, la bibliographie grecque des études slaves pendant la décennie écoulée. Comme branche de recherche autonome, les études slaves n'ont pas encore été développées en Grèce. Elles ne sont effectuées qu'occasionnellement comme complément de recherches concernant la Grèce et ayant trait au monde slave. Dans leur grande majorité, les auteurs mentionnés ne sont pas des slavistes, et il serait plus proche de la réalité de donner le titre «Les études helléno-slaves...» au présent article. Les causes de cet état de choses sont multiples et diverses. Comme nous l'avons déjà exposé au début, la Grèce est un pays avec une histoire millénaire et une population pas aussi nombreuse. Il est donc naturel que le nombre des chercheurs soit aussi limité et qu'ils se tournent plutôt vers leur propre passé historique. Malgré nos réserves, il faut admettre en tout cas que la décennie écoulée, par rapport à la période antérieure, s'est avérée fertile et nous a donné des preuves importantes de recherche sérieuse et lucide. Avec une satisfaction justifiée on peut constater que le travail du regretté M. Lascaris à Thessaloniki a porté des fruits. Dans cette ville surtout, un groupe de chercheurs, avec beaucoup de talent et encore plus d'espairs, travaille dans le sillage du grand maître grâce aux possibilités offertes par l'Université et l'Institut d'Études Balkaniques. Le travail qui s'y fait par de jeunes chercheurs nous permet d'avoir la certitude qu'un travail sérieux est en cours pour la recherche dans ce domaine.

Thessalonique

Annales

COLLOQUE INTERNATIONAL «L'IDÉE IMPÉRIALE A BYZANCE, EN OCCIDENT ET DANS LE MONDE SLAVE AU MOYEN ÂGE»

Thessalonique, 24-29 Août 1969

Sur l'initiative du Centre de Recherches Byzantines de l'Université de Thessalonique et de l'Institut d'Études Balkaniques de l'Association des Études Macédoniennes eut lieu à Thessalonique du 24 au 29 août 1969 un Colloque sur «L'idée impériale à Byzance, en Occident et dans le monde slave au moyen-âge».

Ce Colloque réunit bon nombre de savants et chercheurs représentant onze pays, et notamment l'Autriche, l'Allemagne, la Bulgarie, Chypre, le Danemark, l'Espagne, les Etats-Unis, la Grande-Bretagne, la Tchécoslovaquie, la Roumanie, et la Grèce.

Le Colloque se déroula en sept sessions, dont la présidence fut confiée à tour de rôle, au R. P. J. Gill, S.J., aux Professeurs E. Condurachi, H. Hunger, V. Beševliev, J. W. Barker, R. W. Hartle, et P. Christou.

Comme communications d'ordre plus général, on pourrait citer celle du Prof. V. Beševliev, de l'Université de Sofia, «Die Kaiseridee bei den Protobulgaren»; de M. P. S. Năsturel, de l'Institut des Études Sud-Est Européennes de Bucarest, «Considérations sur l'idée impériale chez les Roumains»; de Mme V. Tăpkova - Zaimova, du Centre National Bulgare d'Études Balkaniques, «L'idée impériale à Byzance et la tradition étatique bulgare au moyen-âge»; de Mlle B. Papoulia, de la Fondation Royale de Recherches Scientifiques d'Athènes, «Die griechische Universalismus und die römische Kaiseridee»; du Prof. D. Angelov, de l'Université de Sofia, «Über die ideologische Grundlagen der Königsherrschaft im mittelalterischen Bulgarien».

L'aspect négatif du sujet a été traité par le Prof. E. Stănescu, de l'Institut des Études Sud-Est Européennes de Bucarest, qui a présenté «Les formes de contestation de l'idée impériale au XI^e siècle».

Les rapports entre le pouvoir impérial et l'Église ont formé le sujet des communications du Prof. A. H. M. Jones, de l'Université de Cambridge, «The Emperor and the Church from Constantine to Justinian»; du R. P. J. Gill, S.J., Professeur à Heythrop College, Oxford, «Emperor Andronicus II and Patriarch Athanasius»; de M. I. M. Petritakis, Directeur de la revue «Archives de Droit Canon et Ecclésiastique», «L'intermédiations dynamiques des empereurs byzantins dans les affaires ecclésiastiques»; de M. C. C. Papoulidis, de l'Association des Études Macédoniennes, «La place de l'Empereur à Byzance pendant les Conciles Oecuméniques». Quant aux liens de l'empereur avec l'armée, le Prof. W. E. Kaegi Jr., de l'Université de Chicago, a exposé «The Emperor's Relations with the Byzantine Army».

L'aspect théologique et d'histoire ecclésiastique a été traité par le R.P. St. Charkianakis, du Centre d'Études Patristiques de Thessalonique, dans sa communication «Die Stellung des Kaisers in der byzantinischen Geistigkeit dogmatisch gesehen»; par le Prof. P. Chri-

stou, de l'Université de Thessalonique, «The Missionary Task of the Byzantine Emperor», et par le Prof. J. Anastassiou, de l'Université de Thessalonique, «The Imperial Concept in the Vitae of Cyril and Methodius».

En ce qui concerne l'histoire du droit, le Prof. E. Condurachi, de l'Université de Bucarest, a traité le sujet «Tradition et innovation dans la législation de Léon le Sage», et M. S. Troïanos, du Centre de recherches d'histoire du droit de l'Académie d'Athènes, «Die Sonderstellung des Kaisers im früh - und mittelbyzantinischen kirchlichen Prozess».

Deux communications portant sur des questions de titulature et de chancellerie de l'Empire byzantin furent présentées par M. P. Schreiner, de l'Université de Munich, «Zur Bezeichnung megas und megas basileus in der byzantinischen Kaisertitulatur» et par M. O. Kresten, de l'Institut de Byzantinologie de l'Université de Vienne, «Zur Pertinenzzeile der byzantinischen Kaiserurkunde».

Sur base des fouilles effectuées en Roumanie, M. I. Barnea, de l'Institut Archéologique de l'Académie Roumaine, a remonté à l'origine de l'idée impériale en Roumanie à travers les «Sceaux des empereurs byzantins découverts en Roumanie», tandis que M. O. Iliescu, Directeur du Cabinet des Sceaux et Médailles de l'Académie Roumaine, a parlé de «L'héritage de l'idée impériale dans la numismatique et la sigillographie roumaines au moyen-âge».

L'époque des Paléologues fit l'objet de la communication du Prof. J. W. Barker, de l'Université de Wisconsin à Madison, «The Problem of Appanages in Byzantium during the Paleologan Period», et de celle de M. K. Kyrris, du Centre de Recherches Scientifiques de Nicosia, Chypre, qui présenta, «The Dichotomy of Imperial Institution in the Byzantine Empire during the Period 1341-1354».

Le côté philologique enfin, ne fut point négligé. Le regretté B. Laourdas, Directeur de l'Institut d'Études Balkaniques de Thessalonique, dans sa communication, «Thomas Magistros on Kingship» analysa ce texte encore inédit, et M. E. Trapp, de la Commission de Byzantinologie de l'Académie des Sciences d'Autriche, posa le problème «Hatte das Digenisepos ursprünglich eine antikaiserliche Tendenz ? » et en tira d'intéressantes conclusions.

Trois communications intéressantes, quoique en marge de la thématique du Colloque, furent présentées: le Prof. R. W. Hartle, de Queens College, City University of New York, fit une subtile analyse de «Louis XIV between Heroism and the Métier de Roi»; le R.P. R. Roca - Puig, de Barcelone, parla des «Citas y reminiscencias bíblicas en las Anáforas griegas más primitivas» sur base d'un papyrus inédit, et le Prof. B. Rubin, de l'Université de Cologne, traita la question: «Weshalb studieren wir das byzantinische Herrscherbild und was hat es der Gegenwart zu sagen?».

Les discussions qui suivirent plusieurs communications ont soulevé des questions et des problèmes intéressants, fournissant ainsi l'occasion d'un riche échange d'opinions. Il serait souhaitable que ces discussions puissent aussi être publiées dans les travaux du Colloque, qui paraîtront sous peu dans les éditions du Centre de Recherches Byzantines de Thessalonique.

Pour clôturer les travaux du Colloque, une excursion fut organisée à Castoria, où Mme L. Laourdas, de l'Institut d'Études Balkaniques, fit faire aux participants l'expérience de huit siècles d'art byzantin.

III. CONGRESSUS INTERNATIONALIS HISTORIÆ
ET PHILOLOGIÆ SLAVICÆ SALISBURGO-RATISBONENSIS

1-7 Juillet 1970

Le grand succès que connurent les deux congrès d'histoire et philologie slaves, réalisés en 1963 et 1967 à Salzburg, était déjà une garantie sûre pour le succès du troisième congrès. Cette fois il y avait une innovation: les travaux du congrès ne se déroulèrent pas seulement à Salzburg, mais aussi à la ville de Regensburg. Cette double appartenance fut un plaisir pour les participants du congrès, qui ont fait l'objet des soins hospitaliers des autorités ecclésiastiques et civiles de deux villes fameuses, mais en même temps sema le doute en ce qui concerne l'avenir de ces congrès, de façon qu'on se demande si l'on ne peut plus parler du «congrès de Salzburg». En tout cas le congrès fut très plaisant de tout point de vue et à la mémoire des participants est resté un souvenir excellent, tel qu'ont pu le créer la finesse autrichienne et la générosité allemande.

Les thèmes du congrès, riches et de contenu divers, devraient être traités en quatre sections: a) Histoire politique, ecclésiastique et culturelle, b) questions de langue et de littérature vieux-slaves, c) Bavière, Regensburg et la problématique cyrillométhodienne, et d) langue et littérature, art et histoire culturelle ecclésiastiques slaves. L'absence d'un certain nombre de savants, surtout des pays de l'Europe de l'Est, avait eu comme conséquence certaines modifications du programme des sections. Bien entendu cette absence n'avait aucunement influencé autrement le congrès, pour lequel seule la présence de savants du renom international de M. M. Auty, Dostál, Hamm, Tschizewskij, Umbegaun et d'autres, était aussi une garantie de succès.

Les travaux du congrès commencèrent le 1 juillet avec une conférence de M. Tschizewskij sur «Method als Kirchenfürst, Lehrer und Literat». Des communications du premier jour, un intérêt particulier présentaient celles de M.M. H. Koller, «Die Rolle Pannoniens in der Mitte des 9. Jahrhunderts», et St. Antoljak, «Die Stellung Mazedoniens in Byzanz im 9. Jahrhundert», ainsi que celles de M. A. Dostál, «Die mazedonische Theorie vom Standpunkt der Pannonischen These» et de M. V. Polák, «Die sogenannte Pannonische These und die heutige Sprachwissenschaft». Aussi discutables que fussent certains aspects de ces communications, elle donnèrent néanmoins l'occasion pour une discussion fructueuse. Les thèmes des communications du 2 et 3 juillet étaient plutôt archéologiques et linguistiques. D'un intérêt spécial étaient ici les communications de M. Vi. Popović, «Sirmium médiévale: un problème de continuité culturelle», du regretté B. Meriggi, «Le caratteristiche linguistiche del paleoslavo», de M. Fr. Mareš, «Welches Paterikon hat Method übersetzt?», de M. O. Kronsteiner, «Das geographische Wortfeld des Altkirchenslawischen», de M. J. Hamm, «Die Bücher der Makkabäer» et de M. R. Auty, «Leteinisches und Althochdeutsches im altkirchenslawischen Wort Schatz».

Le 4 juillet les participants du congrès partirent en voiture pour Regensburg. Les travaux du congrès dans cette ville commencèrent le même jour avec une conférence de M. K. Böst portant sur «Regensburgs politische Stellung im frühen Mittelalter». Le lendemain, dimanche 5 juillet, on avait l'occasion d'assister à une messe slave célébrée à la cathédrale de la ville par S. E. Franjo cardinal Šeper, qui lut aussi un message de S.S. le Pape Paul VI, adressé à l'occasion du congrès. Après la messe eut lieu la conférence du Prof. Fr. Mayer, qui avait comme titre «Causa Methodii». Même ceux qui prendraient une position critique

à l'égard des thèses de M. Mayer, reconnaîtraient qu'elles devraient être réfutées par une argumentation aussi sérieuse que la sienne. Le 6 juillet les travaux du congrès commencèrent avec une très intéressante conférence du Prof. Fr. Zagiba sur «Das Forschungsprogramm des Institutum Salisburgo-Ratisbonense Slavicum». Les communications des deux derniers jours du congrès étaient consacrées à des sujets historiques et littéraires, dont un certain nombre, ou bien apportait vraiment du nouveau, ou bien posait les bases d'une discussion édifiante. A cette catégorie de communications appartenaient les suivantes: J. Kadlec, «Sieben Suffragane Methods in der sogenannten Christians-Legende», Fr. Mareš, «Zu den kirchenslawischen Texte tschechischer Herkunft», B. Grabar, «Das Problem der längeren Fassung des Nikodemus-evangeliums in kirchenslawischer Sprache», J. Schütz, «Methods Verbanung nach Schwaben», M. Lacko, «Neus zum Episkopat Cyrills», A.-E. Tachiaos, «L'œuvre littéraire de Cyrille et Méthode d'après Constantin Kostenecki», G. M. Vesely, «Die Voraussetzungen einer 'Schule' der Slavenlehrer Cyrill und Method und ihre Lokalisierung auf dem St. Clemensberg bei Osvetimany (Mähren)», K. Popov, «Die Sprache der ersten slavischen Übersetzungen und die bulgarischen Mundarten», et K. Ericson, «Die Andrea-legenden in Schottland».

Le Congrès International d'Histoire et Philologies slaves s'est déjà imposé dans le monde des spécialistes. Que le nombre des participants fût restreint cette fois, peu importe; le congrès a eu du succès. Au nombre des facteurs qui ont contribué à ce que les trois congrès connaissent le succès, s'ajoute maintenant l'intérêt croissant des autorités ecclésiastiques et civiles de Regensburg, ce qui est une très bonne augure pour l'avenir. Il serait vraiment injuste de passer sous silence le rôle important et le mérite du Prof. F. Zagiba, secrétaire du congrès, à l'organisation duquel il avait consacré une grande partie de son admirable activité.

Université de Thessalonique

A.-E. TACHIAOS

Notices bibliographiques

L. Čurčić, Počeci srpskog novinarstva, «Počeci štampe jugoslovenskih naroda», Beograd 1969, 193-210.

Le premier journal serbe «Serbskija novini» qui fut mis en circulation à Vienne le 14 mars 1791 et qui continua à être publié jusqu'en décembre 1792 est né de l'inspiration des deux frères grecs Publios et Georges Markidis Poulios. Ceux-ci avaient réussi quelques mois auparavant à obtenir l'autorisation nécessaire de la part du gouvernement autrichien et à diffuser le premier journal grec. Quant au droit de diffusion du journal serbe, il leur revint à nouveau malgré les tentatives de certains Serbes, et fut conféré après deux ans au Serbe Stefan Novaković.

Jusqu'à ce jour, les critiques concernant la langue, le contenu et l'importance des «Serbskija novini» sont restées unilatérales, non détaillées et négatives, car on accusait les frères Markidis d'être les agents de Vienne. L'étude de Lazar Čurčić prouve justement le contraire: la langue du journal était la langue religieuse de l'époque, malgré le désir de Vienne que soit employée la langue serbe parlée, et les frères Markidis furent finalement renvoyés de Vienne justement à cause de leurs idées révolutionnaires et de l'édition illégale des poèmes de Rigas Phéraitos. En ce qui concerne le contenu des «Serbskija novini», les conclusions de l'auteur sont également contraires aux opinions exprimées par les critiques jusqu'à maintenant. En comparant le contenu de «Serbskija novini» avec celui du journal grec édité simultanément par les mêmes éditeurs, il trouve de nombreuses ressemblances et en conclut que les deux journaux disposaient des mêmes matériaux ou de matériaux analogues, que les correspondants étaient les mêmes pour les deux éditions, et que dans le cas d'informations ou de commentaires isolés, on les traduisait d'une langue dans l'autre et on les publiait selon leur importance. Les deux journaux étaient rédigés sur le modèle des journaux autrichiens de Vienne qui étaient également privés d'originalité car ils tiraient la plupart de leurs informations d'autres journaux européens.

Pour conclure, Čurčić observe qu'une analyse attentive de tout leur contenu, des informations, des commentaires et autres articles prouve qu'ils n'étaient guère inférieurs aux journaux européens qui leur étaient contemporains, qu'ils informaient les lecteurs de tous les événements importants de leur époque et que leurs rédacteurs étaient des hommes de talent en voie de fonder un organe d'information excellent sous tous les rapports.

Peut-être, si c'était possible, une recherche et une présentation biographique des correspondants et des commentateurs de l'édition grecque ou serbe, dont la plupart connaissaient vraisemblablement les deux langues ainsi que des langues européennes, éclairerait-elle davantage les conclusions de Čurčić.

Thessalonique

J. TARNANIDÈS

D. Bogdanović, Jovan Lestvičnik u vizantijskoj i staroj srpskoj književnosti. Beograd (Vizantološki Institut, posebna izdanja, knj. II) 1968, pp. 235.

Le moine Jean qui, après son œuvre «Κλίμαξ» (L'Echelle du Paradis) prit le surnom de «Climaqué» (celui de l'Échelle) naquit vers la fin du VI^e siècle; il se fit moine très jeune

Notices bibliographiques

et passa toute sa vie dans le monastère de Sinai, soit en tant qu'anachorète, soit en tant que supérieur de ce monastère. La courte distance qui séparait le mont Sinai des ermitages d'Égypte permit dès le début que s'y propage aisément la tradition anachorétique et ascétique, telle qu'elle avait été cultivée au IV^e siècle et maintenue jusqu'à l'époque de Jean sous la forme d'apophtegmes connus comme «apophtegmes des Pères». Dans son *Echelle*, Jean résume cette tradition ascétique diffuse et lui donne une expression nouvelle. Cette œuvre consiste en une conception spirituelle et théologique mystique de la vie, basée sur les fondements psychologiques de l'existence humaine.

En outre, la valeur littéraire de l'Échelle est l'un des éléments primordiaux qui contribuèrent à la large diffusion du livre, sans que soit négligé le rôle et l'importance des sujets traités. L'existence de nombreux manuscrits grecs éparpillés dans les bibliothèques du monde entier et dont le nombre n'a pas encore été établi prouve que la diffusion de l'Échelle fut très large. Le manuscrit le plus ancien qui subsiste, porte la date de 899 et se trouve au Musée Historique d'État de Moscou. On recopia le texte à de nombreux exemplaires jusqu'au XVII^e siècle, où l'on commença à l'imprimer. L'Échelle fut traduite en de nombreuses langues, d'abord en syrien au VIII^e siècle; il subsiste un manuscrit de la traduction datant de 817. Suit la traduction slave qui fut faite entre le X^e et le XI^e siècle dans le territoire des Slaves du Sud. Le manuscrit slave le plus ancien remonte au XII^e siècle et c'est une rédaction russe. Les traductions latines commencent à partir du XIII^e siècle, tandis que les traductions imprimées existent en italien (à partir de 1477), en espagnol (à partir de 1504), en grec moderne (à partir de 1590), en russe (à partir de 1647), en français (à partir de 1654), en roumain (à partir de 1814, tandis qu'il y avait des traductions depuis le XVI^e siècle), en allemand (à partir de 1834), en anglais (à partir de 1858) et en serbe contemporain (à partir de 1936). Le fait que l'auteur ne connaisse pas toute la tradition manuscrite de l'Échelle du Paradis, principalement en ce qui concerne le côté grec, n'amoindrit pas l'importance de l'étude qui est consacrée à l'influence de l'œuvre dans la philologie byzantine et serbe ancienne.

Le thème principal de l'étude de Bogdanović est l'influence de l'Échelle dans la littérature byzantine et serbe ancienne. Cette influence fut profonde et engloba la pensée monastique toute entière et toute la littérature dès les premières années de la diffusion de l'œuvre. Témoins les œuvres d'auteurs postérieurs à Jean, Anastase le Sinaïte et Théodore le Studite qui abondent en phrases et en idées empruntées à l'Échelle. Mais la présence et l'influence de l'Échelle fut encore plus sensible dans la vie et l'œuvre de mystiques plus modernes, Syméon le Nouveau Théologien, Nicéas le Stéthate, Grégoire le Sinaïte, Grégoire Palamas, etc. qui, à partir du X^e et surtout au XIV^e siècle et suivants donnèrent au mysticisme une forme et un esprit nouveaux. Tous ces représentants et porteurs du mysticisme, tant dans leur vie que dans leur œuvre d'écrivains s'appuyèrent sur l'Échelle et y puisèrent leurs idées fondamentales de «la prière du cœur», de la délivrance graduelle du péché et de l'approche du divin et en saturèrent leurs œuvres, citant des mots, des phrases, des idées et souvent des passages entiers de l'Échelle pour être plus persuasifs dans leurs arguments ou plus exacts et plus tentants dans leur phraséologie.

L'influence de l'Échelle dans la philologie serbe ancienne et la vie monastique en général fut immédiate ou médiata — par la littérature théologique byzantine et la vie monastique — et primordiale. Cette œuvre était connue des Serbes depuis le X^e ou le XI^e siècle, alors qu'elle avait été traduite dans leur langue. Déjà le roi Stéphane Protostèphe (1196-1228) possédait l'Échelle en traduction serbe dans sa bibliothèque, l'étudiait, et, lorsqu'en 1216

il écrivit la vie de Syméon Nemanja, il l'utilisa en citant des passages. Son frère Savas, le premier archevêque serbe, se montra davantage influencé par cette œuvre et par la tradition ascétique dont elle est l'écho. L'organisation qu'il fit de la vie monastique des Serbes sur le modèle de l'ascétisme d'Égypte, du mont Sinai, de Palestine et de Syrie transplanté au Mont Athos, c'est-à-dire du monachisme sous sa forme hésychaste classique fut influencée de façon médiate mais essentielle par l'Échelle qui résumait toute cette antique tradition hésychaste. Le premier typikon qui posa les bases et donna ensuite la direction à la vie des monastères de Chilandar d'abord, de la Studenite ensuite, et à travers elle de toute la vie monastique serbe, fut la traduction du typikon du monastère de l'Éverguétide de Constantinople, très inspiré de l'Échelle.

L'influence immédiate et médiate de l'Échelle dans l'hymnographie serbe ancienne fut grande. Savas Nemanjić dans son Acolouthie de Saint Syméon, l'auteur inconnu de Mileševo dans son Acolouthie de Saint Savas (vers le milieu du XIII^e siècle), le biographe de Savas Théodose dans son Acolouthie de ce Saint (seconde moitié du XIII^e siècle), l'archevêque de Peć Danilo dans son Acolouthie de Saint Arsène et dans son Acolouthie de Saint Eustathe II^e (fin du XIII^e siècle), Grégoire Camblak dans son Acolouthie de Saint Stéphane Dečani (début du XV^e siècle), l'évêque Marc dans son Acolouthie de Saint Ephraïm (début du XV^e siècle), l'hymnographe de Jean de Rila, l'hymnographe de Joanikije Dečanski (vers le milieu du XV^e siècle), l'hymnographe de l'Acolouthie du Knez Lazar (XV^e siècle), jusqu'au Pop Peja, qui écrivit au XVI^e siècle l'Acolouthie de Saint Georges de Kratovo, gardent vivace dans leur hymnographie l'influence du vocabulaire, des idées et des méthodes de l'Échelle.

La présence de l'Échelle se fait sentir de façon analogue dans les Vies des Saints qui constituent les textes les plus représentatifs de la littérature serbe moyenâgeuse. C'est ainsi que nous trouvons diffus dans la vie de Saint Savas écrite par Théodose et, dans une moindre mesure, dans la vie du même saint de Domentijan, dans la vie de Sainte Hélène, épouse du roi Uroš, écrite par Danilo de Peć, des idées et des concepts qui proviennent indubitablement de l'Échelle du Paradis de Jean Climaque. La présence et l'influence de l'Échelle dans la vie monastique et dans la littérature serbe ancienne est claire et ne peut pas être l'objet de confusion, étant donné que cette œuvre représente un genre littéraire particulier qui possède son vocabulaire, ses symboles et son cycle d'idées, de même qu'une conception de vie qui lui est propre en sorte qu'elle se distingue facilement par la présence de courants et d'idées spirituelles qui s'introduisirent à plusieurs reprises dans le domaine spirituel serbe.

Mais s'il n'y a aucun doute en ce qui concerne la diffusion des idées de l'Échelle et son influence sur la vie monastique serbe et sa littérature, il est pourtant vrai que le mouvement hésychaste, tel qu'il s'est développé en Grèce au XIV^e siècle, a laissé en grande partie les moines serbes indifférents. C'est du moins ce que l'on peut déduire des données que nous possédons jusqu'à maintenant. Ce fait est sans doute dû aussi à l'état d'âme particulier des Serbes qui n'étaient pas disposés en faveur d'une vie intensément hésychaste telle qu'elle apparaît chez Syméon le Nouveau Théologien, Grégoire le Sinaïte, Grégoire Palamas et la pléiade des hésychastes du XIV^e siècle.

Notices bibliographiques

R. *Marinković*, Srpska Aleksandrida. Istorija osnovnog teksta. Beograd (Filološki Fakultet Beogradskog Universiteta, Monografije knjiga XXXI) 1969, pp. 348 + 56 planches.

Le but principal de cette étude était de présenter dans le monde slave le récit d'Alexandre le Grand dans sa première phase, c'est-à-dire aux XIV^e et XV^e siècles. L'analyse paléographique, linguistique et morphologique du texte des copies slaves les plus représentatives qu'elle appelle «Alexandride Serbe» détermine cette rédaction et pose les bases d'une édition critique. L'histoire du texte de «l'Alexandride Serbe» nous est donnée par onze manuscrits que l'auteur analyse comparativement. Ce sont: 1. L'«Alexandride» de Belgrade illustrée, de la seconde moitié du XIV^e siècle. 2. Celle de la Bibliothèque Nationale de Belgrade de la seconde moitié du XV^e siècle. 3. Celle de Vukšan (1er manuscrit) du milieu du XV^e siècle. 4. Celle de Sofia du XV^e siècle, illustrée. 5. Le manuscrit du couvent Kirilo-Bjelozer, écrit en 1490. 6. Le manuscrit serbe de Sofia, du début du XVI^e siècle. 7. Le manuscrit de l'Académie Serbe des Sciences du début de la seconde moitié du XVI^e siècle. 8. L'«Alexandride» de Mihanovič, du début de la seconde moitié du XVI^e siècle. 9. Le manuscrit du couvent Neamț en Roumanie écrit en 1562. 10. Le manuscrit bulgare-vaalque de Sofia du XVI^e siècle. 11. Le manuscrit de Karlovci du XVIII^e siècle. La conclusion qu'on tire de cette étude critique est que la première «Alexandride Serbe» remonte au début du XIV^e siècle ou au plus tôt à la fin du XIII^e siècle; du point de vue de la morphologie du texte, de sa présentation littéraire et des conditions historiques dans lesquelles elle pouvait être diffusée aisément, elle correspond aux données de l'atmosphère linguistique du serbo-slavon moyenâgeux dont elle est le produit.

Thessalonique

J. TARNANIDÈS

L. P. *Žukovskaja*, Drevnie slavjanskije perevody vizantijskich i sirijskich pamjatnikov v knigočhraniliščach SSSR, «Palestinskij sbornik», B 19 [82] (1969) 171-176.

Il y a une dizaine d'années, feu Michail Nikolaevič Tichomirov avait lancé l'idée de dresser un catalogue des manuscrits slaves russes du XI^e siècle à la fin du XV^e conservés dans les bibliothèques de l'Union Soviétique. Le Comité des Archives adopta cette idée et édita en 1966 un répertoire préalable des manuscrits en question devant servir de base à la rédaction du catalogue projeté par Tichomirov. Cette liste fut rédigée par E. E. Granstrem, M. V. Ščepkina, T. N. Protas'eva et V. I. Malyšev (voir *Predvaritel'nyj spisok slavjano-russkich rukopisej XI-XIV vv*, dans «*Archeografičeskij Ežegodnik za 1965 god.*», Moscou 1966, 177-272). Il n'est pas nécessaire de dire l'importance d'un catalogue comme celui-là, ni même du répertoire provisoire qui le précède, elle se conçoit d'elle-même. Des observations détaillées et d'une grande utilité concernant le répertoire ont été faites par Mme L. R. Žukovskaja dans «*Voprosy jazykoznaia*», 1969, N^o 1, 98-108. Elle y manifeste non seulement ses vastes connaissances des manuscrits slaves russes, mais aussi son habileté à les manier. Dans la notice que Mme Žukovskaja publie maintenant dans le «*Palestinskij sbornik*», elle ne se réfère qu'à ceux des 1493 manuscrits du répertoire du Comité des Archives qui sont des traductions slaves d'œuvres byzantines et syriennes. Dans cette publication Mme Žukovskaja nous fait part d'une constatation statistique intéressante: la majorité de ces manuscrits du XI^e au XIV^e siècle comprend des œuvres d'écrivains byzantins d'une époque antérieure et non contemporaine aux manuscrits. C'est un argument de plus en faveur des

conceptions de l'article de *J. P. Freinin*, *O vizantijskom vlijanii v bolgarskoj i drevnerusskoj literaturach IX-XII vv*, qui fait partie de l'édition posthume de son œuvre, «*Literatura drevnej Rusi (Etjudy i charakteristiki)*», Moscou 1966, 9-17. La constatation de Mme Žukovskaja est donc en rapport immédiat avec le problème de la nature et de l'importance de l'influence byzantine en Russie, problème soulevé à nouveau ces dernières années par D. S. Lichačev. C'est une question très importante pour l'histoire des rapports entre les civilisations byzantine et russe et qui nécessite une étude approfondie. La notice de Mme Žukovskaja est un petit apport en ce sens.

Thessalonique

A.-E. TACHIAOS

A. S. L'vov, *K istorii slova gramota v drevnerusskoj pis'mennosti*, «*Issledovanija istočnikov po istorii russkogo jazyka i pis'mennosti*», Moscou 1966, 88-103.

Lorsqu'on étudie la littérature russe du moyen-âge, on rencontre fréquemment le mot «gramota», en particulier dans les chroniques ou les documents officiels. Il est clair que ce mot provient du grec γράμματα. M. L'vov étudie d'une part le mot du point de vue linguistique, et d'autre part sa signification dans les différents textes vieux-russes où elle présente de nombreuses variations. Les conclusions auxquelles abouti M. L'vov sont très intéressantes: Le mot «gramota» a été introduit du grec dans la langue russe oralement, ce qui donne à penser que le mot a été employé par les Russes avant même la découverte de l'écriture. Le fait que le mot ait été introduit en Russie par voie orale explique aussi qu'il ait donné lieu aux emplois les plus divers. Notons ici l'utilisation dans des jonctions lexicales semblables à celles du grec moderne, dans lesquelles le mot γράμμα tient la place du mot ἐπιστολή: «posūlati gramotou» - στέλνω γράμμα, «prinosti gramotou» - φέρνω γράμμα. Nous avons le même phénomène lorsque le mot γράμμα ou γράμματα est employé au sens propre: «oučiti gramotě» - μαθαίνω γράμματα, «vėdati gramotou» - ξέρω γράμματα. M. L'vov note que le mot «gramota» a contribué à la formation de nouveaux substantifs non seulement du russe proprement dit, mais aussi des dialectes (gramot-ica, gramot-jn-yj, gramot-ka, gramot-ucha). Lorsque les copistes russes recopiaient à partir de manuscrits sud-slaves, ils remplaçaient souvent inconsciemment par le mot «gramota» d'autres mots de l'original. Cet article de M. L'vov présente aussi un intérêt pour l'étude de l'ancienne diplomatie russe.

Thessalonique

A.-E. TACHIAOS

V. S. Golyšenko et *V. F. Dubrovina*, *Sinajskij paterik*. Moscou (Édition de l'Institut de Langue Russe) 1967, pp. 401 + 11 planches.

Le «Sinajskij paterik» n'est autre chose que la traduction vieux-russe du Λειμών πνευματικὸς de l'auteur byzantin du VII^e siècle Jean Moschos. La traduction vieux-russe de cette œuvre a été conservée dans le Codex synodalis 551 du XI^e-XII^e siècle, appartenant actuellement au Musée Historique d'État de Moscou. Des extraits de cette traduction, qui présente un intérêt tout particulier en tant que monument littéraire vieux-russe, avaient été publiés auparavant par F. I. Buslaev et I. I. Sreznevskij au XIX^e siècle. Des extraits de l'édition de Sreznevskij ont été publiés il y a quelques années par N. K. Gudzij et D. Tschizewskij. M. Golyšenko et Mme Dubrovina se sont proposés de publier la traduction vieux-russe de l'œuvre de Moschos en entier. Après une brève introduction (pp. 5-9), les éditeurs

Notices bibliographiques

nous donnent des renseignements sur l'original grec (pp. 10-15). Suit une description paléographique détaillée du manuscrit (pp. 16-36), puis une notice, où les éditeurs nous font connaître les principes de l'édition du texte (pp. 37-38). Il s'agit d'une édition du manuscrit (pp. 41-400), où chaque page de l'édition correspond exactement, même par le nombre et l'étendue des lignes, à une page du manuscrit. Les éditeurs ont respecté les abréviations ainsi que la ponctuation du manuscrit. A la fin du livre le lecteur peut trouver quelques planches hors-texte non numérotées, qui sont des échantillons de l'écriture du manuscrit. En bas de page on cite l'équivalent grec de certaines expressions de la traduction, ce qui dans une certaine mesure remplace une étude philologique comparative, que l'on s'attendrait voir précéder l'édition de la traduction vieux-russe de cette œuvre byzantine. Aussi ne peut-on que regretter l'absence de cette édition importante d'un glossaire gréco-russe, qui, à notre avis, aurait de beaucoup enrichi nos connaissances des termes vieux-russes.

Thessalonique

A.-E. TACHIAOS

A. I. Ivanov, *Literaturnoe nasledie Maksima Greka. Charakteristika, atribucii, bibliografija.* Leningrad (Édition de l'Institut de Littérature russe) 1969, pp. 248.

La production littéraire de l'éminent savant du XVI^e siècle Maxime Trivolis, appelé généralement Maxime le Grec, nous est surtout connue de l'édition de ses œuvres que réalisa en trois volumes l'Académie Théologique de Kazan entre les années 1859 et 1862. Depuis cette édition il y a eu de temps à autre la publication isolée d'œuvres inédites de Maxime ou bien la mention d'œuvres inédites. Les dernières décennies on a vu s'accroître l'intérêt pour l'étude de l'œuvre et de la personnalité de Maxime, mais pourtant une question restait sans réponse: quelles sont les vraies dimensions de l'œuvre littéraire de cet auteur russe de nationalité grecque? C'est justement à cette question que vient répondre de la façon la plus responsable le livre de M. Ivanov. Dans une assez longue introduction (pp. 5-38) l'auteur passe en revue tout ce qui a été écrit sur Maxime le Grec et fait une critique des vues de ceux qui se sont occupés de Maxime d'une façon plus ou moins systématique. Nous n'insisterons pas sur les points de vue de M. Ivanov, ou des auteurs critiqués par lui, en ce qui concerne le type idéologique de savant que représentait à son époque Maxime. Nous nous permettons de faire une seule remarque: on s'est trop efforcé à lier Maxime soit avec les courants humanistes qui se sont développés en Occident, soit avec ceux, traditionalistes, de Russie qui avaient leur origines aux influences monastiques d'inspiration byzantine. Pourtant il ne serait pas inutile de chercher s'il existe une parenté spirituelle entre Maxime et le mouvement dont les plus distingués représentants étaient Grégoire Palamas, Marc Eugénikos et George Scholarios, mouvement qui s'étend jusqu'au XVIII^e siècle avec Nicodème l'Hagiorite et Macaire Notaras. Lorsqu'on parle de l'humanisme byzantin à cette époque, on doit s'abstenir prudemment de tenir compte du principe qui veut que toutes les brillantes personnalités de Byzance soient divisées, de la façon la plus vague, en des adeptes ou en des adversaires de cet humanisme. Nous sommes absolument d'accord avec M. Ivanov quand il nous rappelle (p. 19), combien il est triste que ni la science historique russe ni celle de la Grèce, n'ont prêté l'attention que méritait la période athonite de la vie de Maxime. Après l'introduction, vient la bibliographie de l'œuvre littéraire de Maxime (pp. 39-215). L'auteur fait la répartition des écrits de Maxime en dix catégories: 1) Traductions, 2) œuvres concernant la grammaire et la lexicographie, 3) traités dogmatiques et polémiques, 4) traités contre l'astrologie,

les apocryphes, etc., 5) traités de morale, 6) écrits de caractère publiciste, 7) écrits de contenu autobiographique, 8) articles et commentaires sur des questions théologiques, ecclésiastiques et rituelles, 9) traités de contenu historique ecclésiastique, et 10) varia. M. Ivanov énumère en tout 365 écrits de Maxime, et pour la première fois l'image complète de l'œuvre littéraire du grand savant grec, qui déploya une si féconde et prolifique activité en Russie au XVI^e siècle, nous est présentée ici de la façon la plus scrupuleuse. Pour chaque écrit de Maxime l'auteur cite tous les manuscrits qui le conservent et toutes les éditions, en en faisant en même temps des commentaires très précieux. C'est grâce au travail de M. Ivanov que nous savons maintenant que 164 écrits de Maxime sur 365 restent encore inédits. On n'a donc qu'à unir nos vœux à ceux de M. Ivanov pour qu'une édition critique des œuvres complètes de Maxime soit réalisée, et dans ce but le présent travail servira comme le guide le plus sûr. Dans les pages 218-236 on trouve une bibliographie complète de tout ce qui a été écrit sur Maxime le Grec.

Thessalonique

A.-E. TACHIAOS

Ves. Beševliev, Za Slavjanskite Plemena v Severoiztočna Bălgarija ot VI do IX v., «Preslav Sbornik» 1 (1968) 17-28.

Les renseignements fournis par les chroniqueurs Byzantins Théophane (édition de Boor 359, 5-17) et le patriarche Nicéphore (édition de Boor 35, 13-35, 22) concernant les premières années après la fondation de l'État bulgare, proviennent d'une seule source, aujourd'hui disparue. Si l'on compare les récits des deux chroniqueurs relatifs au passage du Danube par les Protobulgares et la conquête des tribus slaves habitant les terres qui sont aujourd'hui la Bulgarie du nord-est, on se rendra compte que les données provenant de la source commune ont été raccourcies dans des proportions différentes par les deux auteurs.

Les données fournies par le patriarche Nicéphore sont plus abrégées que celles transmises par Théophane, de là certaines différences, de peu d'importance d'ailleurs, dans les renseignements des deux auteurs. Ainsi le patriarche Nicéphore a sauté le passage relatif à la tribu des Sévers; il ne parle pas de l'organisation de la tribu des ἑπτὰ γενεῶν (sept clans). Aussi le texte de Théophane est-il plus complet et plus près de la source. Ce texte, très fréquemment analysé, n'a pas toujours été bien compris, dit l'A., au point de vue grammatical, ce qui a donné lieu à des interprétations différentes et a suscité des discussions. Le verbe κυριεύω employé par Théophane à l'accusatif a deux objectifs τὰς λεγομένας ἑπτὰ γενεάς et ὁ τόπος comme le veut la proposition précédente. Il est lié au premier par la préposition καί. Le génitif τῶν παρακειμένων Σκλαβινῶν ἔθνῶν est genetivus partitivus. Le terme de γενεά dans l'expression τὰς λεγομένας ἑπτὰ γενεάς signifie «clan» et non pas «tribu». Rien ne nous autorise, en fait et au point de vue linguistique, à adopter la deuxième signification. Au contraire, les deux mots juxtaposés, indiquent qu'il s'agit de sens différents. Le participe λεγόμενος dans la même expression indique que ἑπτὰ γενεαὶ est le nom d'une tribu composée de sept clans. L'emploi de ce participe n'aurait pas de sens s'il s'agissait de tribus slaves isolées. C'est toujours pour la même raison que l'adjectif ὑπολοίπους ne pourrait signifier «le reste de». Dans ce cas il se rattacherait au genetivus partitivus. Aussi le texte de Théophane ne fait-il état que de deux tribus slaves: Sévers et les Sept clans, qui étaient les plus connues et représentaient une partie de τῶν παρακειμένων Σκλαβινῶν ἔθνῶν. C'est ce qui ressort aussi de l'article près de ἑπτὰ γενεάς qui montre qu'il s'agit de notions con-

Notices bibliographiques

nues. Conformément à ce que l'A. dit, dans le texte de Théophane ἐπτὰ doit être écrit avec une majuscule. L'expression τὰς... ἐπτὰ γενεάς ὑπὸ πάκτων ὄντας a été elle aussi interprétée comme suit: τὰς... ὑπὸ πάκτων ὄντας (= οὐσας) γενεάς, c'est-à-dire le participe qui est participium conjunctum était considéré comme participium attributivum. On ne saurait dire si ce participe se rapporte aux Sévers, comme on pourrait le croire en raison du masculin. Par conséquent, les «Sept clans» ont été délogés des localités qu'ils occupaient puisqu'ils étaient ὑπὸ πάκτων. L'expression ὑπὸ πάκτων ὄντας correspond par le sens à ὑπόσπονδοι dont elle est la traduction littérale, ce qui apparaît du texte de Théophane (304, 14-15): Παραγενόμενος δὲ ἐπὶ τὰ μέρη Ἑρμενίας προτρέχειν <ἐκέλευσεν ἐπιλέκτους τῶν δὲ Σαρακηνῶν τό τε ὑπὸ πάκτων ὄντων τῶν Περσῶν> πλήθος ἰππέων λάθρα ἐπιπεσεῖν τῷ βασιλεῖ διενοεῖτο.

Si les Sarrasins, poussés par les Perses, prirent part à la bataille contre les Byzantins, ils le firent d'une part parce qu'ils étaient astreints à payer un tribut et, d'autre part, en vertu d'un traité. De même les Bulgares obligèrent, en vertu d'un traité, la tribu des Sept clans à émigrer vers le sud et à l'ouest. Il paraît que les tribus qui devaient obéissance à leurs vainqueurs en vertu d'un traité, avaient non seulement à prêter assistance militaire et à exécuter des ordres, c'est-à-dire être vassaux, mais aussi à payer un tribut. Ce sont les πακτιῶται chez Constantin Porphyrogénète. Selon les lieux d'où les deux tribus slaves ont été délogées, on peut admettre que les Sévers avaient habité les terres situées devant ou sur les flancs nord de l'Hémus, alors que les Sept clans avaient occupé des territoires plus au nord, peut-être derrière les Sévers.

L'installation de tribus slaves dans la Bulgarie du nord remonte sans doute, dit l'A., à l'époque des premières incursions des Slaves dans cette contrée dont parlent Procope et Théophylacte Simocates. Au cours de ces incursions, des Slaves restèrent en-deçà du Danube. Les Slaves, définitivement installés ici, étaient peut-être des «fédérés» de Byzance. Après la fondation de l'État bulgare, les Slaves et plus exactement les Sévers, jouissaient d'une certaine indépendance. Ils prenaient part, aux côtés des Bulgares, aux combats contre les Byzantins. Après le khan Kroum, les Slaves auraient perdu, paraît-il, leur indépendance. Désormais, ils devaient reconnaître le pouvoir central de l'État bulgare.

Au sujet des «Σκλαυινὰ ἔθνη», nous aurions à remarquer que ce n'était ni forcément ni exclusivement des tribus slaves. Nous aimerions citer ici la thèse de M. *Socr. Liacos*, Ἡ καταγωγή τῶν Ἑλλήνων καὶ τῶν Ρομαίων, Thessaloniki 1970, (p. 49-50), selon laquelle les «Sept clans» seraient une tribu thrace et, selon toute probabilité, les ancêtres des «Sept étendards» (flamur, φλάμπουρο) tribu des guéguides albanais (voir *H. Hecquart*, Histoire et description de la haute Albanie, Paris 1876, p. 75). Selon toujours *Socr. Liacos*, les Sévers devraient être identifiés aux «Σαῦροι Θραῖκες» du Lexicon de Hésychius. Excepté s'il pourraient être identifiés, selon notre opinion, aux «Σαβεῖροι Οὐννο» de l'auteur byzantin Malalas (430, 20).

Thessalonique

CHARAL. K. PAPASTATHIS

I. *Dujčev*, Apocrypha Byzantino-Slavica. Une Collection Serbe d'Exorcismes d'Origine Byzantine, «Zbornik Filozofskog Fakulteta» kn. IX/1 (1967) 247-250, pl. 26.

L'A. présente un codex en rouleau appartenant à une collection privée à Sofia, et qui contient des exorcismes dûs à un auteur inconnu mais copiés par Lukijan Lazarević de Ko-

privnica en Croatie (Yougoslavie). En outre, la partie du document où était inscrite la date a été détruite.

Le premier texte est un récit apocryphe du «songe» de la Vierge, à la fin duquel il y a une prière adressée à la Vierge. Suit une autre «prière» apocryphe attribuée à deux saints fictifs, comme dit l'A., à saint Sison et à sa soeur Mélenia. Il est bien probable, croyons nous, que Sison soit saint Sisoës ou Sisoy († 429), anachorète au désert des Scétés, égyptien de naissance, une des plus grandes lumières des déserts d'Égypte après la mort de Saint Antoine (voir *Bulteau*, Histoire monastique orientale, I, c. 3, N° 7; *Tillement et Pinus*, Acta Sanctorum Bollandiana, tom. XII, sous le 6 juillet; *P. Guerin*, Les petits bollandistes, Paris 1882, vol. 8, p. 49). A la fin sont invoqués saint Georges de Cappadoce et saint Étienne le Protomartyr. L'A. enfin fait remarquer qu'il reste à éclaircir le problème des sources utilisées par l'auteur des ces textes apocryphes, qui pourraient être d'origine slave ou byzantine. Suit le texte entier des exorcismes en fac-similé.

Thessalonique

CHARAL. K. PAPASTATHIS

Manjo Stojanov, Bălgarski Răkopisi s Grăcki Elementi, «Izvestija na Narodna Biblioteka 'Kiril i Metodij'» IX [XV] (1969) 315-352.

Dans ce travail, le doyen des bibliographes Bulgares M. Manjo Stojanov signale que parmi les manuscrits bulgares, en particulier parmi ceux datant de l'époque de la Renaissance bulgare, il en existe qui contiennent des textes en langue grecque. Certains de ces textes sont écrits en caractères grecs, d'autres en caractères slaves. On trouve enfin des manuscrits dont le texte est bulgare, mais en transcription grecque. Personne jusqu'à présent ne s'était intéressé à ces particularités de certains des manuscrits bulgares conservés dans les collections bulgares. L'A. s'est donné pour but de décrire les manuscrits qui offrent cette particularité et de les étudier en détail. Il en cite environ 60 dont les dates d'origine varient entre le XII^e et le XIX^e siècle.

Ces manuscrits sont répartis en quatre groupes, comme suit: 1) Manuscrits — surtout des livres de culte —, contenant des notes en marge en langue grecque et en caractères grecs; 2) Manuscrits bulgares — recueils de sermons (Damascènes, etc.) —, où le texte bulgare est donné, en entier ou en partie, en transcription grecque (orthographe pas correcte); 3) Manuscrits bulgares — livres de culte et autres —, auxquels sont ajoutés des textes (chants liturgiques ou laïques) en langue grecque, mais en transcription bulgare, et enfin 4) Manuscrits représentant des vocabulaires ou des manuels de langue grecque, contenant des textes parallèles en bulgare et grec, chacun suivant l'alphabet correspondant.

En procédant à une description complète et à une étude approfondie de ces manuscrits, l'A. s'est arrêté en particulier sur les points suivants: date des manuscrits, leur répartition géographique suivant le lieu d'origine; causes de l'emploi de la langue grecque et de l'alphabet grec; la transcription des textes bulgares en grec; parallèles paléographiques entre les textes bulgares et grecs et le contenu de ces derniers.

De pareils textes ont aussi été rédigés au début du XX^e siècle, et non seulement jus qu'au XIX^e siècle. Nous avons dans notre collection personnelle, un contrat de vente datant de 1909, qui est rédigé en bulgare et écrit dans l'alphabet grec. D'autre part, jusque dans la seconde moitié du XIX^e siècle, il y a eu des livres en langue bulgare imprimés en caractères grecs, comme, par exemple, le «Konikovsko Evangélie». Ce phénomène n'est pas isolé, étant

Notices bibliographiques

donné que plusieurs textes imprimés en caractères grecs sont rédigés dans d'autres langues ou dialectes, comme ceux, par exemple, des Caramanlides en Asie Mineure, des Aromâni, des Albanais, des Roumains, des Tartares Bazarjane de Crimée, des Gagauzi de la Mer Noire, des Turcs Vardariotes en Macédoine, des Turcs de Thrace, des Arabes et des Coptes du Moyen-Orient. Nous tenons à relever l'importance du travail que M. Man. Stojanov a effectué dans l'article présenté ici, et son apport à l'histoire des relations culturelles dans les Balkans.

Thessalonique

CHARAL. K. PAPANASTATHIS

Vlad. Vavřínek, «Charónův Obol» na Velké Moravě, «Numismatické Listy» XXV/2 (1970) 33-41.

A brilliant and fundamental research which proves that the Byzantine influence in Great Moravia had penetrated even in the usages and customs of the people. Up to now only one Byzantine coin has been found in the archeological excavations of the hill-forts and burial places in present-day Czechoslovakia from the period of the Great Moravian Empire. This was a gold solidus of the Emperor Michael III, one of those struck between 856-866. The coin, discovered in a grave close to a church on the hill-fort near to the present-day village of Mikulčice, was unworn and obviously had not been in circulation before it was put into the grave. It was most probably a gift from the Byzantine Emperor or a high dignitary to some noble Moravian who was later buried with it. The coin was put into the mouth of the corpse, and this fact indicates that it had a ritual significance. This hypothesis is supported by the fact that there proved to be two other cases of the same practice, one being a Celtic coin put into the mouth of a child buried in the burial place of an agricultural settlement near the present-day village of Josevof (in the vicinity of Mikulčice), the second a Carolingian (?) coin inserted into the mouth of a man buried in the locality Martinský Vrch at Nitra. In addition to it several skeletons found in Mikulčice had a small piece of sheet gold inserted into their mouths, this being obviously meant to fulfil the same purpose as the solidus. In all these instances we have in fact to do with the ancient Hellenic custom of the «obol of the dead». The aim of the article presented here is to establish from where and under which circumstances this custom was brought and spread in the Great Moravian society.

The custom of inserting a coin into the mouth of the dead is best known from ancient Greece, where it was based on the classical Hellenic belief that the souls of the dead had to cross the river Acheron or Styx on their way to the lower world (Hades) and had to pay a coin (ὄβολος = obol) to Charon, the underworld ferryman. Nevertheless, this custom can be traced from early times even in regions which had no connection with ancient Hellenic culture. Its origin seems to be the fear of the dead and the wish «to reconcile the dead» by giving the things that had belonged to him, or, in later times, a coin that was a symbolic substitute for all his property.

On the territory of present-day Czechoslovakia the custom of burying a coin with the dead was known in the Celtic and German periods, but after the country was occupied by Slavs no similar instance occurred; since the 8th century it was practically unknown even in the neighbouring countries. The most probable interpretation of the Mikulčice find seems to be that both the coin and the idea of inserting it into the mouth of the dead was brought to Moravia from Byzantium. This hypothesis seems to be supported by the fact that the solidus was discovered in a burial place where finds of objects of Byzantine origin, or revealing

Byzantine patterns, were typical and which chronologically belongs to the last period of the Great Moravian Empire, a time of very lively cultural and trade relations between Moravia and Byzantium when also a Byzantine mission went to Moravia.

It is highly probable that the custom of burying a coin with the dead, based originally on the classical Charon myth, was brought to Moravia from Byzantium. Naturally, the author does not claim that it was introduced by the Byzantine missionaries, but he bears in mind the numerous attendants gone to Moravia with them as well as with the envoys of the Emperor. It seems also that builders and their assistants accompanied the Byzantine missionaries and that Hellene merchants and craftsmen used to go to Moravia. Among them there may have been people who practised the custom of the «obol».

Recently, Mrs. *Eva Kolníková* [Prvý nález karolínskej mince na Slovensku, «Numismatické Listy» XXIII (1968) 12-24, and, *Obolus mŕtvych vo včasnostredovekých hrobch na Slovensku*, «Slovenska Archeologia» XV/1 (1967) 213-242], published her opinion on the origin of the «obol of the dead» in Great Moravia, which basically differs from Mr. Vavřínek's conclusions. Mrs. Kolníková believes that this custom was brought to Moravia by the newcomers from the Frankish Empire who, owing to church regulations, were not allowed to practise it in their own country but continued it, according to her opinion, in other regions not falling under the jurisdiction of the Frankish hierarchy. In this connection she refers to the use of the «obol of the dead» in Merovingian burial places from fifth to seventh century. According to Mr. Vavřínek's opinion, Mrs. Kolníková cannot explain the long chronological rupture of nearly two centuries, for the custom had disappeared in Frankish burial places since the beginning of the eighth century, and the coin found at Nitra, to which she refers, could hardly have been buried before the beginning of the tenth century. Neither does she take into consideration that the Great Moravian state was under the supremacy of Frankish (Bavarian) hierarchy until the fifties of the ninth century. And moreover, Mrs. Kolníková's conclusions are based on the coin found at Nitra only, whose identification as a Carolingian coin struck in the ninth century is far from certain; Mrs. Kolníková does not take at all into consideration the Mikulčice find, which is the oldest known case of the «obol of the dead» from the Great Moravian period we are able to date and obviously also the decisive one for the assessment of the origin and diffusion of this custom in Great Moravia.

It seems, therefore, highly probable that the idea of burying a coin with the dead was brought to Moravia from Byzantium and that this idea was connected with the ancient Hellenic myth of «Charon's obol». At present, says the author, it is difficult to answer the question, whether this practice had continued on the territory of present-day Czechoslovakia up to the later centuries. It seems rather more probable that this was not the case and that the custom of the «obol», ascertained in medieval burial places in Bohemia, Moravia as well as in Slovakia, was introduced there anew in the second half of the eleventh century independently of the Great Moravian tradition.

Thessaloniki

CHARAL. K. PAPASTATHIS

Manjo Stojanov, Grăcko-Bălgarski Rečnici i Učebnici, «Studia Balcanica» 2 (1970) 205-245.

Après une préface brève, dans laquelle l'A. a indiqué les publications peu nombreuses traitant les liens littéraires helléno-bulgares, il examine, et décrit tous les dictionnaires grec-

Notices bibliographiques

bulgares, ainsi que les guides de conversation et les manuels publiés en Bulgarie pour les besoins de la littérature bulgare.

Il a décrit 76 dictionnaires et manuels, les plus anciens datant du XVI^e siècle. Ce sont : un dictionnaire inséré dans un grand manuel grec, se trouvant dans la Bibliothèque Vaticane, un deuxième se trouvant dans un psautier à la Bibliothèque Nationale de Bulgarie «Kiril i Metodij» à Sofia, et un troisième datant du XVIII^e siècle, trouvé dans des damascènes de 1753 aussi dans la Bibliothèque Nationale Bulgare. Tous les autres datent du XIX^e siècle, surtout de sa première moitié, lorsque l'enseignement en grec a été largement répandu chez les Bulgares. Les plus grands d'entre eux sont : le dictionnaire grec-vieux slave de Dionyssi Štipski de 1803, des dictionnaires grec-bulgare et bulgare-grec du grand littérateur bulgare Neofit Rilski, élaborés par celui-ci au cours de la période de 1819 jusqu'à 1880; une grammaire grecque et une chrestomathie avec dictionnaire de 1828 d'un autre célèbre professeur bulgare helléniste Rajno Popovič; le grand manuel de Zahari Kruša de 1828, qui contient une grammaire, un guide de conversation et une chrestomathie; les manuels de syntaxe grecque de Panajot Dobrovič de 1843 et de Dim. Poppetrov de 1845; le grand dictionnaire et guide de conversation et la chrestomathie, soigneusement élaborés par Zah. Christodoulou en 1849 à Haskovo, ainsi que le dernier dictionnaire manuscrit grec-bulgare de Stojce Jancev, de 1876. Sauf la description de l'extérieur et celle du contenu, l'A. donne aussi de brefs extraits du texte. Parallèlement aux dictionnaires grec-bulgares et aux manuels manuscrits, pendant la renaissance nationale et culturelle bulgare on a imprimé aussi des guides de conversation, des grammaires et des chrestomathies. Leurs principaux auteurs sont : Daniil Moschopolitis, auteur du célèbre dictionnaire en quatre langues qui, étant publié durant 1770, a été réédité en 1841 à Thessaloniki à la première imprimerie bulgare fondée par Teodosij Sinaïtski; Hr. Pavlovič, qui a publié un guide de conversation (1835), Em. Vaskidis, Konst. Fotinov et Fil. Veliev auteurs de grammaires grecques (1837, 1838 et 1860); Konst. Fotinov, auteur d'un guide de conversation (1845), et Iv. Simeonov, auteur de trois grandes chrestomathies (1840, 1840 et 1850).

Après la libération nationale des Bulgares (1878) l'enseignement du grec moderne a été interrompu. A sa place dans les gymnases classiques et les séminaires on enseignait l'ancien grec et l'on publiait dans cette langue des grammaires, des chrestomathies et des dictionnaires. Leurs plus célèbres auteurs et compilateurs étaient Marko Balabanov, Iv. Zanetov avec K. Karadžov, A. Astenidov, Perikli Čilev, Dim. Dečev, et autres. Durant la période entre les deux guerres mondiales, lorsque l'enseignement classique en Bulgarie s'était toujours développé de plus en plus, de nouveaux auteurs de grammaires grecques, de chrestomathies et de dictionnaires se sont présentés, tels que Al. Milev, G. Bataklijev, Mih. Vojnov, et autres. Pour ces dernières années nous avons à remarquer l'édition des dictionnaires grec-bulgare et bulgare-grec, rédigées par Iv. Dujčev, V. Beševliev, M. Filipova-Bajrova, Vl. Georgiev, Ap. Mihajlov, M. Baldžiev, M. Boton, K. Ilkov, A. Kodžaevev, L. Rukov, V. Lazaridis, D. Maricas et D. Petkidis, imprimés par l'Académie Bulgare des Sciences (1957 et 1960).

Après cette revue l'A. attire l'attention sur certains problèmes généraux, notamment l'époque et le lieu de l'édition des dictionnaires et des manuels, et surtout les besoins qui ont provoqué leur publication multiple durant la première moitié du XIX^e siècle. Il constate que leurs compilateurs à l'exception de deux ou trois, étaient tous des Bulgares qui avaient travaillé dans le domaine de l'instruction bulgare, se servant du grec comme de la seule langue étrangère accessible au peuple bulgare à cette époque. A la fin de l'article, l'A. examine aussi

la transcription dont certains auteurs se servent pour interpréter des textes grecs en caractères slaves, ainsi que l'influence du grec sur le bulgare.

Nous aimerions faire cependant les remarques suivantes: 1) Le plus grand nombre de dictionnaires et manuels de grec est publié chez les Bulgares pendant la période de leur renaissance nationale et culturelle; 2) la plupart de ces livres se réfèrent à la langue grecque moderne, malgré le fait que le Patriarcat Oecuménique et les intellectuels Hellènes utilisent à cette époque le grec archaïsant (καθαρεύουσα), et 3) le plus grand nombre de ces livres étaient écrits par des auteurs de nationalité bulgare. Ce fait prouve, croyons-nous, qu'à la soi-disant hellénisation des Bulgares par le Patriarcat Oecuménique et par les Hellènes, une large part revient aussi aux intellectuels Bulgares.

Thessalonique

CHARAL. K. PAPASTATHIS

M. Altbauer, Some methodological Problems in Research of the East-Slavic Bible Translations, (Vilnius Codex 262). Jerusalem (Israeli Slavists' Committee) 1968, pp. 7.

It is a communication at the VI International Slavist Congress. The author has presented works on the Codex 262, f. 12a-134b, of the Lithuanian Academy of Sciences in Vilne, which contains nine biblical books (the five Scrolls, Proverbs, Daniel, Job and the Psalms) translated in the East Slavic directly from the Hebrew original text of the Bible. The author compares these translations to the original Hebrew text and the Greek translation of O' and examines the related to the subject studies of Karmskij, Vladimirov, Sobolevskij, Speranskij, Perrets and Krymškyj. The above scholars were more interested in the theological and historical-literary aspect of these translations; they tried to decide whether or not the translations were connected with the activity of the «Židovstvjuščève», the heresy of Judaizers. They paid less attention to the purely linguistic aspect of the translations, both from the slavistic and the general linguistic point of view: 1) the translations in question are the first East-Slavic—and even Slavic— translations of Biblical books made directly from the Hebrew original text of the Bible and in living vernacular of this period (15th-16th centuries), while all other Old Russian Bible translations are in Church Slavonic with some local East-Slavic features; 2) the translation technique of the translations from Codex 262 is a typical «Jewish» one. Mr. Altbauer's paper is important both for the history of Byelorussian as well as for the history and theory of more general questions that are a part of translation technique. In addition, results of such studies illustrate the cultural background and links of East Europe extant at the end of the 15th and the turn of the 16th centuries.

Thessaloniki

CHARAL. K. PAPASTATHIS

C. P. Kyrris, Διάγραμμα Ιστορίας τῶν ρωσοκυπριακῶν πολιτιστικῶν σχέσεων, «Μόρφωσις» 26 (Nicosie 1970), fasc. 303-304, pp. 15-17, 36.

Au début de son article l'A. relève les similitudes de l'art ecclésiastique chypriote et russe, et traite des contacts des Églises des deux pays. Ensuite il s'occupe des voyages de Russes en Chypre et vice-versa pendant les derniers siècles de l'Empire Byzantin et la domination ottomane, s'arrêtant plus longuement sur la relation de voyage de Basile Barskij, qu'il considère comme très importante pour l'histoire de Chypre. Nous signalons l'information que nous donne l'A. sur le texte d' «Agathanguélos» (légende-prophétie populaire sur la libéra-

Notices bibliographiques

tion des Hellènes avec l'aide des Russes) qui avait une large circulation en Chypre jusqu'à la Seconde Guerre Mondiale. L'A. revient ensuite aux relations ecclésiastiques des temps modernes, et termine son étude avec des données sur les Chypriotes qui se sont distingués en Russie et une sélection de la bibliographie soviétique moderne sur Chypre.

Thessalonique

CHARAL. K. PAPASTATHIS

Ves. Beševliev, Le Dr. Nicolas S. Piccolos, «Études Balkaniques» 6 (1967) 157-158.

Bref article à l'occasion du centenaire de la mort de l'helléniste bien connu du XIX^e siècle Nic. S. Piccolos (1792-1865), où l'A. trace sa vie et son œuvre. N. Piccolos est né à Târnovo, fut élève au Gymnase Hellénique de Bucarest et à Chios, et fit ses études de Médecine à Bologne et à Pize. Il enseigna la philosophie à l'Académie Ionienne de Corfou, puis il travailla à Bucarest, et s'établit finalement à Paris où il mourut en 1865. En France il fut lié d'amitié avec les hellénistes de marque comme F. Didot, Cl. Fauriel, J. Fr. Boissonade, E. Egger, et autres. Il édita des auteurs classiques, publia nombre d'études philologiques, et collabora au «Thesaurus Graecae Linguae». Ces dernières années on a beaucoup discuté sur son origine hellénique ou bulgare. Qu'il nous soit permis de rappeler ici que la vie et l'œuvre de N. Piccolos ont été consacrées à la Grèce et qu'en tant qu'auteur il appartient à l'histoire littéraire hellénique.

Thessalonique

CHARAL. K. PAPASTATHIS

M. Arnaudov, Grigor Pärličev. Charakteristika i beležki. Sofia (Izdatelstvo na Nacionalnija Savet na Otečestvenija Front) s.a., 239 S.

Das Buch M. Arnaudovs über Grigori Perlitshev richtet sich vor allem an eine breitere bulgarische Leserschaft und ist eher gemeinverständlicher Natur. Es enthält: Leben und Werk G. Perlitschevs, seine Autobiographie, seine drei wichtigsten poetischen Werke, nämlich den «Armatolos» (Der Sünder), das Gedicht «Skenderbej», und Auszüge aus seiner Iliasübersetzung, sowie den «Traum eines alten Mannes».

Arnaudov umreißt, aus diesen Quellen schöpfend, die Persönlichkeit des bulgarischen Dichters und Erziehers, gewährt uns wertvolle Einblicke in jedes seiner Werke und legt seine Auffassungen dazu dar. Grig. Perlitshev wurde im Januar 1830 in Achrida als Sohn armer Leute geboren. Im Säuglingsalter von sechs Monaten verlor er seinen Vater und wächst in der Obhut seiner Mutter und des Großvaters auf. In Achrida war der in Jannina erzogene bulgarische Lehrer Demetrius Miladinov der Lehrer des Dichters und von diesem wurde ihm der bulgarische Nationalfanatismus eingepflegt. Anschließend war er eine Zeit lang Lehrer in Tirana (Albanien) und ging dann nach Athen, um Medizin zu studieren. In der griechischen Hauptstadt hatte er Gelegenheit, in musische Zirkel eingang zu finden und entdeckte dabei sein eigenes dichterisches Talent, das er seitdem weiter kultivierte. Heimgekehrt nach Achrida war er zuerst als Lehrer in einem Dorfe bei Achrida, anschließend in Achrida selbst und später in Sofia, Gabrowo, Thessaloniki und anderswo tätig. Im Januar 1893 starb er in Achrida und hinterließ eine stattliche Zahl von Schülern.

Nach der Darstellung des bulgarischen Akademiemitgliedes Arnaudov spiegelt sich in Perlitschevs Werk zweierlei wieder: 1. der griechische Einfluß auf die bulgarische kultu-

relle Bewegung, und 2. der bulgarische Fanatismus des 19. Jhs. für die konfessionelle und nationale Unabhängigkeit.

Perlitschev studiert griechische Manuskripte und ist begeistert von der griechischen Jugenderziehung. Als er zum Studieren nach Athen kommt, küßt er die freie griechische Erde. Inspiriert von den griechischen Kämpfen schreibt er in Athen den «Sünder», worin sich Motive der Homerischen Epen mit solchen der Heldenlieder der Balkanvölker vermischen. Dieses Werk Perlitschevs, über das Arnaudov eine Menge von Angaben beibringt, erzielt in der Tat einen großen Erfolg. Der «Sünder» war griechisch geschrieben und erhielt 1860 auf dem Allgriechischen Dichterwettbewerb in Athen einen Preis. Auch das zweite poetische Werk Perlitschevs, der «Skenderbej» war griechisch geschrieben. Skenderbij oder Skenderbej ist in Wirklichkeit der Epirotenführer Georgios Kastriotis, der im 15. Jh. die Türken bekämpfte. Diese Kämpfe Skenderbejs vergleicht Perlitschev mit den Kämpfen der Griechen, Bulgaren und anderen Völker der Balkanhalbinsel. In der kürzlich von Chr. Kodov besorgten Skenderbej-Ausgabe kann der Leser reichlich Material finden, um sich einen Begriff von der Liebe des Verfassers zu den Griechen und zu der griechischen Bildung zu machen.

Später freilich, als Perlitschev in den oben erwähnten Städten mitarbeitete an der Entwicklung der bulgarischen Sprache und zur Förderung des bulgarischen Schulwesens, nahm er den Kampf auch gegen die Griechen auf. Beeinflußt von griechenfeindlichen Kreisen und von entfachtem Fanatismus, bekämpfte er die Fanarioten und geriet aneinander mit der griechischen Hierarchie und mit seinen griechenfreundlichen Landsleuten. Doch Perlitschev war ein aufrichtiger Mensch und scheute sich keineswegs in seiner Autobiographie (S. 163) auch die Bulgaren selbst zu verurteilen.

Arnaudov kann zwar den griechischen Einfluß auf Perlitschev nicht verbergen, betont aber ausdrücklich dessen Kämpfe gegen das Griechentum und die «Graekomanie». Daher führt er bei den Reibereien Perlitschevs mit den Griechen besonders auch das Ungemach, das er erleiden mußte, und seine Haftzeit an. Doch es mußte auch gesagt werden, daß Perlitschev voller Verbitterung starb, weil seine Landsleute seine Bemühungen nicht schon zu seinen Lebzeiten anerkannt haben. Ebenso war zu betonen, worauf der Mißerfolg der Iliasübersetzung zurückzuführen war. Von der Direktion der in Konstantinopel damals herauskommenden Zeitschrift «Čitalište» bewogen, hatte es Perlitschev übernommen, die Ilias ins Bulgarische zu übersetzen. Die Übersetzung erschien 1871 zum erstenmal. Die Direktion der Zeitschrift begrüßte dieses Vorhaben begeistert. Es folgten aber sehr harte Kritiken und Perlitschevs Versuch wurde als mißglückt beurteilt. Dieser Mißerfolg ist vor allem der Tatsache zuzuschreiben, daß der bulgarische Dichter den Mut gehabt hat, die Ilias in seine Muttersprache zu übersetzen, was überaus schwierig ist. Er mußte sich von seinen eigenen Landsleuten sagen lassen, daß er nicht gut genug bulgarisch könne. Das Paradoxe im Falle Perlitschevs ist dabei, daß er sein ganzes Leben lang für die Ausbreitung der bulgarischen Sprache und für das bulgarische Bildungswesen gekämpft hat, selbst aber bis an sein Lebensende ein Anhänger der griechischen Bildung geblieben ist. In dem als letztes gebrachten Werke Perlitschevs, dem «Traum eines alten Mannes» vermag der Leser einen Begriff von den Gedanken und Ängsten des Dichters um sein Volk zu bekommen. Das Buch Arnaudovs vermittelt uns auf jeden Fall aber ein zufriedenstellendes Bild von Perlitschev und den Strömungen seiner Zeit.

In memoriam

JOSEF VAŠICA

1884-1968

On Maundy Thursday, April 11th 1968, at the age of 84 died in Prague Professor Josef Vašica, Professor of Old Church Slavonic Language and Slavonic Liturgy at the Charles IV University of Prague, one of the greatest experts in the Cyrillo-Methodian and Old Church Slavonic studies, the eminent expert in Old Czech biblical text and in Czech baroque literature.

Born on 30th August 1884 in the small Silesian village Štítina near Opava, Professor Vašica began his education at the classical gymnasium in Opava, from a very early age preparing himself for a spiritual path in life. He pursued his university studies at the Cyrillo-Methodian Theological Faculty in Olomouc where he was ordained in 1906. After a short service as a prefect of the seminary in Kroměříž he left in 1908 for Vienna to study the Slavonic and classical philology at the Philosophical Faculty of the University of Vienna where he received his doctoral degree in 1911 under Professor V. Vondrák. Vašica began his school career at the archiepiscopal gymnasium in Kroměříž. In 1919 he was admitted to university lecturing in the field of Old Church Slavonic Language and Literature at the Theological Faculty in Olomouc and soon after that, in 1921, he was appointed professor *extraordinarius* and in 1928 professor *ordinarius* in the same Faculty. In 1937 he was offered a professorship in the field of Old Church Slavonic Language and Slavonic Liturgy at the Theological Faculty of Charles IV University of Prague where he succeeded to Professor Josef Vajs, the eminent expert in the field of the Croatian-Glagolitic literary production and Glagolitic palaeography in general. In 1950, at the very beginning of the anti-religion campaign of the authorities in the period of illegalities of the 50's and 60's, Vašica retired and devoted himself fully to scholarly work, at the same time selflessly helping in the ecclesiastical service.

The chief place in Professor Vašica's extensive and many-sided scholarly work has been taken by the study of the work of the Apostles of the Slavs, Sts. Constantine-Cyril and Methodius, especially by the study of the Old Church Slavonic language, of old and later Church Slavonic monuments, of the Slavonic liturgy, and of all the Cyrillo-Methodian problems in general. To these branches he devoted a long series of scholarly and popularizing studies by which he has largely contributed to the illumination and critical appraisal especially of the original Great Moravian literary production in the Old Church Slavonic language. He had a special affection for the texts ill-preserved, notorious as incorrigibly corrupted, in which by patient analysis and felicitous conjectures he arrived at the presumable primary wording, as, for instance, in his critical edition of Constantine's speech on the translation of the relics of St. Clement «*Slovo na prenesenie moštem preslavnago Klimenta neboli legenda Chersonská*» (1948, in German: «*Korsuner Legende*», Munich 1965). A condensed synthesis of his life's work in this field is given in his book «*Literární památky epochy velkomoravské, 863-885*» (1966), which makes all the original texts which arose in Great Moravia in Old Church Slavonic language accessible to the general public in the scientifically exact and linguistically refined translation.

To the most remarkable results of Vašica's scholarly work in the field of Slavonic liturgy, which are contained in his papers *Slovanská liturgie sv. Petra* (Byzantinoslavica 8, 1939-1946) and *Slovanská liturgie nově osvětlená Kyjevskými milisty* (Slovo a slovesnost 6, 1940), belongs his ascertainment that the primary Slavonic liturgy approved by the Pope and used in Moravia (and later also in Bohemia and Croatia) was the Liturgy of St. Peter. This ancient liturgy, which had very old relations to Thessalonica, the native town of the saintly brothers, represents a Greek translation of the Roman mass of Gregory the Great, set into a Byzantine framework. Vašica's discovery thus threw a new light on the liturgical work of the Apostles of the Slavs, admirably linking Eastern and Western elements.

The same unique intertwining of the Eastern (Byzantine) and Western (Roman) elements, the same clash of the opposite spiritual forces, in which Vašica saw the source of the powerful pathos by which the first centuries of the Czech national history were borne, is characteristic also of the group of Great Moravian *juridical* texts to which he centred his attention in the last years of his life. To the examination of these texts a number of his studies are devoted, especially «*Origine cyrillo-méthodienne du plus ancien code slave dit 'Zakon sudnyj ljudem'*» (Byzantinoslavica 12, 1951), «*Metodějův překlad nomokánonu*» (Slavia 24, 1955), «*Anonymní homilie rukopisu Clozova po stránce právní*» (Slavia 25, 1956), «*Jazyková povaha Zakona sudného ljudem*» (Slavia 27, 1958), «*K otázce původu Zakona sudného ljudem*» (Slavia 30, 1961) and some others, as well as the synthetic studies «*Právní odkaz cyrilometodžský*» (Slavia 32, 1963) and «*Kirillo-Mefodievskie juridičeskie pamjatniki*» (Voprosy slavjanskogo jazykoznanija 7, 1963). Vašica approached the study of the Great Moravian juridical texts in a way that was significantly different from that normal in all previous studies in this field. Whereas all the other scholars solved the problems of the individual juridical texts separately, Vašica analyzed them in close mutual connection, as well as in connection with the whole Great Moravian literary production. On the basis of a deep linguistic analysis he arrived at the conclusion that the nomocanon translated into Slavonic by Methodius was John the Scholastic's canonical collection «*Sinagoge of Fifty Titles*», whose structure he essentially modified, reducing considerably the number of canons. A civil component of this new, Great Moravian type of the nomocanon, distinct from all other Eastern tradition, apparently was a compilation of penal precepts from the Byzantine «*Ecloga*» completed with additions from the Western, Roman Catholic law, entitled «*Zakon sudnyj ljudem*» (The Penal Code for Laymen), Professor Vašica's is the merit of having solved the intricate and difficult problem of the origin of this absolutely oldest Slavonic juridical monument, previously wrongly considered Bulgarian. He transferred the problem of its origin from the domain hitherto almost exclusively juridical to the field of philology, discovered in it numerous ancient West Slavonic linguistic elements closely connected with the Great Moravian territory, demonstrated its close connection with the Great Moravian literary monuments, especially with the ancient «*Methodius Exhortation to Princes-Judges*» (the so called «*Anonymous Homily*») from the Glagolitic Codex of Cloz, and thus definitively solved the problem of the place of its origin in favour of Great Moravia, incorporating it into the complex of the Cyrillo-Methodian juridical monuments. The results of his research in this field he presented also to world specialists at the international congress in Thessaloniki in 1966. His work in this field will be crowned with a carefully prepared and fully annotated edition of the Great Moravian juridical monuments, which will appear as the fourth volume of the edition «*Magna Moraviae Fontes Historici*» in Brno and will comprise the Slavonic texts, their

In memoriam

Greek originals and a Czech translation. It will be a notable contribution to our knowledge of the history of the Slavonic canon law and will be of capital importance for Slavonic jurisprudence in general.

Professor Vašica paid also much attention to the continuation of Cyrillo-Methodian traditions in Bohemia in the St. Wenceslas' and Sázava periods in the 10th and 11th centuries. The most important in this fields is his edition of the Second Old Church Slavonic Legend of St. Wenceslas published in «*Sborník staroslovanských literárních památek o sv. Václavu a sv. Lidmile*» (1929). A vast and valuable collection of Church Slavonic manuscripts of the Prague National Museum was made accessible to the specialists by his detailed «*Soupis staroslovanských rukopisů Národního musea v Praze*» (1957). Also his many years' activity in the Editorial Board of the Old Church Slavonic Dictionary, which is being published by the Czechoslovak Academy of Sciences, must be remembered: his editions served as the basis of the excerption of the lexical material and he intensively participated in the editorial work at the Dictionary.

Although Vašica's major contribution to scholarship lies in the field of Old Church Slavonic studies which deservedly won him general recognition and international fame, it would be a serious omission not to mention his scholarly work in the field of Old Czech language and literature, especially in the study of Old Czech biblical texts. Most significant are here his fundamental work «*Staročeské evangeliáře*» (1931) and his phototype edition of Olomouc Bible of 1417 («*Olomoucká bible*», 1933). Vašica was also one of the greatest experts in the Czech baroque literature. His scientific interest in this field resulted in a series of significant editions of the baroque writers and a synthetic work «*České literární baroko*» (1938).

The work of late Professor Vašica astounds by breadth of interests and erudition, by depth and exactness of scholarly work, as well as by stupendous assiduity and diligence. Its appreciation would not be complete without a mention of the generosity and friendly help he readily extended to those who turned to him for information and advice. Professor Vašica's death stopped the many-sided scholarly, pedagogic and organisational activity of a scholar who will have a permanent place in Czechoslovak scholarship and in Slavonic studies in general.

Prague

† KAREL HADERKA

EMIL PETROVICI

1899-1968

Le 7 octobre 1968 s'est éteint l'un des plus grands linguistes et philologues roumains, Emil Petrovici, professeur et ancien recteur de l'Université de Cluj, directeur de l'Institut de linguistique et d'histoire littéraire, membre de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, membre correspondant de l'Académie Bulgare des Sciences, membre du Comité International des Slavistes, président de l'Association des Slavistes Roumains. Il a été un éminent slaviste, romaniste, balkanologue, toponymiste, dialectologue, phonéticien.

En sa qualité de slaviste et, en même temps, de romaniste et de balkanologue, il s'est occupé surtout des relations linguistiques slavo-roumaines, réussissant à dégager, à partir des éléments empruntés par les Roumains aux parlers slaves, d'importantes conclusions con-

cernant non seulement les relations entre les Roumains et les Slaves, mais aussi le lieu et la période de formation de la langue roumaine.

Pour élucider les différents problèmes d'histoire de la langue roumaine, il a largement utilisé les matériaux toponymiques, qu'il a analysés et interprétés avec une rare compétence. Particulièrement importantes sont également les indications à caractère méthodologique qu'il a obtenu à partir de l'étude minutieuse des noms de lieux, comme aussi la constatation qu'un nombre considérable de toponymes considérés, à tort, par d'aucuns, d'origine slave, sont en réalité créés par les Roumains.

Au nom d'Emil Petrovici est lié le grand ouvrage «*Atlasul lingvistic român*» (l'Atlas linguistique roumain), deuxième partie. Pendant dix ans (1929-1938), il a parcouru le territoire roumain, enregistrant de riches et précieux matériaux dialectaux de tous les parlers roumains et des parlers des nationalités cohabitantes: Bulgares, Serbo-Croates, Ukrainiens, Hongrois, Allemands. Tous ces matériaux, transcrits phonétiquement avec une remarquable précision, sont publiés textuellement (dans «*Atlasul lingvistic român*», II), et sur des cartes en couleurs (dans «*Micul atlas lingvistic român*» II- le Petit Atlas linguistique roumain, II) et offrent aux chercheurs la possibilité d'une rapide orientation concernant la répartition territoriale des termes synonymes ou des variantes formelles. L'«*Atlas linguistique roumain*» s'avère important surtout dans le domaine de la dialectologie, dans l'étude de la structure dialectale de la langue roumaine et pour faire connaître les rapports existant entre la langue roumaine littéraire et les parlers territoriaux; il fournit également d'importantes données pour l'histoire de la langue roumaine, pour les relations des Roumains avec les nationalités cohabitantes, et pour l'histoire et la dialectologie des langues des nationalités respectives. Les matériaux de l'*Atlas* (dont on a publié jusqu'ici 12 volumes), ont été et sont souvent mis à contribution, pour leurs études, par les linguistes roumains et étrangers; ils ont été aussi largement utilisés par Emil Petrovici dans de nombreux travaux, comme ceux, par exemple, ayant pour sujet la répartition des parlers roumains, les fondements dialectaux de la langue roumaine littéraire, etc. Avec des matériaux recueillis pour l'«*Atlas*», il a rédigé l'ouvrage de dialectologie slave méridionale «*Graiul Carașovenilor*» (Le Parler des Karașovani).

Outre «*De la nasalité en roumain*», E. Petrovici a publié un grand nombre d'études de phonétique et de phonologie, et notamment des études sur le statut phonologique de la langue roumaine.

Le professeur E. Petrovici a eu un rôle des plus importants dans la promotion de la science et dans le développement de l'enseignement supérieur en Roumanie; il a représenté son pays à de nombreux congrès et conférences internationales.

Pour ses mérites scientifiques, lui ont été décernés de nombreux ordres et médailles de la République Socialiste de Roumanie, ainsi que l'ordre bulgare «Cyrille et Méthode» et la «Plaquette d'or Josef Dobrovský», conférée par l'Académie Tchécoslovaque des Sciences.

Par la mort du professeur Emil Petrovici la science et la culture roumaines ont éprouvé une lourde perte.

Université de Cluj

IOAN PATRUT

